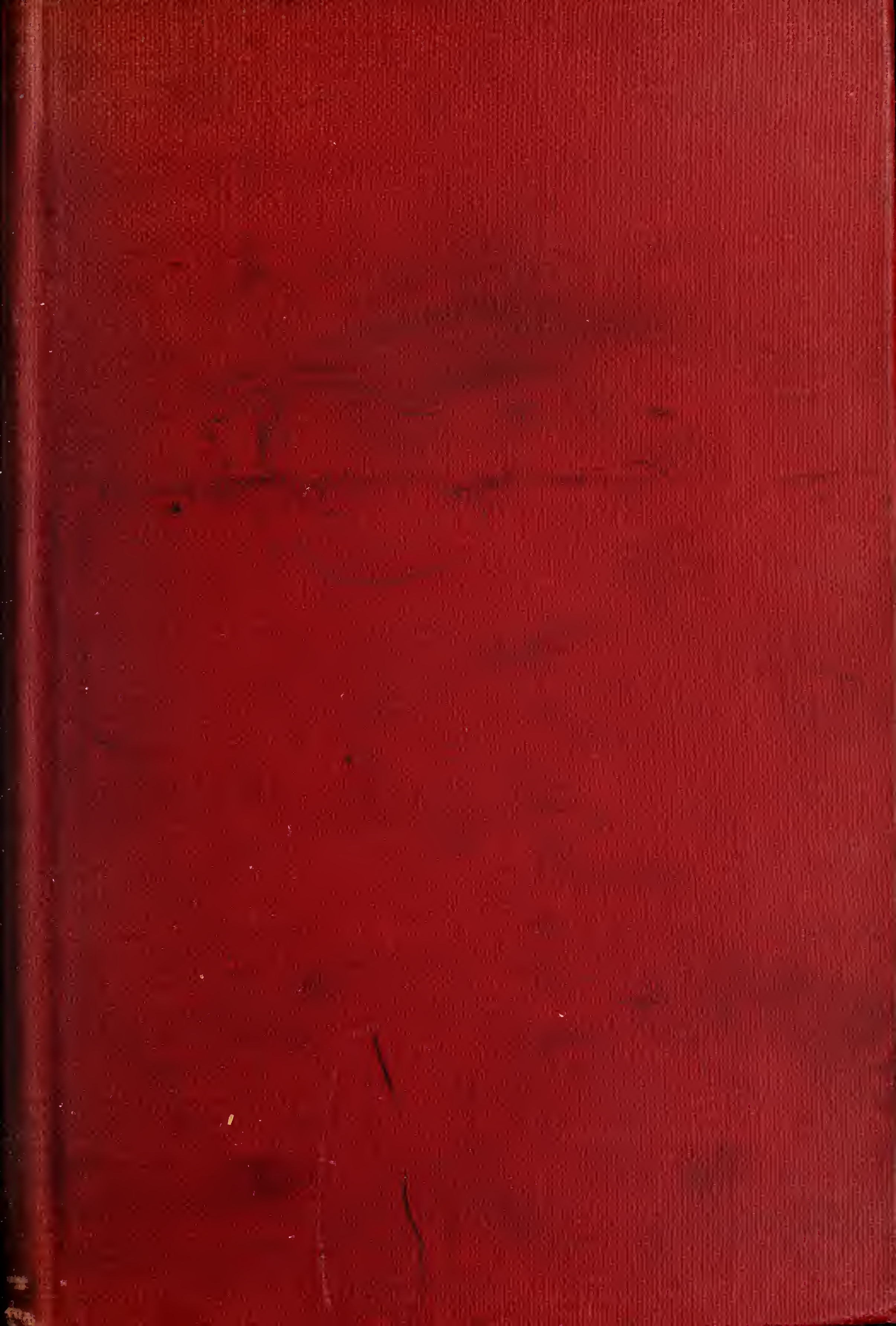



THE LIBRARY OF CONGRESS
1800



INTRODUCTION

AU

PLAN DE JÉRUSALEM

ET

DE SES FAUBOURGS.

IMPRIMERIE D'ÉDOUARD PROUX ET Ce, RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANS, 3.



Gravé et Impᵗ chez Charpentier Père Fils et Cie à Nantes



INTRODUCTION

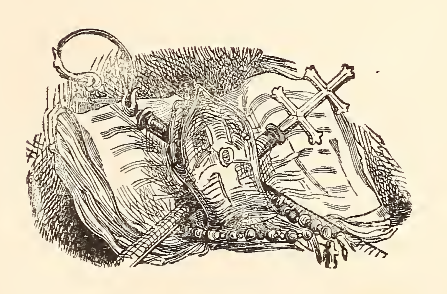
AU

PLAN DE JÉRUSALEM

ET

DE SES FAUBOURGS.

Par l'abbé André Dupuis.



PARIS.

CHEZ ÉDOUARD PROUX ET Ce,
Rue Neuve-des-Bons-Enfans, 3.

NANTES.

CHARPENTIER PÈRE, FILS ET Ce,
Rue de la Fosse, 32.

1841.



Approbations.

—

L'Archevêque de Tours, soussigné, a vu le Plan de Jérusalem, et lu l'ouvrage qui en donne l'explication, composés l'un et l'autre par monsieur l'abbé Dupuy. Il s'empresse de payer à l'auteur le juste tribut d'éloges qu'il mérite pour une si louable et si utile entreprise.

Tours, 30 décembre 1840.

† A. L., Archevêque de Tours.

Nous avons examiné avec attention le magnifique Plan de Jérusalem, tracé par monsieur l'abbé Dupuy de manière à exciter l'admiration des connaisseurs. Les monumens, les palais, les sites de la Ville Sainte, y sont parfaitement représentés. C'est un travail fini, qui honore autant le travail de l'auteur que la piété qui l'a inspiré.

Luçon, le 16 janvier 1840.

† Réné Fr., Evêque de Luçon.

PRÉFACE.



Jérusalem est notre patrie religieuse. Qui n'a pas éprouvé le désir d'en entendre parler? Qui n'a pas senti son cœur pénétré d'une douce joie à ce nom seul de Jérusalem? Quelle oreille n'a pas été frappée de ce mot? Quel œil n'a pas lu ce nom : Jérusalem! On ne retourne pas une page des écrits sacrés qu'il n'en soit question ; il n'est pas une chaire chrétienne, depuis les grandes cités, où l'éloquence se montre si belle et si harmonieuse, jusqu'au plus humble hameau, où le pasteur modeste est obligé, pour être compris, de parler simplement avec les simples ; il n'est pas, disons-nous, une chaire chrétienne dans tout l'univers d'où l'on n'entende, bien des fois l'année, retentir le nom de Jérusalem, ce nom plein d'une douce et religieuse harmonie. *Jamais les pieds de ceux qui annoncent la paix ne se montrent plus beaux sur les montagnes* que quand on entretient les âmes de la pensée de Jérusalem! Comment

se fait-il que, sur la route de tant de siècles, ce nom n'ait jamais rencontré l'humanité sans l'émouvoir?... A ce nom de Jérusalem se rattache une série d'idées imposantes et impérissables qui, tout en traversant les siècles, conservent toujours pour les peuples l'attrait et le charme de la nouveauté.

Beaucoup de voyageurs ont parlé de la cité sainte et du pays de Palestine. Nous espérons pourtant encore, à notre tour, montrer la ville de David et de Salomon dans toute la fraîcheur de sa jeunesse, *ornée comme une épouse au jour de ses noces*, parée comme aux jours les plus solennels de son existence, quand elle était *accompagnée de son époux;* notre ambition est de faire connaître à fond celle qui n'est connue que de nom seulement par le plus grand nombre. Il faut que cette patrie universelle apparaisse encore dans son intérêt et dans sa gloire, de façon qu'on puisse dire d'elle ce que M. Poujoulat a dit de Rome, la ville éternelle :[1] « A chaque pas qu'on y fait, l'horizon de l'intelligence s'étend par des initiations nouvelles ; » les monumens ou les débris expliquent, complètent les souvenirs qui vous assiègent ; par la puissance de votre imagination, la poussière s'anime, les tombeaux rendent leurs illustres morts, et vous entrez en société avec les grandes figures dont le monde entier sait les noms. Ce qui jusque là avait été un songe brillant de votre esprit, devient une réalité plus magnifique que le rêve, une réalité vivante que vous voyez de vos yeux, que vous touchez de vos mains. »

Depuis vingt-neuf siècles que le Psalmiste faisait entendre sur sa harpe de mélancoliques accens, jusqu'à nos jours, rien

[1] Toscane et Rome, 1 vol. in-8°.

n'a donné à l'âme religieuse autant de délices, ni une aussi grande énergie que la pensée de Jérusalem. Je me suis livré depuis des années à des recherches assidues et consciencieuses sur tout ce qui a rapport à cette précieuse et incomparable ville; et, plutôt poussé par la force du sentiment que par la confiance en mes moyens, j'ai voulu partager, avec ceux de mes contemporains qui savent sentir ce qui est grand et beau, ce qui long-temps m'a fait goûter des émotions si douces et un si céleste bonheur. Voici donc ce qu'on trouvera dans mon travail :

1° Un plan exact, précis et le plus consciencieusement fidèle de Jérusalem, la plus célèbre des villes qui aient jamais existé dans l'univers; de Jérusalem, telle qu'elle se voyait à l'apogée de sa gloire, du temps du Christ; de même que celui de son illustre temple, le plus renommé qui fût jamais. Le tout exécuté d'après les historiens sacrés, la tradition et les auteurs profanes les plus dignes de confiance.

2° Une fois la connaissance locale bien acquise par l'inspection de ce plan, je pense que les documens historiques relatifs à chacun des numéros qu'on y a placés pour faciliter cette connaissance, ne seront pas sans intérêt pour les érudits; des tableaux mêlés de récits, donneront la vie à toutes les pierres, à tous les monumens; ce seront les siècles qui passeront et ressusciteront devant le lecteur.

Ces tableaux, ces récits ne seront pas non plus sans profit pour les âmes pieuses (que nous avons eu principalement en vue), car Jérusalem est le pivot sur lequel tourne tout le grand et sublime édifice de la religion de Jésus-Christ; elles y pourront suivre le fils de Dieu sauveur du monde, dans la voie de

la captivité comme dans la voie douloureuse, et méditer à loisir ses souffrances inouies à l'exemple de la Sainte Vierge, qui en retira un si héroïque courage ; de saint Jean qui y puisa tant de lumières; de Thomas qui, d'incrédule, devint confesseur public de la divinité de Jésus-Christ ; du larron qui échangea sa croix pour le paradis ; du centenier qui, voyant le Christ expirer en homme-Dieu, proclama sa mission sublime ; enfin d'un des bourreaux du Christ qui, du chemin de la croix, vint cueillir dans la Grande-Bretagne une palme de martyr.[1] Cette inspection de Jésus-Christ en croix, sur le terrain même où on l'y éleva, guérit les pécheurs, comme autrefois un serpent d'airain guérissait les Juifs dans le désert. La vue de la croix rendra douces toutes les amertumes, comme le bois jeté dans les eaux de Mara avait la vertu de les adoucir. Et nous dirons, en finissant : « Sortez, filles de Sion, voyez le roi Salomon et » même bien plus que Salomon sous le diadème dont l'a cou- » ronné sa mère (la synagogue) ; et vous tous qui passez par » ce chemin, examinez attentivement et voyez s'il est douleur » semblable à sa douleur ![2] »

[1] Dans le Martyrologe romain, au 22 Juin, on lit :
Verolamii in Britanniâ, passus est unus de militibus qui ducebant christum ad supplicium qui in viâ conversus ad christum proprio sanguine meruit baptisari.

[2] Ecclésiastique, 44. — 51, ℣ 31. — 5, ℣ 24.

INTRODUCTION

AU

PLAN DE JÉRUSALEM

ET DE SES FAUBOURGS.

Consolabitur ergo Dominus Sion, et consolabitur omnes ruinas ejus : et ponet desertum ejus quasi delicias, et solitudinem ejus quasi hortum Domini. Gaudium et lætitia invenientur in eâ, gratiarum actio et vox laudis.

Isaïe, 51, 3.

« C'est ainsi que le Seigneur consolera Sion; il la » consolera de toutes ses ruines; il changera ses » déserts en lieu de délices, et sa solitude en un » jardin du Seigneur. On y verra partout la joie » et l'allégresse; on y entendra les actions de » grâces et les cantiques de louanges à la gloire » du Seigneur. »

Isaïe, 51, 3.

N° 1. — **JÉRUSALEM**, dont le nom auguste signifie *vision de paix;* Jérusalem, *ville choisie de Dieu, ville sainte, ville glorieuse, bâtie sur les montagnes saintes,* surpassant toutes les villes du monde par l'élévation de son site, la beauté de son ciel, la fertilité de son sol; Jérusalem, *trône de la majesté de Dieu,* lieu spécial de son service, *maîtresse des nations, princesse des provinces;* Jérusalem, enfin, théâtre célèbre de la rédemption des hommes *et joie de toute la terre,* est située dans la Palestine, *au centre du monde.*[1]

[1] Psaumes 4, 7, 86, 73. — Matthieu, 4, 5. — Ézéchiel, 5, 38. — Hieron., ibidem. — L. 3, Guerre, Josephe, c. 4.

Cette ville, si renommée, se montrait comme une reine parmi toutes les villes du pays, leur était ce qu'est la tête par rapport au corps, et brillait au dessus d'elles par la somptuosité de ses édifices, comme le soleil entre les autres astres. Sa célébrité était rehaussée par une gloire si grande, que, par un privilége spécial, ce fut autrefois *le seul lieu choisi de Dieu*, la seule figure, non seulement de chaque âme en particulier, mais encore de l'Église militante du Christ sur la terre et de sa bienheureuse Église triomphante dans le ciel; *ville de beauté parfaite.* Elle fut fondée du temps d'Abraham, vers l'an 2023 depuis la création du monde, par le roi Melchisédec, qui en fut possesseur pendant cinquante ans. Elle fut d'abord nommée *Salem* en hébreu, et *Solyma* en grec. Elle est à onze lieues trois quarts de la mer Méditerranée, à neuf lieues de la mer Morte, entre les deux mers. Les Jébuséens, descendans de Jébus, fils de Chanaan, s'en étant emparés, donnèrent à cette ville le nom de *Jebus* et *Jebusæum.* A cette époque, Josué en tua le roi (Adonisédec), lors du siége de Gabaon (ville à deux lieues trois quarts nord-ouest de Jérusalem). Ce fut dans la journée de ce siége et *sur Gabaon* qu'il commanda au *soleil de s'arrêter, et à la lune de ne pas avancer sur la vallée d'Aialon* (distante de six lieues un quart de Jérusalem, à l'ouest), puis il prit la ville. A sa mort les Jébuséens y rentrèrent et la possédèrent quatre cent onze ans. Leur confiance en sa force était même si grande, qu'ils envoyèrent par mépris, pour en défendre les remparts, lors du siége que le roi David fit de cette ville, les aveugles, les boiteux et les estropiés, disant : « Que cela suffisait bien pour repousser l'ennemi.[1] »

Mais David, aidé d'un secours divin, s'en étant emparé, l'an de la création 2936 et mille quarante-huit ans avant Jésus-Christ, en chassa les Jébuséens, l'entoura d'autres remparts,

[1] Deut., c. 16, 17. — 4, Rois, c. 21, ℣ 7. — Ecclésiastiq., 44, 16. — Psaumes 46, 47. — Jérém. lament., c. 2. — L. 7, Antiq., Josephe, c. 3. — Josephe, l. 7, Guerre, c. 18. — Gen., c. 10 et 14. — Josué, c. 10, 15, 18. — L. 1, Juges, c. 19. — 2, Rois, c. 5. — 1, Paral., c. 11. — L. 7, Josephe, antiq., c. 3.

la munit d'une citadelle, l'habita, en fit la métropole de la province de Judée, le siége de sa royauté et sa capitale. On l'appela dans la suite Jébusalem, puis Hiérosolyma en grec, par une certaine inflexion du mot. D'autres disent qu'elle fut appelée Hiérosolyma, à cause du magnifique temple que Salomon y fit bâtir, car les Grecs appellent un temple ἱερὸν (ieron), et d'*ieron Salomonis* (temple de Salomon) ils font Hiérosolyma. Dans la suite des temps, Salomon et les autres rois de Juda y firent de grands accroissemens, la fortifièrent et l'ornèrent de portes, de tours, de murailles, de fossés, d'un temple, de palais magnifiques et de somptueux édifices; de sorte qu'on la regardait comme une merveille en comparaison des autres villes de l'univers.[1]

Elle demeura dans cet état de magnificence et de splendeur, un autre paradis terrestre, l'espace de quatre cent soixante ans, ayant cinquante stades (la stade est de cent vingt-cinq pas) de circuit, six mille deux cent cinquante pas, environnée d'un fossé de soixante pieds de profondeur sur deux cent cinquante de largeur et taillé dans le roc. La population était de cent cinquante mille âmes; mais l'impiété des princes et du peuple ayant profané, non seulement le temple par l'abomination des idoles, mais encore cruellement inondé la ville de sang innocent, par un châtiment de Dieu, Nabuchodonosor, roi de Babylone (et fléau de Dieu), la détruisit avec le temple de fond en comble, fit périr et emmena en captivité les princes et le peuple. Elle demeura ainsi désolée et ruinée soixante-dix ans, à tel point *que la charrue labourait Sion comme un champ, que Jérusalem était comme un monceau de pierres, et le mont du temple comme une haute forêt;* et que pendant tout ce temps, dit saint Jérôme, on ne vit pas un oiseau y voler, pas une bête la traverser. Les Juifs, de retour de la captivité de Babylone, y ayant avec grande difficulté élevé un temple seulement, l'habitèrent soixante-trois ans, sans portes,

[1] Hieron., t. 3, de loc., Hebr., lit. I. — Euseb., évang. — L. 3, Rois, 3. c. 5, 6, 7, 9, 10, etc.... — L. 8, Antiq., Josephe, c. 2.

sans tours, sans remparts. Environnée par les soins de Néhémias, en cinquante-deux jours, d'une forte muraille d'un circuit de trente-trois stades (quatre mille quinze pas), munie de portes et de tours, ornée ensuite avec magnificence d'édifices publics et privés par les Machabées, Hérode et autres, cette cité recouvra son antique splendeur, jouit de nouveau de son ancienne réputation et de son ancienne gloire, et demeura populeuse cinq cent vingt-quatre ans, ayant nombre de rues étroites, à cause de la grande quantité de maisons qui s'y élevaient.[1]

Ce fut en ce temps que Jésus-Christ l'honora de sa présence, la prenant pour être le théâtre de la rédemption des hommes et y opérer notre salut. Et de là, comme du centre, les apôtres se dispersèrent chacun de son côté, dans tout l'univers, pour y prêcher l'Évangile.[2]

Mais Tite, général romain, en punition du meurtre du Christ, trente-huit ans après qu'on l'eut injustement mis à mort, environna Jérusalem d'un triple mur de trente-neuf stades (quatre mille huit cent soixante-quinze pas) de circuit, renfermant dans la ville, comme dans une prison, les Juifs qui, de toutes les tribus, y étaient venus célébrer la fête de Pâques, ce qui fit que cette merveille de l'univers devint un repaire de voleurs et un sépulcre de morts; car onze cent mille Juifs y périrent par les massacres domestiques, la famine, la peste, le fer, et Tite détruisit la ville à tel point, que ceux qui en approchaient croyaient à peine que jamais elle eût existé. Il ne détruisit cependant point les trois tours élevées par Hérode, Hippicos, Mariamne et Phazael, qui l'emportaient sur les autres en hauteur et en beauté; non plus que cette partie de la muraille de la ville qui les ceignait à l'occident, tant pour servir de

[1] Strabo. Géograp., l. 16. — 5, Josephe, Guerre, 13. — 4, Rois, 16, 21, 24, 25. — 2, Paral., 28, 33, 36. — Isaïe, 22. — Psaume 78. — Michée, 3. — Jérémie, 25, 26, 29. — Hieron., in trad. hebr., in 2, Paral., 15. — 1. Esdras, 1, 2, 3, 5, 6. — Néhémias, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7. — Ecclésiastiq., 49, 15. — 1, Mach., c. 12, 13, 14. — 5, Josephe, Guerre, 13, et 1, Guerre, 13, etc.... — Psaume 73. — Isaïe, 2.

[2] Michée, 4. — Act. Apôt., 1. — Marc, 16. — Psaume 18.

camp aux Romains qu'on devait y laisser en garnison, que pour montrer à la postérité quel courage il leur avait fallu pour emporter d'assaut une telle ville, fortifiée d'une manière si extraordinaire. Mais soixante-cinq ans après, les Juifs s'étant de nouveau révoltés, l'empereur Ælius Adrien en détruisit plusieurs milliers et rasa entièrement ces trois tours de même que le mur qui restait encore, et fit semer la ville de sel. *Il ne resta pas*, d'après cela, *pierre sur pierre*. Et ainsi fut accompli l'oracle du Sauveur, rapporté par saint Luc, ch. 19, ỷ 44. Adrien rebâtit de nouveau la ville de quantité de matériaux qu'il fit recueillir; mais il mit hors de son enceinte tout le mont Sion, avec les palais de Salomon, de la reine et de la forêt du Liban, de même que la porte de l'Angle, le camp des Assyriens, et tout l'angle boréal qui s'étend de la porte Sterquiline ou du Fumier à la porte d'Éphraïm. Il fit élever au nord un mur qui renferma le mont Calvaire et le sépulcre du Sauveur qui, jusque-là, avait été en dehors des remparts, et fit sculpter au dessus de la porte qui conduit à Bethléem, un pourceau de marbre, pour montrer aux Juifs qui passeraient dessous, qu'ils étaient désormais soumis à la domination romaine; puis porta un édit qui interdisait à tout jamais l'entrée de cette ville aux Juifs et leur défendait de la regarder, même de loin, de quelque lieu élevé que ce fût. Il voulut qu'à l'avenir on l'appelât de son nom, Ælia Capitolia. Habitée après cela par les chrétiens et honorée d'un siége patriarchal, elle recouvra par la suite des temps le nom de Jérusalem, et la religion chrétienne la rendit florissante l'espace de cinq cents ans.[1]

L'an 636 depuis la naissance du Christ, elle fut prise par les Sarrasins qui régnaient en Egypte; ils en demeurèrent maîtres quatre cent soixante-trois ans. Ensuite, l'an 1099 du Christ,

[1] 6, Josephe, Guerre, 13, et 7, Guerre, 1, 2, 3, 4, 7, 9, 14, 15, 16, 17, 18. — Luc, 19 et 21. — Euseb., in Chroniq. et Hist. eccles., l. 4, c. 6. — Hieron., in loc., Act. Apost., lit. H. — 5, Josephe, Guerre, 1, 2, 3, 4 et 16. — Niceph., 3, Hist. ecclé., 24. — Brocard, in descrip. loc. terræ, 5, itin., 6. — 6, Josephe, Guerre, 6, et 7, Guerre, 15. — Wil. Tyr., archiepis., Hist. Bell. S., l. 14, c. 12. — Vitr., c. 55. — Onuphr., in Chron. eccles.

aux ides de juillet (le 15),[1] elle fut emportée d'assaut, avec une extrême vigueur, par les nombreuses forces des chrétiens, sous la conduite de Godefroy de Bouillon qui en escalada le premier la muraille, le vendredi, à la neuvième heure du jour (trois heures après midi), le même jour et à la même heure précisément où le Christ était mort, et il y eut sur les places, dans les rues et dans le temple même un tel massacre, tant de citoyens que de ceux qui des villes voisines et des faubourgs avaient afflué à Jérusalem, et l'effusion du sang fut telle que personne ne pouvait faire un pas sans en avoir jusqu'à la cheville du pied, et que les vainqueurs eux-mêmes étaient couverts de sang de la tête aux pieds. Quand une fois ils furent maîtres de la ville, ils déposèrent leurs armes et leurs vêtemens souillés, et se firent montrer par les fidèles qui habitaient Jérusalem, les lieux vénérables sanctifiés par la présence du Christ en sa passion, sa résurrection, son ascension. Une fois qu'on les leur eut fait connaître, ils les visitèrent, les parcoururent en tous sens, nu-pieds, avec une tendre dévotion, sept jours durant, les baisant avec respect. Le huitième jour, ils élurent à l'unanimité leur général Godefroy de Bouillon et l'établirent roi de Jérusalem.[2]

Mais cet homme si brave et si loyal, rempli de l'esprit de Dieu, ne voulut point, par humilité, que dans la ville sainte on lui mît sur la tête une couronne d'or, selon l'usage des rois, se contentant de la couronne d'épines que le Roi du genre humain avait portée dans le même lieu jusqu'au supplice de la croix pour notre salut, montrant en cela sa vénération pour elle.

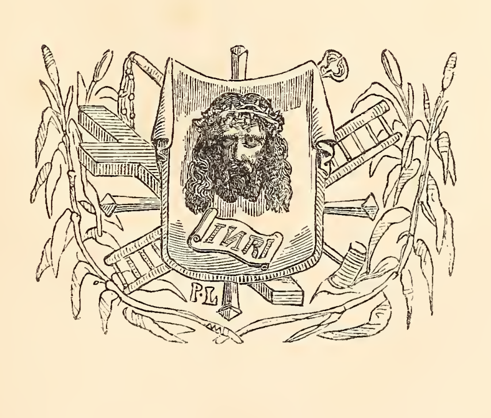
Les chrétiens ayant ainsi recouvré Jérusalem, en demeurèrent les maîtres quatre-vingt-huit ans; ensuite, c'est à dire

[1] Cette date, de 1099, est de Will. Tir. (Guillaume de Tyr), archevêque du royaume, chancelier et secrétaire du concile de Latran, tenu à Rome, en 1178, par trois cents évêques.

[2] Will. Tyr., archiepis., Hist. Bell. S., l. 8, c. 5, 18, 19, 20, 21, et l. 9, c. 12 et 9. — Jacobus Vitria, c. 20, B. Salig., in epis. ad Joan. à Lotharingiâ cardi.

l'an 1187, le vendredi 2 octobre, la ville sainte, après une vive résistance, se rendit à Saladin, sultan d'Égypte, à condition que les chrétiens auraient la vie sauve, qu'ils échapperaient à l'esclavage par une rançon, et qu'ils emporteraient leurs trésors et leurs meubles les plus précieux. Jérusalem resta sous la domination arabe durant trois cent trente-trois ans. Sélim, empereur des Turcs, s'en empara en 1517. Les Turcs la possèdent encore maintenant avec la même enceinte de murailles; ils l'appellent Cuzumobarech ou Codsbarich, c'est à dire ville sainte. De la première année de sa fondation à venir à la présente année 1840, il s'est écoulé trois mille huit cent soixante-trois ans. Hécatée Abdérite dit, comme nous, que Jérusalem avait cinquante stades de circuit, ce qui fait sept cent soixante-douze pas de plus qu'une lieue commune de France, qui est de cinq mille quatre cent soixante-dix-huit pas, ou deux mille deux cent quatre-vingt-trois toises. Elle formait un carré long, et Basnage dit : « Qu'avec sa muraille extérieure elle faisait » bien un tour de deux lieues et demie.[1] »

[1] Bas., Hero. Bell. Sac., cont., l. 1, c. 7, et l. 6, c. 10. — Matt. Palmerius in chron., Massæus in chron., Onuph. in chron.



LIEUX

SITUÉS DANS L'ENCEINTE DE LA VILLE.

PREMIÈRE PARTIE DE LA VILLE.

(Depuis la création du monde, 2936 (David). — Avant Jésus-Christ, 1048.)

N° 2. — MONT SION, appelé aussi *Mont du Seigneur* et *Montagne Sainte*. Il était beaucoup plus élevé que les autres montagnes (sur lesquelles était bâtie Jérusalem), d'une étendue plus escarpée, cernant, en forme de théâtre demi-circulaire, toute la partie méridionale de la ville, admirablement disposé, par la solidité de son roc escarpé de tous côtés, pour former une sorte de donjon sur son sommet, dont la surface unie offrait comme l'emplacement d'une ville. Son site délicieux donnait une idée de la beauté et de la magnificence du ciel.[1]

Les Jébuséens élevèrent sur le mont Sion une citadelle, environnèrent son enceinte de fortes murailles, de portes et de tours. Le roi David les en ayant chassés, ajouta encore à la citadelle, aux murailles, aux portes et aux tours des fortifications bien plus considérables; divisa la surface plane du mont, en places et en rues; bâtit pour lui *et ses vaillans guerriers* de superbes demeures, et la nomma *Cité de*

[1] Psaumes 2, 23 et 124. — Joël, 2, 3. — 5, Josephe, Guerre, 13, et 15, Antiq., 14. — Nicéph., 8, Hist. eccl., 30. — Brocard, itin., 6, Salig., t. 6, c. 6. — Isaïe, 14.

David. L'historien Josephe l'appelle *ville supérieure et partie sacrée.* Les Machabées réédifièrent, autour de ce mont, de nouvelles et fortes murailles ainsi que de très hautes tours, et le rendirent d'une force telle, qu'il était imprenable par tout autre moyen que par la famine. Les habitans y ayant bâti quantité de maisons, en rétrécirent beaucoup les rues. De ce mont, ainsi que les prophètes l'avaient annoncé (Michée, 4), *sortit comme de sa source la loi et la lumière* de la vérité évangélique *qui se répandit par tout le monde pour le salut des nations* (Isaïe, 2, 49. — Luc, 2, Act. Apôt., 13).[1]

Les Romains s'étant emparés de ce mont, par une permission spéciale de Dieu, sans l'espérer et sans combattre (les séditieux s'étaient cachés dans les égouts, abandonnant de tous côtés les murailles, frappés qu'ils étaient d'une terreur subite), se répandirent, l'épée à la main, dans les rues, tuant sans distinction tout ce qui se rencontrait devant eux, brûlant toutes les maisons et ceux qui s'y étaient réfugiés, se précipitant pour piller dans nombre d'autres, dont ils trouvaient les toits remplis de familles entières mortes de faim : spectacle affreux dont ils s'éloignaient avec horreur, et qui les en faisait sortir les mains vides. Mais la compassion dont ils semblaient touchés pour les morts, ne les rendait pas plus humains envers les vivans, car ils continuaient de tuer, en sortant, tous ceux qu'ils rencontraient; le nombre des corps entassés les uns sur les autres était si grand qu'il bouchait les avenues des rues, et le sang dans lequel la ville nageait éteignait le feu en plusieurs endroits. Le meurtre cessait le soir et l'embrasement augmentait la nuit. Tite, étant entré le lendemain dans la ville, en admira, entre autres choses, les fortifications, et ne put voir sans étonnement la force et la beauté de ces tours que les tyrans avaient été assez imprudens pour abandonner. Après avoir considéré attentivement leur hauteur, leur grosseur, la

[1] Bas., Hérol. Bell. Sac., cont., l. 1, c. 8. — 2, Rois, 23 et 5. — 1, Paral., 11 et 15. — Psaumes 47, 86. — 5, Josephe, Guerre, 13, et 1, Guerre, 1. — 1, Mach., 4. — 7, Josephe, Guerre, 15, 16, et 2, Guerre, 27.

grandeur toute extraordinaire des pierres, et avec combien d'art elles avaient été jointes ensemble, il s'écria : « Certai-
» nement il paraît bien que Dieu a combattu pour nous et a
» chassé les Juifs de ces tours, puisqu'il n'y a point de forces
» humaines ni de machines qui fussent capables de les y forcer.»
Il dit plusieurs choses à ses amis sur ce sujet et mit en liberté ceux que les tyrans y tenaient prisonniers. Du reste, ce mont, bien que mis dans la suite hors l'enceinte de la ville, se vit encore orné d'édifices et habité. Une moitié de la montagne se trouve en dehors de Jérusalem, et cet espace est occupé par le cimetière des chrétiens.[1]

Un exemple aussi terrible de la vengeance de Dieu n'est-il pas bien propre à arrêter dans leur égarement ceux qui, comme les Juifs d'alors, osent répéter : « *Nous ne voulons pas que Jésus-Christ règne sur nous; nous n'avons d'autre roi que celui que nous nous sommes fait, d'autre roi que César.* »

Ils l'eurent, en effet, les Juifs ingrats, leur César; et, tout généreux, tout clément qu'il voulut paraître, après un siége qui coûta aux Juifs le massacre de douze cent mille des leurs, quatre-vingt-dix-sept mille prisonniers, la vente de tous les jeunes gens au dessous de dix-sept ans, l'envoi de tous ceux au dessus de cet âge, partie aux travaux publics, partie par les provinces pour servir à des spectacles de gladiateurs et à des combats contre les bêtes, il n'en laissa pas moins ses soldats *fendre* impunément *le ventre* des assiégés pour y trouver de l'or, et n'en commanda pas moins de ruiner leur ville, de raser leur temple, après avoir toléré l'égorgement des plus débiles et des vieillards. Ainsi furent volés, pillés, massacrés ceux qui avaient préféré à Jésus, en face de Pilate, un voleur, un assassin! Le vol, le pillage, le massacre ne cessèrent que *lorsque l'armée romaine, qui ne se serait jamais lassée de piller, ne trouva plus sur quoi exercer sa fureur.*

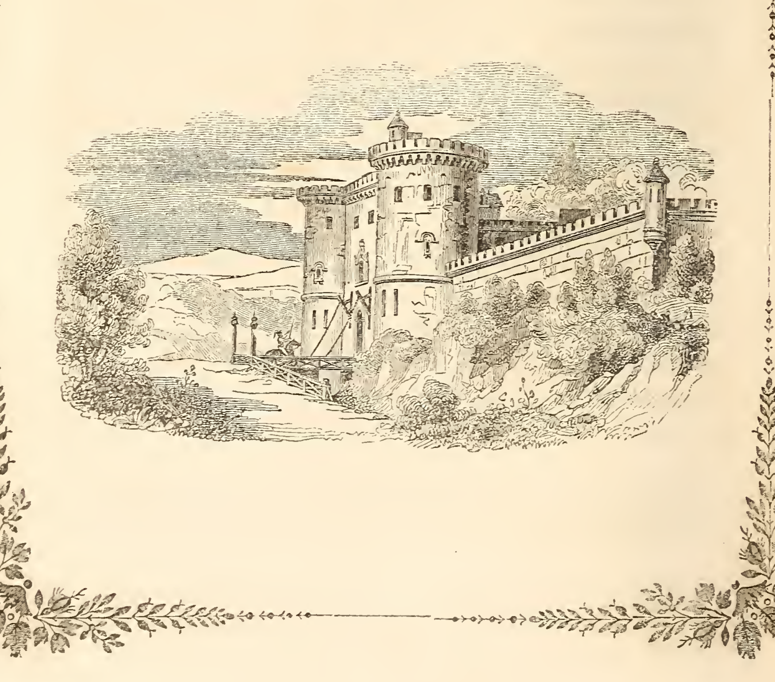
Ainsi furent flagellés par les Romains et exposés à toutes

[1] 6, Josephe, Guerre, 42. — 7, Josephe, Guerre, 15. — 6, Josephe, Guerre, 43.

sortes d'indignités et de tourmens, ceux qui avaient obtenu de ces mêmes Romains que le Christ leur fût livré après avoir été *flagellé* et avoir subi les tourmens et les outrages les plus ignominieux. Ainsi furent crucifiés à leur tour ceux qui avaient crié : « *Qu'il soit crucifié !* » Ils le furent jusqu'à *cinquante par jour ;* puis en si grand nombre, *qu'à peine pouvait-on suffire à faire des croix et à trouver de la place pour les planter.* Et les enfans de ceux de la bouche desquels était sorti l'horrible blasphême, s'ils ne périrent pas, purent voir eux-mêmes les premiers, suspendus à l'infâme gibet, leurs parens qui avaient demandé que le sang de leur victime retombât sur eux et sur leurs enfans ; car à peine trente-huit ans s'étaient écoulés depuis le grand attentat![1]

Qui autem incredulus est Filio, non videbit vitam, sed ira Dei manet super eum.[2]

[1] De Geramb., 1, Pèler. à Jér., page 298.
[2] Joan., 3, 36.



MONUMENS, PALAIS, TOMBEAUX,

ET AUTRES CHOSES REMARQUABLES DU MONT SION.

(David, 2956, avant J.-C., 1048. — Antiochus, 3808, avant J.-C., 176. — Simon, 3841, avant J.-C., 143.)

N° 3. — La Citadelle de Sion, antique et bien fortifiée, bâtie sur la crête du mont Sion, qu'elle ceignait comme une couronne, était, en même temps qu'un bel ornement, *une protection sûre* pour la défense de la ville et du temple, et comme le capitole d'une ville si grande et si importante. Les Jébuséens l'habitèrent d'abord; puis, David les en ayant chassés de vive force, en demeura maître, fit venir de chez Hiram, roi de Tyr, des pierres, du bois de charpente, des tailleurs de pierre, et se fit construire, de cette citadelle, un solide et magnifique palais, des appartemens en cèdre et une salle du trône. David et les autres rois de Juda y fixèrent dans la suite leur demeure et y tinrent leur cour. C'est pourquoi la garde en était toujours soigneusement confiée à une garnison. On l'appelait tantôt citadelle, tantôt palais et maison de David, et tantôt siége, séjour et trône de David, de même que cour et maison du roi, etc.[1]

Antiochus, roi de Syrie, le plus cruel des tyrans, appelé en grec Epiphanès, c'est à dire illustre, mais qu'il faudrait bien plutôt appeler Epimanès, c'est à dire insensé, plaça, dans cette citadelle, une garnison de Gentils qui, du temps des Machabées, se servit de cette position pour vexer grandement et long-temps les Juifs. Simon Machabée, l'ayant forcé de se rendre par la famine, purifia la citadelle des saletés de leurs idoles; les Juifs y entrèrent avec des palmes à la main, au son des cymbales, des nables et aux chants des hymnes et des cantiques; et Simon y plaça une garnison juive pour la sûreté de

[1] 4, Rois, 23. — 2, Rois, 5, 7, 11. — 3, Rois, 1. — 1, Paral., 11, 17. — 6, Josephe, Guerre, 6. — Luc, 1, ☩ 69. — Jérémie, 17.

la ville et du pays. On ne voit plus que les ruines de cette magnifique citadelle.[1]

(Ce fait arriva vers l'an 3396, 588 avant J.-C.)

N° 4. — La Prison royale dominait, de sa haute tour, le palais du roi. Le prophète Jérémie y fut enfermé par ordre de Sédécias, roi de Juda, parce qu'il prédisait la prise de Jérusalem. Il en fut délivré par Nabusardan, général de l'armée de Nabuchodonosor, roi de Babylone, quand il prit la ville.[2]

(3947, 37 ans avant J.-C.)

N° 5. — Le Palais des empereurs César et Agrippa était une maison royale qu'Hérode Ascalonite s'était fait bâtir dans la ville supérieure. Il avait disposé, dans son palais, deux vastes et magnifiques appartemens resplendissant d'or et enrichis de marbre, qui l'emportaient de beaucoup en splendeur sur la riche architecture du temple, et les avait appelés des noms de ses amis César Auguste et Agrippa, son gendre : l'un, Palais de César, et l'autre, Palais d'Agrippa.[3]

(Vers 3936, 1048 avant J.-C.)

N° 6. — Le Cénacle de Sion était situé vers le milieu du mont Sion. *C'était une haute et vaste salle toute meublée*, dans laquelle le Christ fit la dernière cène et mangea l'Agneau Pascal avec ses apôtres, leur lava les pieds, et changea, étant à table, le pain en son corps et le vin en son sang, instituant le sacrement de l'Eucharistie. C'est dans cette salle, *qu'étant entré le jour de la résurrection, bien que les portes fussent closes, il se tint au milieu de ses disciples*, et leur dit : «La paix soit avec vous ; *c'est moi*, n'ayez point de peur...» Il leur dit une

[1] 1, Mach., 1, 13, 14. — Aristœas, 1 de 72, interpret.
[2] Néhémias, 3. — Jérémie, 32, 33, 38, 40.
[3] 15, Josephe, antiq., 12. — 1, Josephe, Guerre, 16, et 5, Guerre, 13.

seconde fois : « La paix soit avec vous. Comme mon père m'a envoyé, je vous envoie...» Il souffla sur eux, et leur dit : « *Recevez le Saint-Esprit.* Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez (instituant par-là le sacrement de Pénitence). » C'est encore là que, huit jours après, il se trouva une seconde fois, bien que les portes fussent fermées, au milieu de ses disciples, et Thomas était avec eux. (Il n'y était pas la première fois et ne voulait rien croire de ce que lui disaient les autres disciples, à moins qu'il n'eût mis le doigt sur la trace des clous et la main dans la plaie du côté du Christ.) « Portez ici votre doigt, dit le Sauveur à Thomas, et regardez mes mains; approchez ici votre main et la mettez dans la plaie de mon côté, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle, etc... » C'est en *ce cénacle, qu'après l'ascension du Sauveur, Mathias fut* choisi par le sort des apôtres *pour remplacer le traître Judas* (Act. Apôt., 1[er]); *que les apôtres étant assemblés le jour de la Pentecôte, on entendit tout à coup un grand bruit, comme d'un vent impétueux qui venait du ciel et qui remplit toute la maison où ils étaient assis* (ils étaient cent vingt, tant apôtres que disciples). *En même temps ils virent paraître comme des langues de feu qui se partagèrent et qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Aussitôt ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues, etc...*[1]

Pierre éleva la voix et leur dit : « *O Juifs, et vous tous qui demeurez dans Jérusalem, considérez ce que je vais vous dire et soyez attentifs à mes paroles, etc.* » (Voir son discours, Act. Apôt., c. 2, ℣ 14.) *Ceux qui reçurent sa parole furent baptisés, et il y eut environ trois mille personnes qui se rangèrent au nombre des disciples de Jésus-Christ.* C'est en ce cénacle que Jacques, cousin du Seigneur, surnommé le Juste, fut sacré et établi par les apôtres premier évêque de Jérusalem;

[1] Mathieu, 26. — Marc, 14. — Luc, 22. — Jean, 13. — Act. Apôtres, 10, ℣ 43. — Jean, 20. — Luc, 24. — Hieron., t. 1, epist. 27, ad Eustoch. virg., et t. 3, epist. 1, ad Paulin. — Act. Apôtres, 2.

qu'Étienne et les six autres diacres Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parmenas et Nicolas, prosélyte d'Antioche, furent ordonnés; que les apôtres tinrent le premier concile, et que, sur le point de se séparer pour aller enseigner toutes les nations, comme ils en avaient reçu l'ordre du Christ, ils fixèrent les croyances de la foi catholique, ou firent ce qu'on appelle le Symbole des Apôtres. « *Je leur donnerai à tous un même cœur et je les ferai marcher dans la même voie,* » avait prédit Jérémie au ch. 32, ℣ 39. Sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, fit bâtir en ce lieu, vers l'an 328, une vaste et magnifique basilique, dans l'extrémité de laquelle elle fit enfermer le cénacle, et dans laquelle, du temps de saint Jérôme (vers l'an 420), on voyait, encore teinte du sang du Sauveur, cette colonne de marbre à laquelle on l'avait attaché et flagellé dans le palais de Pilate. Une partie se voit maintenant sur le mont Calvaire; l'autre fut autrefois transportée à Constantinople et se trouve maintenant à Rome, dans la basilique de Saint-Pierre, au Vatican, où on la conserve avec grande vénération. Dans l'emplacement de ce cénacle on érigea, dans la suite, un monastère de franciscains qui, pendant quelques siècles, firent l'office divin le jour et la nuit. Enfin les franciscains s'étant choisi un autre monastère dans la ville, les Turcs se firent un palais de celui qu'ils venaient de laisser, et ils ont pour ce lieu une si grande vénération, qu'ils n'y entrent qu'après avoir ôté leur chaussure.[1]

N° 7. — Les Cyprès du mont Sion. Leur élévation et leur beauté étaient si remarquables qu'ils méritèrent d'être cités dans les livres saints.[2]

N° 8. — Palais du grand-prêtre Anne, *beau-père de*

[1] Nicéph., l. 2, Hist. eccl., c. 3. — Act. Apôtres, 6 et 15. — Act. Apôtres, 10, ℣ 45. — Nicéph., 8, Hist. eccl., 30. — Hieron., t. 1, epist. 27, ad Eustoch. — Brocard, iti., 6. — Breid., 12 Jul., — Salm., t. 7, c. 2 et 3. — Pasch. die, 182, 183, 184, 227.

[2] Ecclésiastique, c. 24, ℣ 17.

Caïphe, dans lequel le grand-prêtre interrogea Jésus touchant sa doctrine et ses disciples, et où Jésus répondit : « J'ai parlé publiquement à tout le monde ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple où tous les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret ; pourquoi donc m'interrogez-vous?...» Un des officiers qui étaient là présens, donna un soufflet à Jésus, disant : « Est-ce ainsi qu'on répond au grand-prêtre? — Si j'ai mal parlé, faites-moi voir le mal que j'ai dit ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? » On fit de ce palais, dans la suite, une église dédiée aux Saints-Anges, et des religieux furent chargés d'y célébrer l'office divin.[1]

(An de la création 2936, 1048 avant J.-C.)

N° 9. — Palais des Braves, habité par les guerriers les plus vaillans et les plus courageux que le roi David avait toujours auprès de sa personne. Ils étaient au nombre de trente. Voici quelques uns de leurs noms, leurs faits d'armes et leurs actions héroïques, qui mettent à même de juger de la valeur et de l'intrépidité de ces braves.[2]

Les trois plus fameux étaient *Jesbaam, Eléasar et Semma.* Le premier, *Jesbaam, fils d'Hachamoni, outre que durant la paix il était très sage et très capable de rendre la justice, dans la guerre il était d'un courage tel, quoiqu'il parût faible et délicat, qu'ayant une fois pris sa lance, il blessa trois cents Philistins tout d'un trait et en tua huit cents autres sans se reposer.* Le second, *Eléasar, fils de Dodi, s'étant trouvé avec David à Phesdomim quand les Philistins s'y assemblèrent pour donner bataille, les Israélites ayant fui, Eléasar seul demeura ferme et battit les Philistins jusqu'à ce que sa main se lassât de tuer et qu'elle demeurât collée à son épée, par le sang dont elle était teinte. La victoire resta à Israël. Semma,* le troisième, *était*

[1] Jean, 18. — Jérémie, Lament., c. 3, ℣ 30. — Breid., 12, Jul. — Pasch. die, 193.
[2] Néhémias, c. 3, ℣ 16. — Liran., ibid.—2, Rois, 23. — 7, Josephe, Antiq., 10.

fils d'Agé d'Arari. Les Philistins s'étant un jour assemblés près d'un château où il y avait un champ plein de lentilles, et ayant fait fuir le peuple devant eux, il demeura ferme au milieu du champ, le défendit, en tua un grand nombre, et fit remporter une victoire signalée. Ce furent ces trois braves qui vinrent trouver David dans le fort près de la caverne d'Odollam quand, après la prise de Jérusalem, les Philistins, craignant qu'il ne devînt trop puissant, vinrent camper dans la vallée de Raphaïm à dessein de le combattre. David étant donc dans ce fort, et les Philistins ayant mis des gens dans Bethléem, il se trouva pressé de soif et dit: « Oh! si quelqu'un pouvait me don- » ner de l'eau de la citerne qui est à Bethléem auprès de la » porte? » Aussitôt ces trois vaillans hommes passèrent à travers le camp des Philistins et allèrent puiser de l'eau dans la citerne de Bethléem, qui est auprès de la porte, et l'apportèrent à David; mais il n'en voulut jamais boire et aima mieux l'offrir au Seigneur en disant: « A Dieu ne plaise que je fasse cette » faute en sa présence et que je boive le sang de ces hommes, » qui m'ont apporté cette eau au péril de leur vie. » Celui qui était le plus brave ensuite, était *Abisaï, frère de Joab, fils de Servia. Il se battit seul contre trois cents hommes et les tua de sa lance. Il sauva encore David sur le point d'être tué par Jesbibenob, de la race d'Arapha, qui avait une lance dont le fer pesait trois cents onces, et une épée neuve.* Venait ensuite *Banaïas de Cabséel, fils de Joïada. Ce fut lui qui tua les deux lions de Moab, et qui, étant descendu dans une citerne dans un temps de neige, y tua un lion. Ce fut lui aussi qui tua un Egyptien haut de cinq coudées* (sept pieds et demi), *qui portait une lance dont la hampe était grosse comme ces grands bois sur lesquels les tisserands roulent leur toile. Il l'attaqua, n'ayant qu'une baguette à la main, lui arracha sa lance et le tua avec. David l'admit dans son conseil secret pour exécuter ses ordres. Sabochaï de Husati tua Saph, de la race des géants. Elchanan, fils de Jacrée de Bethléem, tua Goliath de Geth,*[1] *qui*

[1] Frère de Goliath que David avait tué quarante-deux ans auparavant.

avait aussi une lance dont la hampe était comme le grand bois des tisserands. Jonathan, fils de Sammaa, frère de David, tua dans la guerre de Geth un grand homme de la race d'Arapha, qui avait six doigts à chaque main et six doigts à chaque pied, c'est à dire vingt-quatre, et qui était venu outrager insolemment Israël, etc... Urie Héthéen, mari de Bethsabée, était du nombre de ceux dont on vient de parler. Au nombre de ces héros on comptait encore *ceux qui vinrent trouver David à Siceleg, hommes très forts et très braves au combat, qui tiraient de l'arc, et qui se servaient également des deux mains* pour jeter *des pierres avec la fronde* ou tirer *les flèches; puis les braves de Goddi, si vaillans dans le combat, se servant du bouclier et de la lance; ils avaient le visage d'un lion, et ils égalaient à la course les chèvres des montagnes.* Le vestibule et la cour de ce palais servaient de lieu d'exercice aux athlètes et aux gladiateurs. C'était là aussi qu'était l'arsenal.[1]

N° 10. — Maison de la sainte vierge Marie. Elle y demeura après la mort de son fils avec l'apôtre saint Jean. Elle y mourut quatorze ans après l'ascension du Christ. Saint Denis l'aréopagiste, qui vivait du temps de la sainte Vierge et qui était du nombre des personnes présentes à sa mort, rapporte : « que » tous les apôtres, excepté saint Thomas, se trouvèrent mira- » culeusement transportés dans sa chambre pour lui rendre » leurs derniers devoirs et recevoir sa bénédiction. » Ils l'aimaient et l'honoraient comme leur mère. Il y avait de plus saint Thimothée, premier évêque d'Ephèse, et plusieurs disciples des apôtres. Ce fut au milieu d'une si sainte assemblée que la sainte Vierge, consolant tous ses enfans qui fondaient en larmes, exhorta les apôtres et les disciples à prêcher l'Evangile avec courage, les assurant de sa protection et de sa tendresse pour l'Église, et leur donna sa bénédiction. Elle vit paraître ensuite le Sauveur, accompagné des anges, qui venait

[1] 1, Paral., c. 11. — 2, Rois, 23. — 7, Josephe, Antiq., 10. — 2, Rois, 5. — 2, Rois, 23. — 2, Rois, 21. — 1, Paral., 11. — 2, Rois, 21. — 1, Paral., 11, 12.

recevoir son bienheureux esprit, et conduire cette âme si pure et si sainte dans le séjour de l'immortalité. Au moment où la sainte Vierge expira, la chambre fut éclairée d'une lumière miraculeuse plus brillante que le soleil, dit saint Jérôme, et toute l'assemblée entendit les chants de la milice céleste.[1]

Saint Jean Damacène dit : « que les malades qui se présen- » tèrent furent guéris. » On porta ce saint corps à Gethsémani, village à quatre cents pas de Jérusalem, et on le déposa dans un tombeau qui lui avait été préparé. On changea cette maison en église, et ce fut la première de l'univers qui fut dédiée à la bienheureuse Vierge Marie. Les Romains la détruisirent. Les chrétiens en élevèrent une autre dans le même lieu. Les ruines qui en restaient encore quinze siècles après, attestaient sa beauté, et ce lieu demeurait encore, après tant de temps et de révolutions, environné de pierres de taille pour le mettre à l'abri d'aucune souillure.[2]

(2936, avant J.-C., 1048.)

N° 11. — Maison d'Urie, l'un des héroïques officiers de David, dont l'épouse Bethsabée, prenant un bain dans une pièce d'eau (qui se voyait encore au quinzième siècle), frappa par sa beauté David qui la regardait de la terrasse de son palais, et le porta à l'adultère. (Les toits des maisons étaient plats à Jérusalem; on s'y promenait, on y prenait même quelquefois les repas).[3]

N° 12. — Place Supérieure. C'était une place publique. On l'appelait ainsi, parce qu'elle dépendait de la ville supérieure; c'est pourquoi on disait place Supérieure.[4]

[1] Nicéph., 2, Hist. eccl., 3 et 21. — Euseb., in Chronic. — Wil. Tyr., Bell. Sacr., l. 8, c. 5.
[2] Breid., 12, Jul., Salm., t. 7, c. 2. — Pasch. die, 181, psaum. 81.
[3] 2, Rois, 11, 23.
[4] 5, Josephe, Guerre, 13 et passim.

(Ce fait arriva année 58 de J.-C.)

N° 13. — **Degrés de la citadelle, ou du camp**, du haut desquels l'apôtre saint Paul plaida lui-même sa cause, à l'occasion de ce que je vais raconter : Paul revenant d'Ephèse où il avait prêché pendant deux ans, où les mouchoirs et les tabliers qui avaient touché son corps guérissaient les malades, où des Juifs qui voulaient exorciser à son exemple furent battus des démons, où il avait été en butte à une sédition excitée par l'orfèvre Démétrius qui faisait à Diane de petits temples d'argent; ayant chemin faisant passé par Troade en Macédoine, un jeune homme tomba du troisième étage et se tua à son sermon qui se prolongeait jusqu'à minuit; mais saint Paul le ressuscita avant de partir pour Milet, où il prêcha, malgré son désir d'arriver à Jérusalem le jour de la Pentecôte, où il arriva en effet, contre les prédictions que lui fit en chemin le prophète Agabus, touchant les maux qui l'y attendaient, et malgré les prières de ceux qui lui étaient attachés. Ayant, à son arrivée, visité Jacques (l'évêque), à qui il raconta combien de milliers de Juifs avaient cru en Jésus-Christ, il vit, au bout de sept jours, la ville entière s'ameuter contre lui, disant : *qu'il dogmatisait partout contre la nation, contre la loi et contre le lieu saint, et qu'il introduisait les Gentils dans le temple et le profanait. L'en ayant tiré et fermé les portes, ils se disposaient à le tuer, quand on vint dire au tribun de la cohorte qui gardait le temple que la ville était en confusion. Celui-ci prit tout de suite des soldats et des centeniers, courut aux séditieux qui, le voyant, cessèrent de battre Paul. Le tribun s'en approchant, s'en saisit, le fit lier de chaînes et demanda qui il était et ce qu'il avait fait? Mais ne pouvant rien entendre à cause du tumulte, il le fit mener à la forteresse. Lorsque Paul fut sur les degrés, il fallut que les soldats le portassent pour l'empêcher d'être mis en pièces, car la multitude criait : « Faites-le mourir. » Paul, près d'entrer dans la citadelle, ayant obtenu du tribun la permission de parler, se tint debout sur les degrés, fit signe de la main au peuple, et après qu'on eut fait un grand silence, il parla de la*

sorte en langue hébraïque : « Mes frères et mes pères, je vous prie de vouloir bien écouter ce que j'ai à vous dire maintenant pour ma justification. » Quand ils entendirent qu'il parlait en langue hébraïque, ils écoutèrent avec plus de silence, et il leur dit : « Pour ce qui regarde ma personne, je suis Juif, né à Tarse en Cilicie; j'ai été élevé ici à Jérusalem, aux pieds de Gamaliel, et instruit par lui dans la manière la plus exacte d'observer la loi de nos pères, étant devenu à cette école zélé pour la loi, comme vous l'êtes encore tous aujourd'hui; c'est moi qui ai persécuté, même jusqu'à la mort, ceux de cette secte, les chargeant de chaînes, hommes et femmes, et les mettant en prison, comme le grand-prêtre m'en est témoin, avec tous les anciens qui composent le sénat. Ayant même pris d'eux des lettres pour les frères de Damas, j'y allai dans le dessein d'emmener aussi prisonniers à Jérusalem ceux de cette même secte qui étaient là, afin qu'ils fussent punis. Mais il arriva que comme j'étais en chemin et que j'approchais de Damas, vers l'heure de midi, je fus environné tout d'un coup et frappé d'une grande lumière qui venait du ciel; et étant tombé par terre, j'entendis une voix qui me disait : « Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous? » Je répondis : « Qui êtes-vous, seigneur?— Je suis Jésus de Nazareth que vous persécutez. » Ceux qui étaient avec moi virent bien la lumière et furent effrayés; mais ils n'entendirent point assez distinctement la voix de celui qui me parlait, pour comprendre ce qu'il me disait. Alors je demandai : « Seigneur, que ferai-je? » Et le Seigneur me répondit : « Levez-vous, allez à Damas, et on vous dira là tout ce que vous devez faire.» Et comme le grand éclat de la lumière m'avait ôté l'usage de la vue, ceux qui étaient avec moi me prirent par la main et me menèrent à Damas. Or, il y avait en cette ville un homme pieux selon la loi, nommé Ananie, à la vertu duquel tous les Juifs qui y demeuraient, rendaient un témoignage avantageux. Il vint me trouver, et s'approchant de moi il me dit : « Mon frère Saul, recouvrez la vue. » Au même instant je vis; il me dit ensuite : « Le Dieu de nos pères vous a prédestiné pour connaître sa volonté, pour voir le Juste et pour entendre les paroles de sa

bouche, afin que vous soyez témoin et preuve vivante de sa résurrection; car vous lui rendrez témoignage devant tous les hommes de ce que vous avez vu et entendu en venant ici. Qu'attendez-vous donc? Levez-vous et recevez le baptême, et lavez vos péchés en invoquant le nom du Seigneur que vous avez persécuté.» J'obéis et je commençai dès lors à publier sa gloire et sa divinité. Or il arriva qu'étant revenu depuis à Jérusalem, lorsque j'étais en prières dans le temple, j'eus un ravissement d'esprit, et je le vis qui me dit: « Hâtez-vous et sortez promptement de Jérusalem, car ils ne recevront point le témoignage que vous leur rendrez de moi.» Je lui répondis: « Seigneur, ils savent eux-mêmes que c'était moi qui mettais en prison et qui faisais fouetter dans les synagogues ceux qui croyaient en vous, et que, lorsqu'on répandait le sang de votre martyr Etienne, j'étais présent et consentais à sa mort, et je gardais les vêtemens de ceux qui le lapidaient.» Mais il me dit: « Allez-vous en, car je vous enverrai bien loin vers les Gentils.» Les Juifs l'avaient écouté jusqu'à ce mot; mais ils élevèrent leurs voix et crièrent: « Otez du monde ce méchant homme, car ce serait un crime de le laisser vivre.» Et comme ils criaient et jetaient leurs manteaux à terre et faisaient voler la poussière en l'air, marquant, par tous ces mouvemens, leur extrême fureur, le tribun le fit mener dans la forteresse et commanda qu'on lui donnât la question en le fouettant, pour tirer de sa bouche ce qui les faisait ainsi crier contre lui. Mais quand on l'eut attaché au poteau avec des courroies, Paul dit au centenier qui était présent: « Vous est-il permis de fouetter un citoyen romain et qui n'a point été condamné?» Le centenier ayant ouï ces paroles, alla trouver le tribun et lui dit: « Que pensez-vous faire? car cet homme est citoyen romain.» Le tribun aussi vint à Paul et lui dit: « Êtes-vous citoyen romain?» Paul dit: « Oui, je le suis.» Le tribun lui repartit: « Il m'en a coûté bien de l'argent pour acquérir ce droit-là. — Et moi, dit Paul, je l'ai par ma naissance même.» En même temps, ceux qui devaient lui donner la question se retirèrent, et le tribun eut peur, voyant que Paul était citoyen romain et

qu'il l'avait fait lier. Le lendemain, voulant savoir plus exactement de quoi les Juifs l'accusaient, il lui fit ôter ses chaînes, et ayant ordonné que les princes des prêtres et tout le conseil s'assemblassent, il amena Paul devant eux. Alors Paul regardant le conseil avec un œil ferme et assuré, dit : « Mes frères, jusqu'à cette heure je me suis conduit devant Dieu avec toute la droiture d'une bonne conscience. » Le grand-prêtre Ananie le fit souffleter pour le punir de son impudence. « Dieu vous frappera vous-même, muraille blanchie, lui dit Paul. Quoi! vous êtes assis ici pour me juger, et vous commandez qu'on me frappe!!... Mes frères, je suis pharisien... et c'est à cause de l'espérance de l'autre vie (voir au N° 67) *et les croyances des diverses sectes, et de la résurrection des morts que l'on veut me condamner. » Il s'éleva dès lors une dissension entre les pharisiens qui croient à une autre vie et à la résurrection des morts, et les saducéens qui ne croient ni l'une ni l'autre. Comme le tumulte s'augmentait, le tribun craignant que Paul ne fût mis en pièces et qu'on le rendît responsable de sa mort, le fit conduire à la forteresse. Le Seigneur apparut la nuit suivante à Paul et lui dit : « Paul, ayez bon courage; car comme vous m'avez rendu témoignage dans Jérusalem, il faut aussi que vous me rendiez témoignage à Rome. » Plus de quarante Juifs firent vœu, avec serment et imprécation contre eux-mêmes, de ne boire ni manger qu'ils n'eussent tué Paul. Son neveu alla le lui dire dans la forteresse; Paul en fit prévenir le tribun Lysias qui, dans la nuit, le fit partir, sous l'escorte de deux cents soldats, soixante-dix chevaux et deux cents lances, pour Césarée, où les Juifs vinrent l'accuser devant le gouverneur Félix, que Paul effraya en lui parlant de la justice, de la chasteté et du jugement à venir. Après deux ans de prison, Festus succéda à Félix dans le gouvernement de la province; les Juifs accusèrent Paul devant lui, Paul en appela à César. Avant qu'on l'embarquât pour Rome, le roi Agrippa étant venu à Césarée, désira voir Paul, qui se défendit devant lui, lui raconta sa conversion d'une manière si pathétique, qu'Agrippa lui dit : « Il ne s'en faut guère que vous ne me persuadiez d'être chré-*

tien. — Plût à Dieu que non seulement il ne s'en fallût guère, mais qu'il ne s'en fallût rien du tout, répondit Paul. — Il pourrait être renvoyé absous, dit Agrippa à Festus, s'il n'eût point appelé à César. » Paul fut donc embarqué, fit naufrage près de l'île de Malte, où étant descendu pour se sécher, il fut mordu d'une vipère renfermée dans des sarmens qu'il mettait au feu. Les habitans qui s'attendaient à le voir tomber mort, voyant qu'il ne lui arrivait rien, le prirent pour un Dieu, surtout l'ayant vu guérir tous les malades de l'île en leur imposant les mains. Au bout de trois mois il s'embarqua pour Rome où il arriva, et prêcha deux ans le royaume de Dieu, enseignant tout ce qui regardait le Seigneur Jésus-Christ, sans que personne l'en empêchât.[1]

N° 14. — Degrés de Sion, par lesquels on montait à la Cité de David.[2]

(Manassé, 3285, 699 avant J.-C. — Amon, 3341, 643 avant J.-C.)

N° 15. — Jardin du Roi, appelé aussi Jardin d'Oza, dans lequel Manassé et Amon, rois de Juda, furent enterrés.[3]

(David, 2936, 1048 avant J.-C. — Salomon, 2971, 1013 avant J.-C. — Ézéchias, 3256, 728 avant J.-C. — Joas, 3106, 878 avant J.-C.)

N° 16. — Gouffre de Mello et vallée profonde et très large qui séparait le mont Sion de la ville inférieure, et s'étendait de la porte des Eaux jusqu'à la porte des Poissons, vers l'occident. Le Roi David fit des constructions et environna de remparts tout le tour du mont Sion à partir de ce gouffre. Salomon le combla pour en faire une place commode (on l'appela : *Place de la porte des Eaux*), et il l'orna de beaux édifices qui, tombés en ruine, furent restaurés par Ezéchias.

[1] Act. Apôtres, 21, 22, 23, 24 et 27.
[2] Néhémias, 3 et 12. — 15, Josephe, Antiq., 14.
[3] 4, Rois, 21. — Néhémias, 3.

Joas, roi de Juda, fut tué EN SA MAISON DE MELLO, A LA DESCENTE DE SELLA. Ils le firent pour venger le fils de Joïada, souverain pontife, qu'il avait fait mourir.[1]

Du temps de Joseph on appelait cette vallée *Tiropéon*. De magnifiques maisons donnaient dessus et elle était très peuplée. Maintenant tout ce gouffre est comblé, bien qu'il reste encore des marques de sa première concavité. Cette vallée Tiropéon séparait la haute ville de la basse et s'étendait jusqu'à la fontaine de Siloé.[2]

(Bâti vers 3529, 455 ans avant J.-C. — Éliasib l'habitait encore en l'année 3540, 444 ans avant J.-C.)

N° 17. — PALAIS DE CAIPHE et de chaque grand-prêtre. Il était vaste et situé à l'angle de deux rues. Le célèbre pontife Eliasib l'avait habité. C'est dans ce palais *que les princes des prêtres et les anciens du peuple juif s'assemblèrent et tinrent conseil pour trouver moyen de se saisir de Jésus et de le faire mourir*. C'est là que Judas convint de le leur livrer pour *trente pièces d'argent, qu'ils s'engagèrent à lui donner; que Pierre le renia trois fois, et que devant Caïphe les anciens du peuple, les princes des prêtres et les scribes le firent amener dans leur conseil et portèrent contre lui de faux témoignages. Jésus ne leur répondant rien: «Je vous adjure par le Dieu vivant, lui dit le grand-prêtre, de nous dire si vous êtes le Christ, le fils de Dieu? — Vous l'avez dit,» répondit Jésus*. Le grand-prêtre entendant ces paroles *déchira ses vêtemens*, comme si Jésus eût été convaincu de blasphême, et exigea que le conseil donnât son avis. Les soixante-six anciens le condamnèrent, et dirent: «*Oui, il mérite la mort.*» *Aussitôt on se mit à lui cracher au visage; et, lui ayant bandé les yeux, ils lui donnaient des coups de poing, en lui disant: «Prophétise-nous: quel est ce-*

[1] Bas., Hero. 1, Bell. Sac., 8. — Broc., itin., 6. — 2, Rois, 5. — 1, Paral., 11. — 3, Rois, 9 et 11. — Néhémias, 8. — 2, Paral., 13. — 4, Rois, 12.
[2] 5, Josephe, Guerre, 13. — Broc., itin., 6.

lui qui t'a frappé? » *Et les valets lui donnaient des soufflets.* Ils l'outragèrent et le moquèrent par mille et mille blasphêmes et manières insultantes toute la nuit. Nul mortel ne peut s'imaginer, en cette vie, ce qu'il eut à souffrir cette nuit-là. Dès le matin ils tinrent de nouveau conseil contre Jésus pour trouver le moyen d'engager le gouverneur à le faire mourir. L'ayant lié, ils l'emmenèrent du palais de Caïphe au prétoire et le mirent entre les mains de Pilate. L'impératrice Hélène fit, dans la suite, construire en place de ce palais une belle église, en l'honneur de saint Pierre, prince des apôtres, que l'on appela, dans le cours des temps, église de Saint-Sauveur. Les Arméniens qui professent la religion chrétienne en sont en possession et y célèbrent les saints offices.[1]

(An de la création 3256, 728 avant J.-C.)

N° 18. — LA PISCINE DE SION avait été bâtie par Ezéchias avec un grand travail.[2]

(2971, 1013 avant J.-C.)

N° 19. — PONT DE SION. Il servait de passage de la ville supérieure au temple.

(Vers 2936, 1048 avant J.-C.)

N° 20. — PORTES DE SION, que le Seigneur aimait mieux que toutes les tentes de Jacob.[3]

(Joas sacré, an 3106, 878 avant J.-C.)

N° 21. — PORTE SUPÉRIEURE. Ce fut par cette porte que le

[1] Néhémias, 3. — Matthieu, 26 et 27. — Luc, 22 et 23. — Jean, 18. — Matthieu, 26. — Marc, 14, 15. — Pasc. die, 194. — Ps. 68. — Lament. de Jérém., c. 3. — Matth., 27. — Nicéph., 8, Hist. ecclés., 30. — Breid., 12. Jul. — Salig., t. 7, c. 2. — Ps. 94, 95, 96. — Pasch. die, 19, 195, 196.
[2] Néhémias, 3. — 15, Josephe, Antiq., 14, et 7, Guerre, 13, 15.
[3] Psaume 86.

grand-prêtre Joïada, après avoir sacré, couronné et fait reconnaître dans le temple Joas, âgé de sept ans, roi de Juda, le fit passer, *escorté des centeniers, des plus braves, des premiers du peuple et de tout le reste de la multitude, pour le conduire dans son palais, où ils le mirent sur le trône royal.*[1]

(An de la création 2970, 1014 avant J.-C.)

N°22. — Le Tombeau de David et le terrain où se trouvaient les tombeaux des rois, étaient situés dans un lieu charmant et très élevé de la ville de David. Ce lieu renfermait les dépouilles mortelles de David, de Salomon, des autres rois de Juda et du grand-prêtre Joïada. Salomon y fit enterrer avec une telle magnificence David, son père, qu'outre les autres cérémonies qui se pratiquaient aux funérailles des rois, il fit mettre dans son sépulcre des richesses incroyables, comme il est facile d'en juger par ce que je vais dire ; car, treize cents ans après, Antiochus, fils de Démétrius, ayant assiégé Jérusalem, et Hircan, grand sacrificateur, voulant l'obliger pour de l'argent à lever le siége, comme il n'en pouvait trouver ailleurs, il fit ouvrir ce sépulcre et en tira trois mille talens d'argent, dont il donna une partie à ce prince (cinq cents talens, dont trois cents payés comptant et le frère d'Hircan pour l'un des otages) ; et, long-temps après, le roi Hérode Ascalonite voulant tirer une fort grande somme d'un autre endroit du sépulcre où ces trésors étaient cachés, sans que néanmoins on touchât aux cercueils dans lesquels les cendres des rois étaient renfermées, parce qu'ils avaient été cachés sous terre avec tant d'art qu'on ne les put trouver, fut obligé de se désister de son entreprise, étonné de voir deux de ses gardes étouffés par une flamme qui sortit du tombeau, qu'en réparation de sa faute il fit recouvrir de marbre blanc qui y resta long-temps.[2]

[1] 2, Paral., 23.

[2] 3, Rois, 2, 11, etc.... — 2, Paral., 24, 26. — Néhémias, 3. — 7, Josephe, Antiq., 12. — 13, Josephe, Antiq., 16. — Act. Apôtres, 2, 29, 33. — 16, Josephe, Antiq., 11. — Nicéph., 8, Hist. ecclés., 30. — Breid., 12, Jul. — Sal., t. 7, c. 2.

Les Sarrasins bâtirent dans la suite, en ce lieu, une église qui subsistait encore au milieu du quinzième siècle, et pour laquelle ils avaient une grande vénération. Ils ne souffraient pas qu'aucun chrétien y entrât.[1]

(An de J.-C., 33, transféré en 393.)

N° 23. — TOMBEAU DE SAINT ETIENNE, premier martyr, de Nicodême, de Gamaliel, précepteur de l'apôtre saint Paul et d'Abibon, son fils. Les corps de ces hommes célèbres étant restés trois cent soixante ans près de Jérusalem dans la vallée de Josaphat, lieu obscur et peu digne d'eux, on en eut connaissance par une révélation divine, sous l'empereur Honorius. On fit fouiller, on les trouva et on s'empressa de les placer ici, près du cénacle et des remparts de la ville, d'une manière plus honorable. L'odeur la plus suave s'exhala de ces corps lors de leur translation, et il s'y opéra des miracles d'une grande célébrité. Il existe, dans la cathédrale de Pise, ville d'Italie, un élégant autel en marbre, appelé l'autel des Trois-Saints. A l'époque de la première croisade, les Pisans emportèrent de la Terre-Sainte, disent les traditions, les corps des trois saints susnommés, et ces restes sacrés sont enfermés dans le cercueil de marbre qui est là... (V. N° 60.)[2]

(An de la création, vers 2936, 1048 avant J.-C.)

N° 24. — TABERNACLE DE SION. Le roi David le fit faire à Jérusalem. Il avait quatre couvertures différentes superposées les unes aux autres et longues de quarante coudées (soixante pieds) comme le tabernacle. La première était de fin lin retors, de couleurs d'hyacinthe, de pourpre et d'écarlate, teinte deux fois, parsemée de broderie. Elle avait vingt-huit cou-

[1] Pasch. die, 184. — Ps. 18, 84, 85.
[2] Act. Apôtres, 5, 8 et 22. — Beda, in martyrol. Brev. Rom. — Wil., 8, Bell. Sac., 5. — Breid., 12, Jul. — Salm., t. 7, c. 2. — Pasch. die, 184. — Ps. 84.

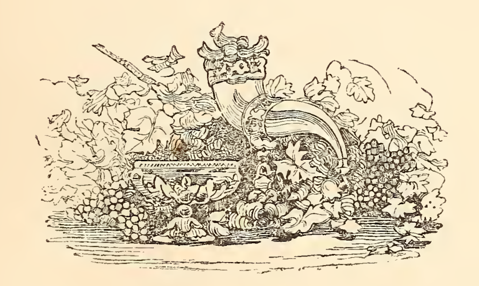
dées (quarante-deux pieds), et passant au travers sur le toit du tabernacle, haut de dix coudées (quinze pieds), elle descendait de neuf coudées (treize pieds et demi) de chaque côté. Elle avait cinquante cordons d'hyacinthe et cinquante agrafes d'or de chaque côté. La deuxième était de poil de chèvre avec même nombre de cordons et d'agrafes d'airain. La troisième était de peaux de moutons teintes en rouge. La quatrième de peaux de moutons teintes en bleu céleste. Ce tabernacle était couvert de peaux de chèvre quand le temps était à la pluie ou que le soleil était trop fort, et lorsqu'on le découvrait, on ne le pouvait voir sans admiration par l'éclat de ses diverses couleurs. David le fit placer sur la colline de Gabaon, près la citadelle de Sion, et y renferma, avec le plus grand respect, l'arche d'alliance. Il établit des prêtres et des lévites chargés tour à tour et chaque jour d'exercer avec soin et piété leurs fonctions en présence de l'arche du Seigneur. David et les grands accompagnèrent les sacrificateurs et les lévites qui la prirent à Chariathiarim (ville à cinq lieues nord-est de Jérusalem) pour l'apporter à Jérusalem. Mais Oza, pour l'avoir voulu soutenir en chemin (il n'était pas sacrificateur), ayant été frappé de mort, on la laissa trois mois chez Abédédom, sur la maison duquel elle attira toutes sortes de bénédictions et de richesses. David revint la chercher avec sept chœurs de musique, et les sacrificateurs l'apportèrent ici sur leurs épaules. De six en six pas on immolait un bœuf et un bélier. L'air était embaumé d'une prodigieuse quantité de parfums qu'on répandait par les chemins où passait l'arche, qui fut déposée dans ce tabernacle, où elle demeura quarante-quatre ans, époque où Salomon la transféra dans le temple qui porte son nom. C'est dans ce tabernacle que David, après son adultère et le meurtre d'Urie, faisant pénitence, composa les sept psaumes pénitentiaux.[1]

[1] Exode, 26. — 2, Rois, 6 et 7. — 1, Paral., 16. — Hero., ibid. — 3, Rois, 8. — 2, Paral., 5. — Ps. 83, 77. — 3, Josephe, Antiq., 4, 5, 6 et 7. — Exode, 35. — 7, Josephe, Antiq., 4. — 3, Josephe, Antiq., 6 et 10. — 3, Josephe, Antiq., 6 et 7. — Breid., 12, Jul. — Pasch. die, 184. — Ps. 84.

(Vers 2937, avant J.-C., 1047.)

N° 25. — Pressoirs du Roi. C'était le lieu où l'on faisait le vin destiné à la table du roi.[1]

[1] Zacharie, 14.



SECONDE PARTIE DE LA VILLE.

N° 26. — FILLE DE SION. On appelait ainsi cette partie de la ville, parce qu'elle paraissait naître du mont Sion. On lui donnait aussi le nom de ville Inférieure. C'était, comme nous l'annonçons, la seconde partie de la ville; l'Ecriture en fait mention, de même que l'historien Josephe.[1]



MONUMENS, PALAIS, TEMPLE,

ET AUTRES CHOSES REMARQUABLES DE LA FILLE DE SION.

(Simon, 3841, 143 ans avant J.-C.)

N° 27. — LE MONT ACRA s'élevait autrefois dans la ville inférieure, la dominait et allait de tous côtés en pente. Simon Machabée employa dans la suite le peuple de Jérusalem, pendant trois ans, nuit et jour, à abaisser et à niveler cette montagne, pour que le temple seul dominât toutes les parties de la ville.[2]

[1] Ps. 9 et 72. — Zacharie, 9. — 5, Josephe, Guerre, 13, et alibi passim.
[2] 13, Josephe, Antiq., 9, et 6, Guerre, 6, 7, et 7, Guerre, 13, 16.

(Vers 3947, 37 ans avant J.-C.)

N° 28. — L'Amphithéatre, ou cirque destiné à donner des spectacles d'une espèce particulière, était rond en tous sens et si spacieux, qu'il pouvait au besoin contenir quatre-vingt mille hommes. C'était là que le peuple allait voir les combats des gladiateurs et des bêtes. En cela fut apporté un étrange changement à la discipline et aux anciennes coutumes des Juifs qui tenaient le peuple dans le devoir, par Hérode-le-Vieux qui, sur un très vaste terrain, fit bâtir ce somptueux édifice, le premier qui eût paru en ce genre à Jérusalem. Il fit venir de toutes parts quantité de bêtes féroces, comme lions, panthères, taureaux, ours, sangliers, loups et autres animaux dont la force et la cruauté causent de l'étonnement ; tantôt il donnait en spectacle des lutteurs, des gladiateurs ; tantôt il faisait combattre des animaux les uns contre les autres ; d'autres fois il lâchait les bêtes contre des hommes condamnés à mort. Grand nombre d'hommes condamnés au dernier supplice, ou faits prisonniers de guerre, étaient contraints de trouver la mort en ce lieu. Bien que ces spectacles ne donnassent pas moins de plaisir que d'admiration aux étrangers, les Juifs les regardaient comme un renversement et une corruption de la discipline de leurs ancêtres. Rien ne leur paraissait plus impie que d'exposer ainsi des hommes à la fureur des bêtes, par un plaisir si cruel, et d'abandonner leurs saintes coutumes pour embrasser celles des nations idolâtres. Aussi Hérode, les voyant dans ces sentimens, ne leur parlait-il qu'avec douceur, tâchant de leur faire comprendre que leur crainte ne procédait que d'une vaine superstition, ce à quoi il fut loin de réussir, non plus que pour le théâtre dont il sera parlé plus loin.[1]

(Vers 3800 de la création, 184 ans avant J.-C. C'était la Tour Baris des Machabées. —Vers 3947, 37 ans avant J.-C., Hérode la fortifia et nomma Antonia.)

N° 29. — La Citadelle Antonia, extrêmement forte et

[1] 7, Josephe, Guerre, 8 et 6. — 15, Josephe, Antiq., 11.

environnée de remparts; adjacente au temple du côté du nord-ouest, fut bâtie par Hircan Machabée sur un roc haut de cinquante coudées (soixante-quinze pieds), inaccessible de tous côtés, et nommée d'abord *Tour Baris*. Les pontifes qui se succédèrent depuis le temps des Machabées jusqu'à l'avènement d'Hérode à la couronne, habitèrent cette tour, où ils déposaient, après les grandes solennités, leur habit sacré dans une armoire que l'on scellait du sceau des sacrificateurs et des gardes du trésor du temple, et devant laquelle le gouverneur de la tour faisait continuellement brûler une lampe. Sept jours avant chacune des trois grandes fêtes de l'année, qui étaient des jours de jeûne, il remettait cet habit sacré entre les mains du grand sacrificateur, qui s'en revêtait pour le service divin, le faisant remettre le lendemain au gouverneur. (Nous parlerons de la magnificence et de la richesse de cet habit à l'article Grand-prêtre.) Hérode-le-Grand, devenu roi des Juifs, trouvant cette citadelle parfaitement située et propre à contenir les habitans en cas qu'ils vinssent à se soulever contre lui (car il savait que, malgré les travaux magnifiques qu'il affectait de faire exécuter pour se rendre célèbre et gagner leur affection, il n'y réussirait guère, pour le moment du moins), la fit extrêmement fortifier. Il fit incruster ce roc de marbre depuis le pied jusqu'au haut, tant pour la beauté qu'afin de le rendre si glissant qu'on ne pût ni monter, ni descendre. Il enferma la tour d'un mur de trois coudées (quatre pieds et demi) de haut seulement, et tout l'espace de cette tour, à compter depuis le mur, était de quarante coudées (soixante pieds). Quoiqu'elle fût si forte au dehors, il y avait au dedans tant de logemens, de bains et de salles capables de contenir un grand nombre de gens, qu'elle pouvait passer pour un superbe palais; et les offices en étaient si beaux et si commodes, qu'on l'aurait prise pour une petite ville. Son circuit avait la forme d'une tour et était accompagné, en distances égales, de quatre hautes tours élevées sur les quatre angles et d'où l'on pouvait voir tout le temple. (Trois d'entre elles avaient cinquante coudées de haut (soixante-quinze pieds), et la quatrième avait soixante-dix coudées

(cent cinq pieds). Hérode donna à cette citadelle le nom d'*Antonia*, en honneur de Marc-Antoine le triumvir, son ami. Aux endroits où ces tours joignaient les galeries du temple, il y avait, à droite et à gauche, des degrés par où, lorsque les Romains étaient maîtres de Jérusalem, allaient et venaient des gens de guerre ordonnés pour faire, toujours en armes, bonne surveillance, afin d'empêcher que le peuple, les jours de fête, ne se portât dans le temple à quelque révolte. Ainsi le temple était, à la vérité, un camp pour la ville; mais la citadelle Antonia en était un aussi pour le temple, et la garnison qu'on y mettait n'était pas seulement pour la conserver, mais aussi pour s'assurer de la ville et du temple.[1]

(Furent brulées en l'année 66 depuis J.-C.)

N° 30. — Les Archives, nommées vulgairement la Chancellerie ou Greffe, était un édifice où l'on conservait les registres de la ville, les actes des habitans et ceux des créanciers. C'était le trésor des chartres. Les séditieux le brûlèrent après en avoir chassé les gardiens, avec intention de détruire par ce moyen les contrats et les obligations relatives aux créanciers, de faciliter aux débiteurs le moyen de s'adjoindre à eux, débarrassés qu'ils seraient de la crainte d'être poursuivis par les créanciers, qui n'auraient plus de titres en vertu desquels ils le pussent faire, et d'armer les pauvres contre les riches.[2]

(An de la création 3808, 176 avant J.-C.)

N° 31. — La citadelle d'Antiochus Epiphanès était haute et forte. Ce roi, après le massacre de nombreux habitans, le pillage de la ville et du temple, l'incendie des plus beaux édifices, la fit bâtir sur le mont Acra, dans la ville inférieure, et

[1] 15, Josephe, Antiq., 14, et 13, Antiq., 18, 19, 20. — 18, Josephe, Antiq., 6. — 5, Josephe, Guerre, 15, et 1, Guerre, 3, 4, 5, 16, 17, et 6, Guerre, 6, 8, 10, 11, 12, 13. — 16, Antiq., 1, 9. — 2, Josephe, Guerre, 17.
[2] 2, Josephe, Guerre, 31.

la munit d'un triple rempart et de tours ; y plaça, pour la garder et s'en servir lui-même au besoin, une garnison macédonienne, à laquelle s'adjoignirent les Juifs les plus scélérats d'entre ceux qu'il avait fait apostasier, qui pendant trois ans firent *cesser le sacrifice agréable au Seigneur.* La ville fut excédée de leurs vexations pendant vingt-six ans. Enfin Simon Machabée emporta de vive force et fit raser cette citadelle, et délivra les Juifs de ces odieux ennemis. Le peuple aimait tant Simon que pour lui obéir et lui faire plaisir, parce qu'il le savait juste en tout, il employa trois ans sans cesser ni jour ni nuit, et, avec la forteresse, il fit raser aussi la montagne sur laquelle elle était bâtie.[1]

Mathathias, père de Simon et de Juda Machabée, étant sorti de Jérusalem, s'était retiré avec sa famille sur les montagnes de Modin, méprisa l'or corrupteur des émissaires d'Antiochus, et se plaignait ainsi des malheurs de son peuple et de la profanation des choses saintes pendant cette longue et cruelle persécution : « *Malheur à moi : suis-je donc né pour voir l'affliction de mon peuple et le renversement de la ville Sainte, et pour demeurer en paix lorsqu'elle est livrée entre les mains de ses ennemis ? Son sanctuaire est aux mains des étrangers, son temple est traité comme un homme infâme qu'on regarde avec le dernier mépris ; les vases consacrés à sa gloire ont été enlevés comme des captifs dans une terre étrangère ; les vieillards ont été assassinés dans les rues, et les jeunes gens sont tombés morts sous l'épée de leurs ennemis.*[2]

Quelle nation n'a point hérité de son royaume et ne s'est point enrichie de ses dépouilles ? Toute sa magnificence lui a été enlevée : celle qui était libre est devenue esclave. Tout ce que nous avions de saint, de beau et d'éclatant, a été désolé et profané par les nations. Pourquoi donc vivons-nous encore ? »

[1] 12, Josephe, Antiq., 6, 7. — 1, Machab., 1. — Daniel, 8, ℣ 11, 12, et c. 11, ℣ 30, 31 jusqu'à 44. — 13, Josephe, Antiq., 9 et 11. — 12, Josephe, Antiq., 7, 9, 11, 14. — 1, Josephe, Guerre, 2. — Voyez l'Hist. Josephe, à la fin des Guerres, martyre des Machabées, c. 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14.

[2] 1, Mach., c. 2, ℣ 7, 21.

Mathathias et ses fils déchirèrent leurs vêtemens; ils se couvrirent de cilices et ils firent un grand deuil. Vinrent alors les hommes que le roi Antiochus avait envoyés pour contraindre ceux qui s'étaient retirés dans la ville de Modin, de sacrifier, de brûler de l'encens aux idoles et d'abandonner la loi de Dieu. Plusieurs du peuple d'Israël y consentirent et se joignirent à eux; mais Mathathias et ses fils demeurèrent fermes dans le culte du Seigneur.

L'évangile de saint Marc, ch. 13, ỳ. 5, 13, dit: *Prenez bien garde que personne ne vous séduise; car plusieurs viendront sous mon nom et diront : C'est moi qui suis le Christ, et ils en séduiront plusieurs. Or, quand vous entendrez parler de guerres et de bruits de guerres, ne vous alarmez point, parce qu'il faut que cela arrive pour exercer les bons et pour punir les méchans. Mais ce ne sera pas encore la fin du monde ; car on verra auparavant se soulever peuple contre peuple, et royaume contre royaume ; il y aura des tremblemens de terre en divers lieux, des famines et de grands troubles; et cependant ce ne sera là que le commencement des douleurs que doivent souffrir les impies. Pour vous autres, prenez bien garde à vous, car on vous fera comparaître dans les assemblées des juges, et on vous fera fouetter dans les synagogues, et vous serez présentés à cause de moi aux gouverneurs et aux rois, pour me rendre témoignage devant eux.*

Or, tous ces maux vous arriveront avant la fin du monde. Il faut aussi auparavant que l'Evangile soit prêché à toutes les nations. Lors donc qu'on vous mènera pour vous livrer entre leurs mains, ne préméditez point ce que vous leur devez dire, mais dites ce qui vous sera inspiré à l'heure même ; car dans ces occasions où vous soutenez ma cause, ce n'est pas vous qui parlez, mais le Saint-Esprit qui parle en vous. Alors le frère livrera le frère à la mort, et le père le fils; les enfans mêmes se soulèveront contre leur père et leur mère et les feront mourir. Et vous serez haïs de tout le monde à cause de mon nom. Mais souvenez-vous toujours que celui qui persévèrera jusqu'à la fin dans la fidélité qu'il m'a promise, sera sauvé.

(Ce fait arriva en l'an 33 de J.-C.)

N° 32. — Prison de la ville. C'était une prison publique, dans laquelle le conseil des Juifs fit renfermer deux fois les apôtres, leur défendant avec les plus grandes menaces de prêcher au nom de Jésus ressuscité. Un ange vint les délivrer pendant la nuit la seconde fois, et ils continuèrent de prêcher malgré les persécutions des Juifs, qui se rangèrent enfin à l'avis de Gamaliel, et renvoyèrent les apôtres après les avoir fait battre de verges. *Ils sortirent du conseil remplis de joie d'avoir été jugés dignes de souffrir cet affront pour le nom de Jésus.*[1]

N° 33. — Cénacle de l'Angle. C'était un édifice situé à l'angle de deux rues, ce qui était cause qu'on l'appelait de ce nom ; c'est en ce cénacle que se donnaient les repas publics.[2]

(Vers 3948, 36 ans avant J.-C.)

N° 34.—Voute souterraine. Après qu'Hérode-le-Vieux eut fait rebâtir le temple, il fit faire une voûte sous terre, qui allait depuis la tour Antonia jusqu'à la porte orientale du temple, auprès de laquelle il fit élever une seconde tour, afin de pouvoir lui et les autres rois, en cas de sédition, arriver dans le temple sans être aperçus. Cette voûte était magnifique et si vaste que six cents chevaux y pouvaient loger commodément. C'est là qu'Aristobule, roi des Juifs, fit tuer par ses gardes, son frère Antigone, calomnié près de lui par ses ennemis joints à sa mère; action cruelle qui le fit mourir de regret et de douleur![3] (V. le N° 116.)

(Vers 2938, 1046 ans avant J.-C.)

N° 35. — Palais de Justice, appelé Gazith en langue hé-

[1] Act. Apôtres, 4, 5. — Matthieu, 14. — Luc, 3.
[2] Néhémias, 3.
[3] 15, Josephe, Antiq., 14. — Breid., 14, Jul. — 1, Josephe, Guerre, 3.

braïque, et Sanhédrin par les Juifs : c'était un édifice près de l'ancien mur de la ville inférieure, dans lequel les soixante-dix anciens et juges ordinaires, appelés sanhédrin chez les Juifs, conseil des anciens et anciens du peuple par les Latins, s'assemblaient pour traiter les affaires publiques, juger les choses graves et difficiles, de même qu'en dernier ressort les causes des autres villes, terminer les procès et les chicanes, porter les sentences de mort, décider de tout enfin, à l'exception seulement des difficultés, des questions, des causes de la loi divine et de la religion des Juifs, sur lesquelles prononçaient seul le pontife et les prêtres. C'est dans cette assemblée que les apôtres furent examinés et battus de verges, qu'on leur défendit de prêcher; et c'est de ce conseil qu'ils *sortirent pleins de joie d'avoir été jugés dignes d'être couverts d'affronts pour le nom de Jésus.* C'est là aussi et devant le conseil que saint Étienne comparut.[1] (V. les Nos 201 et 23.)

(Brulé en l'année 66.)

N° 36. — Palais du pontife Anaine. Les séditieux, lors du siége de Tite, le brûlèrent, ainsi que celui de la reine Graptée, et la chancellerie ou archives.[2]

(Vers 3972, 12 ans avant J.-C.)

N° 37. — Maison de sainte Anne, mère de la Sainte-Vierge. Cette grande sainte naquit à Bethléem dans la tribu de Juda, à deux lieues de Jérusalem. Bethléem est appelé dans l'Écriture cité de David, parce que ce saint roi y était né. Sainte Anne eut pour père Mathan, prêtre de Bethléem, de la tribu de Lévi et de la famille d'Aron, laquelle était parmi les Juifs la famille sacerdotale; et pour mère, Marie, de la tribu de Juda; tous deux recommandables par leur naissance, par leur exacte probité et par l'éclat d'une vie exemplaire.

[1] Exode 18. — Nombre 11. — Hieron, t. 3. — Epist. 25, ad fubiol. — Deuteron. — Act. Apôtres, 4, 5.

[2] 5, Josephe, Guerre, 16, 27, 30, et 2, Guerre, 31.

Ils eurent trois filles. L'aînée, nommée Marie comme sa mère, épousa Cléophas, et fut mère de saint Jacques-le-Mineur, de saint Jude, de saint Siméon, successeur de saint Jacques, évêque de Jérusalem, et de saint Joseph, surnommé Barsabas ou le Juste. Ce sont ces saints disciples qui sont appelés dans l'Évangile frères du Sauveur, selon la manière ordinaire des Juifs, quoiqu'ils ne fussent que ses cousins. La seconde sœur de sainte Anne fut Sobé, mère de sainte Élisabeth, cousine germaine de la Sainte-Vierge, et mère de saint Jean-Baptiste, précurseur de Jésus-Christ. Enfin, la troisième, fille de Marie et de Mathan, fut sainte Anne, que le Seigneur avait destinée, dit saint Jean de Damas, pour donner au monde celle qui devait enfanter le Sauveur.

Recherchée en mariage par tout ce qu'il y avait de plus considérable dans la nation, elle fut enfin accordée à saint Joachim, fils de Barbanther qui descendait de David par Nathan. Ce fut par cette heureuse alliance que la race sacerdotale se trouva réunie dans la même famille avec le sang royal ; ce qui était absolument nécessaire pour que le fruit de ce mariage pût être un jour la mère du Messie. Sainte Anne et saint Joachim, selon la plus ancienne et la plus respectable tradition, se voyant sur le retour de l'âge et hors d'état d'avoir des enfans, firent vœu à Dieu, que s'il daignait leur donner un enfant, et les délivrer par-là de la tache infâmante alors de la stérilité, ils consacreraient cet enfant à son service dans le temple : vœu semblable à celui qu'avait fait Anne, femme d'Elcala, qui devint mère dans un âge fort avancé, du prophète Samuel, qu'elle consacra à Dieu dans le temple. Dieu, qui voulait que tout fût miraculeux dans celle qu'il avait destinée de toute éternité pour être la mère de Dieu, exauça leur prière et leur donna cette bienheureuse créature, cette aurore tant désirée, qui produisit le soleil de justice pour sauver le genre humain enseveli dans les ténèbres du péché. Cet heureux événement arriva l'an 3972 depuis la création du monde, deux mille neuf cent quarante et un an depuis le déluge, mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf ans depuis la naissance d'Abraham ; mille

quatre cent quatre-vingt-quatorze ans depuis Moïse et le temps que le peuple d'Israël sortit de l'Egypte, mille seize ans depuis que David fut oint et sacré roi, vers la soixante-cinquième semaine, selon la prophétie de Daniel, dans la cent quatre-vingt-dixième olympiade, l'an depuis la fondation de Rome 736, la vingt-sixième année de l'empire d'Octavien Auguste. Au sixième âge du monde, cette bienheureuse fille prédestinée pour être la mère du Verbe fait chair, neuf mois après son immaculée conception, naquit à Nazareth, ville de Galilée, à trente lieues de Jérusalem, le 8 de septembre. Dès qu'elle eut atteint l'âge de trois ans, quoi qu'il en coûtât, il fallut faire le sacrifice. Saint Joachim et sainte Anne avaient promis de consacrer à Dieu l'enfant qu'il leur donnerait; le temps était venu d'accomplir cette promesse. Sainte Anne amena donc au temple de Jérusalem cette chère fille, et la présentant au grand-prêtre, elle la consacra à Dieu, qui ne l'avait faite que pour lui. Il n'avait jamais paru dans le temple une offrande d'un si grand prix, ni une victime si pure. Sainte Anne et saint Joachim ne pouvant s'éloigner de leur chère fille, quittèrent Nazareth et vinrent s'établir à Jérusalem dans leur maison auprès du temple. Saint Joachim ne survécut pas long-temps après la consécration de sa chère fille. Sainte Anne eut la consolation de voir pendant onze ans sa sainte fille croître en sagesse et en vertu; enfin elle mourut, et l'Église appelle sa mort un doux sommeil.

N° 38. — MAISON DU MAUVAIS RICHE, qui, d'après l'Évangile, eut *l'enfer pour partage*. La tradition rapporte que c'est là qu'il habita. Les relations diverses s'accordent à dire que cette maison était élevée et en proportion de l'emploi qu'en faisait le maître qui l'habitait, *vêtu de pourpre et de fin lin, qui se traitait magnifiquement tous les jours*. D'où il résulte que l'Évangile du mauvais riche et de Lazare couvert d'ulcères, dont le nom y est pareillement, n'est point une parabole, mais l'histoire d'un fait arrivé. *Il y avait aussi un pauvre, nommé Lazare, étendu à sa porte, tout couvert d'ulcères, qui eût bien*

voulu se rassasier des miettes qui tombaient de sa table; mais personne ne lui en donnait, quoique sa misère fût exposée à la vue du riche et de sa maison; *et les chiens venaient lécher ses ulcères.*

Dieu couronna enfin la patience dans les souffrances; il tira Lazare du monde, et il *fut emporté par les anges dans le sein d'Abraham.* Le riche mourut aussi, et il eut l'enfer pour tombeau.[1]

(Bâtie vers 2978, 1006 avant J.-C. — Athalie tuée an 3106, 878 avant J.-C.)

N° 39. — Maison Messa. C'était un dépôt d'armes, un arsenal placé à l'occident du temple, *auprès de la porte de ceux qui portaient les boucliers*, que le roi Salomon avait fait bâtir pour les gardes du temple; c'était là *que le grand-prêtre Joïada avait placé les soldats* qui, malgré la méchante reine Athalie, *tuée dans le chemin par où passaient les chevaux, auprès du palais, remirent sur le trône de Juda Joas, sauvé par sa tante Josaba, qui le cacha six ans dans le temple avec sa nourrice*. Le pontife n'avait pas voulu les faire entrer en armes dans le temple, pour éviter les soupçons d'Athalie, veuve du roi Joram, mère d'Ochosias et de Josaba, épouse du grand-prêtre Joïada. Joas, sauvé du massacre des princes de la race royale ordonné par Athalie, sa grand-mère, qui voulait s'emparer du royaume, était fils du roi Ochosias, mort.[2]

(Condamnés par Josué à servir, an 2500, 1484 avant J.-C.)

N° 40. — Maison des Nathinéens, qui étaient obligés de porter le bois et l'eau pour le service du temple. Les traits historiques qui se rattachent à cette obligation qu'on leur imposa, sont trop intéressans pour que je les passe sous silence; au contraire, je remonterai dans l'histoire et dirai que : les Israélites entrant enfin dans la terre qui, depuis si long-temps, leur

[1] Luc, 16, ℣ 22. — Breid., 14, Jul. — Salm., t. 8, c. 6.
[2] 4, Rois, 11.

avait été promise, étaient une figure des chrétiens qui combattent ici-bas pour conquérir le ciel qui leur est promis, pourvu qu'ils persévèrent dans leurs combats.[1]

Josué, choisi par ordre de Dieu pour continuer, après la mort de Moïse, à conduire le peuple Juif, revenant de la servitude de l'Egypte, dans la terre promise, fit passer au peuple de Dieu le Jourdain à pied sec, comme autrefois il avait passé la mer Rouge; il arriva enfin, *après quarante années de marche, à travers la vaste solitude du désert de l'Arabie Pétrée, dans la plaine de Jéricho, où le peuple mangea des fruits de la terre promise, et la manne cessa de tomber.* Un ange apparut à Josué et lui dit : « *Otez vos souliers de vos pieds, parce que le lieu où vous êtes est saint.* Josué avança sur Jéricho (ville à trois lieues et demie à l'ouest du Jourdain), dont les murailles tombèrent au son de ses trompettes; il brûla Haï, ville considérable (à trois ou quatre lieues à l'est de Jéricho), tua tout ce qu'il y rencontra et en fit pendre le roi.[2]

Le bruit de ses victoires s'étant répandu dans tout le pays, les hommes qui l'habitaient se liguèrent tous ensemble contre le peuple de Dieu, depuis le mont Liban (au nord de la Judée) jusqu'au mont Seïr (au midi), et depuis la mer Méditerranée (à l'ouest) jusqu'à la mer Morte et à celle de Tibériade (à l'est), (soixante lieues de long du nord-est au sud-ouest, sur vingt et vingt-six et demie de large de l'est à l'ouest). Mais les habitans de Gabaon, qui n'étaient qu'à onze lieues de Galgala (ville à trois quarts de lieue de l'endroit où Josué avait passé le Jourdain et où il était resté), voyant tout ce qui était arrivé à Jéricho et à Haï, usèrent d'adresse pour éviter un pareil traitement. Ils prirent des vivres, mirent du pain dur dans de vieux sacs, du vin dans de vieilles outres rompues et recousues, prirent de

[1] Néhémias, 3, ℣ 26. — 1, Esdras, 8. — Nombres, 33. — Sagesse, 16, ℣ de 16 à 21, c. 17, 18. — Matthieu, 6, 11. — Exode, 14, 15, 16, ℣ 35, c. 12, ℣ 13 et c. 19. — Ecclés., 45, 46. — Hébreux, 9, ℣ 20. — Jérém., 31, ℣ 14.

[2] Jean, 6, ℣ 32, 35, 48, 49, 50, 51, 52. — Josué, 5, ℣ 10, 11, 12, 16. — Ps. 113, 94, 93, 84, 22, 77, 80. — Deuter., 3, 4, 9. — 4, Josephe, Guerre, c. 27, et c. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, etc.

vieux souliers, se couvrirent de vieux habits et se présentèrent à Josué en cet état, disant : « Qu'ils venaient d'un pays fort éloigné, dans le désir de faire la paix avec lui, sachant surtout tout ce que le Seigneur avait fait pour Israël, en Egypte, et comment il avait traité le roi des Amorrhéens, Séhon, et Og, roi de Basan. » (Ce roi de Basan était le seul qui restât de la race des géans. On montrait encore à Racbath, ville des Ammonites, son lit de fer de neuf coudées de long (plus de treize pieds et demi) et de quatre de large (plus de six pieds), car la coudée est de vingt pouces.) D'après cet exposé et l'examen que Josué fit de leur costume, il eut pitié d'eux, fit alliance, et leur promit qu'on leur sauverait la vie, ne les croyant pas du nombre de ceux que le Seigneur avait dit de détruire. Josué était à Galgala, à onze lieues un quart est de Jérusalem, et les Gabaonites demeuraient dans le voisinage de la même ville, au nord-ouest et environ à deux, trois et quatre lieues seulement; ce qu'il apprit trois jours après l'alliance faite, en entrant dans leurs villes de Gabaon, Caphira, Beroth et Cariathiarim. Josué, tout surpris, leur reprocha de l'avoir trompé; il ne les tua point cependant, à cause de sa parole donnée, mais il les condamna à couper le bois et à porter l'eau pour le service du peuple et l'usage du temple. Il eut bientôt occasion de leur prouver encore combien, pour lui, une parole donnée était sacrée : les Gabaonites se voyant assiégés dans leurs villes par cinq rois qui venaient les punir d'avoir rompu l'alliance qu'ils avaient faite avec eux, pour se ranger du côté du peuple d'Israël, firent, en toute hâte, prévenir Josué, qui était à douze ou treize lieues de là. Il marcha toute la nuit avec son armée, tomba sur eux et les détruisit tous, jusqu'aux cinq rois qu'il fit pendre.[1]

Et ce fut dans ce combat si célèbre que, plein de confiance en Dieu à qui il montrait tant de fidélité à remplir ses engagemens, craignant que la nuit ne l'empêchât d'exterminer en-

[1] Ps. 78. — Néhémias, 10. — 3, Josephe, Antiq., 11, 12, 13, et 5, Antiq., 1. — Josué, 9, ℣ 10. — Deutér., 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. — Ps. 82 et 90.

tièrement les ennemis d'Israël, il dit : « *Soleil, arrête-toi sur Gabaon ; lune, n'avance point sur la vallée d'Aïalon !* » *Et le soleil s'arrêta l'espace d'un jour. Jamais jour ni devant, ni après, ne fut si long que celui-là ; le Seigneur obéissant à la voix d'un homme et combattant pour Israël.* Les Gabaonites furent donc délivrés, mais demeurèrent serviteurs nés du peuple d'Israël, sous le nom de Nathinéens.[1]

Mais Dieu, pourrait-on dire, en faisant ce miracle, récompensa donc le mensonge, car ce ne fut qu'en mentant que les Gabaonites eurent la vie sauve. Non, Dieu punit leur mensonge, au contraire, en les assujettissant à couper le bois et à porter l'eau, eux et tous leurs descendans ; mais il voulut récompenser la foi, la confiance, la fidélité, la probité de Josué qui, bien qu'il eût été trompé, tint à sa parole, montra de la générosité et resta fidèle à Dieu, malgré les murmures du peuple qui, se voyant privé du butin, ne les lui épargnait pas. Josué, fort de sa conscience, demanda à Dieu, dans l'intérêt de sa gloire, ce miracle et l'obtint. Dieu aime que l'on soit vrai, *c'est le Dieu de vérité*. Josué, comme saint Louis aux Turcs, avait donné parole de roi ; or, dans ce cas difficile, Josué prouva que rien ne doit être sacré comme la parole de ceux auxquels Dieu confie l'autorité ; Dieu voulut montrer alors qu'il était *Dieu de vérité* et de l'honneur, en récompensant la fidélité de Josué par ce miracle.[2]

(Ce fait arriva an 32 de J.-C.)

N° 41. — Maison d'un des principaux Pharisiens, *dans laquelle Jésus entra un jour de sabbat pour y manger. Ceux qui étaient là l'observaient* pour trouver dans ses paroles ou dans ses actions quelque sujet de l'accuser. *Or, il y avait devant lui un homme hydropique, et Jésus, s'adressant aux docteurs de la loi et aux pharisiens* qui étaient présens, *leur*

[1] Josué, c. 10, ℣ 12, 13, 14. — Ps. 69 et 88. — Deut., c. 4 et 7. — Matthieu, 7 et 17, ℣ 19.
[2] Ps. 30.

dit : « Est-il permis de guérir les malades *au jour du sabbat ?* » *et ils demeurèrent dans le silence.* Mais, prenant cet homme par la main, il le guérit et le renvoya. Puis, s'adressant à eux, *il leur dit : « Qui est-ce d'entre vous* qui, voyant *son âne* ou son bœuf *tombé dans un puits, ne l'en retire pas aussitôt,* même *le jour du sabbat ?* » *Et ils ne pouvaient rien répondre à cela.* Le Christ continua pendant le repas d'instruire et l'hôte et ses convives, sur l'humilité, la charité, l'abus des grâces de Dieu, etc... (V. la fin du ch. et suiv.)[1]

(2994, 990 ans avant J.-C.)

N° 42. — Palais de la Forêt du Liban, ainsi appelé à cause de la quantité prodigieuse de cèdres qui entraient dans la structure de cet édifice. Sa longueur était de cent coudées (cent cinquante pieds) ; il était large de cinquante (soixante-quinze pieds), et haut de trente (quarante-cinq pieds). Salomon le fit bâtir avec la plus grande magnificence, en marbre blanc, poli au dedans et au dehors, en bois de cèdre, avec ornemens en or et en argent. Il avait quatre galeries que formaient quarante-cinq colonnes de cèdre rangées en trois rangs de quinze colonnes chacune, avec des architraves qui soutenaient le plafond. Le toit était plat, comme c'est l'usage en Palestine, et servait de promenade. L'intérieur était décoré de peintures si exquises et disposées avec tant d'art, qu'il semblait, en quelque sorte, que l'on voyait se mouvoir les feuilles des arbres et plantes variées qu'elles représentaient. Salomon planta près de ce palais un bois et des vergers ornés de toute espèce d'arbres à fruits qu'arrosaient de belles fontaines. Il fit creuser dans ces vergers des viviers et des piscines qu'il remplit de poissons de tous genres ; le bois fut peuplé de toutes sortes d'oiseaux et de bêtes fauves. Ce palais était aussi la maison des festins (V. la notice qui suit le N° 3). C'était là qu'on conservait les baumes précieux, les parfums, les aromates tels que ceux dont *la reine*

[1] Luc, 14.

de Saba fit présent à Salomon (2, Paral., ch. 9, ŷ 9). C'était encore un arsenal où l'on renfermait les armes de guerre. On y voyait deux cents piques et deux cents boucliers d'or, du poids de six cents sicles chacun, à l'usage de la cavalerie; et trois cents autres boucliers d'or plus petits, chacun de trois cents mines, valant dix-huit mille sicles d'or que l'on mettait à les couvrir, et destinés à l'infanterie. *Tous les vases de la table du roi étaient d'or, et toute la vaisselle du palais de la forêt du Liban était d'or aussi; l'argent était alors regardé comme rien.* Les affaires importantes du royaume une fois terminées, le roi, les princes de sa famille et toute sa cour y venaient se livrer aux douceurs du repos, à l'agrément de la promenade, des jeux, des festins, et à tout ce qui était propre à délasser l'esprit.[1]

(Fait de la pécheresse, an 31 de J.-C.)

N° 43. — MAISON DE SIMON-LE-PHARISIEN, où vint Madeleine-la-Pécheresse. Madeleine ayant compris combien était belle la doctrine de Jésus, qu'elle avait entendu prêcher sur le prix des vertus chrétiennes et la pénitence, se sentant fortement touchée du regret de ses péchés, désirait ardemment rencontrer celui qu'elle regardait comme le médecin de son âme. Ayant su que Simon l'avait invité à un repas et qu'il était à table, elle vint aussitôt, apportant un vase d'albâtre plein d'huile de parfum, et, sans rougir de tant de témoins, elle se tint en pleurant derrière Jésus, *à ses pieds, qu'elle arrosait de ses larmes, qu'elle essuyait de ses cheveux, les baisant et les embaumant de ce parfum.* Ce que le pharisien voyant, *il douta* que Jésus fût réellement prophète ; « *Car, disait-il en lui-même, si cet homme était prophète, il saurait sans doute quelle est celle qui le touche ainsi, et il la rejetterait loin de lui. — Simon, dit Jésus, un créancier avait deux débiteurs : l'un lui*

[1] 3, Rois, 7 et 10. — Isaïe, 32. — Josephe, Antiq., 2. — Hieron., t. 3, epist. 33, ad suniam et fratelam. — Ecclés., 2. — Liran., in 3, reg., 7. — 2, Paral., 9, ŷ 15, 16, 20.

devait cinq cents deniers, l'autre cinquante; mais comme ils n'avaient pas de quoi les lui rendre, il leur remit à tous deux leur dette. Lequel doit l'aimer davantage? — Je crois que c'est celui à qui il a le plus remis, dit Simon...» Jésus, se retournant, dit: « Voyez cette femme... (Luc, 7, et de 36 à 50), *je vous déclare que beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Mais celui à qui on remet moins aime moins. Votre foi vous a sauvée, dit Jésus à cette femme, vos péchés vous sont remis. Allez en paix.*[1]

On est souvent embarrassé pour savoir si Madeleine, dont il est ici question, Marie, sœur de Lazare, et Marie-Madeleine n'étaient qu'une même personne : d'après d'habiles écrivains ecclésiastiques du seizième siècle, et Messieurs Tillemont et Baillet, qui ont entièrement éclairci cette question, ce sont trois personnes différentes. Premièrement, Madeleine-la-Pécheresse était une femme publique de la ville de Naïm, qui n'est point nommée dans l'Évangile, qui entra chez Simon un jour que Jésus y mangeait, oignit ses pieds, et que Notre Seigneur renvoya, disant : *Allez en paix.* Secondement, Marie-Madeleine, au contraire, était de Galilée, d'une famille distinguée; elle suivit fort assidûment Jésus-Christ après qu'il l'eut guérie de la possession du démon. Marie-Madeleine, sœur de Lazare, était de Béthanie près de Jérusalem. Les évangélistes distinguent toujours ces deux dernières, en appelant celle-ci Marie, sœur de Marthe, et l'autre Marie-Madeleine. Les actions de l'une et de l'autre sont différentes et distinguées dans l'Évangile, et les anciens pères en faisaient trois femmes distinctes.

(Ce fait arriva en l'année 33 de J.-C.)

N° 44. — MAISON DE VÉRONIQUE. Elle faisait l'angle de deux rues. Le Christ chargé de sa croix, se rendant au Calvaire couvert de sueur et de sang, passait auprès; Véronique, touchée de

[1] Breid., 14, Jul. — Sal., t. 8, c. 6.

compassion, alla au devant de lui et lui essuya le visage de son voile de lin. Le Seigneur, pour la récompenser de son amour, imprima sur ce voile la parfaite ressemblance de son adorable face. On le conserve à Rome avec le plus religieux respect, dans la basilique de Saint-Pierre, bâtie sur le mont Vatican par le grand Constantin, et on l'expose à la vénération publique à certains jours, le vendredi-saint, par exemple. *Le soir du jeudi-saint, du haut d'une petite tribune, située au dessus de la statue de sainte Véronique, dans l'église de Saint-Pierre, à Rome, un prêtre bénit les assistans avec de saintes reliques: un morceau de bois de la vraie croix, le voile de sainte Véronique, un débris de la sainte lance, objets d'une ancienne vénération; chacune de ces reliques est enchâssée dans un soleil d'argent d'où s'échappent des rayons qui forment des jeux de lumiere.*[1]

(Sédécias, an 3396, 598 avant J.-C.)

N° 45. — Maison a l'usage du public, ou sorte de salle d'armes où s'exerçaient les lanceurs de javelots; ils y faisaient leurs festins publics, leurs jeux, s'y promenaient et s'y délassaient. Nabuchodonosor la brûla ainsi que le palais royal, lorsqu'il fit crever les yeux au roi Sédécias, dont il emmena une partie des sujets captifs à Babylone.[2]

(Alexandre, vers 3880, 104 avant J.-C. — Hérode et les Parthes, 3944, 40 ans avant J.-C.)

N° 46. — Grande Place située au milieu de la ville, joignant la citadelle Antonia. C'est sur cette place qu'Alexandre, roi des Juifs, donna un exemple inoui d'inhumanité. Voici ce qui le provoqua : Ptolémée Latur, fils de la trop célèbre Cléopâtre, reine d'Egypte, peu satisfait des procédés d'Alexandre

[1] Breid., 14, Jul. — Sal., t. 8, c. 7. — Ps. 84. — Beth., in descript. loc. Passion. Christ. feria, 5.—Pasch. die, 210.—M. Poujoulat, Toscane et Rome, *Lettre sur la semaine sainte à Rome.*
[2] Jérémie, 39.

à son égard, venait de lui faire à Azoch, ville de Galilée, dix mille prisonniers qu'il emmena; il venait de lui tuer à Asoph, près le Jourdain, trente mille hommes, et de faire égorger dans les bourgs voisins une multitude de femmes et d'enfans qu'il faisait couper par morceaux et mettre dans des chaudières d'eau bouillante, pour épouvanter les Juifs qui, pensant qu'il mangeait la chair humaine, auraient de lui plus de frayeur. D'un autre côté, les Juifs haïssaient Alexandre au point qu'un jour, celui de la fête des Tabernacles, où l'on porte des rameaux, des palmiers, des citronniers, on ne se contenta pas de lui jeter des citrons à la tête, mais on l'outragea encore en paroles. Il les en punit bien à la vérité sur le champ, en en faisant tuer six mille; mais il fut en cela loin d'accroître le nombre de ses amis et de gagner l'affection de ses sujets qui, à la suite d'un mauvais succès qu'il eut auprès de Gadara en Galilée, lui firent la guerre durant six ans (pendant lequel temps il en tua cinquante mille); ils appelèrent même à leur secours Démétrius Encerus, qui le défit encore dans une bataille. Toutes ces contrariétés étaient peu propres à faire supporter à Alexandre des sujets qui, leur demandant un jour ce qu'ils voulaient qu'il fît pour les contenter, lui répondirent en masse : « Que pour cela il n'avait qu'à se tuer lui-même.[1] »

Alexandre réussit pourtant à contraindre les principaux (car ils continuaient toujours de lui faire la guerre) à se retirer dans Bethon qu'il prit de force, et les envoya prisonniers à Jérusalem où, pour se venger des outrages qu'il avait reçus d'eux, en même temps qu'il donnait un festin à ses concubines, dans la citadelle Antonia, d'où l'on voyait de fort loin, il fit crucifier huit cents Juifs sur cette grande place et égorger en leur présence, pendant qu'ils vivaient encore, leurs femmes et leurs enfans : acte épouvantable d'inhumanité, qui lui fit donner le nom de *Crucida*, d'autres disent *Trucide*, pour marquer son extrême barbarie.[2]

[1] 13, Josephe, Antiq., 21. — 1, Josephe, Guerre, 3.
[2] 14, Josephe, Antiq., 24. — 13, Josephe, Antiq., 22.

Ce fut aussi sur cette place qu'Hérode-le-Grand eut à livrer une grande bataille aux Parthes, qui étaient venus l'assiéger dans son palais de Jérusalem, s'efforçant de mettre sur le trône de Judée Antigone au préjudice d'Hircan.[1]

C'est sur cette place encore que, lors du siége de Jérusalem par les Romains, quand sévissait sur les Juifs, renfermés dans la ville, une famine si terrible qu'elle moissonnait des familles entières, que les maisons et les toits étaient pleins des corps morts des femmes et des enfans, et les rues encombrées de ceux des vieillards (ils mangeaient jusqu'au cuir de leurs souliers, de leurs boucliers, de leurs ceinturons; une poignée de foin pourri se vendait quatre attiques; une mère fit rôtir son enfant et le mangea). L'on voyait les jeunes gens, tout enflés et tout languissans, aller chancelans à chaque pas; on les aurait plutôt pris pour des spectres que pour des personnes vivantes, et la moindre chose qu'ils rencontraient les faisait tomber. Ceux à qui il restait encore quelque force, n'en avaient pas assez pour enterrer les morts vu leur multitude; et pour se délivrer de la puanteur des cadavres, ils les jetaient par dessus les murailles dans les fossés de la ville. L'horreur qu'eut Tite de les en voir remplis lorsqu'il faisait le tour de la place, et l'étrange pourriture qui sortait de tant de corps entassés, lui firent jeter un profond soupir; il éleva les mains vers le ciel et prit Dieu à témoin qu'il n'était pas la cause de tels malheurs, mais bien les Juifs opiniâtres auxquels il avait souvent offert la paix et qui l'avaient toujours refusée.[2]

(Saint Jacques-le-Majeur, 44 depuis J.-C. — Florus, 53 depuis J.-C.)

N° 47. — Place du Marché. Là se tenait le marché du poisson et de diverses autres choses. C'est sur cette place, qui était située dans la partie haute de la ville inférieure, que

[1] 1, Josephe, Guerre, 2 et 11. — 6, Josephe, Guerre, 20, 21, et 7, Guerre, 7, 8.

[2] 5, Josephe, Guerre, 32 et c. 16, et 27, Guerre, même livre. — 6, Josephe, Guerre, 21.

saint Jacques-le-Majeur fut conduit par son bourreau; on lui donne le nom de Majeur parce qu'il fut appelé à l'apostolat avant l'autre saint Jacques, évêque de Jérusalem, qui pour la même raison est surnommé le Mineur.[1]

Saint Jacques, dit le Majeur, était fils de Zébédée et de Salomé, et frère de saint Jean l'Evangéliste, qui avait six ans moins que Jésus-Christ, et saint Jacques dix ou douze ans de plus que son divin maître.[2]

Saint Epiphane croit que saint Jacques était disciple de saint Jean-Baptiste, et que ce fut lui qui vint trouver le Sauveur de la part de saint Jean. Dès que le fils de Dieu eut commencé de prêcher, saint Jacques et son frère se montrèrent des plus empressés à l'entendre, et ils le suivirent quelques mois après. Lorsque Jésus-Christ vint sur le rivage de la mer de Tibériade, il entra dans la barque de Pierre pour se dégager de la foule, et il lui dit de jeter ses filets. La pêche fut si abondante que le filet se rompit et qu'il fallut appeler ceux de la barque voisine : c'étaient Jacques et Jean qui la montaient. Jésus-Christ, peu de temps après marchant sur le bord de la mer, dit à Pierre et à André de le suivre; il vit Jacques et Jean qui raccommodaient leurs filets, avec leur père, dans leur barque; il les appela aussi pour les prendre à sa suite. Ils obéirent avec une promptitude telle qu'elle gagna le cœur du Sauveur, et que, depuis ce temps, Jésus-Christ témoigna toujours une affection particulière pour ces deux frères. Le Sauveur fit peu de miracles dont il ne voulût que saint Jacques fût témoin. Il était présent quand Jésus-Christ guérit la belle-mère de saint Pierre, puis quand il ressuscita la fille de Jaïr, miracle dont furent aussi témoins saint Pierre et saint Jean. Ils furent tous trois les seuls que prit le fils de Dieu pour voir sa glorieuse transfiguration sur le Thabor. La mère de ces deux saints voyant les faveurs que Jésus-Christ accordait à ses fils, lui ayant entendu dire que ses douze apôtres seraient assis sur douze trônes, où

[1] Act. Apôtres, 12. — Eusèb., 2, Hist. ecclés., 9.
[2] Luc, 5, ℣ 10.

ils jugeraient les douze tribus d'Israël, se présenta devant lui avec une grande confiance et familiarité, et lui demanda que ses deux fils fussent assis un à sa droite et l'autre à sa gauche dans son royaume. Jésus se contenta, en excusant la mère, de donner à ses fils cette leçon admirable, leur disant : « Que, pour être grands dans son royaume, il fallait avoir part à ses souffrances et être petits et humbles dans ce monde.[1] »

Six mois environ avant le temps de sa passion, comme Jésus allait de Galilée en Judée, il voulut entrer dans un certain bourg de la province de Samarie ; mais les habitans lui fermèrent les portes de leurs maisons, parce qu'ils voyaient qu'il allait à Jérusalem, ce que les Samaritains ne pouvaient souffrir depuis leur schisme. Saint Jacques et saint Jean, sensiblement touchés de l'affront qu'on faisait à leur bon maître, lui demandèrent de leur permettre de faire descendre le feu du ciel pour exterminer ces scélérats. Le Sauveur les reprit et leur dit que l'esprit de l'Évangile qu'il annonçait n'était pas un esprit de rigueur comme celui de la loi ancienne, mais un esprit de douceur et de charité. Le Sauveur faisait allusion à l'impétuosité de ce zèle foudroyant, quand il les appela enfans du tonnerre et leur donna le nom de *boanerges*.[2]

Saint Jacques, accompagnant le Sauveur sur la montagne des Oliviers, fut témoin de son accablante tristesse, la veille de sa mort, et de toutes ses fréquentes apparitions, de même que de ses instructions quand il fut ressuscité. C'est une tradition constante de toutes les églises d'Espagne, que saint Jacques en a été le premier apôtre, et que ne pouvant plus prêcher en Judée depuis la mort de saint Etienne, il passa les mers et arriva en Espagne avant que les apôtres se fussent séparés pour aller annoncer l'Évangile à tous les peuples de l'univers. On voit encore dans la ville de Sarragosse un pilier sur lequel on assure que la sainte Vierge, qui vivait encore, lui apparut et lui ordonna de bâtir en ce lieu un oratoire sous son nom, l'as-

[1] Marc, c. 1, ℣ 20, et c. 5, ℣ 42.
[2] Luc, c. 9, ℣ 54.

surant de sa protection en faveur d'une nation qui devait lui être très dévouée jusqu'à la fin des siècles.

Saint Jacques retourna peu après en Judée, où son éloquence persuasive, son courage et la force de ses raisons, confirmés par nombre de miracles, alarmèrent toute la nation qui, devenue furieuse contre lui, employa pour le perdre deux magiciens célèbres, Philète et Hermogènes, qui promirent de perdre de réputation l'homme de Dieu et de le confondre devant le peuple par leurs artifices. Tout le contraire arriva. Saint Jacques n'eut pas plutôt parlé, que Philète fut converti et Hermogènes convaincu de la faiblesse de ses enchantemens et de la vertu merveilleuse du saint apôtre.

Les principaux Juifs ne revinrent pas si aisément de leur animosité contre le saint. Un jour qu'il parlait au peuple avec beaucoup de force, de la divinité de Jésus-Christ, et qu'il la leur prouvait par l'accomplissement des prophéties, ils se saisirent de lui, et, après l'avoir fort maltraité, le menèrent à Hérode Agrippa, roi de Judée, petit-fils d'Hérode Ascalonite, qui fit mourir les innocens, et neveu d'Hérode Antipas, tétrarque de Galilée, qui fit mourir saint Jean-Baptiste.

Il y avait long-temps qu'Agrippa, peu agréable aux Juifs, cherchait l'occasion de leur faire plaisir, pour gagner l'affection du peuple. Il n'en crut pas pouvoir trouver une plus favorable que de sacrifier à leur haine celui qu'ils regardaient comme une des colonnes de la religion chrétienne, et l'un des plus ardens et des plus zélés disciples de Jésus-Christ. Il n'eut pas besoin d'autres preuves pour faire son procès. Il fit condamner l'apôtre à avoir la tête tranchée. Saint Clément d'Alexandrie, qui vivait à la fin du second siècle de l'Église, assure que le Juif qui avait arrêté saint Jacques, voyant la générosité avec laquelle il rendait témoignage à Jésus, en fut tellement touché, qu'il confessa qu'il était chrétien lui-même; ce qui le fit condamner au même supplice. Comme on les menait ensemble au lieu où devait se faire l'exécution, ce nouveau confesseur de Jésus-Christ se jeta aux pieds de l'apôtre et lui demanda pardon. Saint Jacques l'embrassa avec tendresse en lui disant : « *La*

paix soit avec vous. » On prétend que c'est là l'origine de l'usage de l'Église, qui se sert de ces mêmes paroles dans les saints mystères pour donner la paix avant la communion dans le rite latin, et la bénédiction dans le rite syrien.[1]

Saint Jacques, conduit sur cette place par son bourreau, fit sa prière, remerciant le Seigneur de la grâce et de l'honneur qu'il lui faisait de donner son sang pour la gloire de son nom, et d'être le premier des apôtres qui eût l'honneur de souffrir le martyre. Sa prière finie, il eut la tête tranchée d'un coup d'épée. Sa mort eut lieu l'an 44 de Jésus-Christ, vers le temps de Pâques. Ce saint fut exécuté avec celui qui, par sa conversion, mérita d'avoir part à la même couronne.

Après la mort de cet apôtre, arrivée à Jérusalem, les chrétiens y enterrèrent son corps qui n'y resta pas long-temps. Les disciples qu'il avait amenés d'Espagne y rapportèrent son corps qu'ils déposèrent à Irie, ville de Galice, où ce trésor demeura caché durant l'inondation des barbares jusqu'au commencement du neuvième siècle. Ces saintes reliques furent découvertes sous Alexandre-le-Chaste, roi de Léon, allié de Charlemagne. Ce pieux roi les fit transporter à Compostelle vers l'an 816, et le pape Léon III transféra le siége épiscopal de la ville d'Irie en celle de Compostelle, pour honorer le saint apôtre dont la piété des fidèles vénère là les reliques depuis plus de huit cents ans. Ce pèlerinage est celui si connu sous le nom de Saint-Jacques-de-Compostelle en Galice. On bâtit dans la suite, sur le lieu même du supplice du saint apôtre, une église remarquable par sa beauté : le dôme, placé au milieu et percé au haut, était porté sur quatre grands piliers. Il avait trois autels de face dans trois chœurs à côté l'un de l'autre vers l'orient; à main gauche, en entrant dans la nef, se voyait une petite chapelle, qui est le

[1] Cette coutume de donner ainsi la paix, *per amplexam*, n'a point varié jusqu'au milieu du treizième siècle, où on introduisit en Angleterre l'usage de donner la paix avec un instrument qu'on appela L'OSCULATOIRE, *la Paix*, *la Table de Paix*, *le Symbole de Paix*. Ce qui fut imité dans la suite en France, en Allemagne, en Italie et en Espagne. (R. P. Lebrun de l'Oratoire, Explic. litt., hist. et dog. des Pr. et Cérém. de la Messe, t. 1.)

lieu où le saint eut la tête tranchée par l'ordre d'Hérode. Cette église fut, dit-on, bâtie, ainsi que les logemens qui en dépendaient, par les rois d'Espagne pour y recevoir les pèlerins de leur nation. Il y a en Espagne un ordre militaire de Saint-Jacques, institué l'an 1175 par Ferdinand II. Cet ordre, qu'on appelle le *Noble*, l'emporte pour l'ancienneté sur celui de *Calatrava*. Il y a trois grandes commanderies, celle de *Castille*, celle de *Léon* et celle de *Montalavan*. Il y a en outre quatre-vingt-cinq autres commanderies. Le roi est le grand-maître de l'ordre.

Les Romains envahirent cette place par ordre du gouverneur Florus, mari de Cléopâtre, massacrèrent indistinctement ceux qui s'y trouvaient; puis forçant toutes les maisons d'alentour, ils mirent à mort ceux qui s'y rencontraient. Les soldats massacrèrent trois mille six cent trente personnes. Florus fut le premier qui eut la hardiesse de faire déchirer à coups de fouets et crucifier devant son tribunal des hommes de l'ordre des chevaliers, bien qu'honorés du titre de citoyens romains.[1]

N° 48. — Place des Fripiers. On y vendait la vieille ferraille, les habits usés et des vieilleries de toute espèce.[2]

(An de la création 3808, 176 ans avant J.-C.)

N° 49. — Gymnase. Cette école de la gentilité fut élevée en face du temple, dans l'intention mauvaise de contredire et narguer les préceptes divins que l'on y enseignait. « *Venez*, dit le Seigneur par la bouche des prophètes Michée et Isaïe, *venez, montons au temple du Dieu de Jacob et il nous enseignera à vivre, et nous marcherons dans ses sentiers, parce que c'est de Sion que sortira la loi, etc.* » (Isaïe, 2, 3; Michée, ch. 4, ℣. 2 et 5.) « *Mes enfans, écoutez-moi, je vous apprendrai à craindre le Seigneur.* » (Ps. 33.) Elle fut élevée, dis-je, par

[1] 20, Josephe, Antiq., et 9, Guerre, 25, 26, 27, 28.
[2] Néhémie, 3.

un faux grand-prêtre des Juifs, nommé Jésus, qui préféra le nom de Jason, pour se rapprocher des coutumes des gentils et d'autres apostats juifs qui en avaient obtenu permission d'Antiochus Epiphanès, ainsi que de la mettre sous la protection de la citadelle. On y enseignait au peuple les lois et les rits des gentils ; il y avait pour les jeunes gens des cours de logique et de philosophie, où on leur inculquait les principes des philosophes grecs ; puis, dans une complète nudité, ils se frottaient d'huile et s'exerçaient à la lutte, à l'escrime et aux jeux scéniques. Les mêmes apostats avaient encore fait là un établissement nommé Ephébia, où l'on donnait aux jeunes gens facilité de se livrer à tous les excès de la plus exécrable immoralité ; puis ils plaçaient l'élite de ces Ephébiens dans des lieux infâmes pour s'y livrer à toutes sortes de désordres. Ce piége, tendu à une jeunesse sans expérience, fit qu'un grand nombre abandonnèrent la loi de Dieu pour suivre le rit des gentils et devinrent vicieux, perdus de mœurs et vendus pour faire le mal, à tel point que la contagion gagna même jusqu'à la tribu de Lévi, dont quelques membres n'avaient pas honte d'abandonner le service du temple et le culte de Dieu, pour apprendre les exercices gymnastiques, la lutte et l'escrime.[1]

(Ce fait de Pompée, an de la création 3918, 66 ans avant J.-C.)

N° 50. — Habitations des Prêtres. Elles étaient closes par un mur du côté de la ville, et de l'autre côté elles avaient vue sur le temple. Lors du siége de la ville par Pompée, les prêtres l'étonnèrent extrêmement en continuant, au milieu même du péril et de la plus grande chaleur des combats, d'observer toutes les cérémonies de leur religion et d'offrir chaque jour à Dieu des sacrifices, comme s'ils eussent été en pleine paix. Plusieurs des sacrificateurs occupés de leurs fonctions saintes, virent les Romains massacrer le peuple qui se retirait

[1] 1, Mach., 1, et 2, Mach., 4. — 12, Josephe, Antiq., 6, 7, 8, 9, etc....... — Ps. 73. — Joël, 3.

en foule dans le temple, venir à eux l'épée à la main, sans s'étonner, et se laissèrent tuer en continuant d'offrir à Dieu l'encens et les adorations qui lui sont dus. Douze mille Juifs furent massacrés dans le temple. Mais rien ne toucha les Juifs d'une si vive douleur et ne leur parut si insupportable, que de voir cette partie la plus intérieure du temple, nommée saint des saints, exposée aux yeux des étrangers et des profanes, ce qui n'était encore jamais arrivé. Pompée y entra avec les siens, ce qui n'était permis qu'au seul grand sacrificateur, et ils virent le chandelier, les lampes et les tables d'or, ainsi que tous les vases d'or dont on se servait pour faire les encensemens, une grande quantité de parfums très précieux, et l'argent sacré qui montait à deux mille talens. Mais cet exemple de l'intrépide fidélité des prêtres donna à Pompée un tel sentiment de respect pour un lieu si saint, qu'il ne toucha à aucune de ces choses, ni à rien de ce qui était consacré à Dieu et à son service. Le lendemain de la prise du temple il commanda à ceux qui en avaient la garde de le purifier et d'y offrir les sacrifices accoutumés.[1] (V. le N° 264.)

Les Juifs devaient bien s'honorer d'avoir un sacerdoce si vénérable, si fidèle, si courageux, et dont les exemples en imposaient à un général enivré du succès de sa victoire, et commandaient le respect pour les choses saintes à un païen ! Les chrétiens liront avec bonheur, dans l'épître de saint Paul aux Hébreux, l'heureuse différence que Dieu a mise entre eux et les Juifs sous ce rapport.[2]

(Vers 2981 de la création, 1003 avant J.-C.)

N° 51. — Maison de ceux qui portaient les Boucliers. Elle était située devant le portique occidental du temple. Les Juifs eurent là les premiers un poste, et la charge, les jours

[1] 5, Josephe, Guerre, 15. — Liran., in Nehem., 3. — 3, Josephe, Antiq., 9 et 10. — Exode, 14, 15, 16. — Lévitiq., depuis le 8e au 23e ch. — Épit. aux Hébr., 5. — Ecclés., 45 et 50.

[2] Lévitiq., du 8e au 23e ch.

de fêtes, de la garde du temple. Les Romains, devenus ensuite maîtres de Jérusalem, prirent la même précaution.[1]

(An de la création, 3947, 37 ans avant J.-C.)

N° 52. — L'Hippodrome, ou Cirque, était une enceinte oblongue enfermée de murs, située au sud-ouest du temple. Cet édifice était magnifique. Les chevaux s'y disputaient le prix de l'agilité et de la course. Les athlètes s'y donnaient en spectacle au peuple, combattant avec la lance ou toute autre arme. Ils s'y disputaient le prix de la course à pied, à cheval ; d'autres fois sur des chariots attelés de deux, trois et même quatre chevaux. Hérode avait établi ces jeux, qui se faisaient tous les cinq ans, en l'honneur d'Auguste, et avec promesse de grandes récompenses pour ceux qui demeureraient vainqueurs. C'est dans cet hippodrome qu'il fit renfermer, étant près de mourir, toutes les personnes les plus considérables de la Judée, et dit à Salomée, sa sœur, et à Alexas, son mari : « Je sais que les » Juifs feront de grandes réjouissances de ma mort; mais si vous » exécutez ce que je désire, elle les obligera à répandre des » larmes et mes funérailles seront très célèbres. Ce que vous » avez à faire pour cela, c'est qu'aussitôt que j'aurai rendu » l'esprit vous fassiez environner et tuer par mes soldats » tous ceux que j'ai fait enfermer dans l'hippodrome, afin » qu'il n'y ait point de maison dans la Judée qui n'ait sujet de » pleurer. » Un hippodrome semblable à celui-ci et pour le même usage existait à Jéricho. Il paraîtrait, d'après le chapitre 17, livre 8e, des *Antiquités de Josephe*, que c'est dans celui de Jéricho que ce fait est arrivé ; mais ceci ne détruit point la véracité du fait, qui eut lieu peu après la punition au sujet de l'aigle d'or arraché de dessus le portail du temple. Hérode avait alors près de soixante-dix ans.[2]

[1] 4, Rois, 11. — 7, Josephe, Antiq., 11, et Guerre, 20.
[2] 15, Josephe, Antiq., 11, et 17, Antiq., 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14. — 7, Josephe, Guerre, 6.

(Sacrifice d'Abraham, au 2080 de la création, 1904 ans avant J.-C.)

N° 53. — Le mont Moria, appelé aussi dans l'Écriture *Terre de Vision*, *Montagne du Temple et mont de la Fille de Sion*, adjacent au mur oriental de la ville, était pierreux, fort élevé et allait en pente de tous côtés. C'est sur ce mont que Dieu mit à une épreuve si délicate la foi et l'obéissance d'Abraham, en lui ordonnant d'immoler Isaac, son fils unique (âgé de vingt-cinq ans), ce fils qui, à ses yeux, était toute sa ressource, pour voir se réaliser la promesse que Dieu lui avait faite, *de multiplier sa race comme les étoiles du ciel et le sable qui est sur le rivage de la mer*. Abraham ayant reçu de Dieu l'ordre d'aller lui offrir son fils en holocauste sur une des montagnes qu'il lui montrerait, prit avec lui deux jeunes serviteurs, son fils Isaac et du bois. Il marcha pendant deux jours, et le troisième il vit de loin le mont Moria; il fit arrêter ses serviteurs au pied du mont et se remit en marche avec son fils chargé du bois; c'était lui qui portait le feu et le couteau. « Voilà bien le feu et le bois, dit Isaac: où est donc la victime? — Mon fils, Dieu y pourvoira. » Arrivé au lieu que Dieu avait désigné, Abraham dressa un autel, disposa le bois dessus, lia son fils et le mit sur cet autel sans la moindre résistance de la part d'Isaac. Alors il prit le couteau et étendit la main pour l'immoler… A l'instant un ange lui cria: « Abraham, ne mettez point la main sur votre fils et ne lui faites aucun mal; je connais maintenant que vous craignez Dieu puisque, pour lui obéir, vous n'avez pas épargné votre fils unique. » Abraham, en levant les yeux au ciel pour remercier Dieu, vit un bélier embarrassé par les cornes dans un buisson voisin; il l'offrit à Dieu à la place de son fils. L'ange lui dit ensuite: « Je jure par moi-même, dit le Seigneur, que, puisque pour m'obéir vous n'avez point épargné votre propre fils, je bénirai et multiplierai votre race comme les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer, *et les nations seront bénies en celui qui sortira de vous*. Un tableau de cette scène touchante existait du temps de Grégoire de Nysse, qui dit: « Que ce trait d'héroïsme

y était si bien dépeint et l'expression en était si vraie, que jamais il ne l'a pu voir sans être attendri. » David fit l'acquisition de ce mont, qu'il paya six cents sicles d'or à Orna ou Aréuna le Jébuséen ; il y dressa un autel, et offrit à Dieu un holocauste que le feu du ciel consuma.[1]

C'est sur ce même mont que Salomon fit bâtir au Seigneur un temple qui, par sa magnificence et sa grande beauté, fut mis au nombre des sept merveilles du monde. Quatre cent quarante et un ans après qu'il fut bâti, Nabuchodonosor, roi de Babylone, le détruisit. Soixante et dix ans après sa destruction, Zorobabel, prêtre et docteur de la loi judaïque, le restaura. Puis cinq cent quatre-vingt-six ans après cette restauration, Tite, général romain, le démolit, un de ses soldats y ayant mis le feu dans un carnage, malgré sa défense ; ce qui lui fit verser des larmes de regret, de voir détruire un monument d'une telle célébrité. Plus de trois cents ans s'écoulèrent avant que les chrétiens le réédifiassent sur ce même mont, que les Romains avaient beaucoup aplani. Les Sarrasins s'en emparèrent ensuite, puis les chrétiens le leur reprirent ; les Sarrasins s'en rendirent maîtres de nouveau, et maintenant les Turcs en sont en possession. Saint Jérôme dit qu'on croit qu'Adam a demeuré et est mort dans le lieu où Jérusalem est bâtie, d'où vient que celui où Jésus-Christ fut crucifié, est appelé la place du *Test* (ou du crâne), à cause, sans doute, que c'est là que le crâne du premier homme a été mis en terre, afin que le sang du second Adam, descendant de la croix, effaçât les péchés du premier, qui était enterré en ce lieu là. De sorte que par ce moyen les paroles de l'apôtre ont été accomplies :

Réveille-toi, toi qui dors, et te relève d'entre les morts, et le Christ t'éclairera.[2] (Éph., 5, ỳ. 14.)

[1] Isaïe, 10 et 16. — 15, Josephe, Antiq., 14. — Hieron., in Gens., 22, et in 2, Paral., 3. — Citatur in Concil. Nicœn., 2, Act., 4. — 1, Paral., 21. — 1, Josephe, Antiq., 10. — 2, Rois, 24. — 6, Josephe, Guerre, 24. — 2, Paral., 3 et 36.

[2] Broc., itin., 6. — Salig., t. 8, c. 8. — Basnage, t. 1.

(An de la création 2936, 1048 ans avant J.-C.)

N° 54. — PREMIER MUR, appelé aussi ANCIEN MUR. Il passait pour inexpugnable à cause de son épaisseur, de la hauteur de la montagne escarpée sur laquelle il était bâti, et de la profondeur des vallées qui étaient au pied. David, Salomon et les autres rois n'avaient rien épargné pour le mettre en cet état; soixante tours le rendaient d'une extrême force et d'une grande résistance.[1]

(Élevée vers 3175 de la création, 809 ans avant J.-C. — Manahem, 3215. — Joathan, 3225. — Manassé, 3285. — Tite, 70 de J.-C.)

N° 55. — OPHEL (que Josephe appelle OPHLAN) était une tour d'une si prodigieuse élévation que son sommet semblait se perdre dans les nues. Elle était en même temps une citadelle bien fortifiée, environnée d'un mur solide et voisine du temple, quoiqu'en dehors de la muraille qui servait de clôture à l'habitation des prêtres. Le roi Joathan fit sur son mur beaucoup de bâtimens. Manassé répara jusque là les remparts de la ville, depuis l'entrée de la porte des Poissons. Les Nathinéens habitaient la tour et le quartier d'Ophel. Le tyran Manahem, en fuyant, se retira dans cette tour, y fut pris et mis à mort. Enfin les soldats de Tite la brûlèrent.[2]

(An de la création 3800, 184 avant J.-C. — Agrippa, 44 de J.-C.)

N° 56. — PALAIS DES MACHABÉES. Il fut bâti par l'un d'eux dans un endroit très élevé à l'occident du temple. Le point de vue y était fort beau. On découvrait de là toute la ville et ce qui s'y passait. Le roi Agrippa fit considérablement agrandir ce palais dans la suite et y tint sa cour. Il voyait de sa salle à manger tout ce qui se faisait dans le temple. Les notables

[1] 5, Josephe, Antiq., 13.
[2] Néhémias, 3, ℣ 36, et 11, ℣ 21. — 2 Paral., 27, 33. — Liran., Néhém., 3. — 5, Josephe, Guerre, 33, et 2, Guerre, 32.

d'entre les Juifs firent élever, pour l'en empêcher, un grand mur au dessus du cabinet occidental du temple intérieur. Le roi en fut aussi indigné que Festus, gouverneur de la province, qui leur ordonna de l'abattre ; mais ils prièrent qu'il leur fût permis d'en référer à l'empereur Néron, disant qu'il leur était impossible de supporter la vie si l'on venait à démolir quelque partie des édifices du temple. Agrippa leur permit de s'adresser à Néron : ils lui députèrent en conséquence Ismaël, grand sacrificateur, Helchias, garde du trésor, et dix des principaux d'entre eux. Néron, à la prière que lui fit en faveur des Juifs, Poppée, son épouse, femme bonne et vertueuse, leur passa condamnation sur l'ouvrage fait, et leur permit de laisser debout leur muraille comme elle était.[1]

(Bâti vers 3919, 65 ans avant J.-C. — Pilate, gouverneur, année 26 de J.-C.)

N° 57. — Palais de Pilate et des gouverneurs romains. Il était adhérent, du côté du nord, à Xistus et à la citadelle Antonia ; il était beaucoup plus vaste, plus magnifique et plus élevé que tous les autres édifices de la ville. Un escalier de marbre, de vingt-huit marches au moins, servait à y monter. Le Christ y fut injustement accusé par les princes des prêtres et les Juifs, de soulever le peuple, de défendre de payer le tribut à César, de dire qu'il était le Christ-roi, d'être un séditieux, dont on demandait le crucifiement. Voici le texte de la sentence par laquelle Pilate condamna Jésus à être flagellé :[2]

Jesum Nazarenum virum seditiosum, et Mosaïcœ legis contemptorem, per pontifices et principes suœ gentis accusatum, expoliate, ligate, et virgis cedite. I lictor expedi virgas.[3]

[1] 1, Mach., 12 et 13. — 12, Josephe., Antiq., 7, 8, 9, 10, 11, 12, 14, 16, 17, 18, 19, et 13, Antiq., 1, 2, 4, 5, 7, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 16, 17, 18, 19, 20, et 2, Guerre, 28, et 5, Guerre, 13.—12, Josephe, Antiq., 18 et 19.—20, Josephe, Antiq., 7.

[2] Ps. 37 et 72. — Isaïe, 1, 50, 53, 63. — Matthieu, 27. — Marc, 15. — Luc, 23. — Jean, 18 et 19.

[3] Breid., 21, Jul. — Sal., t. 8, c. 7. — Pasch. die, 180.

« Dépouillez, liez et frappez de verges Jésus de Nazareth, » homme séditieux et contempteur de la loi mosaïque, accusé » par les pontifes et les princes de sa nation. Va, licteur, prépare » les instrumens du supplice.[1] »

Jésus fut, d'après cet ordre, conduit par les soldats de Pilate dans le vestibule du prétoire, dépouillé devant toute la cohorte, lié à une colonne (connue sous le nom d'impropère, c'est à dire des outrages, des affronts), cruellement flagellé, couvert de blessures et déchiré par tout son corps. On le revêtit ensuite d'un manteau rouge; on lui mit avec cruauté, sur la tête, une couronne d'épines; on l'obligea de tenir en main un roseau; puis, le saluant dérisoirement comme roi, on fléchissait le genou devant lui pour l'adorer. On se moqua de lui en mille manières, on lui cracha au visage, on lui arracha la barbe, on le souffleta; puis, se saisissant du roseau qu'il tenait à la main, on lui en donnait de grands coups sur sa tête déchirée et ensanglantée par les épines. Les chrétiens, pour honorer la mémoire des maux inouis que souffrit là le Christ, y élevèrent un temple spacieux qui servit ensuite de demeure à celui qui était chargé de l'autorité dans Jérusalem, au nom des Turcs. L'escalier du palais de Pilate, dont nous venons de parler, a été transporté à Rome et est maintenant placé dans une chapelle à côté de la basilique de Saint-Jean-de-Latran, bâtie sur le mont Célius par le grand Constantin. Les Romains appelèrent cet escalier : *scala sancta.* Il fut arrosé du sang du Christ, et il est entouré de grilles aux endroits où il le répandit. Au temps de sa passion, le Christ le monta deux fois. Les fidèles des deux sexes qui le visitent en esprit de foi et de piété, le montent toujours, mais ce n'est que sur les genoux.

(Vers 2993 de la création, 991 ans avant J.-C.)

N° 58. — Palais de la Reine. Salomon fit bâtir auprès de son palais une maison royale pour la reine son épouse, fille de

[1] Ps. 21. — Bet. fer., 4.

Pharaon, roi d'Égypte, disant : « Il ne faut pas que ma femme demeure dans la maison de David, roi d'Israël, parce qu'elle a été sanctifiée par le séjour que l'Arche du Seigneur y a fait. » Ce palais, ainsi que celui de la forêt du Liban, était tout lambrissé de bois de cèdre et bâti avec des pierres de dix coudées (quinze pieds) en carré, dont une partie était incrustée de marbre précieux que l'on n'emploie ordinairement que pour les temples. Ce palais était orné de trois rangs de riches tapisseries, au dessus desquelles étaient taillés en relief divers arbres et diverses plantes dont les branches, les feuilles et les fleurs étaient représentés avec tant d'art qu'elles paraissaient se mouvoir. L'espace qui restait jusqu'au plafond était enrichi de diverses peintures sur un fond blanc. Ce prince si magnifique fit bâtir plusieurs autres édifices avec de belles galeries et de grandes salles destinées pour les festins, et toutes les choses dont on se servait étaient d'or. Il serait difficile de rapporter la diversité et la majesté de ces bâtimens, dont les uns grands, les autres moindres, les uns cachés sous terre, et les autres élevés fort haut, étaient d'un grand agrément, ainsi que la beauté des bois, vergers et jardins plantés avec goût, si propres à récréer et à procurer une fraîcheur désirable sous l'épais feuillage durant l'ardeur du soleil d'été. Le marbre blanc, le bois de cèdre, l'or et l'argent étaient les matières dont ces palais étaient bâtis et enrichis. On y voyait quantité de pierres précieuses enchâssées avec de l'or dans les lambris, de même que dans le temple.[1]

(De la création 2978, 1006 ans avant J.-C.)

N° 59. — Palais de Salomon. Ce puissant roi n'ayant mis que sept ans à construire le temple, en employa treize à bâtir le palais royal, parce qu'il n'entreprit pas cet ouvrage avec autant d'ardeur, quoiqu'il fût tel, qu'il eut besoin que Dieu l'assistât pour pouvoir l'achever en si peu de temps. Mais, quelque admirable qu'il fût, il n'était pas comparable à la merveille du

[1] 3, Rois, 7 et 9. — 2, Paral., 8. — 8, Josephe, Antiq., 2.

temple, parce que les matériaux n'avaient pas été préparés avec tant de soin, et que c'était seulement la maison du roi et non celle de Dieu. La magnificence de ce palais faisait néanmoins assez connaître quelle était alors la prospérité de ce grand royaume, et le bonheur extraordinaire du prince entre les mains duquel il avait plu à Dieu d'en mettre le sceptre. Ce palais, situé au sud du mont Moria, était soutenu par plusieurs colonnes, et n'était pas moins spacieux que magnifique. Il avait cent coudées de long (cent cinquante pieds), cinquante de large (soixante-quinze pieds), et trente de haut (quarante-cinq pieds); seize grosses colonnes carrées, de l'ordre corinthien, le soutenaient, et des portes fort ouvragées ne contribuaient pas moins à sa beauté qu'à sa sûreté. Tout ce qui y entrait de bois était de cèdre; il était en marbre blanc, et ses ornemens d'or et d'argent ainsi que tous les vases et la vaisselle. Les rois chrétiens qui, dans la suite, furent maîtres de Jérusalem, placèrent aussi en cet endroit leur résidence. C'est là que prit naissance l'ordre militaire des Templiers.[1]

(Vers l'an 1099 depuis J.-C.)

N° 60. — Camp des Pisans. Des habitans de Pise, ville d'Italie, élevèrent ce bel édifice qu'ils environnèrent de larges fossés et flanquèrent de tours, dans la partie occidentale de Jérusalem, lorsque les chrétiens en furent maîtres et exercèrent l'autorité dans la Terre-Sainte. Les Pisans y demeurèrent d'abord, puis il tomba au pouvoir des Sarrasins. Les Turcs le possèdent à présent et font payer un tribut sacrilége aux étrangers qui visitent les saints lieux.[2] (Voir le N° 23.)

(An de la création 3256, 728 ans avant J.-C.)

N° 61. — Piscine Intérieure. Le roi Ezéchias fit construire cette vaste piscine au milieu de la ville, au nord du temple. Il

[1] 3, Rois, 7, 10. — 2, Paral., 8 et 9. — 8, Josephe, Antiq., 2. — Broc., itin. 6. — Will., 12, Bell. Sacr., 7. — Vitriac., c. 65.
[2] Sal., t. 7, c. 1.

conduisit dedans, par des canaux souterrains, les eaux de la fontaine de Gihon, située sur un terrain plus élevé, et les fit jaillir en abondance de cette piscine au centre de la ville. Il creusa en outre un puits près de cette piscine, pour qu'en cas de siége le peuple ne pût jamais manquer d'eau.[1]

(An de la création 2975, 1009 ans avant J.-C.)

N° 62. — **Piscine**, appelée en grec **Probatique** (c'est à dire des brebis ou du bétail), parce qu'on y lavait les brebis et autres animaux destinés aux sacrifices, et en hébreu Bethesda (par corruption de Bethsaïda), c'est à dire maison d'écoulement, parce qu'elle servait de réservoir aux eaux pluviales qui s'écoulaient dedans. Cette belle et vaste piscine, la première de l'univers, située entre la porte de la Vallée et le temple, avait cinq portiques; sa longueur était d'environ cinquante pieds sur quarante de large; elle fut bâtie par Salomon pour l'usage du temple. L'historien Josephe l'appelle l'étang de Salomon. Les Nathinéens lavaient là les victimes avant de les donner aux prêtres pour être immolées dans le temple. *L'ange du Seigneur descendait à certain temps dans cette piscine et en agitait l'eau, et celui qui y entrait le premier, après que l'eau avait été agitée ainsi, était guéri, quelle que fût sa maladie.* C'est pourquoi il y avait ordinairement sous les galeries *un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, et d'autres ayant les membres desséchés, qui attendaient le mouvement de l'eau.* C'est là que le fils de Dieu *trouva un homme qui était malade depuis trente-huit ans.* Jésus l'ayant vu couché par terre et sachant qu'il était malade depuis fort long-temps, lui dit : « Voulez-vous être guéri? — Seigneur, je le veux de tout mon cœur; mais je n'ai personne pour me jeter dans la piscine après que l'eau en a été agitée, et pendant le temps que je mets à m'y rendre, un autre y descend avant moi; *ainsi je ne peux profiter de la vertu que l'ange communique à cette eau*, et je demeure toujours sans

[1] 4, Rois, 20. — 2, Paral., 32. — Ecclés., 48. — Broc., itin. 6.

guérison. — Alors, lui dit Jésus, levez-vous, emportez votre lit et marchez. » Aussitôt cet homme fut guéri, et prenant son lit il s'en allait. Mais comme ce jour était un jour de sabbat, les Juifs lui dirent : « Il ne vous est pas permis d'emporter votre lit aujourd'hui. — Celui qui m'a guéri m'a dit : « Emportez votre lit et marchez. » *Je lui obéis,* etc... » (Jean, 5.) Du temps de saint Jérôme, qui vivait dans la première moitié du cinquième siècle, on voyait là deux réservoirs qui se remplissaient des pluies d'hiver, et dont l'un conservait la couleur limpide de l'eau, et l'autre la rougissait d'une manière si étonnante qu'elle paraissait comme ensanglantée et rappelait ainsi son antique destination.[1]

(Vers 3175 de la création, 809 ans avant J.-C.)

N° 63. — Piscine ancienne. Elle mêlait ses eaux à celles d'un ruisseau qui, de là coulant par toute la ville, allait se jeter dans le torrent de Cédron.[2]

(Vers 3800 de la création, 184 avant J.-C. — Coupé une première fois sous Aristobule, an 3918, 66 avant J.-C., et une deuxième fois par les séditieux, vers 66 de J.-C.)

N° 64. — Pont et Portique avec des portes. Il servait de passage de Xistus au temple, et de la citadelle Antonia au-delà de la profonde vallée de Cédron. Les partisans d'Aristobule contre Pompée, le coupèrent une première fois en 3918, soixante-six ans avant Jésus-Christ, pour empêcher les Romains d'emporter le temple d'assaut, ce qu'ils réussirent pourtant à faire, et Pompée entra dans le sanctuaire où aucun profane n'avait jamais pénétré; sa piété l'empêcha d'y rien toucher. Les séditieux coupèrent ce pont une seconde fois,

[1] Broc., itin. 6. — Sal., t. 8, c. 5, 6. — De Geremb., itin. 2, 87. — 5, Josephe, Guerre, 13. — Jean, 5. — Hieron., t. 3, de loc. Heb., lit. B, ps. 84. — Pasch. die, 192.

[2] Isaïe, 22. — 7, Josephe, Guerre, 24.

pour empêcher Florus de s'emparer du temple en passant par la citadelle Antonia.[1] (Voir le N° 50.)

N° 65. — **Porte de la Garde.** Ainsi appelée, parce que pendant que le roi était au temple, c'était là que se tenaient les gardes du corps.[2]

N° 66. — **Porte des Chevaux.** Ainsi appelée, parce qu'on pouvait venir à cheval jusque là, mais pour passer outre on renvoyait les chevaux et on allait à pied au temple. Là commençaient les habitations des prêtres.[3]

(Les sectes se formèrent quelque temps après le retour de la captivité de Babylone, qui eut lieu en l'année 3446 ; celle des esséniens, vers 3500 de la création, 484 ans avant J.-C. ; celle des saducéens, vers 3516, 468 ans avant J.-C. ; celle des scribes, vers 3529 de la création, 455 ans avant J.-C. ; celle des pharisiens, vers 3600, 384 ans avant J.-C.)

N° 67. — **Porte des Esséniens.** Elle prenait son nom de la secte des esséniens qui demeurait dans ce quartier, et elle était située dans le vieux mur de la ville. La secte des esséniens était la plus parfaite de toutes, ayant les vices en horreur, et regardant la continence et la victoire des passions comme des vertus qu'on ne saurait trop estimer. Ils méprisaient les richesses et toutes choses étaient communes entre eux. Ils ne se baignaient jamais, quoique ce fût l'usage des Juifs. Ils avaient toujours des habits très propres, qu'ils ne quittaient que lorsqu'ils étaient usés. Pour économes ils choisissaient des gens probes qu'ils chargeaient de gérer leurs biens, qui étaient distribués suivant le besoin de chacun ; ils les partageaient avec ceux qui voulaient entrer dans leur secte, quoiqu'ils ne les eussent jamais vus ni connus. Ils ne portaient autre chose en voyage que des armes pour se défendre. Leurs conversations

[1] 15, Josephe, Antiq., 14, et 1, Guerre, 5, et 2, Guerre, 15, 16. — 14, Josephe, Antiq., 8, et 5, Guerre, 13.
[2] Néhémias, 12.
[3] Néhémias, 3, ℣ 28. — Liran., ibid. et in Jerem., 31.

n'étaient que sur des sujets saints. Un sacrificateur bénissait toujours leurs viandes ; ils n'auraient pas voulu commencer leurs repas avant, et ils les terminaient par une prière. On n'entendait jamais de bruit dans leurs maisons, et ils ne faisaient rien sans conseil, excepté l'aumône que leur inspirait la compassion pour les pauvres. Ils prenaient un soin extrême de réprimer la colère. Leur parole était sacrée ; ils avaient honte d'un serment, ne pouvant se persuader qu'un homme ne fût pas un menteur lorsqu'il avait besoin, pour être cru, de prendre Dieu à témoin. Ils étaient très studieux, et leur amour pour l'étude les rendant fort instruits, les mettait à même de connaître la vertu des plantes, des pierres, des métaux et des remèdes propres à guérir diverses maladies. Justes et ennemis de toute tromperie, ils punissaient de mort ceux qui parlaient mal de Dieu ou de leur législateur. Ils avaient les uns pour les autres une déférence extrême, au point que, s'ils se rencontraient dix ensemble, nul d'eux n'osait parler si les neuf autres ne l'approuvaient. Pour n'être pas obligés d'allumer du feu le jour du sabbat, ils cuisaient leurs viandes la veille. Les centenaires étaient communs, ce qui venait de la simplicité de leur manière de vivre. Braves à la guerre, méprisant le fer et le feu, ils voyaient mettre leurs membres en pièces sans verser une larme, et se riaient des bourreaux, ne voulant pas dire un mot pour les adoucir. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme, aux récompenses et aux châtimens de l'autre vie, s'accordant en cela avec les Grecs qui veulent que leurs héros, qu'ils appellent demi-dieux, habitent les îles fortunées, et les méchans, comme Sisyphe, Tantale, Ixion et Titye, habitent éternellement les enfers. Quant aux deux sectes des pharisiens et des saducéens, dont il est si souvent parlé dans l'Évangile, et que beaucoup ne connaissent que de nom, voici quelles étaient leurs doctrines : le principal article de la croyance des pharisiens était de tout attribuer à Dieu et au destin ; en sorte que, dans la plupart des choses, il dépend de nous de bien ou mal agir, quoique le destin puisse beaucoup pour nous y aider. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme, aux récompenses et aux châtimens de la

vie future. Cette secte se forma en 3600, trois cent quatre-vingt-quatre ans avant Jésus-Christ. Ces pharisiens, qui pratiquaient à l'extérieur de grandes austérités, soutenaient de bouche l'autorité de la loi.[1]

Les saducéens, au contraire, niaient absolument le destin, et croyaient que, comme Dieu est incapable de faire le mal, il ne prend pas garde à celui que les hommes font. Ils admettaient en nous la liberté de faire bien ou mal, selon notre volonté, et ils disaient que les âmes ne seraient ni punies ni récompensées dans un autre monde. Leur secte se forma en 3516, quarante-huit ans avant Jésus-Christ.[2]

Autant les pharisiens étaient sociables et vivaient en amitié les uns avec les autres, autant les saducéens étaient d'une humeur farouche; ils ne vivaient pas moins rudement entre eux qu'avec les étrangers.

(An de la création 3485, 499 ans avant J.-C.)

N° 68. — **Ancienne porte.** Le prophète Zacharie, qui vivait du temps de Darius, cinq cent dix-neuf ans avant Jésus-Christ, exhortant les Juifs à retourner au Seigneur, et à ne pas imiter leurs pères, dont il prophétisait la punition par la captivité de Babylone, soixante-sept ans avant qu'elle arrivât, parlait en ces termes des biens dont Dieu devait combler Jérusalem : « Tout le pays sera habité jusque dans les lieux les plus déserts, depuis la colline de *Gabaa*, qui est au nord, jusqu'à *Remmon*, qui est au midi de Jérusalem. Jérusalem sera élevée en gloire et occupera tout son ancien espace, depuis la porte Benjamin jusqu'à l'*ancienne porte* et la porte des angles, et depuis la tour d'Hanaéel jusqu'aux pressoirs du roi. Elle aura la même enceinte qu'auparavant.[3] »

[1] 2, Josephe, Guerre, 12.
[2] 2, Josephe, Guerre, 12, et 18, Antiq., 2.
[3] Zacharie, 14.

(An de la création 2978, 1006 ans avant J.-C.)

N° 69. — Portique des Colonnes. Devant le superbe palais de Salomon s'élevait un grand et magnifique pavillon, long de cinquante coudées (soixante-quinze pieds), sur trente de large (quarante-cinq pieds), soutenu sur de fortes et si belles colonnes, qu'à cause de cela on donnait à ce pavillon, sous lequel était le trône d'où ce roi rendait la justice, le nom de Portique des Colonnes; et si, sur le plan, le trône n'est réellement pas placé sous les colonnes, c'est afin qu'il soit plus visible et d'en faire mieux voir la forme.[1]

N° 70. — Probatique ou Marché au bétail. On y vendait en plein air, ou sous une halle, les moutons, les bœufs et autres animaux destinés aux sacrifices.[2]

(Vers l'an 53 de J.-C., et brûlé an 66.)

N° 71. — Palais de la reine Bérénice, sœur du roi Agrippa. C'est cette reine *qui vint en grande pompe avec son frère dans la salle des audiences de Césarée, entendre saint Paul se défendre devant le gouverneur Festus.* Étant à Jérusalem pour s'acquitter d'un vœu, cette bonne princesse, pénétrée d'une très sensible douleur de voir exercer contre les Juifs de si grandes et si injustes cruautés, par le gouverneur Florus qui avait fait massacrer jusqu'à trois mille six cent trente personnes, sur la place du Haut-Marché, sans épargner même les femmes ni les enfans à la mamelle, envoya diverses fois vers lui des officiers de sa garde pour le prier de commander que l'on cessât de répandre le sang. Florus, ne pensant qu'à s'enrichir par des moyens si infâmes, non seulement ne tint pas compte de l'intercession d'une personne de ce rang, mais continuant le massacre devant les yeux de la princesse, qui s'y

[1] 3, Rois, 7. — Liran, ibid. — 8 Josephe, Antiq., 2.
[2] Jean 5, Aug., ibid.

rendit elle-même, elle eût été tuée si elle ne se fût sauvée dans ce palais. Son courage et sa pitié à la vue de tant de maux, l'ayant portée à aller nu-pieds le lendemain trouver Florus assis sur son tribunal, pour lui renouveler ses prières, elle ne reçut aucun honneur et courut encore risque de la vie.[1] (An 66 de Jésus-Christ.)

(An 53 de J.-C.)

N° 72. — Palais de la reine Graptée, parente du vertueux Isate, roi des Adiabéniens. Elle l'avait fait bâtir dans Jérusalem pour y habiter. C'est là que Jean, l'un des chefs des séditieux, se retirait lors de la guerre des factieux contre les Romains et celle qu'ils se faisaient entre eux; et c'est là aussi qu'il accumulait l'argent et les dépouilles que lui procurait son exécrable tyrannie.[2]

(An 53 de J.-C.)

N° 73. — Palais d'Hélène, reine des Adiabéniens, nation d'au-delà de l'Euphrate. L'Adiabène ou Assyrie est à cent quatre-vingt-douze lieues nord-est de Jérusalem, entre Ninive et les monts Gordiens, qui sont à quarante-quatre lieues nord-ouest de cette ville. La reine Hélène était mère du roi Izate, cité au N° précédent; son palais était situé sur le mont Acra. Elle embrassa la religion des Juifs à l'occasion que je vais dire : Monobase, roi des Adiabéniens, avait épousé Hélène qui était sa sœur et qu'il aimait beaucoup. Il en eut deux fils : un nommé Monobase, comme lui; et l'autre, Izate. Il en avait aussi de d'autres femmes. Sa tendresse pour Izate était si grande qu'elle excita la jalousie de ses autres frères qui s'en apercevaient comme tout le monde. Ils ne pouvaient souffrir que le roi le préférât à eux; et ce prince ne pouvait leur savoir mauvais gré

[1] Act. Apôtres, 25, 26. — 2, Josephe, Guerre, 25, 26, 27, et l. 4, Guerre c. 8 jusqu'à 34.
[2] 5, Josephe, Guerre, 16, 27 et 30, et 6, Guerre, 2, 8, 10, 20, 21, 28.

d'un sentiment qui ne provenait pas de malice, mais seulement du désir que chacun avait de tenir la première place dans son cœur.[1]

Pour tirer Izate du péril qu'il avait lieu d'appréhender pour lui, son père l'envoya avec de riches présens à Albémeric, roi de Spazin, et le lui recommanda extrêmement. Ce prince l'accueillit parfaitement et le prit en si grande affection qu'il lui donna en mariage la princesse Somacho, sa fille, avec une province d'un grand revenu. Monobase, devenu fort âgé, désira voir avant de mourir ce fils qui lui était si cher. Izate arriva et reçut de son père toutes les preuves de l'affection la plus tendre et le don d'une province, nommée *Céron,* très fertile en plantes odoriférantes, et où l'on voyait encore du temps de l'historien Josephe, mort à Rome l'an 95 de Jésus-Christ, les restes de l'arche qui sauva Noé du déluge. Monobase étant mort, la sage reine Hélène fit reconnaître par tous les grands et les chefs des gens de guerre, Izate, son fils, pour succéder au roi son père, suivant le désir qu'il avait manifesté avant de mourir. Elle choisit par leur conseil, pour vice-roi, en attendant Izate, Monobase, son fils aîné, qui, dès l'arrivée d'Izate, son frère, lui remit l'anneau sur lequel était gravé le cachet du roi, et l'habit royal nommé *Samspère*. Lors du séjour d'Izate au château de Spazin, avant son avènement à la couronne, un marchand juif, nommé Assanias, instruisit quelques dames de la cour dans la connaissance du vrai Dieu. Ayant eu par ce moyen accès auprès d'Izate, il l'avait porté à entrer dans les mêmes sentimens. Il arriva qu'un autre Juif instruisit aussi en même temps la reine Hélène de la religion juive et la porta à l'embrasser.

Lorsque ce vertueux prince vit que la reine sa mère était affectionnée, comme lui, à la religion des Juifs, il voulut la pratiquer dans toute son étendue et se soumettre à toutes ses observances, malgré les représentations qu'on lui faisait que ses sujets ne pourraient souffrir de le voir ainsi passer ostensiblement à une religion étrangère, ni d'avoir un Juif pour roi,

[1] Josephe, Antiq., 2.

et qu'il courait risque de perdre son royaume. En effet, les appréhensions qu'on avait pour lui se réalisèrent ; car son exemple ayant aussi attiré à la religion juive Monobase son frère et ses proches parens, parce qu'ils le voyaient le plus heureux des princes, les grands du royaume en furent si irrités qu'ils écrivirent à Abia, roi des Parthes, et lui promirent une grande somme d'argent s'il voulait venir faire la guerre à leur roi, l'assurant que lors du combat ils passeraient tous de son côté, pour punir leur roi du mépris qu'il avait fait de la religion de son pays. L'Arabe vint avec une grande armée ; Izate marcha contre lui ; mais, à l'instant de combattre, il se vit abandonné de tous les siens, comme si une terreur panique les eût portés à s'enfuir. Il n'eut pas de peine à juger que les grands l'avaient trahi ; mais il ne s'en étonna point. Il se retira dans son camp avec les fuyards, où, après avoir reconnu quels étaient les traîtres, il les fit punir comme ils le méritaient, donna bataille le lendemain, tua un nombre infini d'ennemis, mit le reste en fuite, poursuivit Abia jusque dans le château d'Arsance, qu'il prit d'assaut, le pilla, en remporta un grand butin et revint glorieux à Adiabène. La seule chose qui manqua à son triomphe, fut de prendre et amener Abia vivant ; mais celui-ci s'était tué lui-même pour ne pas tomber entre ses mains et devenir son esclave.

Les grands se voyant trompés dans leur espoir, écrivirent à Vologèse, frère d'Abia, devenu roi des Parthes par la mort de son frère, lui faisant les mêmes promesses. Vologèse arrive sur le bord du fleuve qui sépare la Diabène de la Médie. Izate envoya sa femme et ses enfans dans un château fort, et vint camper avec six mille chevaux près du roi parthe. Vologèse fit dire à Izate par un héraut, qu'il venait l'attaquer avec toutes les forces de son royaume, qui s'étendait depuis l'Euphrate jusqu'aux montagnes des Bactriens, pour le punir de ne pas lui avoir obéi comme à son maître. (Il avait, à dessein, voulu exiger d'Izate des choses auxquelles répugnait son honneur, et commencé par révoquer tous les priviléges que le roi Artabane, son père, lui avait accordés.) Vologèse ajoutait que le Dieu adoré par Izate

ne serait pas capable de l'en empêcher. Izate ne put entendre sans horreur un si grand blasphême, et lui répondit : « Qu'il ne doutait point que ses forces ne fussent inégales à celles des Parthes, mais qu'il savait que la puissance de Dieu était infiniment plus grande que celle de tous les hommes ensemble. » Après avoir renvoyé le héraut, il se couvrit la tête de cendres, jeuna, ordonna à sa femme et à ses enfans de jeuner aussi, se prosterna jusqu'à terre devant la majesté de Dieu, et, tout fondant en larmes, il fit cette prière : « Si ce n'est pas en vain, » Seigneur, que je me suis jeté entre les bras de votre miséricorde et que je vous reconnais pour le seul Maître de » l'univers, venez à mon secours, mon Dieu, non pas tant pour » me défendre de mes ennemis que pour les châtier de leur » audace et des horribles blasphêmes qu'ils ont osé proférer » contre votre puissance suprême. » Une prière si fervente eut tout de suite son effet. Vologèse apprit dans la nuit que les Daces et les Sacéens, enhardis par son absence, étaient entrés dans son royaume et y faisaient les plus grands ravages. Il partit aussitôt pour les combattre et ne put exécuter son mauvais dessein contre Izate.[1]

Les sentimens de Vologèse eussent dû être meilleurs pour Izate, car il avait dit naguère à Artabane, son père, contre qui ses sujets avaient conspiré, et qui était venu se réfugier auprès d'Izate et lui demander conseil : « Prince, ne vous dé» couragez point, vous trouverez en moi un ami beaucoup plus » fidèle et plus affectionné que vous ne l'avez espéré ; car » je vous rétablirai dans votre royaume ou je vous céderai le » mien. » Izate avait en effet tellement réussi auprès des plus grands des Parthes, que Cinname, à qui ils avaient donné la couronne, touché des sentimens de reconnaissance pour Artabane qui l'avait élevé, eut la générosité de venir au devant de lui, ôta le diadême de dessus son front et le mit sur celui de son ancien roi, se prosterna devant lui et le salua comme tel. Vologèse n'avait pas reçu de son père des leçons

[1] Exode, 17.

d'une telle ingratitude, car Artabane, au contraire, une fois remonté sur son trône par l'assistance d'Izate, crut ne pouvoir mieux lui marquer sa reconnaissance qu'en lui accordant les plus grands priviléges qu'il pouvait, lui permettant de porter la thiare droite et de coucher dans un lit d'or, ce qui n'appartenait qu'aux rois de Parthes ; de plus, il lui donna la province de Nisible, où il y avait une ville nommée Antioche, patrie de saint Luc. Et c'étaient ces priviléges dont Vologèse venait de priver gratuitement Izate. Si ses bontés trouvèrent des hommes ingrats, sa piété trouva en Dieu un rémunérateur généreux, qui délivra ce religieux prince, sa femme et ses enfans de tous les périls, et lui fit voir que quand les choses paraissent les plus désespérées, il n'y a point de grâces que ceux qui mettent toute leur confiance en lui ne doivent attendre.[1]

La reine Hélène voyant que, par une conduite toute particulière de Dieu, le roi Izate, son fils, jouissait d'une profonde paix, et que son bonheur n'était pas moins admiré des étrangers que de ses sujets, désira aller adorer sa majesté suprême et lui offrir des sacrifices dans le célèbre temple bâti en son honneur dans Jérusalem. Son fils acquiesça à ce pieux désir, non seulement avec joie, mais il voulut encore accompagner sa mère une partie du chemin; elle arriva à Jérusalem avec un superbe équipage et grande quantité d'argent. Sa venue fut fort avantageuse aux habitans; la famine que le prophète Agabus avait prédite, sévissait sous le règne de Claude-César par toute la terre, et particulièrement en ce moment sur la Judée, à tel point que plusieurs mouraient de faim; cette reine, pour y remédier, envoya acheter quantité de blé à Alexandrie, et des figues sèches dans l'île de Chypre, les fit distribuer aux pauvres et s'acquit ainsi parmi les Juifs la réputation de bonté et de magnificence que méritait une si grande charité. Le roi son fils n'en eut pas moins qu'elle ; car, ayant appris la continuation de cette famine,

[1] Amos., 6, ℣ 4. — 3, Josephe, Antiq., 1. — Exode 16.

il envoya de grandes sommes aux principaux de Jérusalem, pour que ces sommes fussent employées au soulagement des malheureux. Dieu ne laissa pas le cœur droit de cette princesse loin du chemin de la vérité; ses libéralités pour les pauvres lui valurent d'entrer dans la religion chrétienne, dans laquelle elle mourut en paix. (V. N° 263.) Le palais de la reine Hélène fut brûlé par les soldats de Tite, lors du siége de la ville, avec les archives, le palais qui est sur Acra et la tour d'Ophel.[1]

Le feu consuma toutes les maisons et les corps morts dont la ville était remplie. Les fils et les frères du roi Izate et plusieurs autres personnes de qualité se rendirent à Tite, qui les accueillit bien, les mit sous sûre garde, et les envoya en otage à Rome.

(An 53 de J.-C.)

N° 74. — Palais de Monobase, vice-roi des Adiabéniens, fils aîné de la reine Hélène et frère du roi Izate, dont il est parlé au N° précédent. Il était situé dans la partie orientale de la ville.[2]

[1] Euseb., 2, Hist. ecclés., 12. — Orosius, l. 7, c. 6. — Act. Apôtres, 21. — 6 Josephe, 35 et 36, et 20, Antiq., 3.
[2] 20, Josephe, Antiq., 2, et 2, Guerre, 37.



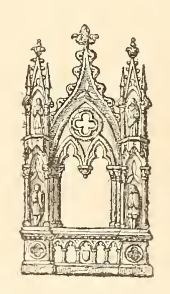
COMBIEN DE FOIS JÉRUSALEM FUT PRISE.

Bâtie du temps d'Abraham, vers l'an 2023, Melchisédech fut le premier qui la posséda l'espace de cinquante ans; les Jébuséens en furent maîtres ensuite pendant quatre cent vingt-sept ans. Josué la prit sur eux en 2500, la garda vingt-cinq ans et mourut. A sa mort, les Jébuséens la reprirent et la possédèrent quatre cent onze ans; David la prit sur eux et s'y établit en 2936, mille quarante-huit ans avant Jésus-Christ. Nabuchodonosor, roi de Babylone, la prit, la pilla et ruina en l'an 3396, cinq cent quatre-vingt-douze ans avant Jésus-Christ. Alexandre-le-Grand la prit en 3653, trois cent trente et un ans avant Jésus-Christ. Ptolémée, roi d'Égypte, la prit et pilla en 3677, trois cent sept ans avant Jésus-Christ. Antiochus-Épiphane, roi de Syrie, la prit en 3810, cent soixante-quatorze ans avant Jésus-Christ. (Sous lui périt l'admirable mère des sept frères Machabées qu'il fit massacrer devant elle.) Pompée la prit en 3918, soixante-six ans avant Jésus-Christ, et ruina le temple. Hérode, avec Sosius, la prit en 3947, trente-sept ans avant Jésus-Christ. Les Romains, sous Tite, la prirent et ruinèrent ainsi que son temple, soixante-dix ans depuis la naissance de Jésus-Christ, et trente-sept ans après sa mort. L'empereur Adrien la prit et la rasa, et la fit si complètement oublier en en changeant le nom, l'an 117, que sous le règne de Dioclétien, en 284, un martyr traduit devant un tribunal romain ayant, pour satisfaire à l'interrogation qu'on lui faisait, répondu qu'il était de Jérusalem, le magistrat crut qu'il parlait d'une ville récemment bâtie par les chrétiens. (Sous Julien l'Apostat, en 360, les Juifs entreprirent inutilement de rebâtir le temple.) En 613, Cosroès II,

roi de Perse, pour venger la mort de l'empereur Maurice, son bienfaiteur, assassiné par Phocas, pénètre dans l'empire et marche sur la Palestine. Dans l'intervalle, Héraclius renverse Phocas, le fait mourir et demande la paix au roi persan qui, pour toute réponse, s'empare de Jérusalem, pille et brûle les églises, massacre les prêtres, vend aux Juifs huit mille chrétiens qu'ils font égorger, et emporte avec lui les trésors, les vases sacrés et le bois de la vraie croix. En 627, Héraclius, à la suite de longs combats, reprend Jérusalem et force Cosroès de se retirer dans ses États, où il est détrôné par son fils Syroès, qui se hâte de faire la paix et rend le bois de la vraie croix. En 636, le calife Omar Ier, second successeur de Mahomet, prend Jérusalem après quatre mois de siége, et assujettit le pays à la puissance musulmane. Au bout de sept ans, en 643, il est tué d'un coup de couteau par un esclave persan; et, dès cette époque jusqu'au onzième siècle, la Palestine, sous la domination mahométane, languit dans l'oppression, en proie à toutes les misères, à l'anarchie, à des vexations de tous genres. Les persécutions contre les chrétiens augmentent et deviennent plus violentes sous les califes fatimites qui commencèrent à régner sur l'Égypte en 909. L'Orient ne suffit plus aux fureurs du croissant; l'Occident se sent menacé d'une inondation de Barbares. L'Europe s'ébranle pour prévenir le fléau; elle se croise pour secourir ses enfans et délivrer le tombeau de Jésus-Christ. Les croisés, sous la conduite de Godefroy de Bouillon, duc de Basse-Lorraine, que suivent Eustache et Baudoin ses frères, et les gentilshommes des familles les plus illustres, partent au printemps de l'année 1096 et emportent d'assaut Jérusalem, en 1099, le vendredi 15 juillet, à trois heures après midi. Godefroy régna un an et trois jours sur Jérusalem (jusqu'au 18 juillet 1100). Son frère Baudoin lui succéda, fut couronné le jour de Noël suivant, et régna dix-huit ans; puis son neveu Baudoin II régna trois ans. Foulques, comte d'Anjou, marié à Mélisande, fille de Baudoin II, fut le quatrième roi de Jérusalem et régna dix ans. Son fils Baudoin III lui succéda et régna vingt ans. Sous son règne, saint

Bernard prêcha en Occident une seconde croisade, à la tête de laquelle parurent Louis VII et l'empereur Conrad. Règnent ensuite Amaury Ier, frère de Baudoin III; Baudoin IV, fils d'Amaury; Baudoin V, neveu de Baudoin IV, dont la mère, Sybille, voulant élever au trône Guy de Lusignan, son second mari (son fils Baudoin V étant mort à huit ans), fait naître des divisions entre les chrétiens. Saladin, grand visir d'Adad, calife des fatimites, en Égypte, en profita et réduisit Jérusalem à capituler le 2 octobre 1187, envahit et pille les églises, détache la croix d'or du haut du temple, la traîne dans la boue et fait esclaves quatorze mille chrétiens qui ne purent payer la forte rançon de dix besons d'or qu'il leur imposa. En 1228, le sultan Mélédin, effrayé des troupes nombreuses de Frédéric II, empereur d'Allemagne, qui venait reprendre Jérusalem, en remet les chrétiens en possession. Frédéric y entre et se met sur la tête la couronne de Godefroy qu'il prend sur l'autel de l'église du Saint-Sépulcre. En 1242, le traité conclu entre Frédéric et Mélédin et borné à dix ans, étant expiré, les souverains d'Égypte redevinrent maîtres de la Terre-Sainte. A cette époque, l'émir de Damas, en guerre avec le soudan, lui enlève Jérusalem et ne craint pas de l'irriter en la rendant aux chrétiens. La vengeance suit de près; une armée de Turcs karismiens accourt, reprend et pille Jérusalem, en massacre les habitans, et la restitue en cet état déplorable au successeur du prince vaincu, mort dans l'intervalle. En 1248, saint Louis, qui allait délivrer Jérusalem, fut fait prisonnier et imposa à ses vainqueurs comme s'ils eussent été ses captifs, par l'ascendant de ses vertus. A dater de cette époque, des chefs de mamelouks montent successivement sur le trône d'Égypte et appesantissent leur tyrannie sur la Palestine. Dans l'espace de quarante-trois ans, les chrétiens perdent jusqu'à la dernière place qu'ils y possèdent, et le royaume de Jérusalem finit après une durée de 88 ans. Depuis ce temps, n'ayant plus à redouter les efforts de l'Occident et délivrés des chrétiens de la Palestine par les triomphes de Mélic-Araf, les soudans baharites se maintiennent dans leurs conquêtes jusqu'en 1382; vers ce temps ils

sont renversés par les mamelouks de Circassie, qui placent successivement un des leurs sur le trône et dominent jusqu'en 1517. Tourmon-Bey, le dernier de ceux qu'ils avaient élevés à la suprême puissance, ayant été vaincu dans deux combats par le féroce Sélim Ier, empereur des Turcs, est pendu à une des portes du Grand-Caire par ordre du vainqueur qui reste maître de ses États. La Palestine depuis lors n'a cessé d'appartenir aux empereurs ottomans, qui joignent à leurs titres celui de *seigneurs et serviteurs* de Jérusalem, bien que tenant continuellement le glaive suspendu sur elle, et ne la laissant respirer un peu à l'aise que pour qu'elle fournisse de nouvelles générations à de nouvelles calamités. Vingt et une fois prise, dix-sept fois saccagée et ruinée, Jérusalem a changé vingt-trois fois de maîtres. Ne pouvant plus rappeler les tristes restes du peuple innombrable qu'autrefois elle rassemblait annuellement dans son enceinte, sans que des nuées d'ennemis ne viennent aussitôt fondre sur elle pour tout disperser, tout écraser, tout détruire ; conservant à peine, de tous les édifices qui faisaient son ancienne gloire, quelques ruines de leurs premières ruines ; ne pouvant plus remettre une seule pierre sur une autre pierre ; dépouillée de ses anciens autels, elle se voit condamnée à ne voir, au dedans et autour d'elle, d'autres temples que ceux où la piété chrétienne va adorer le Dieu qu'elle a crucifié, et ces mosquées consacrées aux superstitions absurdes autant que sacriléges de Mahomet, le chef comme le modèle des dominateurs sous le sabre desquels elle gémit...





TEMPLE DE SALOMON.

(Salomon le bâtit vers l'an du monde 2971, 1013 avant J.-C. — Zorobabel, vers l'an du monde 3446, 538 ans avant J.-C. — Hérode-le-Grand, vers l'an du monde 3947, 37 ans avant J.-C.)

N° 75. — Temple de Salomon. Entreprendre de donner la description de ce temple magnifique est, je l'avoue, un travail qui confond et qui effraie : il y a dans cette merveille tant de richesses, de magnificence, de splendeur, de travail et d'art! Il faut recueillir des matériaux immenses et précieux, disséminés dans une foule d'auteurs, de manière à en faire un tout qui se reconnaisse, se saisisse aisément en son ensemble, se comprenne, se palpe en quelque sorte, et laisse dans l'esprit une image fidèle et fixe de la réalité ; il faut, pour arracher ce secret à la science, beaucoup de recherches, d'examens, de comparaison; je voudrais, à force de vérité et de précision lumineuse, enchaîner la conviction du critique le plus sévère et l'obliger à dire : *C'est cela.* Ma pieuse ambition est d'arriver à retracer quelque idée de ce merveilleux temple, l'unique consacré au vrai Dieu dans toute la terre avant Jésus-Christ; nous avons besoin de faire admirer ce que dans ce temps on savait faire pour Dieu. Pour réussir à environner ce chef-d'œuvre de plus de clarté possible, je ne veux

épargner ni soins, ni peine, ni travail. Je vais d'abord dire tout ce qui regarde le temple en général, depuis le moment où il fut bâti par Salomon jusqu'au temps où un soldat de Tite le brûla ; et depuis cette époque, ses fortunes diverses jusqu'à la présente année 1840. Je ferai comprendre, autant que possible, le génie qui avait présidé à l'érection de ce bel édifice, la ravissante harmonie de toutes ses parties, et ce à quoi était destinée chacune d'elles ; puis je les reprendrai en détail et séparément.[1]

Le roi David, sur le point de mourir, ordonna à son fils Salomon de bâtir un temple au Seigneur ; lui faisant observer que c'était une grande grâce que Dieu lui accordait de vouloir bien lui permettre de le faire, mais qu'en même temps cette faveur lui en faisait une très grande obligation. Il lui dit de ne point s'étonner de l'importance de l'entreprise, mais d'y travailler avec ardeur ; qu'au reste, pour lui en faciliter l'exécution, il avait déjà eu soin d'amasser à cet effet dix mille talens d'or, cent mille talens d'argent, grande quantité de fer, de cuivre, de bois, de pierres, et qu'il avait des forgerons, des maçons, des charpentiers tout disposés.

Salomon n'eut rien plus à cœur que d'exécuter, dès qu'il lui fut possible, les ordres du roi son père. Il mit sur pied et à l'œuvre cent cinquante-trois mille six cents ouvriers, qu'il distribua comme il suit : il en envoya trente mille couper des cèdres au mont Liban, et, pour que l'ouvrage ne leur fût point à charge, il en envoyait chaque mois tour à tour dix mille à la fois. Ils équarrissaient la charpente en cet endroit-là. L'homme de confiance qui fut chargé de surveiller les ouvriers se nommait Adoniram. Soixante-dix mille hommes furent chargés du soin de porter les pierres et autres matériaux ; quatre-vingt mille tailleurs de pierres furent chargés de les tailler sur la montagne ;

[1] 7, Josephe, Antiq., 11. — Ecclés., 45, ℣ 31, et 47, ℣ 13. — 3, Rois, 5, 6. — 2, Rois, 5 ; 6, 7, 8, 9.

trois mille trois cents autres avaient l'intendance sur eux, et trois cents autres donnaient les ordres à tout ce peuple de travailleurs. Salomon choisit et employa pour tout l'édifice, depuis les fondemens jusqu'à la couverture, des pierres d'un grand prix, de quarante-cinq coudées de long (soixante-sept pieds et demi et plus), cinq coudées de haut et six de large (la coudée est de vingt pouces). Tous les matériaux furent préparés avec un si grand soin qu'on les mit en œuvre, les plaçant chacun où il convenait, sans qu'on entendît un seul bruit de scie ni un seul coup de marteau. Nous avons déjà parlé du mont Moria où le roi David pria Dieu avec tant de ferveur, lui demandant d'arrêter les effets de cette peste épouvantable qui, dans une seule matinée, avait déjà tué soixante-dix mille hommes de son peuple ; au dessus du mont, David avait vu dans l'air l'ange exterminateur, l'épée nue à la main. Ce mont fut choisi pour l'emplacement du temple. C'était une montagne fort rude, et à peine ce qu'il y avait d'uni au commencement put-il suffire pour la place du temple et de l'enceinte qui était au devant. Salomon fit faire un mur vers l'orient, afin de soutenir les terres qu'il fit rapporter pour combler le vide, élargir l'espace de ce côté-là et bâtir le premier portique. Mais, bien que cet espace qu'on venait de remplir fût déjà de la largeur de vingt-cinq coudées au moins (trente-sept pieds et demi), Salomon voulait encore environner le temple de deux rangs de galeries, soutenues par un double rang de colonnes d'une seule pièce. Il est à peine croyable et l'on ne peut se lasser d'admirer, et l'immense travail qu'il fallut pour combler et mettre au niveau de la montagne un vallon dont la profondeur était telle qu'on ne pouvait la regarder sans frayeur; et l'espèce d'autre temple que, hors de la première enceinte, on voulait bâtir là dessus, environné de galeries avec quatre grands portiques au levant, au couchant, au nord et au midi, auxquels il fallait attacher de grandes portes d'argent. Les fondations du temple furent faites très profondes afin qu'elles pussent résister à toutes les injures du temps et soutenir, sans s'ébranler, cette grande masse que l'on devait construire dessus. La longueur du temple de l'orient à

l'occident était de soixante coudées, sa hauteur d'autant, et sa largeur du nord au sud était de vingt. Josephe dit : « Mais la hauteur et la largeur de son frontispice étaient de cent coudées. »[1]

Il en avait seulement soixante dans son enfoncement et sur le derrière, parce que, sur le devant et à son entrée, étaient deux élargissemens de vingt coudées chacun, qui paraissaient comme deux bras s'étendant pour embrasser ceux qui entraient. Sur cet édifice de soixante coudées on en éleva un autre de même grandeur, et ainsi toute la hauteur du temple était de cent vingt coudées. Son portique était de même hauteur et avait aussi cent vingt coudées il occupait toute la largeur du temple et était de vingt coudées du nord au sud, sur une largeur de dix coudées de l'est à l'ouest. Autour du temple il y avait trente chambres en forme de galeries, qui servaient au dehors comme d'arcs-boutans pour le soutenir. On passait de l'une dans l'autre, et chacune avait vingt-cinq coudées de long, autant de large et vingt de hauteur. Au dessus de ces chambres il y avait deux autres étages de pareil nombre de chambres. Ainsi, la hauteur des trois étages ensemble, faisant soixante coudées, revenait justement à la hauteur du bas édifice du temple dont nous venons de parler ; il n'y avait rien au dessus. Toutes ces chambres étaient couvertes de bois incorruptible, et chacune avait sa couverture à part en forme de pavillon, mais elles ne faisaient toutes ensemble qu'un même corps. Leurs plafonds étaient de bois de cèdre, parfaitement polis et enrichis de feuillages dorés taillés dans le bois. Chacun des bas côtés avait sa porte et un escalier tournant qui conduisait aux trois étages des chambres et jusqu'au haut du temple.[2]

Il n'y avait rien dans toute la face extérieure du temple qui ne ravît d'admiration et ne frappât d'étonnement ; car une partie était couverte de lames d'or si épaisses que dès que le jour

[1] Ecclés., 47, 14, 26. — 2, Paral., 2, 3. — 5, Josephe, Guerre, 14. — 2, Rois, 24, ℣ 15. — 7, Josephe, Antiq., 11. — 8, Josephe, Antiq., 2.

[2] 5, Josephe, Guerre, 14.

paraissait on était ébloui comme par les rayons du soleil; les pierres de l'autre partie étaient d'une telle blancheur que cette superbe masse paraissait de loin, à ceux qui ne l'avaient point encore vue, une montagne couverte de neige. Toute la couverture de ce temple était hérissée de broches ou pointes d'or fort aiguës, afin d'empêcher les oiseaux de s'y abattre et de la salir. L'architecture des portiques était presque semblable au reste; et l'on voyait, tendues au dessus, des tapisseries de diverses couleurs embellies de fleurs de pourpre avec des colonnes entre deux, aux corniches desquelles pendaient des branches de vigne d'or avec leurs pampres et leurs grappes d'or si excellemment travaillées que dans ces ouvrages si riches l'art ne le cédait en rien à la matière. Salomon acheva en sept ans ce somptueux édifice, ainsi que les ouvrages dont nous parlerons bientôt, qui étaient à son usage.[1]

Personne ne pouvait s'imaginer qu'il fût possible d'avoir terminé cette grande entreprise en si peu de temps. Salomon commença à bâtir le temple en la quatrième année de son règne et au second mois, que les Macédoniens nomment arthémisius; les Hébreux, jar ou zio, et les Français, avril; cinq cent quarante-huit ans depuis la sortie d'Égypte, mille vingt-deux ans après qu'Abraham fut sorti de la Mésopotamie pour venir en la terre de Chanaan, mille trois cent quarante ans depuis le déluge, deux mille neuf cent soixante et onze ans depuis la création du monde, et mille treize ans avant Jésus-Christ.

Lors de la dédicace de ce temple, après que les prêtres y eurent déposé l'arche, *une nuée remplit cette maison du Seigneur, et les prêtres ne pouvaient plus s'y tenir ni faire les fonctions de leur ministère, parce que la gloire de Dieu avait rempli sa maison. Salomon, plein d'admiration et au comble de la joie, s'écria : « Est-il donc croyable que Dieu habite véritablement sur la terre? car si les cieux et le ciel des cieux ne peuvent vous contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie? » Salomon et tout Israël immolèrent dans cette solennité deux cent*

[1] 8, Josephe, Antiq., 2.

vingt mille bœufs et cent vingt mille brebis..... Le feu du ciel descendit en ce temple et consuma les victimes. Le Seigneur apparut une seconde fois à Salomon et lui dit : « J'ai exaucé votre prière et j'ai choisi ce lieu pour moi, afin d'en faire une maison de sacrifice; mes yeux seront ouverts et mes oreilles attentives à la prière de celui qui m'invoquera en ce lieu. » (Voir au N° 103 la manière dont Dieu punit les violateurs de ce temple.) Son entrée était, comme nous l'avons dit, du côté de l'occident. Les prêtres et le peuple priaient le visage tourné vers l'occident. Ils continuèrent de rendre à Dieu un culte fidèle et plein de respect, jusqu'au temps où les rois et le peuple abandonnèrent ce culte si pur pour y substituer le culte sacrilége des idoles, comme le rapportent les historiens sacrés; mais, pour les en punir, Dieu permit que, quatre cent soixante-dix ans six mois et dix jours après la contruction du temple, Nabuchodonosor prît d'assaut Jérusalem, dépouillât le temple de tous ses ornemens, emportât les vases d'or et d'argent, la mer et les colonnes d'airain, les tables et le chandelier d'or; fît tuer Sorea, grand sacrificateur, crever les yeux au roi Sédécias, comme l'avaient prédit les prophètes Jérémie et Ezéchiel, que ce malheureux prince avait si fort méprisés; le fît enchaîner, pour le mener en cet état, avec le peuple, captif à Babylone; brûlât le temple et le palais royal, et ruinât entièrement toute la ville. Pendant soixante-dix ans le temple demeura désert. Au bout de ce temps, l'illustre chef Zorobabel, de retour de la captivité de Babylone, entreprit de reconstruire de nouveau le temple en pierres de taille et en bois incorruptible. L'ouvrage fut plusieurs fois repris et interrompu par le mauvais vouloir des ennemis d'Israël, et le temple ne recouvra sa splendeur qu'au bout de quarante ans : l'univers alors eut une telle vénération pour ce temple, que les rois et les princes se firent un honneur d'y envoyer leurs présens. Trois cent cinquante-quatre ans après, Antiochus Epiphanes, roi de Syrie, en vola les trésors et y plaça des idoles qui y demeurèrent trois ans; au bout de ce temps, l'illustre guerrier Judas Machabée les en chassa, fit rendre au temple ses vases d'or et

rétablit le culte du vrai Dieu; et pour qu'à l'avenir les gentils ne le pussent plus souiller, il fit construire tout autour de hautes et solides murailles, des portes et des tours; sous cette forme de camp, il fut long-temps assiégé par cent vingt mille gentils, qui jamais ne le purent forcer.[1]

Cependant environ cent ans après, l'illustre Pompée, général romain, l'assiégea avec une telle violence qu'il l'emporta d'assaut et massacra douze mille Juifs, entra dans le Saint des Saints, y vit tous les vases d'or et deux mille talens d'argent auxquels il ne toucha point. Grassus, qui était aussi général romain, n'en agit pas avec tant de générosité, quand, allant faire la guerre aux Parthes, il passa par Jérusalem et emporta du temple, non seulement les deux mille talens auxquels Pompée n'avait pas voulu toucher, mais encore tout l'or qui s'y trouvait, qui montait à huit mille talens, et de plus une poutre d'or massif, pesant trois cents mines. (Chaque mine pèse deux livres et demie.) Le grand-prêtre Eléazar lui donna tout cela, de peur qu'il ne lui prît envie d'emporter des tapisseries babyloniennes qui étaient de la plus rare beauté, d'un très grand prix, et que l'on pendait à la poutre d'or. Hérode Ascalonite entreprit ensuite de rebâtir le temple pour le rendre beaucoup plus beau. Il lui fallut pour cela neuf ans et demi. Et autant l'Eglise l'emporte sur la synagogue, le sang versé pour l'Évangile sur l'or de la loi, autant, selon la prophétie d'Aggée, *la gloire de ce dernier temple l'emporta sur celle du premier, parce que le désiré de toutes les nations y vint,* et le Christ du Seigneur le rendit célèbre par sa doctrine et ses miracles. Siméon le vit présenter tout petit enfant par ses parens; il le prit lui-même entre ses bras, etc. Le Christ y enseigna au milieu des

[1] 3, Rois, 8. — 2, Paral., 4, 5, 6, 7. — Exode, 40. — 8, Josephe, Antiq. 2. — Aristœus, l. de 72, Interpret. — 2, Paral., 7. — 2, Mach., 3. — Sophonie, 1. — 4, Rois, 25. — 2, Paral., 26. — Zacharie, 14. — Ps. 73. — 10, Josephe, Antiq., 10 et 11. — 11, Josephe, Antiq., 1, 2, 3, 4. — 1, Esdras, 3, 5, 6. — Jean, 2. — 2, Mach., 3. — 2, Josephe, Guerre, 17, et 7, Guerre, 10. — 1, Josephe, Guerre, 13. — 1, Mach., 1, 4, 7, 13. — Sophonie, 3. — Strabon, géograp., l. 16.

docteurs. Le diable le porta sur le haut du pinacle pour le tenter. Le Christ y prêcha souvent. Les Juifs l'y voulurent lapider, etc. De telles choses étaient bien propres à relever la gloire de ce temple; cependant elles n'empêchèrent pas que cinq cent quatre-vingt-six ans après que Zorobabel l'eut relevé, Tite, général romain, ayant éprouvé une longue, vigoureuse et opiniâtre résistance dans l'attaque qu'il fit de Jérusalem, après un assez long temps d'avantages et de désavantages, prit enfin la ville d'assaut par quartier et força les Juifs de se retirer dans le temple. Alors un soldat, sans en avoir reçu aucun ordre, et sans crainte de commettre un si horrible sacrilége, mais comme poussé par une inspiration de Dieu même, pour vérifier tout ce qui devait arriver à ce temple, se fit soulever par un de ses compagnons et jeta par la fenêtre d'or une pièce de bois enflammée dans le lieu par où l'on allait aux bâtimens faits à l'entour du temple, du côté nord. Le feu prit aussitôt : dans un malheur si extrême, les Juifs, jetant des cris effroyables, coururent pour y remédier, mais inutilement.

Tite, qui prenait un peu de repos dans sa tente, au retour du combat, ayant été averti, partit à l'instant pour éteindre le feu. Tous les chefs le suivent ainsi que les légions, mais avec une confusion, un tumulte et des cris tels qu'on peut s'imaginer lorsque dans une surprise une si grande armée marche sans commandement et sans ordre.

Tite criait de toute sa force et faisait signe de la main qu'on éteignît le feu; mais un grand bruit ne permettait pas qu'on l'entendît; l'ardeur et la colère dont les soldats étaient animés les empêchant de voir les signes qu'il leur faisait, ces légions, qui entraient en foule, ne pouvaient, dans leur impétuosité, être retenues ni par les ordres, ni par les menaces; leur seule fureur les conduisait. Les soldats se pressaient de telle sorte que plusieurs étaient renversés et foulés aux pieds, et d'autres, tombant dans les ruines des portiques et des galeries encore toutes fumantes, n'étaient pas, quoique victorieux, moins malheureux que les vaincus. Une fois arrivés au

temple, les soldats feignirent de ne point entendre leur général qui élevait la voix pour leur donner des ordres, et ceux qui étaient derrière exhortaient les plus avancés à attiser le feu. De quelque côté qu'on jetât les yeux, on ne voyait que fuite et carnage, et le nombre des morts fut si grand que le tour de l'autel des holocaustes était plein de monceaux de corps morts, et qu'on voyait le sang ruisseler par torrens le long des degrés du temple. Tite, voyant qu'il lui était impossible d'arrêter la fureur des soldats et que le feu gagnait de toutes parts, entra avec les chefs principaux dans le sanctuaire, et trouva, après l'avoir considéré, que sa magnificence et sa richesse surpassaient encore de beaucoup ce que la renommée en publiait parmi les nations étrangères, et que tout ce que les Juifs en disaient, tout incroyable que cela parût, n'ajoutait rien à la vérité. Lorsqu'il vit que le feu n'était pas encore arrivé jusque là, mais consumait seulement ce qui était autour du temple, il crut, comme il était vrai, que l'on pensait encore le conserver, pria lui-même ses soldats d'éteindre le feu, et commanda à un capitaine, nommé Libéralis, l'un de ses gardes, de frapper à coups de bâton ceux qui refuseraient de lui obéir ; mais ni la crainte du châtiment, ni le respect que les soldats avaient pour leur prince, ne purent empêcher les effets de leur fureur, de leur colère et de leur haine contre les Juifs ; quelques uns espéraient de trouver ces lieux saints remplis de richesses, parce qu'ils voyaient que les portes étaient couvertes de lames d'or ; et lorsque le prince s'avançait pour empêcher l'embrasement, un soldat qui venait d'entrer avait déjà mis le feu à une porte dont il s'éleva aussitôt en dedans une grande flamme qui obligea Tite et sa suite de se retirer : alors personne ne se mit en devoir d'éteindre le feu. Ainsi ce saint et magnifique temple, cet ornement de l'univers, ce chef-d'œuvre au dessus de tout ce qu'on peut imaginer, fut brûlé le 10 d'août l'an 70 de Jésus-Christ, au même mois et au même jour que Nabuchodonosor l'avait fait autrefois brûler. Ce siége coûta la vie à onze cent mille Juifs. Lorsque l'armée romaine, qui ne se

lassait pas de tuer et de piller, eut détruit les factieux qui avaient toujours continué de résister après l'embrasement du temple, Tite commanda de ruiner toute la ville jusque dans ses fondemens (V. le N° 180), à la réserve d'un pan de mur et de trois tours. Les Juifs, soixante-cinq ans après, voulurent entreprendre de rebâtir un temple dans le même lieu et se révoltèrent de nouveau. L'empereur Ælius Adrien en tua dans un seul jour cinquante-huit miriades (80,500), ruina entièrement ce qui restait des édifices de Jérusalem, en jeta les décombres dans la vallée de Josaphat et dans le torrent de Cédron, aplanit le mont Moria sur lequel était le temple, pour empêcher que la ville qui trouvait sur cette montagne un lieu de défense, n'eût plus désormais envie de se révolter contre les Romains. Il rasa en Judée cinquante forteresses, saccagea et brûla neuf cent quatre-vingts bourgs.[1]

Mais deux cent vingt-sept ans après, l'empereur Julien, l'apostat, pour mettre en défaut la prédiction du Christ, qui avait dit : *Qu'il ne resterait pas du temple pierre sur pierre*, fournit aux Juifs de l'argent du trésor public, avec ordre d'aller rebâtir le temple et d'y sacrifier selon la loi de Moïse. Les Juifs, au comble de la joie, affluèrent à Jérusalem de toutes les provinces du monde, et faisant aux chrétiens les plus terribles menaces, ils se pourvurent de pierres, de chaux, de plâtre, de ciment, enfin de tous les matériaux et outils nécessaires pour bâtir; ils prirent d'habiles architectes, firent faire des pelles, des pinces, etc., puis déblayèrent parfaitement le terrain, et avec une joie si grande que les femmes mêmes, pour hâter le travail, portaient les décombres dans leurs tabliers, et donnèrent tous leurs bijoux pour fournir aux frais de construction. Quand tout fut prêt et que déjà, les fondemens creusés, ils allaient se mettre à bâtir le lendemain, il s'éleva dans la nuit une si épouvantable tempête, que le vent

[1] 6, Josephe, Guerre, 26 et 28. — 6, Josephe, Guerre, c. 27, 28 jusqu'à 47.—Euseb., in Chron., etc., 4, Hist. ecclés., 6.—Nicéphore, 3, Hist. ecclés., 24. — Dion. Oro., l. 7, c. 13. — Luc, 19. — 7, Josephe, Guerre, 1.

dispersa au loin de droite et de gauche tous les matériaux préparés. Un grand tremblement de terre fit sortir de la place toutes les assises des anciens fondemens du temple, renversa toutes les maisons qui l'entouraient encore et étouffa quantité de Juifs. Ceux qui restaient se mirent tout de même à l'œuvre et commencèrent les travaux; mais un feu vint du ciel, et une flamme sortit de la terre qui brûla ceux qui s'opiniâtraient à travailler et ceux qui n'étaient là que spectateurs; et même pendant toute la journée, les miraculeuses flammes réduisirent en cendres matériaux, outils et tous les instrumens nécessaires. La nuit suivante apparut à ces Juifs encore entêtés une croix dans les airs toute resplendissante de lumière, et leurs habits se trouvèrent miraculeusement couverts et marqués de croix, comme on voit le ciel scintillant d'étoiles par une belle nuit d'hiver. Ils n'eurent rien de plus pressé que de faire leurs efforts pour enlever ces croix, ce qui leur fut impossible. Ainsi détrompés et confus de leur démarche téméraire et impie, ils abandonnèrent leur projet; et leur entreprise sacrilége, loin de faire mentir la prophétie divine, ne servit au contraire qu'à en prouver l'accomplissement.[1]

Vers le milieu du septième siècle, le calife Omar fit bâtir une magnifique mosquée sur une portion de l'emplacement de l'ancien temple de Salomon; cette mosquée était une vaste rotonde avec de belles pierres de taille, des lames de plomb, et tous les ornemens de l'architecture orientale. Une muraille, de fortes tours et de solides portes entouraient le temple musulman. En 1099, au moment où Jérusalem tomba au pouvoir des guerriers de la première croisade, les musulmans de la cité cherchèrent dans le sanctuaire d'Omar un refuge contre le glaive des chrétiens; mais la muraille et les tours qui environnaient la mosquée ne purent défendre les disciples de Mahomet: les croisés en firent un affreux carnage. « Si nous

[1] Marc, 13. — Ruffin, in Euseb., Hist. ecclés., l. 10, c. 37, 38, 39. — Soc., 3, Hist., ecclés., 17. — Sozome, 5, Hist. ecclés., 21. — Théod., 3, Hist. ecclés., 17. — Nicéph., 10, Hist. ecclés., 32, 33. — Hist. ecclés., Baillet ex vitâ S. Cyrilli Hierosolym., episc., an. 386.

» racontons toute la vérité, dit un chroniqueur latin, témoin » oculaire, on ne voudra pas nous croire; qu'il nous suffise de » dire que, dans le temple et le portique, les cavaliers étaient » dans le sang jusqu'aux genoux, et que les flots de sang s'éle- » vaient jusqu'à la bride des chevaux. » Les croisés changèrent la mosquée d'Omar en église. Sous le pape Innocent II, vers le milieu du douzième siècle, un légat de Rome en célébra la dédicace solennelle.[1]

Godefroy y fonda un chapitre dont les chanoines furent dotés de riches prébendes; il leur donna, autour de l'église, des maisons pour se loger convenablement. Le service divin se fit paisiblement pendant quatre-vingt-huit ans en cette église. Mais, hélas! les dissensions funestes qui s'élevèrent entre les princes chrétiens furent cause que les Turcs s'en emparèrent de nouveau, arborèrent leur croissant sur le faîte, et plantèrent dans le parvis des figuiers et des oliviers... Les Turcs sont encore en possession de cette église, et le culte de Mahomet y est toujours exercé. C'est ainsi que Jérusalem, qui avait été si heureusement délivrée de la tyrannie des Sarrasins par les premiers princes croisés, sous le pontificat d'Urbain II, et gouvernée par neuf rois chrétiens, tous Français de naissance ou d'extraction, pendant quatre-vingt-huit ans, depuis Godefroy de Bouillon jusqu'à Guy de Lusignan, fut reprise par les Barbares sous le pontificat d'Urbain III, par Saladin, dit le Grand. Depuis ce moment les chrétiens n'eurent plus accès dans ce monument; défense leur en fut faite sous peine de mort : si quelque chrétien était surpris dedans, les Turcs le contraignaient sur-le-champ d'abjurer sa foi, sans quoi on lui abattait publiquement la tête d'un coup de hache. Maintenant cependant, malgré que l'avarice des pachas vende à haut prix l'entrée de ce saint lieu, les choses se sont un peu améliorées.

Le vénérable père Desmazures, dans ses trop rares voyages en France; notre illustre écrivain M. de Châteaubriand,

[1] Will. Tyr., l. 8. — Hist. Bell. Sac., c. 20, et l. 9, c. 9. — Brocard, itin. 6. — Breid., 14 jul.

dans son Itinéraire ; le révérend père de Gérambe, dans le sien; la belle et touchante correspondance d'Orient, des deux pieux et savans amis, MM. Michaud et Poujoulat, que nous suivions avec tant d'intérêt et dont nous attendions chaque nouvelle lettre, *quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum*, nous en donnent la consolante assurance. Un jeune marin écrivait dernièrement en termes les plus pathétiques à un de ses amis dans une ville de France, qu'ayant accompagné tel capitaine, sur telle corvette, en Égypte, il s'était trouvé cette année, à Pâques 1838, à Jérusalem; il s'était rendu avec le plus grand empressement dès qu'il l'avait pu, au Jardin des Olives, où sa foi l'avait porté à prendre, sans qu'on lui dìt rien, un bouquet de feuilles des oliviers qui existaient là du temps de notre Seigneur, pour l'envoyer à ses sœurs et à cet ami, bien qu'il soit défendu d'en prendre, sous peine d'excommunication, dit-il; et c'est vrai. Jeune homme! la foi que vos parens plantèrent dans votre cœur vous a vivement fait sentir le prix d'un tel et si excusable larcin! cependant, permettez-moi de vous dire qu'elle ne vous a pas assez éclairé sur ce point. *Laudo vos, in hoc non laudo*, et votre jeunesse seule, ou plutôt votre défaut de connaître l'importance de la grave et respectable défense, peut excuser votre tort. Ces huit oliviers du jardin, nous savions qu'ils étaient là (voir le N° 188); ils sont connus de toute la terre! C'est un beau monument historique. Chaque âme bien née éprouve une douce jouissance au souvenir que là encore, là, où souffrit notre si bon Sauveur, existent des arbres qu'il vit, qu'il toucha peut-être, qui furent les muets témoins de ses angoisses et de ses cruelles douleurs! La terre entière éprouve un indicible bonheur à ce souvenir! et cette joie si douce, ainsi que ces vestiges précieux et séculaires, sont pour elle une grande richesse!!! Elle en serait cependant privée s'il eût été libre à chaque pieux voyageur d'en faire autant que vous depuis dix-huit siècles! Vous n'auriez pas éprouvé ce bonheur si vif et si doux que votre lettre peint si fortement, et que vous éprouviez mieux encore! *Portavit te Dominus Deus*

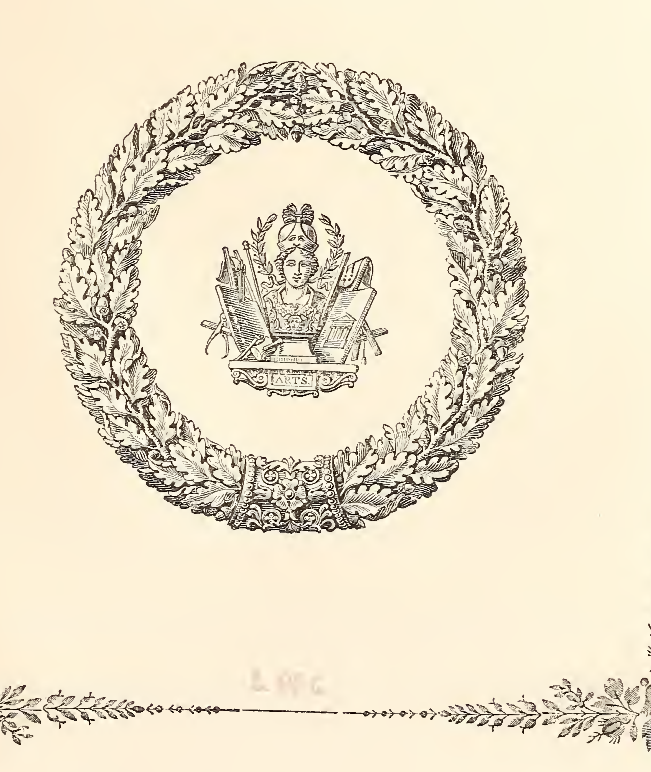
tuus, ut solet homo gestare parvulum filium suum, in omni viâ per quam ambulasti, donec venires ad locum istum. (Deut. 1, ℣. 31.) Soyez persuadé, jeune homme, que des milliers d'autres, avant vous, ont eu à résister fortement à la tentation à laquelle vous avez succombé; ils n'en trouvaient la force, croyez-le bien, que dans la menace maternelle de l'Église, qui voulait, par-là, et qui veut toujours procurer de douces jouissances à ses enfans, même quand elle se montre sévère. Vous comprenez à présent sa sagesse en cette défense. Conservez à jamais la foi dont elle vous a instruit et qui vous a rendu si heureux, et rappelez-vous bien que si elle est sévère, c'est qu'elle aime!!!

« La terre de Jérusalem, dit M. Poujoulat [1], a de secrètes » voix, des enseignemens mystérieux qu'elle réserve au pèlerin qui écoute long-temps; les oliviers de Gethsemani, » la feuille du caroubier, du figuier ou du térébinthe, qui » frissonne sous la brise de Judée; le Cédron desséché et le » murmure des eaux de Siloé; ces grottes, ces tombeaux, ces » pâles collines et ces rochers maudits; tous ces faibles bruits et » ces mornes silences avertissent l'homme qu'un grand mystère plane sur ce pays. Là, chaque bruit est une plainte; » chaque murmure, un soupir; chaque image, un signe de » tristesse; on dirait que la nature de Jérusalem ne s'est pas » consolée, depuis dix-huit siècles, d'avoir été témoin de l'immolation d'un Dieu! Un recueillement involontaire saisit » l'intelligence au milieu de ces graves et indéfinissables solennités, au milieu des souvenirs du monde antique et du » monde nouveau. L'homme y découvre mieux sa destinée, y » comprend mieux la vie et la mort. Le cœur mûrit bien vite » à Jérusalem; les vanités et les intérêts d'ici-bas y tombent en » poussière; on s'élève plus facilement à la vérité; on voit les

[1] Extrait d'une des lettres adressées par M. Poujoulat à M. de Lamartine, à l'occasion de son poëme intitulé : *La Chute d'un Ange.*

» anges monter et descendre comme Jacob les voyait dans son » rêve, et nous trouvons là, pour échelle, la croix du Gol- » gotha. » Et l'on partage bien sincèrement, n'est-il pas vrai, bon jeune homme, les sentimens si bien exprimés dans ce passage, et nous regrettons que M. de Lamartine n'ait pas compris les graves enseignemens de la Terre-Sainte, lui qui avait dit dans son *Hymne au Christ* :

Pour moi, soit que ton nom ressuscite ou succombe,
O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe!
Plus la nuit est obscure et plus mes faibles yeux
S'attachent au flambeau qui pâlit dans les cieux;
Et quand l'autel brisé, que la foule abandonne,
S'écroulerait sur moi, Temple que je chéris,
Temple où j'ai tout reçu, Temple où j'ai tout appris,
J'embrasserais encor ta dernière colonne,
Dussé-je être écrasé sous tes sacrés débris!



DÉTAIL

DES DIVERSES PARTIES DU TEMPLE.

PREMIÈRE PARTIE DU TEMPLE.

LE SAINT DES SAINTS.

N° 76. — On appelait ainsi, à cause de la grande sainteté de ce lieu, la partie la plus intérieure du temple (car il était séparé en deux). On lui donnait encore le nom d'*Oracle* et de *Maison intérieure* : c'était comme le sanctuaire du temple. Le Saint des Saints était de vingt coudées de long (trente pieds), large d'autant et haut de cent vingt coudées (cent soixante pieds). Ses portes, qui étaient d'or, avaient cinquante coudées de haut (soixante-quinze pieds) et seize de large (vingt-quatre pieds). Le pavé était de marbre, sur lequel il y avait un parquet de sapin recouvert de lames d'or. Les murailles, faites de superbes pierres, étaient lambrissées en cèdre recouvert de lames d'or fixées par des clous d'or. Les figures de chérubins, les pierres précieuses, les palmes et autres ciselures et moulures plaquées en or qui en prenait toute la délicatesse de la forme, et les diverses peintures dont elles étaient ornées, faisaient vraiment de ce lieu une image du ciel. Le toit était hérissé de broches d'or, comme nous l'avons dit du temple en général. La sainteté de ce lieu était si reconnue, qu'il n'y avait que le grand-prêtre qui y entrât, et seulement une fois l'an, le jour de la fête de l'expiation générale, et tous les Juifs jeunaient ce jour-là.[1]

[1] Exode, 26. — Lévitique, 16. — Nombres 19 et 29. — 3, Rois, 6. — 2, Paral.,

Le grand-prêtre, par ce rit tout particulier, figurait par avance la personne du Christ, et offrait, pour ses péchés d'ignorance et ceux de tout le peuple, le sang d'un veau que l'on brûlait hors du temple. Si ce grand-prêtre avait contracté quelque souillure, il se faisait remplacer par un autre prêtre. Cette partie du temple, inaccessible à tous, représentait le ciel réservé à Dieu seul. (Voir le N° 218.) Evode, au rapport de Nicéphore, Georges de Nicomédie, saint Germain de Constantinople, et plusieurs autres pères, assurent que durant tout le temps que la sainte vierge Marie resta au temple de Jérusalem, il lui fut permis, par un privilége singulier, à cause de son éminente sainteté, d'entrer dans le Saint des Saints.[1]

Parties du Saint des Saints.

N° 77. — L'Arche d'alliance fut faite dans le désert en bois de sétim et bois incorruptible, par Béséléel, de la manière dont Dieu l'avait prescrit à Moïse. Elle avait deux coudées et demie de long, une coudée et demie de large, et autant de haut. Elle était couverte de lames d'or très pur, au dedans et au dehors; une couronne d'or régnait tout autour. Aux quatre coins étaient quatre anneaux d'or; on y passait des bâtons de bois de sétim recouverts d'or, pour la porter. Elle était placée au milieu du Saint des Saints et y brillait comme un soleil. On conservait avec grand respect et vénération dans cette arche les deux tables de la loi, qui contenaient les dix commandemens de Dieu, écrits de son doigt; une urne d'or renfermant de la manne, dont les Israélites furent nourris pendant quarante ans dans le désert; la verge d'Aaron qui avait fleuri; le livre du Deutéronome. Quand Dieu confirma le sacerdoce d'Aaron et honora la tribu de Lévi de cette dignité, que les autres tribus lui contestaient, chaque tribu mit dans le tabernacle une verge

3, 4, 5. — Hébreux, 9, 13, 24. — 8, Josephe, Antiq., 2, et 5, Guerre, 14. — Hieron., t. 3, epist. 26. — Ad fabiolum de Vest. sacer. — Liran., in 3. — Reg., 6, et in Hebr., 9.

[1] Exode, 30. — Lévitiq., 4. — Épît. aux Hébr., 9. — Josephe, Antiq., 8.

avec son nom écrit dessus : la seule verge d'Aaron fleurit, il s'y était formé des amandes. L'arche demeura en ce lieu environ quatre cent trente ans (Josephe dit quatre cent soixante-dix ans six mois dix jours), jusqu'au temps de la captivité de Babylone, où, par ordre de Dieu, le prophète Jérémie l'alla cacher, avec l'autel des parfums et le feu perpétuel ou sacré, dans une caverne du mont Nébo ; c'est là que Moïse était monté avant de mourir, et c'est du haut du Nébo qu'il avait vu la terre promise sans pouvoir y entrer, dit le second livre des Machabées. Les Juifs croient que Nabuchodonosor l'emporta à Babylone (voyez l. 2 des Paralipomènes, chap. 36, et Daniel, chap. 1) et qu'elle n'en revint jamais, mais que les Juifs en firent une autre ; d'autres pensent que, par une protection spéciale de Dieu pour elle (comme autrefois dans la Palestine), elle avait été conservée avec les cinq mille quatre cents vases d'or et d'argent du temple de Salomon que Nabuchodonosor avait emportés, qu'elle avait été déposée dans le temple de son dieu Bel, et que quand Cyrus, roi de Perse, permit aux Juifs de retourner à Jérusalem, il la leur remit entre les mains avec tous les vases dont nous venons de parler. Après la destruction de Jérusalem, par Tite, ce prince retourna à Rome, où il fut reçu avec la joie la plus vive lors de son triomphe avec Vespasien, son père, triomphe qui se fit d'une manière extrêmement pompeuse et solennelle. Ces deux princes se firent précéder des dépouilles des Juifs ; l'innombrable foule y remarquait surtout l'arche d'alliance, les deux tables de la loi avec la verge d'Aaron, la table d'or et quelques pains de proposition, le chandelier d'or à sept branches et quatre colonnes ; Simon, fils de Gorgias, chef des séditieux, et sept cents des plus beaux jeunes gens, dont la taille, la jeunesse et la bonne grâce faisaient sensation ; on les avait choisis parmi les prisonniers ; ils marchaient demi-nus et les mains liées devant les princes triomphateurs.[1]

[1] Exode, 4, 25, 31, 35, 36, 37, 40. — Nombres, 17. — Deutéron., 31. — Hébr., 9. — Liran, in Exode, 25 et 26. — 7, Josephe, Antiq., 4. — Livr. 4,

Il existe encore à Rome, sur la voie Sacrée, près du temple de la Paix, un arc de triomphe qui paraît au dessus de l'église *Sanctæ-Mariæ-Novæ,* que l'on éleva à cette occasion, et sur le frontispice duquel on lit ces mots : *Senatus populusque Romanus, Divo Tito, Divi Vespasiam, F. Vespasiano Augusto. Et ob victoriam et perpetuum....* Le reste est effacé par le temps. On y voit, d'un côté, Tite sur un char de triomphe, attelé de deux chevaux et de deux licornes; de l'autre, sont sculptés, et comme précédant le char de Tite, l'arche d'alliance, le chandelier à sept branches et les vases du temple. Après l'entrée triomphante, Vespasien fit déposer dans le temple de la Paix, qu'il avait fait élever avec magnificence à Rome, tous les vases du temple de Jérusalem, et conserva dans son palais les tables de la loi et les magnifiques tapisseries de pourpre qui décoraient les parties intérieures du temple. On conserve encore à Rome, dans l'église Saint-Jean-de-Latran, l'arche d'alliance, dont l'or a été enlevé, les tables de la loi, les verges de Moïse et d'Aaron, les pains de proposition et les quatre colonnes.[1]

N° 78. — **Deux Chérubins.** Salomon fit faire en bois d'olivier qu'il couvrit d'or, deux statues de chérubins, hautes de cinq coudées chacune (sept pieds et demi). Leurs ailes étaient de même longueur. Ces deux figures étaient placées de telle sorte dans le Saint des Saints, que deux de leurs ailes, qui étaient étendues et qui se joignaient, couvraient toute l'arche d'alliance, selon que Moïse les avait vues proche le trône de Dieu; leurs deux autres ailes touchaient, l'une du côté du midi, l'autre du côté du septentrion, les murs de ce lieu, consacré à Dieu

Imitation de J.-C., 1. — Lévitiq., 16, 2. — Exode, 31, 32, 34. — 2, Rois, 6. — Exode, 4. — Nombres, 17. — Exode, 26. — Daniel, 1. — Joël, 3. — 1, Esdras, 1, 3, 5, 6. — Néhémias, 1, 2. — Hieron., in Joël, 3. — Ps. 125. — 11, Josephe, Antiq., 1, 4 et 5. — 7, Josephe, Guerre, 3, 10, 16, 17, 18, 19.

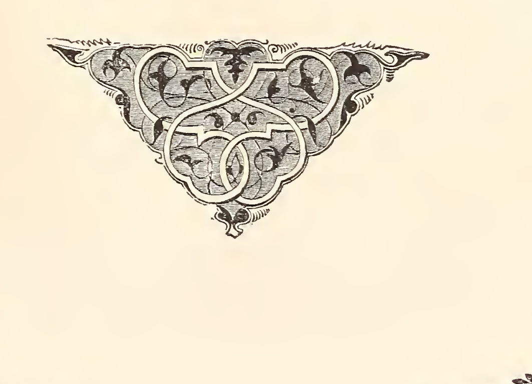
[1] Sueton, in vita Vespasiani. — Hieron., in Joël, epist., 3. — Rodolphus languis de urbis Hierosolymæ, templiq. origine et excidio, l. 2, epist. 15. — M. Attilius Serranus, de septem. urbis ecclesiis.

d'une manière particulière; elles avaient vingt coudées de large (trente pieds). Ces deux chérubins étaient représentés droits sur leurs pieds, ayant le visage tourné l'un vers l'autre et les yeux baissés sur le propitiatoire. Outre ces deux chérubins, il y en avait deux autres d'or battu, qui avaient les ailes étendues des deux côtés du propitiatoire et placés à ses deux extrémités; leurs corps étaient penchés et tournés l'un vers l'autre : Dieu l'avait ordonné ainsi.[1]

N° 79. — PROPITIATOIRE, appelé aussi ORACLE. Il était d'un or si pur qu'il brillait comme un soleil. Il se trouvait placé entre les ailes des deux chérubins, et avait deux coudées et demie de long et une coudée et demie de large. Il était comme le siége, le trône de la majesté de Dieu. C'était de là que Dieu écoutait les vœux de son peuple et lui accordait les grâces qu'il demandait; c'était là que le grand-prêtre consultait le Seigneur, qui rendait en ce lieu ses oracles. Les chérubins étaient placés aux deux extrémités du propitiatoire qui servait à recouvrir l'arche. (Voir le N° 85.)[2]

[1] Exode, 25, 26, 37. — 2, Paral., 3. — 3, Rois, 6. — Hebr., 9. — 3, Josephe, Antiq., 6, et 8, Antiq., 2, et 5, Antiq., 2. — Exode, 25.

[2] Exode, 25, 26, 29 et 37. — Lévitique, 16, 2, 13. — 3, Josephe, Antiq., 8, et 8, Antiq., 2. — 1, Rois, 23, 9, et 30, 7.



SECONDE PARTIE DU TEMPLE.

LE SAINT.

N° 80. — On appelait ainsi cette seconde partie du temple à cause de la dignité du lieu ; on la nommait encore les Saints, le Sanctuaire, la Maison extérieure et le Parvis des prêtres. Elle était longue de quarante coudées (soixante pieds), large de vingt et haute de cent vingt (cent quatre-vingts pieds). Il fallait monter douze marches pour y arriver, parce que les deux parvis du temple étaient plus bas que le milieu. Les portes du Saint étaient couvertes de lames d'or ainsi que leurs gonds. On voyait au dessus des pampres de vignes de la grandeur d'un homme, où pendaient des raisins, et le tout était d'or. Il y avait devant la porte un tapis babylonien qui la recouvrait toute entière ; l'azur, le pourpre, l'écarlate et le lin y étaient mêlés avec tant d'art qu'on ne le pouvait voir sans admiration. Ce tapis représentait les quatre élémens, soit par leurs couleurs, soit parce que les choses dont il se composait tirent d'eux leur origine ; car l'écarlate représentait le feu, le lin la terre qui le produit, l'azur l'air, et le pourpre la mer d'où il provient. Le pavé recouvert d'un parquet de sapin était plaqué d'or. Les murailles, faites de fort belles pierres, étaient encore recouvertes de lambris de cèdre, sur lesquels étaient sculptés en relief très saillant des chérubins, des palmes, des fleurs, diverses ciselures et moulures qui en prenaient toute la forme sans nuire en rien à la délicatesse du travail, qui était incrusté de pierres précieuses et enrichi de peintures exquises. Il était impossible de jouir d'un plus beau coup d'œil que celui que procurait ce magnifique et gracieux ensemble, rehaussé encore dans sa beauté par la grande richesse du plafond qui avait l'éclat du feu. La loi interdisait aux profanes l'entrée de ce lieu. Les prêtres seuls, dont le recense-

ment fait par le roi David, se montait à trente-huit mille, divisés en vingt-quatre sections, y entraient chaque jour, selon que le sort les appelait, pour remplir les fonctions de leur ministère. Le temps qu'ils devaient y passer était d'un sabbat à un autre sabbat, chacun sa semaine. Ils étaient obligés pour cela d'être exempts de vices; remplissant les autres conditions imposées par David, ils devaient se priver de vin et de toutes boissons enivrantes: Dieu le voulait ainsi. Il fallait qu'ils fussent revêtus d'un caleçon et d'une tunique de lin retenus par une ceinture; ils portaient une mitre sur la tête; dans cet état ils pouvaient offrir à Dieu, avec grand respect, leurs sacrifices et leurs prières. Il y avait quarante mille portiers et autant de musiciens qui chantaient les louanges de Dieu, s'accompagnant des instrumens que le roi David avait fait faire pour cette fin.[1]

Parties du Saint.

N° 81. — L'Autel des Parfums, ou autel d'or de l'encens, était placé par ordre de Dieu devant le voile qui séparait le Saint du Saint des Saints. Cet autel, fait de bois incorruptible, avait une coudée en carré et deux de hauteur, et il était entièrement recouvert d'un or très pur. Quatre cornes d'or sortaient à ses quatre angles. Une couronne d'or régnait tout autour, et au dessous de cette couronne ou bordure à jour étaient quatre anneaux d'or, deux de chaque côté, pour passer les bâtons de bois de sétim recouverts d'or qui servaient à le porter. Les prêtres y brûlaient chaque jour, matin et soir, de la fleur de farine, des parfums dignes d'être offerts à Dieu et qui se composaient selon qu'il l'avait prescrit lui-même. C'est à la droite de

[1] Exode, 26, 29. — Lévitique, 10. — 3, Rois, 6. — Exode, 36. — 1, Paral., 23, 24. — 2, Paral., 3. — Ezéchiel, 44. — Hébr., 9. — 1, Luc. — 8, Josephe, Antiq., 2, et 15, Antiq., 14, et 6, Guerre, 6. — L. 1 et 2, contre Appion. — 3, Rois, 6. — 5, Josephe, Guerre, 15. — Lévitiq., 10. — 1, Paral., 23, 26.

cet autel que Gabriel, l'ange du Seigneur, se tint debout, et annonça à Zacharie, qui allait offrir des parfums pendant que le peuple priait dans le temple, *qu'il aurait un fils qu'il nommerait Jean; qu'il serait rempli de l'esprit de Dieu;* qu'il disposerait les cœurs à recevoir le Messie, et que pour preuve de la vérité de cette heureuse nouvelle, Zacharie, qui témoignait de l'hésitation à croire, allait devenir muet jusqu'à l'accomplissement de ces paroles. Cependant le peuple attendait Zacharie et s'étonnait de ce qu'il demeurât si long-temps dans le temple; mais étant sorti, il ne pouvait leur parler que par signes, et il resta muet jusqu'au jour où il fallut nommer l'enfant, qu'on voulait appeler comme lui Zacharie. Il fit signe qu'on lui donnât des tablettes sur lesquelles il écrivit: « Jean est son nom. » Alors sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia, et il parlait et bénissait le Seigneur. A deux lieues de Jérusalem se trouve le village de Saint-Jean, au milieu duquel existe un édifice remarquable élevé sur une vaste plate-forme qui permet de le reconnaître à une assez grande distance; c'est un monastère, dont l'église enlevée et profanée par les infidèles, était restée long-temps dans un état de ruine. Louis XIV, roi de France, la retira de leurs mains, la fit restaurer et orner de telle manière, qu'elle est aujourd'hui une des plus régulières et des plus belles de l'Orient. L'endroit de la maison de Zacharie où naquit saint Jean-Baptiste, se trouve dans l'église même. On arrive à l'autel en descendant dans le sanctuaire par un escalier de marbre. Ce sanctuaire est entouré de magnifiques bas-reliefs représentant la naissance du saint Précurseur, le baptême de Jésus-Christ et sa mort. Au milieu et dans le pavé est incrusté un marbre rond, également environné de reliefs, sur lequel on lit l'inscription suivante : *Hic præcursor Domini natus est.* (C'est là que naquit le précurseur du Christ.) Un peu plus loin se trouvent la vallée de Térébinthe, où les Hébreux, commandés par Saül, étaient campés quand ils furent insultés par Goliath, et le torrent dans lequel David ramassa les cinq pierres avec l'une desquelles il terrassa le géant; à un quart de lieue de là s'élevait la maison de campagne de Zacharie

et d'Elisabeth; une tradition rapporte que la Sainte-Vierge y alla quand elle rendit visite à sa cousine; elle ne l'avait pas trouvée au village qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Jean-Baptiste.[1]

N° 82. — Chandelier d'or. Il pesait un talent d'or très pur. Le talent hébraïque, dont parle ici l'Exode, valait 3,000 sicles, ce qui revient, pour le talent d'or, à 63,531 fr. 15 c. de notre monnaie; et pour celui d'argent, 4,863 fr. 18 c. et quelque petite chose. Le talent d'argent, d'après M. de Salzade, valait près de 4,627 fr. 15 c.; comme il y avait de deux sortes de talens, le grand et le petit, il n'entend désigner que le dernier. Le talent attique, suivant M. Gouguette, réduit au poids de Paris, pesait quatre-vingt-cinq marcs sept gros soixante-six grains, et valait 4,256 fr. 20 c. à peu près de notre monnaie. Ce chandelier n'était pas massif, mais creux et battu au marteau. Il avait sept branches, et chacune d'elles était enrichie de trois coupes en forme de noix, de trois pommes de grenade et de trois lis, le tout entremêlé. La tige d'où sortaient ces branches avait quatre coupes en forme de noix, quatre pommes et quatre lis. Ces branches répondaient les unes aux autres; il y avait au bout de chacune une lampe que l'on y rapportait. Il était placé en travers vis à vis la table des pains de proposition, du côté du midi. Toutes ces lampes faisaient face à l'orient et au midi; on les entretenait avec soin jour et nuit d'huile la plus pure, et le vif éclat qu'elles répandaient éclairait tout le sanctuaire du Saint. Trois brûlaient pendant le jour et l'on allumait les autres le soir. Salomon mit encore dans le temple dix autres chandeliers d'or: cinq à droite et cinq à gauche, au dessus desquels il y avait des fleurs de lis et des coupes d'or.[2]

[1] Exode, 30, 37. — Lévitiq., 2 et 16. — 1, Mach., 4 et 7. — Exode, 30. — Luc, 1, ℣ 5, 64. — 1, Rois, 17. — 2, de Geramb., 154.

[2] Exode, 25, 26, 27, 37. — Lévitiq., 24. — 8, Josephe, Antiq., 2. — 5, Josephe, Antiq., 14, et 3, Antiq., 7 et 8. — 2, Paral., 4. — 3, Rois, 7.

(Vers l'an de la création 2971, 1013 avant J.-C.)

N° 83. — Fontaine figurative de la parole, de la grâce et des sacremens de Jésus-Christ. Ses eaux incessantes sortaient de dessous la porte vers l'orient; passant au côté droit du temple, dont elles emplissaient la mer d'airain et le grand lavoir, par l'effet de l'ingénieuse idée de Salomon, elles allaient toujours croissant jusqu'à ce que, rendues à quatre stades de la ville, vers l'orient, où les conduisaient des canaux souterrains, elles en sortissent avec force et grand bruit pour se jeter dans le torrent de Cédron. L'Église fait allusion à cette fontaine figurative quand, pendant les dimanches du temps paschal, elle chante à l'aspersion qui précède la grand'-messe : *Vidi aquam egredientem de templo a latere dextro*, etc... (Voir le N° 202.)[1]

N° 84. — Table des pains de proposition. Elle était de bois de sétim, ayant deux coudées de long, une de large, une et demie de haut, et recouverte d'or en toutes ses parties. Elle avait un rebord d'or ou couronne à jour, haut de quatre doigts tout autour, au dessus et au dessous de l'aire; et une seconde couronne à jour était encore superposée à la première du côté du dessus de la table, pour lui donner plus de relief et empêcher de tomber ce qui serait mis dessus. Les quatre pieds qui la soutenaient étaient carrés depuis le haut jusqu'à moitié; mais depuis la moitié jusqu'au bas ils étaient semblables à ceux des lits d'Orient. Il y avait au haut de chacun des pieds, en dehors, un anneau d'or, pour passer un bâton de bois de sétim recouvert d'or, que l'on pouvait facilement tirer, car il n'était pas mis, selon la longueur de la table, d'un anneau à l'autre, mais il ne dépassait l'anneau que de fort peu, et était creux en cet endroit pour recevoir un autre bâton qui était

[1] Ezéchiel, 47. — Joël, 3. — Aristœus, l. des 72 interpret. — Corn. Tacit., l. 21. — Pasch. die, 192.

dressé selon la hauteur de la table, et arrêté par le bas de telle manière que ce dernier, soutenant l'extrémité du premier passé par l'anneau, faisait que le premier servait de poignée ferme pour porter dans les voyages la table d'un lieu à un autre. La table se mettait dans le Saint, hors du voile, du côté du septentrion, vis à vis le chandelier. On l'exposait devant le Seigneur, avec douze pains, six d'un côté et six de l'autre, et on les renouvelait chaque jour de sabbat. On mettait sur ces pains deux vases d'or pleins d'encens très luisant. Ils devaient être mangés là et non ailleurs, par les prêtres seuls, parce que c'était une chose sainte. Le grand-prêtre Achimélec en donna cependant à David et à ses gens dans une circonstance critique. Le roi Saül, après que David eût tué Goliath, devint jaloux des louanges qu'on lui donnait; car on était si content de la mort de ce géant que l'on chantait : « Saül a tué mille Philistins, mais David en a tué dix mille ; » ce qui déplut si fort à Saül que David, jouant un jour de la harpe devant lui, comme il le faisait d'habitude pour le récréer, Saül essaya deux fois de le percer de sa lance; David évita deux fois le coup. Jonathas, fils de Saül, charmé des belles qualités de David, loin d'en être envieux comme son père, s'attacha à lui d'une amitié si sincère que leurs deux cœurs n'en faisaient qu'un. Jonathas aimait David comme sa vie. Saül, voulant se défaire de David, prit le prétexte de l'envoyer combattre contre les Philistins, espérant et désirant qu'il fût tué, et, pour l'engager à cette guerre et couvrir en même temps ses mauvaises dispositions, il dit à David qu'il lui donnerait en mariage Michol, sa seconde fille, s'il se montrait courageux et tuait cent Philistins. David en ayant tué deux cents, épousa Michol. Saül, loin de revenir de ses préventions contre David, résolut au contraire de le tuer. Jonathas promit à David, pour lui faire éviter le danger, de le tenir au courant des dispositions de son père ; ce qu'il fit. David se trouvant un jour pressé par la faim, et les choses allant fort mal pour lui, il ne pouvait revenir à la maison. Il s'en alla à Nolée trouver le grand-prêtre Achimélec, nommé aussi Abiathar, qui, surpris de le voir seul, lui

dit : « Comment se fait-il qu'il n'y ait personne avec vous? — Le roi m'a donné un ordre secret, et, désirant que personne n'en ait connaissance, c'est ce qui fait que je suis seul; j'ai donné rendez-vous à mes gens en tel lieu. Avez-vous quelque chose à manger? nous avons grand besoin. — Je n'ai point ici de pain pour le peuple, dit le grand-prêtre, je n'ai que du pain qui est saint. » Il en donna à David, lui faisant observer qu'il fallait être pur pour le manger. Comme David était sans armes, le grand-prêtre lui donna l'épée de Goliath qu'il avait consacrée au Seigneur après avoir tué ce géant dans la vallée de Térébinthe. « Il n'y en a point qui vaille celle-là, dit David; je l'accepte avec plaisir. » Comme tout était figuratif chez les Juifs, ces douze pains représentaient les douze mois de l'année et servaient à rappeler aux Juifs que, si le Seigneur était toujours bon et avait toujours soin de ses créatures, au spirituel et au temporel, elles devaient donc toujours lui appartenir, lui obéir et lui rendre leurs hommages. Salomon mit encore dans le temple dix autres tables d'or, cinq à droite et cinq à gauche, avec leurs vases qui étaient d'or aussi. Pour ce qui est des autres vases d'or qui servaient au temple, nous en parlerons en disant quelque chose de Salomon, à la fin des explications qui regardent le temple.[1]

N° 85. — Grand Prêtre. L'ensemble des diverses parties de son costume sacré était d'une magnificence vraiment céleste. Quand il allait offrir le sacrifice et qu'il entrait dans le Saint des Saints, il était revêtu d'un caleçon et d'une tunique de lin; cette tunique descendait jusqu'aux pieds. Par dessus ce premier vêtement il avait une autre tunique à manches, couleur d'hyacinthe, au bas et tout autour de laquelle étaient entremêlées soixante-douze clochettes d'or et autant de grenades faites d'hyacinthe, de pourpre, d'écarlate teinte deux fois, et de fin lin, représentant diverses fleurs enrichies de pierres

[1] Exode, 25. — 3, Josephe, Antiq., 7. — Exode, 26 et 37. — 1, Rois, 16, 18, 19, 20 et 21. — 2, Rois, 9. — 3, Josephe, Antiq., 8. — 2, Paral., 4.

précieuses. Venait ensuite un troisième vêtement nommé éphod, sorte de manteau ayant des manches, qui lui couvrait les épaules et descendait de la longueur d'une coudée. L'ouverture de la tunique et de l'éphod descendait derrière et devant depuis le dessus des épaules jusqu'à la moitié de l'estomac. La tunique avait de riches garnitures à l'ouverture et aux bout des manches. L'étoffe de l'éphod était une riche composition d'or, d'hyacinthe, de pourpre, d'écarlate et de lin, dont la variété et les vives couleurs des fleurs qui se dessinaient dessus avec un art admirable, ravissaient les yeux. La partie de l'éphod qui se trouvait derrière se joignait à celle de devant par deux agrafes de pierres précieuses d'onyx ou de sardoine, enchâssées dans de l'or et placées sur chaque épaule, et sur lesquelles étaient gravés, en langue hébraïque, les noms des douze fils de Jacob : sur celle de l'épaule droite, ceux des six plus âgés; et sur celle de l'épaule gauche, ceux des six puînés. Sur la poitrine du grand-prêtre était le rational du jugement, où se trouvaient écrits ces deux mots : *Doctrine et Vérité*, pour l'avertir qu'il devait enseigner la justice et la vérité. Le rational était un ornement d'étoffe précieuse, d'une palme carrée et double, pour soutenir le poids de douze pierres précieuses d'une si grande beauté qu'elles n'avaient point de prix. Elles étaient placées en quatre rangs de trois chacun, et séparées par de petites couronnes d'or, afin de les tenir si ferme qu'elles ne pussent tomber.[1]

Dans le premier rang étaient *la sardoine, la topaze et l'émeraude;* dans le second, *l'escarboucle, le saphir et le jaspe;* dans le troisième, *le ligure, l'agathe et l'améthyste;* et dans le quatrième, *le crysolite, l'onyx et le béril;* et sur chacune de ces pierres précieuses était gravé le nom d'un des douze fils de Jacob, chefs des tribus d'Israël, et ces noms étaient écrits suivant l'ordre de leur naissance. Comme les deux

[1] Exode, 28, 39. — Lévitique, 16. — Ecclésiastiq., 45, 8. — Hiéron., t. 3, epist. 26. — Ad fabiolum de Vest. sacerd. — Liran, in Exode, 28. — 3, Josephe, Antiq., 8.

agrafes d'onyx n'auraient pu soutenir seules, sans inconvénient, la pesanteur de ces pierres précieuses, il y en avait deux autres plus fortes attachées sur le bord du rational, près du cou, qui sortaient hors de la tissure, dans lesquelles étaient passées deux chaînes d'or qui venaient se rendre par un tuyau d'or aux extrémités des épaules. Le bout d'en haut de ces chaînes, qui tombaient derrière le dos, s'attachait à un anneau qui était derrière au bord de l'éphod, et c'était principalement ce qui le soutenait pour l'empêcher de tomber. Une ceinture de diverses couleurs et tissue d'or était cousue au bas du rational qu'elle embrassait tout entier, se nouait par dessus la couture, et, de là, pendait en bas. Toutes les franges étaient attachées à des œillets de fil d'or. La tiare du grand-prêtre était presque semblable à la mitre des prêtres ordinaires; mais elle avait de plus, au dessus, une autre coiffure de couleur d'hyacinthe, et était environnée d'une triple couronne d'or où il y avait de petits calices, tels qu'on les voit sur une plante qu'on appelle *jusquiame* ou *anebane*, dont les feuilles ressemblent à l'herbe nommée *roquette*. Cette tiare ou mitre couronnée couvrait le derrière de la tête et les deux tempes; les petits calices s'arrêtaient là, car le front du grand-prêtre était orné d'une lame d'or où était gravé, en quatre lettres sacrées, le *nom propre* et ineffable de Dieu, dont elle figurait la grandeur, la puissance et la majesté. A la magnificence de ce costume sacré du grand-prêtre il faut ajouter qu'il tenait à la main droite un encensoir d'or, d'où s'exhalait avec force l'odeur agréable du plus pur encens qu'il offrait à Dieu. Outre que toutes ces choses étaient significatives et pleines de mystères, leur vertu divine l'emportait sur tout le reste, et jamais Dieu n'honorait les sacrifices de sa présence qu'il n'en donnât des marques visibles, non seulement à son peuple, mais aussi aux étrangers qui y assistaient; car lorsqu'il leur accordait cette faveur, celle des deux pierres d'onyx qui était sur l'épaule droite du grand-prêtre jetait une telle clarté qu'on l'apercevait de fort loin, ce qui ne lui était point naturel et n'arrivait qu'en ces occasions. Voici une chose plus étonnante, c'est que Dieu se servait

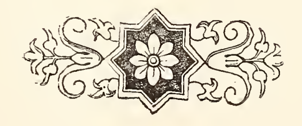
ordinairement de ces douze pierres précieuses du rational pour présager la victoire; car, avant que l'armée des Hébreux ne se mît en marche, il en sortait une si vive lumière que tout le peuple connaissait par-là que la souveraine Majesté était présente et prête à exaucer ceux qui l'invoquaient.[1]

Lors de la naissance du Christ, il y avait déjà cent cinq ans que l'onyx et le rational ne jetaient plus cette splendeur et cette lumière, parce que Dieu était irrité contre les rois et le peuple à cause de leur infidélité et de leurs péchés.

N° 86. — Voile du Temple. Le Saint des Saints était séparé du reste du temple par un grand voile ou tapis babylonien, haut de cinquante coudées (soixante-quinze pieds) et large de seize (vingt-quatre pieds), où l'hyacinthe, le pourpre, l'écarlate et le lin étaient mêlés avec tant d'art qu'il donnait à la fois l'idée de la beauté du ciel et de la terre: du ciel, par les chérubins qui y étaient représentés; et de la terre, par toutes les fleurs si propres à l'embellir. C'est ce superbe voile qui, à la mort du Christ, se déchira par le milieu du haut en bas.[2]

[1] Exode, 38. — Lévitique, 16, 12, 13. — Josephe, Antiq., 4. — 1, Rois, 2, 3, 9, et 30, 7. — Urim et Thummim. — 3, Josephe, Antiq., 9.

[2] Exode, 26, 36. — 2, Paral., 3. — 5, Josephe, Guerre, 14, et 3, Antiq., 5. — Matthieu, 27. — Marc, 15. — Luc, 23. — 7, Josephe, Guerre, 19.



TROISIÈME PARTIE DU TEMPLE.

PARVIS DES JUIFS.

N° 87. — Le Parvis des Juifs ou vestibule intérieur, appelé aussi basilique, saint séculaire, portique ou galerie de Salomon, était la troisième partie du temple. Il fallait monter quatorze marches pour y entrer. L'espace à découvert était pavé de diverses sortes de marbres. Sur un mur haut de trois pieds, fait de trois rangs de pierres de couleurs variées, s'élevait une galerie vaste et large de trente coudées (quarante-cinq pieds), haute de plus de soixante-dix (cent pieds), et longue de quatre stades (cinq cents pas), que soutenaient des colonnes de marbre blanc d'une seule pièce, de vingt-cinq coudées de haut (trente-sept pieds), et dont les lambris de bois de cèdre étaient si beaux, si bien joints et si bien polis qu'ils n'avaient pas besoin de l'aide de la sculpture et de la peinture pour être extrêmement agréables à la vue. Les murailles de ce parvis étaient entièrement recouvertes d'or au dedans, ce qui produisait une clarté éblouissante. Ce parvis avait trois hautes portes, une à l'orient, l'autre au midi, et la troisième au nord; elles se fermaient à deux battans d'argent hauts de trente coudées (quarante-cinq pieds), et larges de quinze (vingt-deux pieds et demi). La partie occidentale n'avait pas de porte. On donnait à ce lieu le nom de Parvis des Juifs, parce que les Juifs seuls, hommes et femmes, qui avaient la pureté légale, pouvaient y entrer. Il y avait encore un oratoire spécialement destiné aux femmes, dans lequel on entrait après avoir monté quinze marches, par deux portes situées seulement au nord et au midi, car la partie de l'occident était fermée d'un mur; mais on croit que la bienheu-

reuse vierge Marie, lorsqu'elle fut présentée au temple, à l'âge de trois ans, par ses parens, est la seule qui ait monté ces marches et qui soit entrée dans cet oratoire. C'était dans le parvis dont nous venons de parler que les Juifs priaient et entendaient l'explication de la loi. Le Christ y enseigna souvent le peuple. C'est là que les Juifs voulurent le lapider. C'est là encore qu'accourut à Pierre et Jean tout le peuple, pour voir un homme boiteux de naissance qu'ils avaient guéri. Pierre, profitant de cette occasion favorable, prêcha pour la seconde fois dans le *parvis*, et convertit cinq mille hommes. Devant ce parvis, mais en dedans de la balustrade, il y avait une pierre de marbre où était gravée, en caractères grecs et romains, une loi dont voici le contenu : « *Mort à tout étranger qui entrera dans ce saint lieu.* » Quiconque eût enfreint cette loi, fût-ce même un citoyen romain, aurait été mis à mort sur-le-champ par les Juifs.[1]

Parties du Parvis des Juifs.

N° 88. — Autel des Holocaustes. Placé en plein air au milieu du parvis des Juifs, en face du tabernacle, cet autel était d'airain, enrichi d'une lame d'or par dessus. Il avait une grille d'airain en forme de rets, et au dessous un foyer au milieu. Cet autel avait vingt coudées en carré (trente pieds) et dix coudées de haut (quinze pieds). On avait placé quatre cornes aux angles pour attacher les victimes. Nous parlerons en son lieu de toutes les choses requises pour cet autel, sur lequel les prêtres avaient le plus grand soin d'entretenir le feu perpétuel, en mettant du bois fort souvent; ce feu perpétuel, envoyé de Dieu, avait *dévoré l'holocauste* lorsque Aaron offrit le sacrifice pour la première fois dans le désert. C'est sur ce même autel que tous les jours, matin et soir, les prêtres offraient au Sei-

[1] 3, Rois, 6. — 2, Paral., 4, 6. — Ézéchiel, 40, etc. — 5, Josephe, Guerre, 14. — Hébreux, 9. — 8, Josephe, Antiq., 2. — L. 2, contre Apion. — Luc, 1. — Jean, 10. — 15, Josephe, Antiq., 14. — Ézéchiel, 44.

gneur divers animaux *mâles,* purs et sans défauts, comme bœufs, brebis, chevreaux, tourterelles, farine, pain, etc., en holocauste *d'agréable odeur.* Le tout était consumé par ce feu sacré. Ezéchiel donne à cet autel le nom d'Ariel, qui veut dire lion de Dieu, parce qu'il dévorait les victimes comme un lion affamé. *Au temps de la captivité de Babylone, ceux d'entre les prêtres qui craignaient Dieu, ayant pris le feu qui était sur l'autel, le cachèrent secrètement dans une vallée où il y avait un puits qui était profond et à sec. Soixante-dix ans après, Néhémias, de retour en Judée, envoya les petits-fils de ces prêtres qui avaient caché le feu, pour le chercher; ils ne le trouvèrent point, mais seulement une eau épaisse qu'ils apportèrent à Néhémias qui la fit répandre sur les sacrifices: il s'alluma aussitôt un grand feu. Le sacrifice et le bois étant consumés, Néhémias fit répandre ce qui restait de cette eau sur les grandes pierres qui composaient l'autel; il s'y alluma tout de suite une flamme, mais qui fut consumée par la lumière d'un feu miraculeux qui s'éleva sur l'autel.* Le fait ayant été rapporté au roi de Perse qui, après s'être assuré par une recherche exacte, de la vérité de la chose, fit bâtir en ce même lieu une enceinte qui le rendit inaccessible aux profanes et qui le fit respecter comme un *lieu sacré;* il donna aux prêtres d'un Dieu si puissant, de grands biens et leur fit divers présens.[1]

N° 89. Booz et Jachin étaient deux colonnes de bronze de la plus grande beauté. Elles avaient dix-huit coudées de haut (vingt-six pieds), douze coudées de circonférence (dix-huit pieds), qu'entourait un réseau de quatre doigts d'épaisseur. Salomon les avait fait jeter en fonte avec leurs chapiteaux accompagnés de leurs ornemens, par un habile fondeur de Tyr, nommé Hiram. Chacun de leurs chapiteaux avait cinq coudées de haut (sept pieds et demi), et était fait en forme de lis. On y

[1] Exode, 37, 38. — 2, Paral., 4. — 3, Josephe, Antiq., 7. — Lévitiq., 6 et 9. — Lévitiq., 1. — Ézéchiel, 43, 44, 48. —1, Esdras, 2, 3, 6, 7, 8. — 2, Mach., 1. — Néhémias, 12.

voyait une espèce de rets et de chaînes entrelacées l'une dans l'autre avec un art admirable ; chacune avait un réseau de sept rangs de mailles ou chaînes entrelacées à cent grenades qui se voyaient au dessous des lames d'or et recouvraient la partie des chapiteaux qui avait la forme d'un lis; l'or ne manquait pas là où il devait produire plus d'effet. Chaque colonne avait encore un second chapiteau d'une coudée de haut (un pied et demi) au dessus de son premier, mais proportionné pour sa largeur à la grosseur de la colonne; autour de ce second chapiteau il y avait deux cents grenades disposées en deux rangs. Salomon fit placer ces deux colonnes à l'entrée du vestibule du temple, l'une à droite, l'autre à gauche. Il nomma celle de droite *Jachin*, et celle de gauche *Booz*, marquant par ces deux noms la sagesse et la force de Dieu.[1]

N° 90. — Lavoirs d'airain. Salomon fit élever par Hiram, cet admirable ouvrier de Tyr, dix vaisseaux d'airain, soutenus par autant de bases carrées et d'airain. Chacune de ces bases avait cinq coudées de long (sept pieds et demi), quatre de large (six pieds), et six de haut (neuf pieds). Toutes ces bases étaient composées de diverses pièces fondues et fabriquées séparément. Voici quelle était leur forme : quatre colonnes carrées, disposées en carré de la distance que je viens de dire, recevaient dans deux de leurs faces, creusées à cet effet, les côtés qui s'y emboîtaient; or, quoiqu'il y eut quatre côtés à chacune de ces bases, il n'y en avait que trois de visibles, le quatrième étant appliqué près du mur : dans le premier de ces côtés était la figure d'un lion en bas-relief, dans le second celle d'un taureau, dans le troisième celle d'un aigle, et dans le quatrième celle d'un chérubin. Les colonnes étaient ouvragées de la même manière. Tout ce travail ainsi assemblé portait sur quatre roues de même métal; ces roues avaient une coudée et demie de diamètre, depuis le centre du moyeu jusqu'à l'extrémité des rais; les jan-

[1] 3, Rois, 7. — 2, Paral., 3, 4. — 8, Josephe, Antiq., 2.

tes des roues s'appliquaient parfaitement aux côtés de cette base, et les rais y étaient emboîtés avec une grande justesse. Les quatre coins de la base qui devait soutenir un vaisseau ovale, étaient remplis par le haut de quatre bras de plein relief qui sortaient les mains étendues, sur chacune desquelles il y avait une console où devait être emboîté le vaisseau; et les panneaux ou côtés sur lesquels étaient ces bas-reliefs de lion, d'aigle, etc., étaient si bien ajustés aux pièces qui remplissaient les coins, qu'il semblait que cet ouvrage ne fût que d'une seule pièce. Sur les dix bases, Salomon fit mettre les dix lavoirs ronds et de fonte comme le reste; chacun contenait quarante bâts d'eau (ce qui revient pour chaque bât à un pied cubique romain pesant quatre-vingts livres). Ils avaient quatre coudées de hauteur (6 pieds), et leur plus grand diamètre avait aussi quatre coudées. Ces dix lavoirs furent placés sur leurs dix bases ou socles dans le temple, cinq au nord et cinq au midi. Salomon avait choisi un champ près du Jourdain, dans une plaine entre Sochoth et Sarthan, pour y jeter en fonte tous les ouvrages d'airain. Cet endroit était à huit ou dix lieues de Jérusalem; il s'y trouvait beaucoup d'argile. Les dix lavoirs servaient à laver les entrailles et les pieds des animaux que les prêtres offraient en holocaustes, ce à quoi ils ne manquaient jamais, quoique déjà les Nathinéens les eussent lavés dans la piscine probatique.[1]

N° 91. — Maison du Conseil. Elle était située au midi du temple; c'est là que se tenait le conseil des anciens.[2]

N° 92. — Chambres du Temple, auxquelles on donnait aussi le nom de garde-meubles et réfectoires, ou demeures des gardes du temple. C'étaient des maisons à trois étages, situées au nord et au midi du temple, au nombre de trente, ayant vingt-cinq coudées en carré sur vingt de haut par chacune des

[1] 8, Josephe, Antiq., 2. — 2, Paral., 4. — 3, Rois, 7.
[2] 1, Paral. 26.

chambres des trois étages (vingt-sept pieds et demi sur trente). Elles étaient couvertes de bois de cèdre, et chacune avait sa couverture à part, en forme de pavillon ou tour de trente coudées carrées, dit Josephe (quarante-cinq pieds), et quarante coudées de haut (soixante pieds). Ces chambres étaient soutenues par deux colonnes dont la grosseur était de douze coudées (dix-huit pieds), et, par de grosses et longues poutres, on faisait joindre toutes ces chambres, n'en faisant qu'un seul corps de logis qui était fort solide; les plafonds étaient de bois de cèdre poli et enrichi de feuillage doré taillé dans le bois. L'ensemble de ces appartemens offrait un travail soigné et fini, qui était fort agréable. Les prêtres qui entraient en fonctions de semaine pour le service du temple, déposaient là leurs habits profanes et s'y revêtaient de leurs habits sacrés, qu'ils y rapportaient après le temps de leur service fini. C'est là que ces mêmes prêtres mangeaient la part qui leur revenait des hosties pacifiques.[1]

N° 93. — Mer d'Airain. C'était un vaisseau d'airain en forme de demi-rond, auquel on avait donné le nom de mer à cause de sa prodigieuse grandeur; car l'espace d'un bord à l'autre était de dix coudées (quinze pieds), et ses bords avaient trois pouces d'épaisseur; ils étaient renversés en dehors comme le bord d'une coupe. Cette mer avait cinq coudées de profondeur (sept pieds et demi) et était environnée d'un cordon de trente coudées (quarante-cinq pieds), mesure de sa circonférence. Au dessous du bord il y avait des moulures et des figures en relief qui l'entouraient; dix dans l'espace de chaque coudée, placées sur deux rangs superposés et jetés en fonte avec le vaisseau. Cette mer était soutenue par une base faite en manière de colonne torse en dix replis, dont le diamètre était d'une coudée (un pied et demi). Autour de cette colonne il y

[1] 1, Paral., 9 et 23. — Jérémie, 35. — Ézéchiel, 42, 44. — 1, Mach., 4. — 5, Josephe, Guerre, 14. — 8, Josephe, Antiq., 2, et 5, Guerre, 15. — Lévitiq., c. 10, ℣ 8 à 15.

avait douze bœufs d'airain, dont trois étaient tournés vers le nord, trois vers l'orient, trois vers le midi et les trois autres vers l'occident. Chaque groupe regardait du côté du point cardinal vers lequel il était tourné, de sorte que la coupe du vaisseau portait sur leur dos. Cette mer contenait deux mille bâts d'eau (chaque bât contient soixante-douze pintes), qui équivalent à deux mille pieds cubiques romains, pesant quatre-vingts livres chacun (plus de trois cents muids). Salomon fit mettre cette mer dans le parvis des prêtres (cette grande basilique où s'assemblait aussi le peuple), au côté droit du temple, vis-à-vis l'orient. Elle était destinée à laver les pieds et les mains des prêtres qui entraient dans le temple pour offrir les sacrifices.[1]

N° 94. — **Porte Neuve**, située au midi, dans le vestibule supérieur de la maison du Seigneur. C'est là que Jérémie, prédisant par ordre de Dieu la destruction de Jérusalem, parce qu'elle n'écoutait pas ses prophéties, fut pris par les grands et le peuple qui, assis à l'entrée de cette porte, dirent : « Cet homme mérite la mort parce qu'il a prophétisé contre cette ville. » Ce fut à cette même porte que le secrétaire Baruch lut aux grands et au peuple ce livre des menaces que Dieu faisait à Jérusalem, si elle continuait de lui être infidèle. En l'entendant ils en furent effrayés, se regardèrent avec étonnement, et dirent à Baruch : « Comment avez-vous pu recueillir toutes ces paroles de la bouche de Jérémie? — Il me les dictait toutes comme s'il les avait lues dans un livre, et moi j'écrivais dans le livre que je viens de vous lire. » Ils prévinrent le roi qui était dans son palais d'hiver, qui se fit apporter et lire le livre. Au bout de trois ou quatre pages il prit le canif du secrétaire, coupa une partie du livre et la jeta dans le feu près duquel il était, donna ordre à ses gardes d'arrêter Baruch et le prophète Jérémie; mais le Seigneur les cacha et ordonna à Jérémie de faire un autre livre et d'y ajouter bien d'autres choses, assurant

[1] Exode, 30, 31, 38. — 2, Paral., 4. — 3, Rois, 7. — 1, Paral., 18 et 25. — 5, Josephe, Antiq., 7, et 8, Antiq., 2. — 2, Paral., 4.

que, puisque le roi Joakim donnait un tel exemple au peuple, sa postérité ne serait pas assise sur le trône de David, et que son corps, privé de sépulture, serait jeté à la voirie. Cette porte neuve était comme les autres portes du temple, au nombre de dix, couverte de lames d'or jusqu'aux gonds. Elles étaient toutes à deux battans, de trente coudées de haut (quarante-cinq pieds) sur quinze de large (vingt-deux pieds et demi).[1]

N° 95. — Porte Sacrée, appelée aussi Porte d'Airain, parce qu'elle était recouverte de lames d'un airain de Corinthe, plus précieux que l'or et l'argent. Elle était située dans la partie intérieure du temple, dans le parvis des Juifs, au soleil levant. C'est devant cette porte, sur la place qui est devant la Porte des Eaux, qu'Esdras, prêtre et docteur, lut la loi de Dieu en présence de tout le peuple rassemblé, au retour de la captivité de Babylone. Ce fut devant cette porte que, lors de la guerre des Juifs contre les Romains, les principaux Juifs, sacrificateurs, pharisiens et autres firent observer aux séditieux que leur cause était injuste, etc. Ne pouvant rien gagner sur eux, ils envoyèrent demander des troupes au roi Agrippa et à Florus pour apaiser la sédition.[2]

N° 96. — Vestibule du Temple. Salomon fit faire devant le temple un vestibule qui en prenait toute la largeur. Il avait vingt coudées de long du nord au midi (trente pieds), et dix de large de l'orient à l'occident (quinze pieds et demi); il était de même hauteur que le temple, ayant cent vingt coudées de haut (cent quatre-vingts pieds). Tout l'intérieur était garni de lames d'or de bas en haut, y compris le plafond; ce qui jetait un éclat si vif que les yeux avaient peine à le soutenir, quoique la vue s'en trouvât flattée.[3]

[1] Jérémie, 26 et 36. — 5, Josephe, Guerre, 14.
[2] Esdras, 10. — Néhémias, 8. — 5, Josephe, Guerre, 14. — 2, Josephe, Guerre, 31.
[3] 3, Rois, 6. — 2, Paral., 3.

N° 97. — **Siége du Roi.** Salomon avait eu soin de faire préparer, dans la basilique ou parvis des Juifs, un endroit où les rois pussent être dignement placés. C'était là le siége qu'ils occupaient lorsqu'ils assistaient aux sacrifices.[1]

N° 98. — **Orchestre.** Par ordre de Salomon fut élevée une tribune dans le temple où se plaçaient les musiciens et les chantres qui, aux solennités, faisaient de la musique sacrée. Le roi David avait composé lui-même, en l'honneur de Dieu, ces morceaux de poésie sublime que nous appelons psaumes, et en faisait exécuter la musique dans le tabernacle de Sion. Son fils Salomon, voulant imiter ce grand roi, se plaisait à faire exécuter dans le temple les mêmes cantiques sacrés, composés avec tant d'âme par le roi prophète son père. Il y avait deux cent mille lévites, chantres et musiciens, et quarante mille instrumens de musique, tels que harpes, psaltérions, tympanons, nables, sistres, guitares, lyres, etc..., faits d'un métal composé d'or et d'argent, sans compter deux cent mille trompettes. Quand Ezéchias r'ouvrit les portes du temple, qu'Achaz son père avait fait fermer pour adorer les idoles sur toutes les places de Jérusalem, il commanda aux lévites de chanter les louanges de Dieu et de n'y employer que les paroles de David et du prophète Asaph. Les lévites s'étant prosternés adorèrent le Seigneur dans son temple; puis, obéissant aux ordres du roi, ils chantèrent les cantiques sacrés à la gloire du Seigneur![2]

(Zacharie lapidé vers l'an de la création 3143, 841 ans avant J.-C.)

N° 99. — **Tribune.** C'est là, entre le temple et l'autel, où fut lapidé Zacharie, fils du grand-prêtre Joïada, qui avait remis le roi Joas sur le trône. Tant que vécut le grand-prêtre, Joas demeura fidèle au Seigneur, il répara même le temple

[1] 2, Paral., 23. — Hieron., in 2, Paral., 23.
[2] Ézéchias, 40. — L. 4, Imitation de J.-C., c. 1. — 2, Paral., 5, 9. — 8, Josephe, Antiq., 2. — 2, Paral., 28 et 29. — 1, Paral., 14, 15, 16.

que l'impie Athalie avait ruiné et dépouillé pour orner celui de Baal. Une fois Joïada mort, les grands surent gagner, par leurs soumissions et leurs flatteries, l'esprit du roi Joas, et profitèrent de sa lâche complaisance pour abandonner le culte du Dieu de leurs pères et s'attacher à celui des idoles. Ce péché attira la colère de Dieu sur Jérusalem. Le Seigneur envoya des prophètes qui ne furent point écoutés. L'esprit de Dieu remplit donc le grand-prêtre Zacharie, qui dit aux grands : « *Pourquoi violez-vous les préceptes du Seigneur? cela ne vous sera pas avantageux. Et pourquoi l'avez-vous abandonné pour le porter à vous abandonner aussi?* » Les infidèles s'unirent ensemble contre le prophète *et le lapidèrent* dans le vestibule du temple par ordre du roi. Joas ne se souvint point des grandes obligations qu'il avait à Joïada, et fit tuer son fils, qui dit au moment de mourir : « *Dieu voit le traitement que vous me faites et vengera ma mort.* » En effet, à la fin de la même année, vint l'armée de Syrie qui tua tous les grands de Jérusalem, traita le roi Joas avec ignominie, et le laissa dans d'extrêmes langueurs. Ses serviteurs mêmes s'élevèrent contre lui, et, pour venger le sang du fils de Joïada, ils le tuèrent dans son lit; il ne fut pas enterré dans le tombeau des rois. Le Christ reprocha plus tard ce crime à leurs enfans, « *Serpens, race de vipères, achevez donc de combler*, leur disait-il, *la mesure des crimes de vos pères. Comment éviterez-vous d'être condamnés au feu de l'enfer si vous imitez leur malice qui les y a précipités?* Dans la disposition où je vous vois de mettre à mort celui que les prophètes vous ont annoncé, *je m'en vais vous envoyer des sages, des scribes, des prophètes, dit le Seigneur : vous tuerez les uns, vous crucifierez les autres, vous en fouetterez dans vos synagogues, et vous les persécuterez de ville en ville, afin que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre retombe sur vous, depuis le sang d'Abel le* JUSTE *jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, tué entre le vestibule et l'autel.*[1] »

[1] 2, Paral., 24. — Josephe, Antiq., 8. — Matthieu, 23.

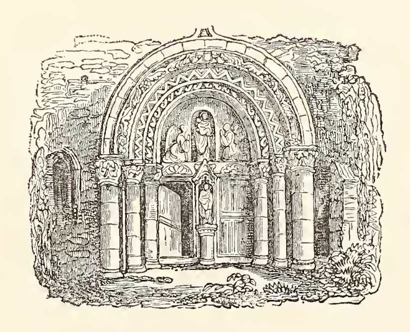
N° 100. — Ici on voulut lapider le Christ. Jésus enseignait dans le parvis des Juifs, qui était le lieu où se tenaient ordinairement les scribes et les pharisiens ses plus grands ennemis; après leur avoir prouvé qu'ils mourraient dans le péché, puisqu'ils en étaient esclaves, ne pouvant en être délivrés que par la foi qu'ils auraient en lui et qu'ils ne voulaient pas avoir, il leur fit observer que s'ils étaient, comme ils le disaient, les enfans d'Abraham, ils en devaient faire les œuvres et non celles du démon, en cherchant injustement à le faire mourir, lui qui leur disait la vérité; il les défia ensuite de le convaincre d'aucun péché. Il en reçut pour toute réponse qu'il était un samaritain, un homme possédé du démon, qu'il n'était pas plus grand qu'Abraham leur père et les prophètes. Il leur prouva clairement qu'il était le fils de Dieu, le Messie promis par les prophètes, dont Abraham eût bien désiré voir le jour; il finit par ces mots : « *En vérité, en vérité je vous le dis : je suis avant qu'Abraham fût au monde.* » *Ils prirent des pierres pour les lui jeter; mais Jésus se cacha et sortit du temple, passant au milieu d'eux,* parce que l'heure où il avait résolu de se livrer à eux n'était pas encore venue.[1]

C'est dans ce même parvis que Jésus, âgé de douze ans, resta au milieu des docteurs : aussi a-t-on mis sur le plan, sous le même numéro, le trait que rapporte ainsi saint Luc. Joseph et Marie revenus d'Egypte, où la fureur d'Hérode les avait obligés de se retirer, rentrèrent dans la ville de Nazareth, en Galilée, qui était le lieu de leur demeure ordinaire. Cependant l'enfant croissait et se fortifiait; il était rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui dans toute sa plénitude, se manifestant de jour en jour. Son père et sa mère allaient tous les ans à Jérusalem pour la fête de Pâques, afin d'adorer Dieu dans son temple. Lorsque Jésus fut âgé de douze ans, ils y allèrent suivant leur coutume et le menèrent avec eux. Après que l'octave de la fête fut accomplie, ses parens s'en retournèrent

[1] Jean, 8.

à Nazareth, et Jésus, qu'ils croyaient avec eux, demeura à Jérusalem. Ils firent une journée de chemin ; le soir ils le cherchèrent parmi leurs parens et les personnes de leur connaissance qui s'en retournaient avec eux ; mais ne l'ayant point trouvé, ils retournèrent le lendemain pour le chercher à Jérusalem, où étant allés dans le temple le troisième jour, ils le trouvèrent assis au milieu des docteurs, répondant aux questions qu'ils lui proposaient, les interrogeant à son tour, et tous ceux qui l'entendaient étaient surpris de sa sagesse et de ses réponses. Lorsque ses parens le virent ils furent remplis d'admiration ; sa mère lui dit : « Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? Nous vous cherchions, votre père et moi, étant tous deux fort affligés ? — Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne savez-vous pas qu'il faut que je me trouve partout où les intérêts de mon père m'appellent ? » Ils ne comprirent point le sens de ces paroles. Il s'en alla ensuite avec eux à Nazareth et il leur était soumis. Or, la sainte Vierge conservait dans son cœur le souvenir de toutes ces choses, et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.[1]

[1] Luc, c. 2, ℣ 40, 42.



QUATRIÈME PARTIE DU TEMPLE.

PARVIS DES GENTILS.

N° 101. — On donnait le nom de parvis des gentils à la quatrième partie du temple, qu'on appelait encore vestibule extérieur. Il fallait monter quatorze marches pour y entrer, de même qu'il en fallait aussi monter quatorze de celui-ci pour entrer au second qui était le parvis des Juifs, comme nous l'avons dit, et douze marches du second au troisième : on se trouvait alors dans un vaste espace uni. Après avoir monté cinq autres marches, on arrivait aux portes du temple qui ouvraient aux quatre points cardinaux. L'espace intérieur qui était à découvert était pavé de pierres de diverses couleurs, et le chemin qui conduisait au second temple avait à droite et à gauche une balustrade de pierres de couleurs variées, de trois coudées de haut (quatre pieds et demi), dont le travail était fort agréable ; on y voyait de distance en distance des colonnes sur lesquelles étaient gravés, en caractères grecs et romains, des préceptes de pureté et de continence pour faire connaître aux hommes impurs qu'ils ne devaient point entrer dans un lieu si saint ; le second temple ou parvis des gentils portait aussi le nom de Saint ; et quand on parlait des deux, souvent on disait les Saints. Les deux parvis étaient aussi entourés d'une vaste galerie, large de trente coudées (quarante-cinq pieds), haute de plus de soixante-dix (cent cinq pieds), et longue de quatre stades (cent vingt-cinq pas la stade), et de six y compris la tour Antonia qui faisait suite. Une colonnade de vingt-cinq coudées de haut (trente-sept pieds et demi) en marbre blanc d'une seule pièce, soutenait un lambris de bois de cèdre qui se prolongeait sur toute la longueur de la galerie ; il était magnifique et si bien travaillé qu'il

n'avait point besoin, pour être agréable à la vue, de sculpture ni de peinture. C'était en cette belle galerie que se trouvaient placées aux quatre points cardinaux les quatre grandes et magnifiques portes de bronze couvertes de lames d'or, hautes de trente coudées (quarante-cinq pieds) sur quinze de large (vingt-deux pieds et demi). Dans ce parvis pouvaient entrer tous les Juifs, même ceux qui n'avaient pas la pureté légale, ainsi que tous les étrangers. C'est de là que le Christ chassa deux fois les vendeurs. La première fois ce fut après le miracle des noces de Cana; lorsqu'il revenait avec sa mère de Capharnaum à Jérusalem pour célébrer la Pâque, ayant trouvé dans le temple des gens qui vendaient des bœufs, des moutons, des colombes pour les sacrifices, ainsi que des changeurs assis aux comptoirs qu'ils y avaient établis pour changer les monnaies étrangères, il fit une espèce de fouet avec des cordes et les chassa tous du temple, ainsi que les moutons et les bœufs; il jeta par terre l'argent des changeurs et renversa leurs comptoirs, disant à ceux qui vendaient des colombes: « Otez tout cela d'ici et ne faites pas une maison de trafic de la maison de mon père. » La seconde fois ce fut le lendemain du jour où il fit son entrée solennelle à Jérusalem: étant entré dans le temple, il en chassa encore les vendeurs; il ne permettait point qu'on fît aucun transport par le temple et qu'on en fît un passage. C'est encore dans ce parvis que, revenant un jour fort matin de la montagne des Oliviers, où il avait passé la nuit, il était assis, intruisant le peuple rassemblé autour de lui, quand les scribes et les pharisiens lui amenèrent une femme surprise en adultère. «Moïse a ordonné dans la loi de lapider les adultères. Quel est votre sentiment? Que ferons-nous de celle-ci?» Ils disaient cela pour le tenter, afin de l'accuser de cruauté s'il la condamnait à mort, ou de contravention à la loi s'il lui conservait la vie; mais Jésus se baissant écrivait avec son doigt sur la terre. Comme ils continuaient de l'interroger, il se releva et leur dit: « *Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre.* » Puis, se baissant de nouveau, il continua

d'écrire sur la terre. Quand ils l'entendirent parler ainsi, se sentant la conscience coupable, ils se retirèrent tous l'un après l'autre, depuis les vieillards jusqu'aux plus jeunes. Alors Jésus, se relevant, dit à la pauvre femme : « Où sont vos accusateurs? Personne ne vous a-t-il condamnée? — Non, Seigneur. — *Je ne vous condamnerai pas aussi; allez-vous-en et ne péchez plus à l'avenir.* »[1]

Le lendemain de son entrée solennelle à Jérusalem le Christ se trouvait dans ce parvis et la foule l'entourait; quelques gentils qui étaient venus à la fête s'adressèrent à l'apôtre Philippe, et lui dirent : « Nous voudrions bien voir Jésus? » Philippe en fit part à André et tous deux le dirent à Jésus qui répondit qu'en effet l'heure était venue où le Christ devait être glorifié, quoiqu'il ne fût venu que pour sacrifier sa vie et glorifier son père en sauvant les hommes par sa mort; ce en quoi il invitait ses disciples à l'imiter. Cette idée de la mort, pensant au peu de soin que les hommes ont d'en recueillir le fruit, lui fit dire : « Mon âme est troublée; dirai-je : Mon père, sauvez-moi de cette heure-là? Non, c'est pour cette heure-là que je suis venu. Je dirai seulement : Mon père, glorifiez mon nom. » A l'instant une voix se fit entendre du ciel, qui dit : « Je l'ai déjà glorifié et je le glorifierai encore. » Plusieurs des personnes qui étaient là disaient : « C'est un coup de tonnerre. » Les autres : « Non, c'est un ange qui lui a parlé. » Jésus répondit : « Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre, mais c'est pour vous, etc. »[2]

Parties du Parvis des Gentils.

(Ce fait de deux Juifs arriva vers 3947 de la création, 37 ans avant J.-C.)

N° 102. — AIGLE D'OR. Entre les ouvrages profanes qu'Hérode-le-Vieux avait fait faire à Jérusalem, on remarquait sur le

[1] Ézéchiel, 40. — 5, Josephe, Guerre, 14, et 8, Antiq. 2. — L. 2, contrà Apionem. — 3, Rois, 8. — Jean, 2. — Matthieu, 21. — Marc, 11. — Jean, 8.
[2] Josephe, l. 2. — Contrà Apionem. — Jean, c. 12.

portail du temple un aigle d'or d'une grandeur extraordinaire et d'un très grand prix. Les Juifs ne le supportaient qu'avec peine, vu que leur loi défendait de mettre dans le temple la figure d'aucun animal. L'âge avancé d'Hérode (soixante-dix ans), la cruelle maladie qu'il avait, diminuant de jour en jour ses forces, le bruit courut qu'il était à toute extrémité; deux Juifs, Judas, fils de Sariphée, et Mathias, fils de Magalothe, qui avaient un grand crédit parmi les jeunes gens, saisirent cette occasion pour leur persuader de venger les coutumes de leurs ancêtres et d'arracher l'aigle. Les jeunes gens les crurent et ils osèrent, à la vue d'une grande multitude de peuple assemblée dans le temple, attacher, en plein midi, de gros câbles à cet aigle, l'arracher et le mettre en pièces à coups de hache. Le commandant des troupes royales n'en eut pas plutôt avis qu'il accourut avec un assez grand nombre de gens de guerre; il craignait que ce ne fût le commencement d'une sédition: comme il ne trouva qu'une troupe en désordre, il la dissipa sans peine. Une quarantaine de jeunes gens résistèrent, on les prit et on les mena au roi avec Judas et Mathias; après les plus sanglans reproches de la part d'Hérode, et les réponses les plus hardies de la part des jeunes gens, Hérode, dans sa colère, fit brûler vifs Judas, Mathias et ceux qui avaient arraché l'aigle. Il fit trancher la tête aux autres. Archélaüs, fils d'Hérode, lui ayant succédé, quelques Juifs demandèrent vengeance de la mort des jeunes gens brûlés par l'ordre d'Hérode, à cause de l'aigle arraché; ils excitèrent une sédition qui obligea Archélaüs d'en faire tuer trois mille.[1]

(Héliodore et Onias, vers l'an de la création 2788, 1196 avant J.-C. — Pilate, 39 ans depuis J.-C.)

N° 103. — Trésor sacré, appelé en hébreu Corban ou Corbona; c'était un coffre-fort ou tronc placé dans le parvis des gentils, où l'on conservait l'argent des oblations

[1] 17, Josephe, Antiq., 8 et 11. — 1, Josephe, Guerre, 21, et 2, Guerre, 2.

volontaires, destiné aux frais des sacrifices et à l'entretien des pauvres. Ce fut dans ce tronc que le roi Joas prit l'argent nécessaire pour faire au temple les réparations négligées depuis si long-temps. Séleucus, roi de Syrie, ayant appris, par le méchant Simon, garde du temple, qu'il y avait de grandes sommes d'argent, d'innombrables richesses dans le trésor sacré dont il pouvait aisément se rendre maître, envoya Héliodore qui, en présence du grand-prêtre, lui dit qu'il était venu de la part de son maître, roi de Syrie, pour lui demander les trésors du temple. Onias, surpris de cette demande, lui répondit qu'il ne pouvait les donner, parce que c'étaient des dépôts sacrés qui devaient servir à l'entretien des veuves et des orphelins. Héliodore insista fort, disant qu'il fallait obéir aux ordres du roi ; le grand-prêtre et toute la ville furent dans une étrange consternation ; ils étaient tous en prières et en larmes, conjurant le Seigneur de ne pas permettre que ceux qui avaient cru à la sûreté de son temple, pour y mettre leur bien, fussent trompés. Dieu fut touché de leurs prières et de leurs larmes, et donna des marques bien sensibles de sa toute-puissance. Lorsqu'Héliodore entra dans le temple pour exécuter les ordres du roi, une vertu invisible se fit sentir aux soldats qui l'accompagnaient : tous tombèrent saisis de crainte. Il parut en même temps dans le temple un homme à cheval qui renversa Héliodore et le foula aux pieds, et deux jeunes hommes fort beaux l'environnèrent et le frappèrent de verges sans relâche, et le chassèrent enfin du temple. Un cri d'allégresse et de bénédiction s'éleva de toute la ville vers le ciel. On eut recours à la piété du grand-prêtre pour le prier d'avoir compassion d'Héliodore et de vouloir bien invoquer le Très-Haut pour lui. Le grand-prêtre offrit pour sa guérison une hostie salutaire, et, pendant qu'il faisait sa prière, les mêmes jeunes hommes se présentèrent à Héliodore et lui dirent : « Rendez grâces au grand-prêtre Onias, car le Seigneur vous a donné la vie à cause de lui. » Puis ils disparurent. Héliodore, après avoir offert une hostie à Dieu, rendit grâces à Onias, alla rejoindre ses troupes et

retourna vers son roi, qui lui demanda qu'est-ce qu'il fallait envoyer à Jérusalem? « Si vous avez quelqu'ennemi, répondit Héliodore, envoyez-le en ce lieu, et il vous reviendra déchiré de coups, s'il revient; car celui qui habite au ciel est lui-même présent en ce temple, il en est le protecteur, et il frappe de plaies et fait périr ceux qui y viennent pour faire du mal. » Pilate, étant gouverneur de Judée, eut la témérité de vouloir prendre l'argent de ce corban pour faire conduire dans la ville, par des aquéducs, de l'eau dont les sources en étaient éloignées de quatre cents stades; le peuple s'en émut tellement, que de tous côtés arrivaient des plaintes à Pilate; et comme il prévoyait une sédition, il donna ordre à ses soldats de quitter leurs habits de guerre, de s'habiller comme le peuple, de se mêler avec lui, de le charger, non à coups d'épée, mais à coups de bâton aussitôt qu'il leur en donnerait le signal, ce qu'il fit. Beaucoup de Juifs périrent, soit par les coups, soit suffoqués par la foule qui fuyait, et la sédition s'apaisa. Les Romains pillèrent cependant ce trésor sacré, lors du siége de Jérusalem. C'est là que fut tué Lysimaque. Le Christ enseigna en cet endroit qu'il était la lumière et le principe du monde, et annonça aux Juifs qu'il mourrait en croix. C'est en ce lieu qu'il loua la pauvre veuve qui mit deux petites pièces de monnaie dans le tronc, et il dit à ses disciples: « En vérité, cette pauvre veuve a plus donné que toutes les personnes riches, dont plusieurs ont mis de fortes sommes: c'était leur superflu; mais cette femme a donné tout ce qui lui restait pour vivre. » Enfin le roi Agrippa fit suspendre au dessus de ce corban la chaîne que l'empereur Caïus lui avait donnée, et qui était du même poids que la chaîne de fer dont Tibère n'avait pas eu honte d'enchaîner ses mains royales, afin qu'étant ainsi exposée aux yeux de tout le monde, on pût y voir un exemple frappant des changemens de la fortune, et apprendre que, lorsqu'elle a fait tomber les hommes des honneurs dont ils jouissaient, Dieu peut les relever et les rétablir dans une plus grande prospérité. Il n'y avait personne qui ne connût, par cette chaîne consacrée dans le temple,

qu'Agrippa avait été mis en prison, contre le respect dû à sa naissance, pour une chose assez légère ; il n'en était pas seulement sorti glorieusement, mais était même monté sur le trône ; parce qu'il arrive souvent que, comme les puissances les plus élevées tombent, celles qui étaient tombées se relèvent avec plus de gloire !!! Lors du siége de Jérusalem par Tite, les plus riches Juifs avaient porté à la trésorerie ce qu'ils avaient de précieux, argent, bijoux, etc. Quelques sacrificateurs se retirèrent sur le haut du mur du temple, dont l'épaisseur était de huit coudées (au moins douze pieds), et de là se défendaient avec des broches qui étaient dans le temple, au lieu de dards, et avec du plomb au lieu de pierres. Les Romains mirent le feu à la trésorerie, et les richesses immenses qui y étaient furent consumées.[1]

(An de la création 3241, 743 avant J.-C. — Le fait d'Ézéchias arriva en l'an 3256, 728 avant J.-C.)

N° 104. — HORLOGE D'ACHAZ. Ce roi, qui avait abandonné Dieu pour le culte des idoles auxquelles il avait consacré son fils, le faisant passer par le feu, fit faire un cadran du bronze de l'autel des holocaustes. Sept cent vingt-huit ans avant Jésus-Christ, le roi Ezéchias étant tombé dangereusement malade, le prophète Isaïe vint le trouver de la part de Dieu, et lui dit : « *Mettez ordre à votre maison ; car vous ne vivrez pas davantage et vous allez mourir.* » Alors Ezéchias se tournant vers la muraille pour se recueillir, pria le Seigneur avec abondance de larmes, lui représentant comme il lui avait été toujours fidèle et qu'il ne laissait pas d'enfans en qui pussent s'accomplir les promesses que le Seigneur avait faites à David. Avant qu'Isaïe

[1] 2, Paral., 24. — 4, Rois, 12. — 2, Mach., 3. — Marc, 7. — Matthieu, 27. — Paral.. 26. — Sophonie, 1. — 2, Mach., c. 11, ℣ 7, 8. — 2, Mach., c. 15, ℣ 30, 36. — 2, Josephe, Guerre, 14. — Jean, 8. — Marc, 12. — Luc, 21. — 2, Josephe, Guerre, 15, 16, et 19, Antiq., 5, et 18, Antiq., 7, 8, 9. — 3, Rois, 7. — 6, Josephe, Guerre, 29, et 2, Guerre, 5.

eut passé la moitié du vestibule, Dieu, touché des larmes du roi, dit à Isaïe : « Retournez et dites à Ezéchias, chef de mon peuple : vous allez être guéri, vous irez en trois jours au temple du Seigneur, et j'ajouterai encore quinze années aux jours de votre vie ; de plus, je vous délivrerai, vous et votre ville, des mains du roi des Assyriens, et je vous protégerai à cause de moi-même et en considération de David, mon serviteur. — Quel signe aurai-je que le Seigneur me guérira et que j'irai dans trois jours au temple? — Voulez-vous que l'ombre du soleil s'avance de dix lignes ou qu'elle retourne en arrière de dix degrés, dit Isaïe? — Que le Seigneur la fasse retourner en arrière de dix degrés. » Isaïe pria, et l'ombre retourna en arrière, sur le cadran d'Achaz, de dix degrés par lesquels elle était déjà descendue. (V. le N° 206.)[1]

N° 105. — Porte Septentrionale, enrichie d'or, comme toutes les autres portes du temple, ayant les mêmes dimensions (quarante-cinq pieds de haut sur vingt-deux et demi de large). L'Écriture et Josephe en parlent quelquefois.[2]

N° 106. — Porte du Midi. Mêmes ornemens que la précédente ; l'Écriture et Josephe en font mention en divers endroits.[3]

N° 107. — Porte Occidentale. Pareille aux deux autres ; les paralipomènes l'appellent porte du Fondement.[4]

N° 108. — Porte Orientale, que l'Écriture appelle porte *Sur,* porte *Seïr,* porte du *Roi* et *Belle Porte.* Elle était la plus

[1] 4, Rois, 16 et 20. — Ecclésiastiq, 48. — 10, Josephe, Antiq., 1, 2, 3. — Isaïe, 38. — 4, Rois, 20.
[2] 1, Paral., 26. — 5, Josephe, Guerre, 14.
[3] 1, Paral., 26. — 5, Josephe, Guerre, 14.
[4] 1, Paral., 26. — 2, Paral., 23.

grande, la plus haute, la plus belle de toutes les portes du temple, dont elle était l'entrée principale. Cette porte était de bronze comme les autres ; ses deux battans ainsi que leurs poteaux étaient recouverts de lames d'or. On voyait, au dessus, des pampres de vigne de la grandeur d'un homme, où pendaient d'énormes grappes de raisin ; le tout était d'or. Elle était si lourde que vingt hommes suffisaient à peine pour la pousser. Quoique fermée de grosses serrures, de barres de fer, d'énormes verroux qui entraient bien avant dans le seuil qui était d'une seule pierre, il arriva à deux différentes époques que cette porte s'ouvrit toute seule, au grand étonnement de la ville entière. La première fois fut le jour des *Palmes* ou des Rameaux, quand le Christ fit son entrée solennelle à Jérusalem, monté sur un ânon ; la seconde, avant que les Romains, commandés par Tite, ne donnassent l'assaut : ils ne faisaient encore que cerner la ville. Lors de la captivité de Babylone elle fut brûlée. Au retour, le roi Joatham la fit réparer. C'est par cette porte qu'un jour Pierre et Jean montaient au temple pour assister à la prière de la neuvième heure. Il y avait un homme boiteux dès sa naissance (il avait alors plus de quarante ans), que l'on portait et que l'on mettait tous les jours à la porte du temple qu'on appelle la Belle Porte, afin qu'il demandât l'aumône à ceux qui y entraient. Cet homme, voyant Pierre et Jean qui allaient entrer dans le temple, les priait de lui donner quelqu'aumône, et Pierre, arrêtant la vue sur ce pauvre, lui dit : « Regardez-nous bien. » Il le fit attentivement espérant recevoir quelque chose d'eux. Mais Pierre lui dit : « Je n'ai ni or ni argent ; mais ce que j'ai je vous le donne. Levez-vous, au nom de Jésus-Christ de Nazareth, et marchez. » L'ayant pris en même temps par la main droite il le leva. Aussitôt ses jambes et ses pieds s'affermirent, et, faisant un saut, il se tint debout et marcha ; en sorte qu'il entra avec eux dans le temple, marchant, sautant et louant Dieu. Tout le peuple le vit marcher et l'entendit louer Dieu de sa guérison. Et reconnaissant *tous* que c'était celui-là même qui avait coutume d'être à la belle porte du temple pour demander l'au-

mône, ils furent remplis d'admiration et d'étonnement de ce qui lui était arrivé.[1]

N° 109. — Tours des Trompettes. Ces deux tours étaient fort élevées et situées sur les deux angles occidentaux du temple. C'était du haut de ces tours que les prêtres sonnaient de deux trompettes d'argent (les cloches n'étaient pas en usage) pour convoquer le peuple au temple, afin de lui annoncer les jours de solennités, de sabbat, les calendes des premiers jours du mois, les jeûnes, etc. Josephe dit qu'il y avait vingt mille trompettes pour le service du temple, telles que Moïse les avait ordonnées.[2]

(An 32 de J.-C.)

N° 110. — Femme adultère. C'est ici que le Christ écrivit avec son doigt sur la terre, fit rougir les accusateurs de cette femme, et la renvoya absoute, comme il est dit au N° 101.[3]

(Ans 30 et 33 de J.-C.)

N° 111. Vendeurs chassés. — C'est de cet endroit du temple que le Christ, le visage resplendissant et les yeux animés de sa divinité, dit saint Jérôme, chassa deux fois les vendeurs et les acheteurs qui s'étaient placés en ce lieu appelé Parvis des Gentils, comme il est marqué N° 101.[4]

Depuis le N° 75 jusqu'ici nous n'avons parlé que du temple et de ses diverses parties ; avant d'achever ce qui reste à dire

[1] 1, Paral., 9 et 26. — Néhémias, 3. — 4, Rois, 11 et 15. — 2, Paral., 27. — Luc, c. 19, ℣ 29, etc. — 6, Josephe, Guerre, c. 26, 28, 31. — Act. Apôtres, c. 3 et 4.

[2] Néhémias, 10. — 5, Josephe, Guerre. — 14, Josephe, Antiq., 2.

[3] Jean, 8.

[4] Jean, 2. — Matthieu, 21. — Hieron., ibid.

de la Fille de Sion ou cité inférieure, je crois convenable de donner une notice sur le roi Salomon, en faveur des personnes qui pourraient ne le pas connaître, et qui, d'après ce qui vient d'être dit de la magnificence de ses travaux, seront bien aises de savoir d'une manière plus particulière ce qui le concerne.

(Sacré l'année 2969 de la création, 1015 avant J.-C.)

Salomon, fils de David, ce roi, si chéri de Dieu, quand il monta sur le trône à la mort de son père, qui arriva vers l'an 2970 depuis la création du monde, environ mille quatorze ans avant la venue de Jésus-Christ sur la terre, eut pour premier soin d'aller à la colline de Gabaon offrir à Dieu en holocauste mille victimes sur l'autel d'airain que Moïse avait fait construire dans le désert et qui était encore là. Cette manière d'agir fut si agréable à Dieu, qu'il lui apparut en songe pendant la nuit, et lui dit : « Que, pour récompense de sa piété, il lui accorderait le don qu'il lui demanderait. » Salomon répondit : « Seigneur, vous avez agi avec une grande miséricorde envers David mon père. Vous m'avez fait monter sur son trône, moi qui ne suis encore qu'un jeune enfant qui ne sait de quelle manière se conduire, me trouvant au milieu d'un peuple innombrable, à la tête d'une grande multitude. Je demande que vous me donniez un cœur docile et une sagesse suffisante pour conduire avec prudence et gouverner dans la justice un peuple si nombreux. » Cette demande plut tellement à Dieu qu'il lui dit : « Puisque vous n'avez point désiré que je vous donne ni un grand nombre d'années, ni de grandes richesses, ni la vie de vos ennemis, mais que vous m'avez demandé la sagesse pour discerner ce qui est juste, non seulement je vous accorde un cœur si plein de sagesse et d'intelligence que nul homme, ni avant ni après vous, ne pourra vous être comparé, mais j'y ajoute encore les richesses et la gloire, et aucun roi des siècles passés ne vous aura égalé. »

Salomon vint à Jérusalem devant l'arche d'alliance offrir à Dieu des victimes en action de grâce d'un aussi précieux don, qui fut pour lui d'une haute importance pendant sa vie, et lui servit bientôt à prononcer un jugement sensé dans une affaire difficile dont j'ai cru devoir rapporter ici le trait. Deux femmes vinrent le trouver; l'une, qui paraissait fort touchée du tort qu'on lui avait fait, lui dit : « Je vous prie, Seigneur, rendez-moi justice. Nous étions, cette femme et moi, dans une même maison ; je suis accouchée dans la même chambre où elle était; elle est accouchée aussi trois jours après moi. Nous étions ensemble, et il n'y avait dans cette maison que nous deux. Le fils de cette femme est mort pendant la nuit; elle l'a étouffé en dormant. Et se levant dans le silence d'une nuit profonde, pendant que je dormais elle m'a ôté mon fils que j'avais à mon côté , et, l'ayant pris auprès d'elle, elle a mis auprès de moi son fils qui était mort. M'étant levée le matin pour allaiter mon fils, il m'a paru qu'il était mort, et le considérant avec plus d'attention au grand jour, j'ai reconnu que ce n'était point le mien. » L'autre femme répondit : « Ce que vous dites n'est point vrai; mais c'est votre fils qui est mort et le mien est vivant. » La première reprit en disant: « Vous mentez, car c'est mon fils qui est vivant et le vôtre est mort. » Elles disputaient ainsi devant le roi. Alors il dit: « Celle-ci prétend que son fils est vivant et que le vôtre est mort. Et l'autre répond : Non, c'est votre fils qui est mort et le mien est vivant. » Le roi ajouta: « Apportez-moi une épée, » puis il dit à ses gardes : « Coupez en deux cet enfant qui est vivant, et donnez-en la moitié à l'une et la moitié à l'autre. » Alors la femme, dont le fils était vivant, dit au roi (car ses entrailles furent émues *de tendresse* pour son fils) : « Seigneur, donnez-lui, je vous supplie, l'enfant vivant et ne le tuez point. » L'autre reprenait: « Qu'il ne soit ni à vous ni à moi; mais qu'on le divise *en deux.* » Alors le roi prononça *cette sentence* : « Donnez à celle-ci l'enfant vivant et ne le tuez point, car c'est elle qui est sa mère. » Tout Israël ayant su la manière dont le roi avait jugé cette affaire, eut de la crainte et du respect pour lui, voyant que la

sagesse de Dieu était en lui pour rendre justice. Salomon avait une sagesse et une prudence si extraordinaires qu'elles surpassaient celles de tous les Orientaux et des plus renommés des Egyptiens qui y excellaient. Son esprit était capable de s'appliquer à autant de choses qu'il y a de grains de sable sur le rivage de la mer, dit l'Esprit Saint. (3, Rois, ỳ. 29.) Il composa trois mille paraboles et fit cinq mille cantiques, étant plus habile que les quatre enfans de Mahol, très célèbres en ce temps-là pour la musique et la poésie. Il fit un traité d'histoire naturelle qui s'étend depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, ayant une parfaite connaissance de la nature et de la propriété des plantes. Il le continua par les animaux de la terre, les oiseaux, les reptiles et les poissons. La reine de Saba, que l'historien Josephe appelle Nicaulis, reine d'Egypte et d'Ethiopie, était une excellente princesse[1] qui, ayant entendu parler de la sagesse et de la vertu de Salomon, désira voir si ce qu'en publiait la renommée était véritable; elle ne craignit point de venir de l'Arabie-Heureuse.[2]

La reine de Saba régnait sur ces deux pays, cela n'est pas douteux, l'historien Josephe le prouve : il l'appelle très puissante; puis, viennent le confirmer encore les richesses immenses qu'elle apporta à Jérusalem. Du temps du Christ, il

[1] 3, Rois, 3, 4. — 8, Josephe, Antiq., 2. — 3, Rois, 10. — 8, Josephe, Antiq., 2.

[2] La chaîne de montagnes, de cent quarante-huit lieues de long, du nord au sud-ouest, qui sépare l'Arabie-Pétrée, plus rapprochée de la Judée que l'Arabie-Heureuse qui est plus au sud-est; cette chaîne, dis-je, qui est la frontière de l'Arabie-Heureuse, est à quatre-vingt-quinze lieues de Jérusalem. L'Arabie-Heureuse, coupée, à cent lieues de là, par une seconde chaîne parallèle à la première et presque de même longueur, s'étend encore à environ trois cents lieues au-delà. Sa longueur du nord-ouest au sud-est est aussi d'environ trois cents lieues; sa largeur, depuis la mer Rouge qui est au sud-ouest, près le golfe de Perse, au nord-est, est de plus de deux cents lieues. La reine de Saba (Voir le N° 223) venait du fond de l'Arabie-Heureuse, dit l'histoire, ce qui suppose, par rapport à Jérusalem, que c'était de la partie la plus éloignée. Sans parler des deux chaînes de montagnes que la reine dut traverser, qu'on juge du chemin qu'elle eut à faire, par des sables brûlans et un soleil d'Asie, pour arriver à Jérusalem! Elle fit la même longueur de chemin que nous aurions à faire pour nous rendre de Nantes à Jérusalem, c'est à dire cinq cents lieues (Isaïe, 60).

régnait sur l'Éthiopie une reine du nom de Candace, dont l'eunuque, s'en retournant de Jérusalem, lisait sur son char le prophète Isaïe; il fut rencontré et baptisé par saint Philippe. Mais dans le nombre d'années qu'il y eut entre l'existence de ces deux reines (mille quatorze ans) les choses avaient bien changé de face. Au reste, le nom de Candace, dit dom Calmet, était commun aux reines d'Éthiopie, comme celui de Pharaon aux rois d'Egypte. Isaïe dit de Jérusalem, figure de l'Eglise : « Vous serez inondée par une foule de chameaux, par les dromadaires de Madian et d'Epha. Tous viendront de Saba vous apporter l'or et l'encens, et ils publieront les ouvrages du Seigneur. » Salomon était la figure du Christ. (*Reges Arabum et Saba donæ adducent.* Ps. 71.) Cette reine venait aussi pour s'éclairer avec Salomon sur plusieurs choses. Elle arriva à Jérusalem dans un équipage et avec une suite dignes d'une si grande reine. Elle avait des chameaux chargés d'or, de pierres précieuses et de parfums. Salomon la reçut avec tout l'honneur qui lui était dû, et lui donna la solution de ses doutes avec tant de facilité, qu'au premier mot du roi elle se vit éclairée sur tous ses problêmes. Une capacité si extraordinaire la remplit d'étonnement; elle avoua reconnaître qu'on ne lui avait pas dit la moitié de la vérité sur Salomon. Elle ne se lassait point de l'admirer dans la grandeur des bâtimens, dans leur magnificence, l'économie d'une telle maison et le bel ordre qui y régnait. Mais rien ne la surprit plus que la beauté du palais de la forêt du Liban, et la somptuosité des festins que le roi y donnait souvent. Quand elle vit le service de la table, les diverses classes de ceux qui servaient, la magnificence de leurs habits, auxquels rien ne pouvait être comparé ; les appartemens des officiers, la quantité de sacrifices que l'on offrait tous les jours à Dieu; le soin, la piété des sacrificateurs et des lévites dans les fonctions de leur ministère, elle fut tellement étonnée qu'elle paraissait toute hors d'elle-même. Elle donna à Salomon cent vingt talens d'or, plus de sept millions (V. le N° 82, pour talent), une quantité infinie de parfums et de pierres précieuses. Jamais depuis il n'en fut tant apporté à Jérusalem.

Salomon, de son côté, lui donna tout ce qu'elle désira et ce qu'elle lui demanda, outre les présens qu'il lui fit de lui-même avec une magnificence royale. Cette princesse s'en retourna sans qu'il se pût rien ajouter à la satisfaction qu'elle avait reçue, disant à Salomon : « Heureux ceux qui sont à vous ! Heureux vos serviteurs qui jouissent toujours de votre présence et qui écoutent votre sagesse ![1]

La haute réputation de Salomon qui avait attiré à Jérusalem cette puissante reine, s'étendait par toute la terre ; à tel point que plusieurs rois ne pouvant ajouter foi à ce qu'on en disait, désiraient le voir pour s'en assurer, et lui témoignaient, par les grands présens qu'ils lui faisaient, l'estime particulière qu'ils avaient pour lui. Ils lui envoyaient des vases d'or et d'argent, des robes de pourpre, toutes sortes de parfums, des chariots, des mulets, et de si beaux chevaux qu'ils ne pouvaient douter qu'ils ne lui fussent fort agréables.

Ceux qui les montaient en faisaient remarquer encore davantage la beauté ; car c'étaient des jeunes gens d'une très belle taille, vêtus de pourpre tyrienne, armés de carquois, et qui portaient de longs cheveux couverts de papillotes d'or qui faisaient paraître leurs têtes tout éclatantes de lumières quand le soleil les frappait de ses rayons. Cette troupe si magnifique accompagnait le roi tous les matins lorsque, selon sa coutume, il sortait de la ville, vêtu de blanc et sur un superbe char, pour aller à une maison de campagne à cent vingt stades de Jérusalem ; on la nommait Hettan ou Itham. Le roi s'y plaisait beaucoup parce qu'il y avait de fort beaux jardins, de belles fontaines, et que la fraîcheur et la fertilité de la terre rendaient cette campagne délicieuse. Roboam en fit une ville qu'il appela Etam. L'air royal et céleste qui paraissait habituellement en toute la personne de Salomon, était, en cette circonstance, si majestueux et si doux que, malgré les lois du respect, les peuples, transportés d'admiration en le voyant, l'appelaient chacun son bien-aimé, et tous, d'une voix unanime, le bien-

[1] Isaïe, 60. — 2, Paral., 8. — 3, Rois, 10. — 8, Josephe, Antiq., 2.

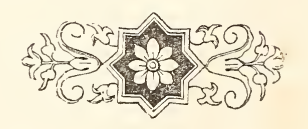
aimé de l'univers! Ce prince fit une action trop remarquable pour n'être pas citée. Désirant répondre aux acclamations de cette ville, trop aimable pour n'être pas aimée, et pour lui témoigner sa reconnaissance, il écrivit au milieu de son char: *Je t'aime, ô ma chère Jérusalem!* Et ce fut en grands caractères, formé de diamans et de diverses pierres si lumineuses, qu'il semblait que c'étaient des lettres de flamme; l'amour et la charité vivante qui composaient cette écriture faisaient entendre que le roi jouissait d'un bonheur peu commun parmi les princes, celui de ne rien devoir à ses amis, et d'aimer autant qu'il était aimé.[1]

Salomon équipa une flotte à Asiongaber, sur la mer Rouge, montée par d'excellens marins, qui, avec celle d'Hiram, roi de Tyr, faisait les voyages d'Ophir ou de la Terre-d'Or, et qui, tous les trois ans, lui rapportait de l'or et de l'argent à l'infini: six cent soixante-six talens d'or une fois, quatre cent vingt une autre (quatre cent vingt talens font près de trente millions), sans compter les pierres précieuses, le bois de pin le plus rare et le plus beau qu'on eût encore vu, dont il fit faire des balustrades au temple et à son palais, des harpes, des lyres, etc... Le bois de pin ressemblant à celui du figuier, était, dit-on, un peu plus blanc. Ajoutons encore les présens en lingots d'or des rois d'Arabie. Ces mêmes rois, diverses autres nations et les marchands apportaient annuellement encore un tribut en or et en argent au roi Salomon, qui donna vingt villes au roi de Tyr, en reconnaissance de tout ce qu'il lui avait fourni pour le temple et ses palais. Il fit faire aussi de nouveaux murs, tours et bastions, les anciens ne lui paraissant pas assez dignes de la réputation d'une telle ville; il fit combler la vallée de Mello qu'il garnit de maisons qui lui coûtèrent des sommes immenses. Il bâtit ensuite Azor ou Héser et Magedon, deux villes de premier ordre. Il rebâtit entièrement Gazara ou Gaser, ville que Pharaon avait donnée en dot à sa fille en la mariant à Salomon; et, près de là, Bethacor ou Bethoron,

[1] 2, Paral., 11.

Baleth ou Banlath et quelques autres villages propres aux divertissemens et à la promenade, l'air y étant fort pur, la terre y produisant d'excellens fruits, et les eaux y étant limpides et délicieuses. Cet heureux prince, qui pensait à tout, fit encore bâtir une grande ville au bout du désert de Syrie, afin de procurer, à ceux qui traversaient cette vaste solitude, les choses nécessaires, tout manquant en ce pays aride, et surtout l'eau. Il la fit enfermer de fortes murailles et la nomma Thamador; les Grecs l'appelèrent Palmyre. Salomon rendit tributaires tous les enfans des peuples que les Israélites n'avaient pu détruire. Ainsi, les Amorrhéens, les Hétéens, les Phérézéens, les Hévéens, les Jébuséens qui étaient restés dans le pays, lui donnaient, comme tribut, chaque année, un certain nombre d'esclaves chargés des corvées et ouvrages pénibles, surtout de cultiver la terre; car il ne voulut point qu'aucun des enfans de son peuple fût employé à ces œuvres serviles. Il en fit des hommes de guerre, il en fit ses ministres, ses principaux officiers et des chefs d'armée qui commandaient la cavalerie, et d'autres qui dirigeaient les douze mille chariots dont nous avons parlé. Enfin Salomon acheva toutes ses entreprises de Jérusalem et des autres lieux, rendit justice à tous, son peuple fut heureux; sous son règne l'argent devint à Jérusalem aussi commun que les pierres. Ce grand roi surpassa tous les rois du monde en richesse et en gloire!!![1]

[1] 2, Paral., 8. — 3, Rois, 9. — Psaumes 71 et 28. — 8, Josephe, Antiq., 2.



CONTINUATION

DE CE QU'IL RESTE A DIRE DE LA FILLE DE SION.

(Vers 3947, 37 ans avant J.-C.)

N° 112. — Théatre. Hérode Ascalonite, roi des Juifs, l'avait fait bâtir à grands frais, en forme demi-circulaire, auprès du palais des Machabées. Il était environné d'inscriptions à la louange d'Auguste, empereur romain, et des trophées des nations qu'il avait vaincues, rehaussé par l'éclat de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et des riches tentures qui l'accompagnaient. Il y avait tout autour des gradins où se plaçaient les personnes de distinction. Les autres restaient debout, jouissant également de la vue des spectacles comiques et tragiques qu'y donnaient les histrions et les mimes. Ces représentations se faisaient avec accompagnement de musique en tous genres.[1]

(Vers 2980 de la création, 1004 ans avant J.-C.)

N° 113. — Trone de Salomon. Il était d'ivoire et d'une admirable sculpture, ayant six marches, aux extrémités desquelles il y avait douze lionceaux, deux sur chaque marche. Le siége était soutenu de chaque côté par deux bras, dont les mains tendues semblaient recevoir le roi, et près desquelles étaient deux lions placés comme pour le soutenir. Le haut du trône était rond en arrière et en avant; il avait forme de niche, espèce de fauteuil; les degrés et le marche-pied étaient d'or, et l'ensemble de la sculpture était rehaussé avec un goût exquis d'or très pur. Dans tous les royaumes du monde il

[1] 15, Josephe, Antiq., 11. — 7, Josephe, Guerre, 8.

n'avait point encore paru un si bel ouvrage. C'était du haut de ce trône que Salomon rendait la justice à son peuple, dictait les lois et portait les sentences de mort. Il y siégeait encore dans les grandes pompes, voulant montrer le bonheur et la gloire dont il jouissait, ou quand il s'agissait de récompenser par quelques marques distinctives la fidélité, la bravoure, le courage et l'honneur.[1]

(Vers 2979, 1005 ans avant J.-C.)

N° 114. — Passage que Salomon fit faire avec de ce bois précieux que sa flotte apportait de Thrace, pour monter de son palais au temple.

(Bâti vers 3919, 65 ans avant J.-C.)

N° 115. — Tribunal, que les Grecs appellent Lithostrotos, et les Hébreux Gabattha; c'était une terrasse, ou même une galerie élevée, une espèce de balcon pavé, attenant au palais de Pilate, et destiné aux audiences des gouverneurs romains. C'est sur ce tribunal que Pilate, qui désirait ne pas condamner Jésus, se lava les mains devant le peuple, disant : *Je suis innocent du sang de ce juste ;* mais la populace continuait de crier : *Crucifiez-le, crucifiez-le, que son sang retombe sur nous et sur nos enfans*, ajoutant que Jésus était coupable de lèse-majesté envers César, en se disant roi. Voici le texte de la sentence par laquelle Pilate condamna le Christ à mort, fidèlement extrait d'antiques annales.[2]

« *Jesum Nazarenum subversorem gentis, contemptorem » Cœsaris et falsum Messiam, ut majorum suœ gentis testimonio probatum est ducite ad communis supplicii locum : » et cum ludibrio regiœ majestatis in medio duorum latronum » cruci affegite. I lictor, expedi cruces.*[3] »

[1] 2, Paral., 9. — 3, Rois, 10. — 8, Josephe, Antiq., 2. — Liran., in 3, Reg., 7.
[2] Matthieu, 27. — Marc, 15. — Luc, 23. — Jean, 19. — Pasch. die, 206.
[3] Salm., t. 8, c. 7.

« Conduisez au lieu du commun supplice Jésus de Naza- » reth, perturbateur de la nation, contempteur de César et » faux Messie, comme le prouve le témoignage des chefs de » sa nation ; et en dérision de sa majesté royale, crucifiez-le » entre deux voleurs. Va, licteur, prépare les croix. »

L'Évangile ne parle pas de sentence ; de savans critiques prétendent qu'il n'y en eut effectivement pas, ce qui ajoute à l'injustice dont on en usa envers le Christ, l'irrégularité des formes judiciaires qu'il était d'usage d'employer pour tous les criminels, et qui démontre qu'il ne fut mis à mort que par passion. Tout en nous rangeant à la croyance de l'Évangile et à l'avis des critiques, nous laissons néanmoins le texte de la sentence tel qu'il eût dû être, pour que la condamnation eût conservé un semblant de légalité. Peut-être est-ce en ce sens qu'on l'avait inscrite dans les annales d'où nous l'avons tirée.

Après que Pilate eut livré Jésus aux Juifs pour le crucifier, ils le menèrent dans la salle du prétoire pour que le peuple le reconnût, car *désormais il était sans beauté et sans éclat, et plutôt semblable à un lépreux qu'à lui-même, à cause de ses meurtrissures et des plaies dont on l'avait déchiré;* ils lui remirent de nouveau son vêtement ordinaire, le chargèrent d'une croix, instrument de son supplice, le firent sortir de la ville par la porte judiciaire, et le menèrent sur le mont Calvaire pour le crucifier entre deux voleurs. Pilate, relégué, d'après une tradition, à Vienne en Dauphiné, se tua de désespoir.[1]

(Le fait d'Aristobule arriva en l'année 3880, 104 avant J.-C.)

N° 116. — Tour de Straton. C'était un passage obscur, entre la citadelle Antonia et le temple; Aristobule, qui avait associé son frère Antigone à la couronne, parce qu'il l'aimait tendrement, le fit tuer par ses gardes dans ce passage, à la suite de calomnies qu'il avait long-temps rejetées. An-

[1] Isaïe, 53. — 18, Josephe, Antiq., 5. — Eusèbe, 2, Hist. ecclés., 6.

tigone, revenant de la guerre avec un appareil magnifique dans les jours où l'on célébrait la fête des Tabernacles, monta au temple en cet état, accompagné de quelques gens d'armes, sans autre dessein que d'offrir des prières à Dieu pour la santé du roi, son frère. Des méchans allèrent dire au roi, malade dans la tour Baris, nommée depuis Antonia, qu'Antigone, ne se contentant pas de lui être associé au royaume, voulait le posséder seul; que, dans cette résolution, il était avec une pompe qui n'appartenait qu'au souverain, accompagné de tant de gens d'armes qu'on ne pouvait douter que ce ne fût pour le tuer. Aristobule, pour ne pas témoigner ouvertement de défiance contre son frère et ne pas agir légèrement dans une affaire si importante, commanda à ses gardes de se mettre sur son passage dans un lieu souterrain, nommé Tour de Straton, avec ordre de le laisser passer s'il était sans armes, mais de le tuer s'il était armé. Il lui envoya dire en même temps de venir sans armes. Mais la reine, mère des deux frères, qu'Aristobule avait été obligé d'emprisonner parce qu'elle voulait gouverner à sa guise, quoique Hircan eût nommé Aristobule pour lui succéder à sa mort, par une horrible méchanceté concertée entre elle et les ennemis d'Antigone, gagna celui qui était chargé de cette commission, et l'engagea à dire à Antigone que le roi ayant appris qu'il avait rapporté de Galilée de fort belles armes, il le priait de venir le trouver tout armé, afin qu'il eût le plaisir de les voir sur lui. Antigone, qui aimait tendrement son frère, court avec joie pour lui faire plaisir; il se hâte de passer par la Tour de Straton, où les gardes du roi l'attendaient et le tuèrent. Aristobule n'eut pas plutôt commis une si cruelle action, que la douleur qu'il en ressentit augmenta sa maladie; il laissa sa mère mourir de faim en prison. Les effets du trouble de son âme et sa profonde tristesse aigrirent ses humeurs, ulcérèrent ses entrailles et le firent vomir quantité de sang, qu'un valet de chambre alla jeter, sans y prendre garde, dans le même lieu où paraissaient encore les marques de celui de son frère. Ceux qui le virent, s'imaginant que c'était un sacrifice qu'il offrait aux mânes du prince,

et jetèrent de si grands cris que le roi en eut connaissance. Il en demanda la cause, que personne n'osait lui dire; il contraignit par menaces ses gens de la lui avouer, ce qu'ils firent.[1] « Pouvais-je espérer, dit-il d'une voix mourante, ranimant » le peu de force qui lui restait et fondant en larmes amères, » pouvais-je espérer que Dieu, qui a les yeux ouverts sur tout » ce qui se passe au monde, n'aurait pas connaissance de mes » crimes? et pouvait-il me punir plus promptement d'avoir été » l'homicide de mon propre frère?[2] » En achevant ces paroles il expira!!! Ambition démesurée, basse envie, calomnies atroces, que de malheurs vous amoncelâtes sur cette famille, et peut-être sur tout un peuple! Et que de maux vous causez encore aujourd'hui dans la société!...

(Saint Jacques, martyr, vers 62 depuis J.-C.)

N° 117. — Vallée de Cédron. Étroite et profonde, elle entourait le temple comme une sorte de fossé; et parce qu'elle avait quelque chose de semblable à un mortier, les Hébreux lui donnaient le nom de macte, et les Latins celui de pile. On ne pouvait en regarder le fond de dessus le toit du temple sans se sentir un tournoiement de tête, par l'effroi d'une si grande profondeur. Cette vallée était habitée par des marchands. Le grand-prêtre Ananus, saducéen, fils de cet autre Ananus ou Anne, beau-frère de Caïphe, dont il est parlé dans l'Évangile, homme hardi et entreprenant, dit à saint Jacques-le-Mineur (nommé ainsi parce qu'il avait été appelé à l'apostolat après saint Jacques-le-Majeur) : « Vous voyez que tout le peuple devient sectateur de la doctrine de Jésus, qu'on regarde comme le Messie promis; désabusez tout ce grand peuple que la fête de Pâques a assemblé ici de toute part; tous vous reconnaissent pour un homme juste, montez sur la terrasse du temple afin que tous vous entendent, et dites ce qu'on doit croire de Jésus

[1] 13, Josephe, Antiq., 18, 19. — 1, Josephe, Guerre, 2, 3.
[2] 15, Josephe, Antiq., 13.

qui a été crucifié... » Saint Jacques monta sur le haut du temple et s'écria : « Je rends témoignage à la vérité : ce Jésus, dont vous parlez, est au ciel, assis à la droite de la majesté souveraine, comme vrai fils de Dieu; il viendra un jour juger tous les hommes; c'est le Messie annoncé par les prophètes, attendu de nos pères, en qui doit être toute notre confiance et l'espérance d'Israël!!!... » Les scribes et les pharisiens dirent : « Le Juste s'égare... ; » car ce saint était surnommé le Juste; puis, montant sur la terrasse, ils le précipitèrent au fond de la vallée de Cédron. Survivant à sa chute, il se releva sur les genoux et pria pour ceux qui l'assommaient à coups de pierres; mais, comme il respirait encore, un foulon lui donna un grand coup sur la tête du levier dont il se servait à fouler les draps, et acheva de le tuer. Ce saint était évêque de Jérusalem. On l'enterra près du temple; son tombeau y resta long-temps. Josephe pense que ce meurtre attira sur Jérusalem la vengeance divine qui causa sa destruction. (V. le N° 218.)[1]

[1] Sophonie, 1. — Hieron., ibidem. — 14, Josephe, Antiq., 8. — 1, Guerre, 5. — 5, Guerre, 9, 10. — 2, Eusèbe, Hist. ecclés., 1 et 23. — Hieron., t. 1., épît. 53. — In catal. scriptorem eccles. — Nicéph., 2, Hist. ecclés. 38.



VIA CRUCIS.

N° 118. — PRÉCISION GÉOMÉTRIQUE[1]

DU CHEMIN QUE PARCOURUT LE CHRIST,

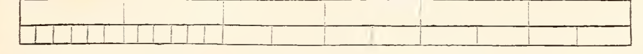
COUVERT DE PLAIES ET EXTÉNUÉ DE FATIGUE,

POUR SE RENDRE

AU MONT DU CALVAIRE.

Le chemin de la croix ou voie douloureuse commence au palais de Pilate, et le Christ fit vingt-six pas, qui font soixante-cinq pieds, pour arriver à l'endroit où on le chargea de sa croix. De là il avança devant la ville toute entière, dont la populace bordait le chemin, l'espace de quatre-vingts pas ou deux cents pieds vers l'occident, portant sa croix sur ses épaules meurtries et ensanglantées, sous le poids de laquelle il tomba pour la première fois. Il fit encore soixante pas et trois

[1] La mesure avec laquelle on a mesuré scrupuleusement le terrain du *Via Crucis*, à Jérusalem, est une mesure équivalant aux douze pouces du pied de roi français, car j'en ai ici, sous les yeux, la quatrième partie, et elle est de trois pouces. Il paraît que telle était la valeur du pied brabançon, il y a plusieurs siècles, quand l'aimable et pieuse attention des géomètres de Braban les porta à l'employer si utilement pour satisfaire la religieuse curiosité de la postérité. Je dirai donc, dans ce sens, avec eux, 10, 30, 40, 60 pieds... Je fais la même observation pour la Voie de la Captivité, N° 207, car ils se servirent pour elle de la même mesure.



Cette mesure de trois pouces est la quatrième partie du pied dont il est ici question.

pieds, ou cent cinquante-trois pieds pour arriver à l'endroit où il rencontra la très sainte vierge Marie, sa mère, avec saint Jean. Il continua de marcher et fit soixante et onze pas et un demi-pied, ou cent soixante-dix-neuf pieds, et arriva à une espèce de carrefour, où on obligea Simon le Cyrénéen à l'aider à porter sa croix. De là, pour arriver à l'endroit où Véronique se présenta à lui, il eut à faire cent quatre-vingt-onze pas et un demi-pied, ou quatre cent soixante-dix-huit pieds. Puis, trois cent trente-six pas et deux pieds, ou huit cent quarante-deux pieds avant d'arriver à la Porte Judiciaire, où il tomba pour la seconde fois. Ensuite il s'avança par un chemin escarpé et pierreux, tirant peu à peu vers le nord, l'espace de trois cent quarante-huit pas et deux pieds, ou huit cent soixante-douze pieds, et arriva à un endroit où aboutissent deux chemins; là, il parla aux femmes qui pleuraient. De cet endroit il eut à faire cent soixante et un pas et un demi-pied, ou quatre cent quatre pieds pour arriver au bas du mont Calvaire, où il succomba pour la troisième et dernière fois. Il lui fallut encore faire dix-huit pas ou quarante-cinq pieds pour être rendu au lieu où les bourreaux lui arrachèrent ses vêtemens et où on lui donna à boire du vin mêlé de myrrhe et de fiel. Il eut ensuite douze pas à faire ou trente pieds pour se rendre à l'endroit où il fut cloué sur la croix. On eut enfin à le transporter l'espace de quatorze pas ou trente-cinq pieds, pour arriver au lieu où l'on enfonça, dans le trou du rocher du mont Calvaire, la croix sur laquelle il demeura suspendu. Il y a donc, du palais de Pilate à l'endroit où la croix fut enfoncée dans le rocher, mille trois cent vingt et un pas, ou trois mille trois cent trois pieds.[1]

[1] On a mis tant d'exactitude à donner la mesure dont on s'est servi pour arriver à connaître, avec une si grande précision, l'espace parcouru par le Christ se rendant du palais de Pilate au Calvaire, de même que celui nommé Voie de la Captivité, N° 207, qu'après une très laborieuse et soigneuse recherche on est aussi venu à bout de reconnaître un moyen facile de se faire un chemin de croix, n'importe en quel lieu, dans sa maison ou à l'entour, dans un jardin ou parterre, faisant plusieurs tours ou revenant sur ses pas; enfin, dans l'église, où toute personne, à l'aide de son imagination et sachant cette mesure si précise, peut méditer avec une ferveur plus

(Athalie tuée, an de la création 3106, 878 ans avant J.-C.)

N° 119. — CHEMIN DES CHEVAUX. Il se trouvait entre les palais de Salomon et de la reine. Ce fut hors de la porte des Chevaux ou des Eaux, car elle portait ces deux noms, que la reine Athalie fut tuée. Lors du couronnement du jeune roi Joas, les centeniers, placés autour du temple et y formant une haie très serrée, empêchèrent les gardes de cette méchante reine de la suivre dans le temple, et la laissèrent entrer seule; la prenant alors par le cou ils la conduisirent à l'entrée de la vallée de Cédron, hors de la porte des Chevaux, et la tuèrent.[1]

(Bâtie en l'année 3919 de la création, 65 ans avant J.-C.)

N° 120. — XISTUS était une grande et vaste galerie, élevée au dessus de la place publique, en forme de pont de pierres, avec plusieurs arcades, et sur laquelle on se promenait en plein air. Elle servait de passage pour se rendre du palais de Pilate à la citadelle Antonia, et de la citadelle au temple. C'était de ce lieu sûr que les gouverneurs romains adressaient la parole au peuple. C'est de cette galerie que Pilate montra Jésus couronné d'épines, déchiré de coups, couvert de crachats et revêtu d'un mauvais manteau de pourpre, aux princes des prêtres et au peuple Juif, leur disant : « *Ecce homo!* voilà l'homme! » Il le montrait en cet état afin qu'ils en fussent touchés; mais, hélas! le contraire arriva, et ils crièrent à l'unanimité : « Crucifiez-le, crucifiez-le. *Tolle, tolle.* » On voit encore une arcade de pierre de cette galerie, où sont écrits ces mots : « *Tolle,*

soutenue, connaissant mieux tout ce qu'a souffert pour elle le Christ-Sauveur; ce qui sans doute lui sera très agréable, fort profitable aux personnes qui s'en acquitteront avec foi et amour, et même salutaire pour nous. On aura la bonté de ne pas oublier devant Dieu les géomètres qui mesurèrent le terrain à Jérusalem, sur le lieu même, et dont voici les noms : MM. Petrus Potens et Matthieu Steenbere, docteur en théologie, curé de Landersèle. Ils disposèrent, d'après cette mesure, un chemin de Croix à Louvain, à Malines, à Vilvorde et autres lieux du Brabant.

[1] 4, Rois, 11. — 2, Paral., 23. — 9, Josephe, Antiq., 7.

tolle, crucifig... » On ne peut lire le reste que le temps a effacé.[1]

Ce fut de cette galerie que le roi Agrippa parla aux Juifs avec une si grande éloquence, qu'il les empêcha de se révolter contre le gouverneur Florus, auquel ils en voulaient à cause du sac du haut marché qu'il avait commandé; il les persuada de demeurer soumis aux Romains.[2]

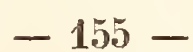
N° 121. — Ici on chargea les épaules du Christ d'une croix longue de quinze pieds, et dont le croisillon était long de huit, d'après la tradition.[3]

N° 122. — Le Christ tomba pour la première fois ici, chargé du fardeau de sa croix.[4]

N° 123. — En cet endroit, le Christ rencontre sa très chère mère avec saint Jean et les saintes femmes. La reine Hélène, en mémoire de ce fait, fit élever en ce lieu une église magnifique en l'honneur de la sainte vierge Marie. On en voit encore les ruines. La Vierge-mère suivit avec les saintes femmes les traces ensanglantées de son fils, jusqu'à l'endroit où on le cloua et suspendit sur la croix. Elle revint par ce chemin après que Jésus fut mis dans le tombeau, et on a la pieuse croyance qu'elle fut la première à marcher, par dévotion, dans ce chemin de la croix. C'est de là que viennent l'origine des processions parmi les chrétiens et leur coutume d'y porter la croix![5]

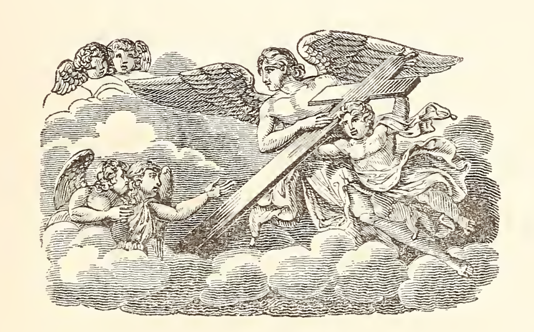
N° 124. — Le Christ, arrivé à ce carrefour, épuisé et ne pouvant plus marcher sous le trop lourd fardeau de sa croix,

[1] Jean, 19. — Breid., 14, Jul. — Salm., t. 8, c. 7. — Pasch. die, 204.
[2] 2, Josephe, Guerre, 28.
[3] Matthieu, 27. — Marc, 15. — Pasch. die, 207. — Luc, 23.
[4] Pasch., 208 et 209. — Luc, 23.
[5] Breid., 14, Jul. — Salm., t. 8, c. 6. — Pasch., 207, 208.



les Juifs et les soldats craignant qu'il ne mourût en chemin, prirent un homme nommé Simon le Cyrénéen, et l'obligèrent d'aider Jésus à porter sa croix.[1]

[1] Matthieu, 27. — Marc, 15. — Luc, 23. — Breid., 14, Jul. — Pasch. die, 207, 208.



TROISIÈME PARTIE DE LA VILLE,

OU SECONDE VILLE.

(Les Romains et les séditieux, an 67 de J.-C.)

N° 125. — On appelait cette troisième partie de la ville, seconde ville. La seconde partie se divisait en deux. L'Écriture en parle quelquefois. Les rues y étaient nombreuses et étroites. Quelques prophètes et des personnes de distinction habitaient ce quartier. Lors du siége de Tite, les séditieux en chassèrent deux fois les Romains qui s'en étaient emparés.[1]

MONUMENS, PALAIS, TOURS, MAUSOLÉES

ET AUTRES CHOSES REMARQUABLES DE LA SECONDE VILLE.

(An 68 de J.-C.)

N° 126. — Étang de l'Amandier, près duquel Tite fit élever une plate-forme lors du siége de la ville.

N° 127. — Maison de Marie, mère de Jean-Marc, l'un des soixante-douze disciples de Jésus, dans laquelle les fidèles de la primitive Église s'assemblaient ordinairement pour prier. C'était là, qu'après le meurtre de l'apôtre saint Jacques, *Hérode ayant fait arrêter et mettre en prison saint Pierre, l'Eglise faisait sans cesse des prières pour sa délivrance.* Elles furent exaucées, car un ange le fit sortir nui-

[1] 4, Rois, 22.— 2, Paral., 34. — Hieron., in 2, Paral., 34. — Sophonie, 1. — 2, Josephe, Guerre, 19, 20, etc.

tamment de la prison et passer par la Porte de Fer, par où l'on allait à la ville ; elle s'ouvrit d'elle-même devant eux ; ils allèrent jusqu'au bout de la rue : alors l'ange disparut, et Pierre frappa à la porte de cette maison.[1]

Une domestique, nommée Rode, vint tout doucement écouter qui ce pouvait être, et ayant reconnu la voix de Pierre, elle en eut une si grande joie, qu'au lieu de lui ouvrir elle courut dire à ses maîtres que Pierre était à la porte ; mais ils ne pouvaient la croire. «Je vous assure que c'est lui. — C'est son ange, » dirent-ils, et Pierre continuait de frapper. Ils ouvrirent enfin et furent fort étonnés de le voir réellement. On bâtit plus tard en ce lieu une belle église, qui fut la première qu'eurent les Grecs convertis au christianisme. C'est un siége épiscopal que les Syriens possèdent encore à présent. (Voir les N°s 137 et 139.) [2]

(An 3358, 626 ans avant J.-C.)

N° 128. — Maison de la prophétesse Holda, épouse de Sellum, homme distingué et fort illustre, gardien des vêtemens sacrés, grand-oncle du prophète Jérémie. Le roi Josias, imitant la piété de David, fit réparer le temple, purifia Jérusalem de l'infamie des idoles, rétablit le culte du vrai Dieu, et envoya consulter Holda au sujet d'un livre ; c'était le *Deutéronome* écrit de la main de Moïse, que le grand-prêtre Helcias avait trouvé en faisant les réparations, et qui menaçait des plus grands maux les violateurs de la loi de Dieu. Josias, effrayé, pensant que la colère de Dieu était prête à fondre sur Jérusalem, s'humilia devant le Seigneur, implora sa miséricorde et reçut par la bouche d'Holda l'assurance que ces maux n'arriveraient pas de son temps, puisqu'il avait eu recours à lui, et qu'il reposerait dans le tombeau de ses pères. Josias monta au temple avec tout le peuple, lui

[1] 6, Josephe, Guerre, 13.
[2] Act. Apôt., 12. — Sal., t. 8, c. 4.

lut le livre écrit par Moïse, et fit renouveler, par serment, au peuple, la promesse d'observer fidèlement à l'avenir les préceptes et les ordonnances du Seigneur.

(An 3947, 37 ans avant J.-C.)

N° 129. — Jets d'eau. C'étaient des fontaines jaillissantes qui jetaient l'eau à une grande hauteur par plusieurs figures de bronze, la conduisaient autour du palais d'Hérode et en remplissaient les citernes.

(Bois brûlé, an 66 de J.-C.)

N° 130. — Marché au Bois. Cestius Gallus, gouverneur de Syrie, étant entré avec une armée romaine dans la Judée, où il ruina plusieurs places et fit de très grands ravages, vint attaquer Jérusalem au temps de la fête des Tabernacles. Les Juifs se voyant pressés coururent aux armes, se jetèrent sans aucun ordre sur l'armée romaine, s'ouvrant un passage à travers les bataillons, se battant avec tant d'ardeur, que si la cavalerie n'était venue au secours de l'infanterie ébranlée par un si rude choc, toute l'armée romaine courait risque d'être entièrement défaite.[1]

Le roi Agrippa envoya Borée et Phébus, deux de ses capitaines, connus des factieux, pour les ramener au devoir. Ils tuèrent l'un et blessèrent l'autre, ne voulant pas les écouter. Le peuple condamna cette action, prévoyant les funestes conséquences où elle pouvait entraîner. Cestius, voulant profiter de leurs divisions, campa trois jours sur Scopas. Le quatrième il marcha en bon ordre contre la ville; les Juifs, étonnés du bel ordre et de la discipline de l'armée romaine, abandonnèrent les dehors et se retirèrent dans le temple.

Cestius, après avoir traversé Bezétha et le marché au bois auquel il mit le feu, prit son quartier dans la haute ville, au-

[1] 2, Josephe, Guerre, 37.

près du palais royal. Ananus, fils de Jonathas et autres principaux Juifs, firent offrir à Cestius de lui ouvrir les portes ; il refusa l'offre n'osant pas se fier à eux ; et les factieux ayant découvert le dessein d'Ananus et des autres, les chassèrent à coups de pierres, et les contraignirent de se jeter du haut en bas des murailles pour se sauver.

Les assiégés se partagèrent les tours et soutinrent pendant cinq jours les efforts des Romains, avec tant de vigueur qu'ils les rendirent inutiles. Le sixième jour, Cestius attaqua le temple du côté du nord; les Juifs lui lancèrent tant de traits du haut des portiques qu'ils l'obligèrent deux fois de reculer. Mais enfin ceux qui faisaient le front de l'armée romaine, se couvrant de leurs boucliers, les appuyèrent contre les murs ; ceux qui les suivaient joignant leurs boucliers à ces boucliers, et faisant de rang en rang la même chose, formèrent par ce moyen cette espèce de voûte à laquelle ils donnent le nom de tortue, et par-là se trouvant à couvert des dards et des flèches, ils travaillèrent sans péril à saper les murs, faisant en outre tous leurs efforts pour mettre le feu aux portes du temple. Les séditieux en furent si effrayés que, se croyant perdus, plusieurs s'enfuirent hors de la ville. Le peuple en eut de la joie, ne pensant qu'à ouvrir les portes à Cestius qu'il considérait comme un bienfaiteur qui lui donnait la facilité de se délivrer de la tyrannie des mutins. Cestius, mal informé sur le désespoir des factieux et de l'affection du peuple, leva le siége. Les assiégés, considérant cette retraite comme une fuite, reprirent courage, donnèrent sur l'arrière-garde, tuèrent plusieurs soldats, un commandant, un tribun et un général de cavalerie, et les poursuivirent jusqu'à Gabaon, à deux lieues un quart de Jérusalem.[1]

(Entrée des Réchabites dans Jérusalem en l'année 3263, 721 ans avant J.-C.)

N° 131. — Demeure des Réchabites, fils de Jonadab,

[1] 2, Josephe, Guerre, 37.

fils de Réchab, descendans de Jéthro, beau-père de Moïse. Ils étaient originaires d'Arabie et demeuraient sur le bord occidental de la mer Morte, vers Engaddi, quand Nabuchodonosor les en chassa; ce fut alors qu'ils vinrent à Jérusalem et demeurèrent sous leurs tentes, comme il est marqué sur le plan, et cela en l'année 3263, sept cent vingt et un ans avant Jésus-Christ. Leur père, Jonadab, lors de son établissement en la terre de Canaan, avait placé sa tente sur le bord de la mer Morte. Il vivait en l'année 3100, huit cent quatre-vingt-quatre ans avant Jésus-Christ, du temps de Jéhu, roi d'Israël. Ils obéirent ponctuellement en tout à ce que leur avait ordonné leur père Jonadab, l'espace de deux cent quatre-vingt-seize ans, époque où la captivité de Babylone mit obstacle à leur obéissance. Le prophète Jérémie fit entrer de la part de Dieu ces modèles de fidélité à l'obéissance paternelle, dans une chambre du temple, près la trésorerie; il mit devant eux des tasses et des coupes pleines de vin, les invitant à en boire; ils lui dirent: « Jonadab, notre père, nous a défendu de boire de vin, à nous et nos enfans, nous disant en outre: « Vous ne bâtirez point de maisons, n'ensemencerez point de terres, ne planterez point de vignes et n'en aurez point à vous; mais vous habiterez sous des tentes tous les jours de votre vie, afin que vous viviez longtemps sur la terre où vous êtes étrangers. » Nous avons toujours obéi à notre père, ni nous ni nos familles n'avons bu de vin. Nous n'avons ni maisons, ni terres, ni vignes; nous habitons sous des tentes; nous ne sommes à Jérusalem que parce que Nabuchodonosor, roi de Babylone, est venu faire la guerre dans notre pays; nous y demeurons par nécessité; mais comme il n'y a point pour nous de nécessité de boire du vin, nous vous remercions. » *Le Seigneur dit à Jérémie: « Allez dire à mon peuple: ne vous corrigerez-vous jamais et n'obéirez-vous jamais à ma parole? Les Réchabites ont toujours obéi à leur père en choses même difficiles. Moi qui suis votre Dieu, vous ne m'avez point obéi. Je n'ai jamais manqué de vous instruire avec beaucoup de soin. Je*

me suis hâté de vous envoyer mes prophètes dès le point du jour, vous disant par eux : convertissez-vous, quittez votre voie corrompue ; redressez vos affections et vos désirs; ne suivez et n'adorez point les dieux étrangers, et vous habiterez la terre que j'avais donnée à vos pères ainsi qu'à vous. Les enfans de Jonadab ont avec fidélité exécuté ces ordres, mais mon peuple ne m'a point obéi ; c'est pourquoi je ferai tomber sur Jérusalem tous les maux que je lui avais annoncés, parce que j'ai parlé et n'ai point été écouté. J'ai appelé mon peuple et il ne m'a point répondu. Vous, Réchabites, parce que vous avez agi autrement à l'égard de votre père, voici ce que dit le Seigneur, Dieu des armées, le Dieu d'Israël : « *La race de Jonadab, fils de Réchab, ne cessera point de produire des hommes qui se tiendront toujours en ma présence, comme m'étant fort agréables, et je conserverai cette race !*[1] »

(Isaïe, année 3241, 743 ans avant J.-C.)

N° 132. — Réservoir. Il était situé entre les deux murs de la ville. Isaïe, prophétisant la destruction de Jérusalem par les Assyriens, marque toute la douleur qu'il en ressent et dit aux habitans que le Seigneur ne les punit qu'à regret ; il les exhorte à la pénitence, mais eux ne pensent qu'à se divertir. «Vous réparerez, leur dit-il, la brèche de la ville de David ; vous amasserez des eaux de la piscine ; vous ferez le dénombrement des maisons de Jérusalem ; vous en détruirez quelques unes pour fortifier la muraille ; *vous ferez encore un réservoir d'eau entre les deux murs, auprès de la piscine ancienne, et dans tout cet appareil vous n'élèverez point vos yeux vers celui qui a fait Jérusalem, et vous ne regarderez pas même de loin celui qui en est le créateur.* Le Seigneur, en vous appelant à la pénitence, vous offre des moyens bien capables de vous mettre à couvert de la fureur de vos ennemis ; mais au lieu de l'écouter vous ne pensez qu'à vous réjouir

[1] Jérémie, 35.

dans les plaisirs du monde. C'est pourquoi je jure, dit le Seigneur, Dieu des armées, que vous porterez cette iniquité jusqu'à la mort, et, pour punir votre impiété, je vous ôterai la vie...[1] »

(Sabinus, an 69 de J.-C.)

N° 133. — TOUR DU MILIEU, située sur le second mur, où Sabinus fit une action incroyable de valeur. Les Romains, quoique harangués par Tite, n'osaient monter à l'assaut vu la grandeur du péril. Sabinus, syrien, dont l'extérieur était si peu avantageux qu'on ne l'aurait pas seulement pris pour un soldat, étant de petite taille, maigre, noir et d'une complexion faible, se présenta seul à Tite et lui dit : « Grand » prince, je m'offre avec joie pour monter le premier à l'assaut » et exécuter vos ordres, souhaitant que votre bonne fortune » seconde mon affection. » Il prend alors son bouclier de la main gauche, s'en couvre la tête, et tenant son épée de la droite, monte à l'assaut à six heures du matin, suivi de onze autres qui voulurent imiter son courage, et s'avança beaucoup plus qu'eux avec une hardiesse qui paraissait plus qu'humaine, malgré les ennemis qui lui tiraient sans cesse des flèches, des dards et roulaient sur lui de grosses pierres dont plusieurs renversèrent ceux qui le suivaient, sans que rien fût capable de l'étonner ni l'arrêter ; il monta jusqu'au haut du mur. Une valeur si prodigieuse étonna tellement les assiégés, qu'ils abandonnèrent la brèche. (Voir les Nos 136, 159 et 259.)[2]

(An 3881 de la création, 103 ans avant J.-C.)

N° 134. — MAUSOLÉE D'ALEXANDRE JANNÉE, pontife et roi des Juifs. Il mourut sur la frontière des Géraséniens pendant qu'il assiégeait le château de Ragaba, au-delà du Jourdain. Lorsqu'il fut à l'extrémité, la reine Alexandra, sa femme, ac-

[1] Isaïe, 22.
[2] 5, Josephe, Guerre, 21, 23, 24. — 6, Josephe, Guerre, 5.

cablée de douleur et d'inquiétude, dans l'embarras où elle se trouverait avec ses enfans, venant à perdre son mari, lui dit, fondant en larmes : « Entre les mains de qui vais-je me trou-» ver ainsi que nos enfans? Dans quelle peine vous allez me » laisser? Les circonstances demanderaient les secours les plus » prompts, et vous connaissez combien est profonde l'aversion » du peuple pour vous?...—Si vous voulez suivre mon conseil, » répondit Alexandre, vous pourrez conserver le royaume, » ainsi qu'à nos enfans. Cachez ma mort à l'armée jusqu'à » ce que cette place soit prise, et lorsque vous serez retour-» née victorieuse à Jérusalem, gagnez l'affection des pha-» risiens en leur donnant quelque autorité, afin que l'hon-» neur que vous leur ferez les porte à publier vos louanges » parmi le peuple; ils ont tant de pouvoir sur lui qu'ils lui font » aimer ou haïr qui bon leur semble, sans considérer qu'ils » n'agissent que par intérêt; et, lorsqu'ils disent du mal de » quelqu'un, c'est par envie; l'aversion du peuple pour moi » vient de ce que je me le suis rendu ennemi. Aussitôt que » vous serez arrivée, envoyez chercher quelqu'un de cette » secte; montrez-leur mon corps mort; dites-leur, comme du » fond du cœur, que vous voulez le leur remettre pour en user » comme ils voudront, lui refusant l'honneur de la sépulture, » pour se venger des maux que je leur ai faits. Assurez-les » ensuite que vous ne voulez rien faire dans le gouvernement » du royaume que par leur conseil. Je vous réponds que si vous » agissez ainsi, ils seront si contens de cette déférence, qu'au » lieu de déshonorer ma mémoire ils me feront faire des funé-» railles plus magnifiques que je ne les pourrais attendre de » vous-même, et vous régnerez avec une entière autorité. » En achevant ces paroles il mourut âgé de quarante-neuf ans, dont il avait régné vingt-sept. Que l'homme est méprisable quand il agit comme les pharisiens! Alexandre Jannée, pontife et roi des Juifs, eut, en effet, des funérailles magnifiques et on lui éleva un mausolée par l'autorité des pharisiens...[1]

[1] 13, Josephe, Antiq., 20. — 1, Josephe, Guerre, 4.

(An 3849, 135 ans avant J.-C.)

N° 135. — MAUSOLÉE DE JEAN HIRCAN, pontife et roi des Juifs. La prospérité d'Hircan et de ses enfans leur attira beaucoup d'envieux, surtout parmi les pharisiens, secte jalouse du vrai mérite, qu'elle ne jugeait qu'avec passion; plusieurs en vinrent à leur déclarer guerre ouverte. Mais Hircan demeura le maître, et la fin de sa vie se passa dans un grand repos. Après avoir gouverné pendant trente-trois ans, avec tant de sagesse et de vertu que l'on ne pouvait sans injustice trouver rien à reprendre à sa conduite, il mourut et laissa cinq fils. Il eut ce rare bonheur de posséder tout ensemble la royauté, la souveraine sacrificature et le don de prophétie. Dieu lui-même lui parlait et lui donnait la connaissance des choses futures. Ainsi il prévit et prédit : « Que les deux plus âgés de ses fils, Aristobule et Antigone, ne régneraient pas long-temps. (Voir l'effet de sa prédiction au N° 116, Tour Straton.)[1]

(Sennachérib, an 3256, 728 ans avant J.-C.)

N° 136. — SECOND MUR, ou mur du milieu, remarquable par ses belles et fortes portes; il avait quatorze tours situées de distance en distance. Le roi Ezéchias l'éleva et y fit un avant-mur pour résister à l'attaque de Sennachérib, roi des Assyriens, qui fit sommer les habitans de Jérusalem de se rendre à lui. Ses officiers tinrent devant le peuple des discours impies, disant qu'Ezéchias les trompait, leur promettant le secours de Dieu ; ils ajoutaient qu'aucun des dieux des nations vaincues n'avait été assez fort pour les délivrer ; qu'il en serait ainsi de leur Dieu qui ne pourrait pas les tirer de leurs mains. Sennachérib, lui-même, écrivit dans le même sens des lettres pleines de blasphêmes contre le Dieu d'Israël. De plus il parla au peuple, qui était sur les murs, en langue judaïque avec des

[1] 13, Josephe, Antiq., 18. — 1, Josephe, Guerre, 3, et 13, Antiq., 18, 19, 20, 21, 22. — 8, Josephe, Guerre, 17.

efforts extraordinaires de voix pour l'épouvanter; mais le roi Ezéchias et le prophète Isaïe opposèrent à ses blasphêmes des prières partant du fond du cœur. Le Seigneur envoya un ange qui tua cent quatre-vingt-cinq mille soldats de Sennachérib. Il fut obligé de s'en retourner avec ignominie dans son pays, où, à son entrée dans le temple de ses idoles, ses propres enfans le tuèrent à coups d'épée. Plus tard, Tite occupa ce même lieu, qui portait le nom de Camp des Assyriens, ainsi que la vallée de Cédron, et n'était éloigné du second mur que de la portée d'une flèche. Quand il attaqua ce second mur, les Juifs et les Romains faisaient de tels efforts, les uns pour l'emporter, les autres pour le défendre, que les jours entiers se passaient en attaques, en sorties et en toutes sortes de combats. La fatigue des nuits était encore plus pénible que celle des jours, par la crainte où étaient les Juifs que le mur ne fût emporté d'assaut, et par l'appréhension où étaient les Romains que leur camp ne fût forcé. La crainte et le respect que les Juifs avaient pour Simon, leur chef, les poussait à l'envi dans le plus grand péril; les Romains se sentaient pleins de courage et animés au combat par la présence de leur général; car cet admirable prince était présent partout et ne laissait aucune action un peu marquante sans récompense. Rien ne leur eût paru plus honteux qu'une lâcheté dont il aurait été témoin; mais rien aussi ne leur semblait plus glorieux que de se rendre dignes de son estime par de grandes actions. Les Juifs étaient plus impétueux, mais les Romains possédaient mieux l'art militaire. Tandis que les béliers battaient la tour qui était sur ce second mur à l'endroit de l'attaque, Tite fit tirer une si grande quantité de flèches, que ceux qui la défendaient l'abandonnèrent; excepté un Juif, nommé Castor, et dix de ses camarades. Castor, sentant la tour s'ébranler, tendit les bras à Tite, le conjurant d'une voix lamentable de lui pardonner. Ce prince, que son extrême bonté rendait très facile, ajouta foi à ses paroles, et, croyant que les Juifs se repentaient de s'être engagés dans cette guerre, commanda qu'on cessât de faire jouer les béliers, défendit de tirer sur Castor et ses compagnons, lui permettant de par-

ler.[1] « Je souhaite, dit Castor, qu'on traite de paix. » Tite lui dit : « Qu'il lui savait bon gré de sa demande, qu'il était prêt à l'accorder si les autres étaient de son sentiment. » Cinq de ceux qui étaient avec Castor feignirent d'avoir le même désir que lui, et les cinq autres criaient qu'ils mourraient plutôt que de se rendre aux Romains, qu'ils continuaient d'amuser; ils empêchaient les béliers de battre pendant qu'ils envoyaient prévenir Simon de faire une sortie, faisant même semblant de se donner de grands coups d'épée, mais seulement sur leurs armes, et Tite plaignit du fond du cœur les effets de leur opiniâtreté. Castor reçut d'en bas une flèche au visage; il la tira de la plaie, la montra à Tite et lui en fit de grandes plaintes. Tite trouva fort mauvais qu'on en eût agi ainsi, et dit à Josephe (l'historien si souvent cité en ce livre) qui était près de lui, d'aller lui toucher dans la main pour gage de sa parole; mais Josephe le supplia de l'en dispenser, parce qu'il ne doutait point qu'il n'y eût en cela de l'artifice. Un Juif, du nombre de ceux qui s'étaient rendus aux Romains, nommé Énée, s'offrit d'y aller, et Castor lui cria d'apporter un sac pour mettre de l'argent qu'il voulait lui donner. Énée, le croyant, courut avec plus d'ardeur; mais, lorsqu'il fut près de lui, Castor lui jeta une pierre, dont il évita le coup, qui blessa un soldat qui était derrière lui. Tite, indigné d'une telle mauvaise foi, commanda avec colère qu'on fît agir la batterie avec le plus grand effort; et Castor et ses compagnons voyant la tour près de tomber, y mirent le feu et se jetèrent à travers les flammes dans la voûte qui était dessous. Les Romains admirèrent ce courage, devinrent maîtres du mur et entrèrent dans la nouvelle ville. Mais Titus défendit de jeter le mur à bas pour épargner les maisons habitées par des marchands; et pour donner aux séditieux le temps de demander la paix, il empêchait de brûler les maisons et de faire aucun mal; mais les Juifs attaquèrent le corps-de-garde des Romains; ceux-ci, surpris de cette attaque soudaine, abandonnèrent les tours et le mur, qu'il fallut qua-

[1] 5, Josephe, Guerre, 21, 22, 23, 24.

tre jours pour reprendre. Ce fut là que Sabinus montra une si grande bravoure. (V. les Nos 133, 159 et 259.)

(Vers 3947, 37 ans avant J.-C.)

N° 137. — Palais d'Hérode Ascalonite, roi des Juifs, qui commanda le massacre des innocens. Ce roi le fit bâtir en marbre d'espèces variées; sa structure et sa somptuosité semblaient combattre à l'envi à qui le rendrait plus admirable. Il était situé près des remparts occidentaux de la ville, et prenait l'espace qui se trouve entre le mur ancien et le mur du milieu. Ce palais, muni d'une porte de fer, était comme imprenable par la force que lui donnait le voisinage des trois magnifiques tours Hippicos, Mariamne et Phasaël, qui l'emportaient en hauteur, en force et en beauté sur toutes celles que l'on pouvait voir dans tout l'univers. Un mur de trente coudées (plus de quarante-cinq pieds) l'enfermait avec des tours à distances égales et d'une belle architecture. Ses appartemens étaient si vastes, que les salles destinées aux festins pouvaient contenir cent de ces lits qui servaient à se mettre à table en Judée. La variété des choses rares que l'on y voyait était incroyable. La longueur et la grosseur des poutres qui soutenaient les combles de ce merveilleux édifice étaient surprenantes. L'or, l'argent éclataient dans les ornemens des lambris et des ameublemens. Il y avait de beaux portiques. On y trouvait aussi de belles promenades, de clairs viviers, des fontaines jetant l'eau par plusieurs figures de bronze, et tout autour étaient des volières de pigeons privés; et rien n'était plus magnifique et plus agréable que le séjour de ce palais délicieux où l'on voyait encore diverses sortes d'animaux.[1]

« C'est dans ce palais que Pilate renvoya le Christ à Hérode » Antipas, tétrarque de Galilée, meurtrier de saint Jean-Baptiste. Il eut une grande joie de voir Jésus, car il y avait longtemps qu'il le désirait, vu qu'il avait entendu dire beaucoup

[1] Act. Apôt., 12. — 5, Josephe, Guerre, 13.

» de choses de lui et qu'il espérait lui voir faire quelque miracle. » Il lui fit plusieurs demandes, mais Jésus ne répondit rien, » parce que c'étaient des demandes inutiles qui ne tendaient » qu'à satisfaire sa curiosité. Cependant les princes des prêtres » et les scribes persistaient à l'accuser sans que Jésus dît un » mot pour se justifier. Aussi Hérode et toute sa cour le mépri- » sèrent, le traitant avec moqueries, et, le faisant revêtir d'une » robe blanche, le renvoyèrent à Pilate. Il fut cause que dès » ce jour même Hérode et Pilate devinrent amis d'ennemis » qu'ils étaient auparavant. » Ce palais sert maintenant à faire l'école aux enfans des Turcs. (V. Nos 127 et 139.)[1]

(An de la création 3396, 588 ans avant J.-C.)

N° 138. — **Porte du Milieu.** Lors de la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, roi de Babylone, après un siége de deux ans, en l'an du monde 3396 et cinq cent quatre-vingt-huit ans avant Jésus-Christ, quand la brèche fut faite, tous les princes de la cour entrèrent dans Jérusalem et se logèrent sur la porte du milieu entre le mur intérieur et le mur extérieur de la ville. Sédécias, roi de Juda, et tous les gens de guerre les ayant vus, s'enfuirent nuitamment de la ville par les jardins du roi et par la porte secrète qui était entre les deux murailles souterraines, et se sauvèrent par le chemin du désert.[2]

(Saint Pierre, an 44 de J.-C.)

N° 139. — **Stratopédon.** C'était une place publique qui environnait de tous côtés le palais d'Hérode, et où se tenaient en faction les gardes du roi. Sur cette place était la prison royale, où l'on enfermait les criminels. Hérode, quelque temps après avoir fait mettre à mort saint Jacques-le-Majeur, fit jeter saint Pierre dans cette prison; l'apôtre était lié de deux chaînes et gardé par de nombreux soldats; ils avaient ordre

[1] Breid., 14, Jul.
[2] Jérémie, 39 et 52.

d'exercer une sévère vigilance; Hérode se proposait de faire mourir saint Pierre devant tout le peuple après la fête de Pâques, etc. (V. le N° 127.)[1]

(Tite, an 69 de J.-C.)

N° 140. — Étang des Autruches. Lors du siége de Jérusalem par les Romains, Tite, leur général, fit élever une plate-forme en cet endroit.[2]

(Bâtie vers 3947, 37 ans avant J.-C.)

N° 141. — Tour Hippicos. Située sur le sommet de la montagne du second mur, qui était bâti sur un lieu éminent, et à trente coudées au dessus (quarante-cinq pieds); cette magnifique tour avait quatre faces de vingt-cinq coudées chacune (trente-sept pieds et demi) de large, et de trente coudées de haut (quarante-cinq pieds), et massive en dedans. Le dessus avait une terrasse pavée de pierres bien taillées et bien jointes, ayant un puits au milieu, de vingt coudées de profondeur (trente pieds) pour recevoir l'eau du ciel. Il y avait en outre sur cette terrasse un bâtiment à double étage, de vingt-cinq coudées chacun (trente-sept pieds et demi), divisé en divers logemens avec des créneaux tout à l'entour, de deux coudées de hauteur (trois pieds), et des parapets hauts de trois coudées (quatre pieds et demi). La hauteur totale de cette tour était de quatre-vingts coudées (cent vingt pieds.) Le roi Hérode-le-Grand, qui l'avait fait bâtir, voulut, en la nommant Hippicos, éterniser la mémoire d'un ami de ce nom, mort à la guerre, après avoir fait des actions extraordinaires de valeur.[3]

(En l'an 3947, 37 ans avant J.-C.)

N° 142. — Tour Mariamne. Hérode-le-Grand fit bâtir cette

[1] 2, Josephe, Guerre, 32. — Act. Apôt., 12.
[2] 6, Josephe, Guerre, 13.
[3] 5, Josephe, Guerre, 13. — 6, Josephe, Guerre, 43.

superbe tour sur la haute colline de l'ancien mur dont nous venons de parler au N° précédent, en mémoire de la reine Mariamne, son épouse, petite-fille de Jean Hircan qui avait été pontife et roi, qu'il aimait au delà de toute expression et jusqu'à la jalousie, qui fut cause que dans un transport de cette passion cruelle il la fit tuer; Salomée, sa sœur, et sa mère qui ne l'aimaient pas, la calomniant auprès d'Hérode, causèrent ce malheur. Hérode n'eut pas plutôt donné cet ordre barbare qu'il s'en repentit, et son amour pour cette princesse devint plus violent que jamais ; il dominait de telle sorte son âme et sa raison, que, lors même qu'il l'eut fait mourir, il ne pouvait croire qu'elle fût morte ; mais dans l'excès de son désespoir il lui parlait et la faisait appeler par ses gens, comme si elle eût encore vécu. Le temps lui fit connaître, en s'écoulant, qu'il n'était que trop vrai qu'il se l'était ravie lui-même par sa cruauté. Il témoigna autant de regret de sa perte qu'il lui avait témoigné d'amour lorsqu'il la possédait. Il fit mourir sa mère, qui était cause de tous ses maux par ses calomnies. Enfin il fit élever, à la mémoire d'une femme qu'il regrettait tant, cette tour jusqu'à la hauteur de cent cinq coudées (cent cinquante-sept pieds et demi) sur vingt coudées en carré (trente pieds). Quelque magnifiques que fussent les appartemens des deux autres tours, ils n'avaient rien de comparable à ceux qu'on voyait dans celle-ci, parce que ce prince crut que celles qui portaient des noms d'hommes devaient être plus fortifiées, et cette troisième, qui portait celui d'une reine si vertueuse, si courageuse, si chaste, si belle, la plus remplie de majesté et de bonne grâce de toutes les femmes de son siècle, devait surpasser de beaucoup les autres en splendeur, richesses, ornemens et agrémens variés. (Voir N° 146.)[1]

[1] 5, Josephe, Guerre, 13. — 14, Josephe, Antiq., 21 et 27. — 1, Josephe, Guerre, 17. — 16, Josephe, Antiq., 1, 2, 6, 7, 8, 11, 12, 16, 17. — 15, Josephe, Antiq., 4, 9, 11.

(Vers 3947, 37 ans avant J.-C.)

N° 143. — Tour Phasael, bâtie par Hérode-le-Grand sur un pan de l'ancien mur, en mémoire de son frère Phasaël; celui-ci trahi et fait prisonnier par Barzapharnès, général de l'armée de Pachorus, roi des Parthes, et ne pouvant être secouru de son frère Hérode qui avait été obligé de fuir lui-même de Jérusalem avec sa mère, avec le fils de Phasaël et Mariamne, sa fiancée, pour éviter d'être pris par les Parthes, se fendit la tête contre une pierre, par le désespoir où le plongeait l'abandon qu'il éprouvait de toutes consolations; il avait les deux mains enchaînées et ne pouvait employer d'autre moyen pour se détruire. Hérode eut tant de regret de son frère que, voulant éterniser sa mémoire, il lui fit élever cette tour, à laquelle il donna le nom de Phasaël. Elle était carrée. Chacun de ses côtés avait quarante coudées (soixante pieds) de long et autant de haut; elle était massive en dedans. Il y avait au dessus un vestibule de dix coudées de hauteur (quinze pieds), soutenu par des arcs-boutans et environné de petites tours. Du milieu du vestibule s'élevait une autre tour dans laquelle étaient des appartemens et de riches bains; de toutes parts on y remarquait une magnificence royale; le haut de cette tour était fortifié de créneaux et de parapets. La hauteur totale de la tour Phasaël était de quatre-vingt-dix coudées (cent trente-cinq pieds). Elle avait la forme du phare d'Alexandrie, où la flamme d'un feu continuel sert à préserver les navigateurs des écueils qui les exposeraient aux naufrages. C'était dans ce superbe séjour que Simon, l'un des chefs des factieux, avait établi le siége de sa tyrannie. Quand Tite ruina la ville, il ne détruisit point ces trois magnifiques tours, comme nous l'avons dit au N° 1er, pour montrer à la postérité quelle valeur il avait fallu pour prendre d'assaut une ville aussi fortifiée. Ces trois tours, déjà si élevées par elles-mêmes, étant bâties sur un sommet de montagne qui avait trente coudées (quarante-cinq pieds) de plus que l'ancien

mur qui pourtant était construit sur un lieu éminent ; leur assiette les faisait encore paraître plus hautes ; elles n'étaient pas moins admirables par leur forme que par leur matière, car elles n'étaient pas en pierres ordinaires, mais en pierres de marbre blanc, de vingt coudées de long (trente pieds), dix de large (quinze pieds), et cinq de haut (sept pieds et demi) ; le tout était si bien travaillé, si bien joint, que l'on n'apercevait point les jointures, et que chacune de ces tours paraissait d'une seule pièce.[1]

(Vers 3947, 37 ans avant J.-C.)

N° 144. — Parc et Jardin d'Hérode rempli d'arbres à fruits et de bosquets, ce qui en faisait un séjour délicieux et d'autant plus agréable qu'on y jouissait d'une grande fraîcheur provenant de cours d'eau et de fontaines qui jetaient l'eau par des figures de bronze. Il y avait de longues et charmantes promenades, des volières remplies de colombes privées et d'oiseaux ; on voyait aussi dans ce parc toutes sortes de bêtes fauves.[2]

(Bâti vers 3849, 135 ans avant J.-C.)

N° 145. — Hopital. Le vertueux roi et pontife Jean Hircan, fils de Simon Machabée (dont le mausolée est au N° 135), fit bâtir et dota cet hospice public de l'argent qu'il avait extrait du tombeau de David où Salomon, pour honorer son père, avait déposé de grandes richesses. Les pauvres, les étrangers sans asile, les malades y étaient accueillis avec empressement et affection ; on les nourrissait et on leur prodiguait les soins que demandaient leurs différentes positions.[3]

[1] 14, Josephe, Antiq., 24, 25, et 1, Guerre, 11. — 5, Guerre, 13. — 18, Antiq., 7. — 16, Josephe, Antiq., 9.
[2] 5, Josephe, Guerre, 13.
[3] 13, Josephe, Antiq., 15, 16, 17 et 18. — 14, Antiq., 15, 16, 17, 20, 21, 22, etc. — Egesi...., in Hist. Judaïe, 1.

(Vers 3947, 37 ans avant J.-C.)

N° 146. — PORTIQUE. Hérode, revenu d'une longue et dangereuse maladie qu'il fit à la suite de la mort de Mariamne (V. N° 142), de la perte de laquelle il ne pouvait se consoler, devint si méchant et si farouche, qu'il n'y avait point de cruauté à laquelle il ne se portât, sans épargner même ses plus intimes amis. Il fit mourir Lysimachus, Gadias, Dositée, Castobare, issu d'une des plus anciennes familles d'Idumée, auquel il avait fait épouser Salomée, sa sœur, dont il avait fait tuer le premier mari par suite de calomnies répandues contre la vertueuse Mariamne, sa femme. Se trouvant dans un pouvoir absolu, il abolit les anciennes coutumes des Juifs, s'éloigna de plus en plus de la conduite de leurs ancêtres, établit des jeux de lutte et de course qui se faisaient de cinq en cinq ans en l'honneur d'Auguste, fit bâtir à cette intention un théâtre et un amphithéâtre à Jérusalem, et ce vaste portique dans son palais pour y exercer aux jeux et aux combats, pendant l'hiver, les athlètes qui devaient figurer sur les théâtres dont nous venons de parler.



QUATRIÈME PARTIE DE LA VILLE.

(Vers l'an 39 de J.-C.)

N° 147. — **Bézétha, ou Ville Nouvelle.** Vis-à-vis la citadelle Antonia il y avait une montagne environnée de fossés très profonds qui empêchaient qu'on pût venir au pied de la forteresse ; ce qui la rendait plus forte et faisait paraître les tours plus élevées. Cette montagne se nommait Bézétha ; c'est pourquoi on donna ce nom à cette partie de la ville dont Jérusalem avait été accrue, parce que le nombre des maisons ne suffisant pas pour contenir le peuple, il s'était répandu en dehors. Les habitans désirant extrêmement que l'on fortifiât cet endroit là, le roi Agrippa se rendit à leurs désirs et commença à l'enfermer d'une très forte muraille ; mais, appréhendant qu'un si grand ouvrage ne donnât quelque ombrage à l'empereur Claudius, et qu'il ne l'attribuât à quelque dessein de révolte, il se contenta d'en jeter les fondemens. S'il l'eût achevé, Jérusalem eût été imprenable ; car les pierres dont ce mur était bâti avaient vingt coudées de long (trente pieds) sur dix de large (quinze pieds), ce qui le rendait si fort, qu'il paraissait impossible de l'ébranler ni saper par les machines. Son épaisseur était de dix coudées (quinze pieds), et sa hauteur eût répondu à sa largeur, si la considération que je viens de faire connaître ne se fût opposée à la magnificence de ce prince. Dans la suite, les Juifs élevèrent ce mur à la hauteur de vingt coudées, avec des créneaux de deux coudées au dessus (trois pieds), et des parapets qui en avaient trois (quatre pieds et demi). Ainsi sa hauteur totale était de vingt-cinq coudées (trente-sept pieds et demi) ; il était fortifié de tours de vingt coudées en carré (trente pieds) qui étaient aussi solidement bâties que le mur et dont la structure et la beauté ne

le cédaient point à celles du temple. On montait à ces tours par des degrés à vis fort larges. Il y avait quatre-vingt-dix tours faites de la sorte, ayant leur logement, distantes entre elles de deux cents coudées (trois cents pieds). Cette nouvelle ville avait quantité de rues étroites, dont la direction tendait vers les murs de la ville. Elle était habitée seulement par des marchands de laine, des quincailliers, des chaudronniers et des fripiers.[1]

CHOSES REMARQUABLES DE BÉZÉTHA.

(Princes Asmonéens, de 3800 du monde, 184 avant J.-C., à 3884.)

N° 148. — Montagne de Bézétha. Cette montagne, séparée de la forteresse Antonia, était la seule qui se trouvait à l'opposite du temple du côté du nord, et la plus haute des cinq montagnes sur lesquelles était bâtie Jérusalem. C'étaient Sion, Acra; vis-à-vis d'Acra était Moria, qui se trouvait plus basse et séparée par une large vallée que les princes Asmonéens firent combler, rasant le haut de la montagne d'Acra pour joindre la ville au temple, afin qu'il commandât partout. Cette montagne disparut. Le mont Ghion et Bézétha qui joignait en partie la ville neuve, avaient beaucoup de maisons peu apparentes et habitées par le peuple. Il y avait encore la montagne du Calvaire et celle des Oliviers qui étaient hors la ville.[2]

(An. 3256 de la création, 728 ans avant J.-C., et Tite, an 70 depuis J.-C.)

N° 149. — Camp des Assyriens. Tite, lors du siége de Jérusalem, s'étant rendu maître du premier mur, campa en cet endroit, qui n'était éloigné du second mur que de la portée

[1] 19, Josephe, Antiq., 7, et 2, Guerre, 15, et 5, Guerre, 13, 15 et 24. — Néhémias, 3 et 4.
[2] 5, Josephe, Guerre, 13.

d'une flèche. (V. le trait Sennachérib, roi des Assyriens, au N° 136.)[1]

(An 44 de J.-C.)

N° 150. — Troisième Mur ou Mur Extérieur. C'est ce mur qu'à la prière des habitans de Jérusalem le roi Agrippa commença, c'est à dire dont il jeta les fondemens. Plus tard, les Juifs lui donnèrent vingt coudées de hauteur, et y placèrent quatre-vingt-dix tours carrées. (V. N° 147.)[2]

(Esdras, an 3516, 468 ans avant J.-C.)

N° 151. — Grande Place de la Porte d'Éphraïm. Au retour de la captivité de Babylone, le peuple d'Israël, rassemblé sur cette place, supplia Esdras de lui lire la loi de Moïse; Esdras se rendit à la prière du peuple, et, debout sur un marchepied, fit la lecture de la loi depuis le matin jusqu'à midi; tout le peuple fondait en larmes. Les Juifs solennisèrent le lendemain la fête des Tabernacles, parce qu'ils trouvèrent écrit dans la loi, qu'au septième mois tous les enfans d'Israël devaient demeurer sept jours sous des tentes. Ils allèrent donc chercher sur les montagnes des branches d'oliviers, de myrtes, de palmiers, etc...; ils les arrangèrent en forme de tentes sur la terrasse de leurs maisons, en placèrent dans le vestibule du temple, sur la place de la Porte des Eaux. Ils demeuraient sous ces tentes; Esdras leur lut chaque jour le livre de la loi de Dieu, et, depuis Josué, les enfans d'Israël n'avaient pas célébré cette fête avec tant d'ardeur, de magnificence, de piété et de bonheur![3]

[1] Néhémias, 3 et 12. — 2, Paral., 32. — 5, Josephe, Guerre, 21.
[2] Néhémias, 3. — 19, Josephe, Antiq., 7. — 2, Guerre, 15, et 5, Guerre, 13, 15, 24.
[3] Néhémias, 3, 8 et 9. — Josephe, Antiq., 5, 6.

12

(Vers l'an 42 de J.-C.)

N° 152. — Souterrains Royaux, pratiqués sous toute la longueur du troisième mur, et par lesquels pouvaient, en cas de siége de la ville, s'enfuir ceux dont la vie était importante pour le peuple.



PORTES, TOURS

ET AUTRES

CHOSES REMARQUABLES SITUÉES AUTOUR DE LA VILLE.

(Année 3823 de la création, 161 ans avant J.-C.)

N° 153. — Caphététa. Jonathas, général aussi illustre que digne grand-prêtre, après avoir mis en fuite Démétrius, gendre de Ptolémée, roi d'Égypte et mari de Cléopâtre, repoussa les Arabes et les Syriens jusqu'à Joppé, revint à Jérusalem, et fit décider les anciens à bâtir des forteresses dans la Judée et des murs à Jérusalem. La muraille qui s'élevait le long du torrent de Cédron, à l'orient, étant tombée, il la fit relever, et elle fut appelée Caphététa (*duplex*).[1]

N° 154. — Pierre Angulaire. On appelait ainsi un rocher très dur qui servait de fondement inébranlable au mont Sion. Les grands hommes inspirés de Dieu font allusion à cette pierre en parlant du Christ, fondement inébranlable de l'Église, et le représentent souvent sous la figure de ce solide rocher. « Jésus, dit Fénélon, est la pierre angulaire qui porte et unit tout l'édifice de la maison de Dieu. » « *Je m'en vais mettre*, dit Dieu par la bouche d'Isaïe, *pour fondement de Sion, une pierre éprouvée, angulaire, précieuse, qui sera un ferme fondement.* » Saint Pierre dit, aux Actes des Apôtres, chap. 4, en parlant du boiteux de naissance qu'il avait guéri à la Belle Porte du temple, y entrant avec saint Jean : « *Princes du peuple, et*

[1] 1, Machabées, 11 et 12.

vous, sénateurs, puisqu'aujourd'hui l'on nous demande raison du bien que nous avons fait à cet homme impotent, et qu'on veut s'informer de la manière dont il a été guéri, nous vous déclarons, à vous tous et à tout le peuple d'Israël, que ça été au nom de notre Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, que vous avez crucifié et qui est ressuscité d'entre les morts. C'est ce Jésus qui est la pierre choisie dont parlent les prophètes, que vous, architectes, avez rejetée et qui a été faite le fondement de la vie des hommes et la principale pierre de l'angle de cet édifice spirituel; il n'y a point de salut par aucun autre, car il n'y a aucun autre nom sous le ciel donné aux hommes par lequel nous puissions être sauvés. » Le psalmiste dit : « *Ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur sont fermes comme le mont Sion; celui qui demeure dans Jérusalem ne sera jamais ébranlé.* » Saint Paul dit, dans son Épître aux Romains, ch. 9, en leur faisant observer que les Juifs s'étaient trompés en croyant se sauver par le seul accomplissement des œuvres de la Loi sans la foi en Jésus-Christ. Ils se sont heurtés contre cette pierre d'achoppement et de scandale, selon qu'il est écrit : « Je m'en vais mettre dans Sion une pierre d'achoppement et de scandale pour les incrédules; et tous ceux qui croiront en celui qui est figuré par cette pierre, ne seront point confondus ni trompés dans leur espérance. » « La parole de Dieu, que nous vous annonçons, demeurera éternellement, » dit saint Pierre dans sa première épître, chap. Ier. Puis, au chap. 2: « Si vous avez goûté combien le Seigneur est doux, approchez de cette pierre vivante, réprouvée à la vérité des hommes, mais choisie et honorée de Dieu : et vous, comme autant de pierres vivantes, formez un édifice, maison spirituelle, sacerdoce saint, offrez les hosties spirituelles qui sont agréables à Dieu, par Jésus-Christ. » Enfin le Christ lui-même dit, à la suite de la parabole des vignerons homicides, à ceux qui décidèrent la question : « N'avez-vous jamais lu dans les Écritures : La pierre que ceux qui bâtissaient avaient rejetée, est devenue la principale pierre de l'angle? C'est ce que le Seigneur a fait, et nos yeux voient avec admiration la bonté qu'il a eue de

m'envoyer pour sauver le monde, et vous me rejetez! C'est pourquoi je vous déclare que le royaume de Dieu vous sera ôté, et qu'il sera donné à un peuple qui en profitera. »[1]

(Jérémie pris en l'année 3394, 590 ans avant J.-C.)

N° 155. — PORTE DE L'ANGLE; appelée ainsi parce qu'elle était située à l'angle nord-est de la ville, auprès du torrent de Cédron. On l'appelait aussi Porte Benjamin, parce qu'elle était placée sur le chemin de cette tribu et qu'elle y donnait passage, de même qu'au bois qu'on apportait du désert à la ville. On en voit encore les ruines hors la ville. C'est à cette porte que fut arrêté le prophète Jérémie par le capitaine Jérias, qui l'amena devant les grands; ceux-ci, après l'avoir fait battre, l'envoyèrent en prison, ensuite le firent jeter dans un puits ou basse fosse lors du premier siége de Jérusalem par les Chaldéens. (V. N° 224.)[2]

Nr 156. — PORTE DORÉE. Elle était située entre la Porte de la Vallée et la Porte de la Fontaine; on l'appelait ainsi parce qu'elle était recouverte de lames d'or. On la nommait aussi Porte Orientale, parce qu'elle faisait face à l'orient; elle abrégeait le chemin pour aller du temple au mont des Oliviers, et était plutôt une porte du temple que de la ville; aussi Néhémias n'en fait pas mention. L'an 622 depuis la naissance du Christ, Héraclius, empereur d'Orient, ayant remporté miraculeusement une victoire sur Cosroès, roi des Perses, rapporta à Jérusalem une portion de la vraie croix que l'impératrice Hélène avait autrefois placée dans l'église du mont Calvaire, mais que les Perses, après avoir pris Jérusalem et massacré plusieurs milliers de chrétiens, avaient enlevée et gardée quatorze ans; l'empereur, monté sur un superbe cheval, couvert d'or

[1] Zacharie, 3. — Psaume 124. — Isaïe, 28. — Matthieu, 21. — Luc, 20.
[2] 4, Rois, 14. — 2, Paral., 26. — Zacharie, 14. — Jérémie, 3, 32, 37, 38. — Broc., itin. 6. — Salm., t. 8, c. 5.

et de pierreries, voulut entrer triomphalement par cette porte ; il en fut repoussé par un éclatant miracle qui frappa d'étonnement les Romains, mais qui ne causa point de surprise aux chrétiens. Plus il s'efforçait d'avancer, plus il se sentait retenu. L'empereur et sa suite ne pouvaient revenir de l'étonnement que leur causait une chose si extraordinaire. « Permettez, prince, lui dit Zacharie, évêque de Jérusalem, l'ornement royal et triomphateur dont vous êtes revêtu vous éloigne trop de la pauvreté et de l'humilité de Jésus-Christ portant sa croix. » Ce pieux empereur descend vite de cheval, dépose sa couronne, quitte son manteau royal et tous ses riches ornemens, met de côté sa chaussure, et, comme un simple particulier, la tête et les pieds nuds, prend sur ses épaules le bois précieux de la vraie croix, le porte par le même chemin où le Sauveur l'avait porté lui-même au mont Calvaire, et le replace au lieu d'où les Perses l'avaient enlevé. Un édit fut porté à cette occasion, pour que désormais tous les ans une fête fût célébrée dans l'église le 14 septembre, en mémoire de l'exaltation de la Sainte-Croix.[1]

(Joas, année 3144, 840 ans avant J.-C.)

N° 157. — Porte d'Ephraim. Elle était placée au nord et ouvrait sur le chemin qui conduisait à la tribu d'Ephraïm ; c'est ce qui lui fit donner ce nom. Joas, roi d'Israël, après avoir fait abattre quatre cents coudées (six cents pieds) des murs de la ville, depuis cette porte à celle de l'angle, entra en triomphe, monté sur un char et suivi de toute son armée, dans Jérusalem, emmenant prisonnier Amasias, roi de Juda, qui, peu de temps avant, lui avait ordonné de se soumettre à lui, ou de se préparer à la guerre, et qu'il venait de battre. Joas emporta tous les trésors du temple et tout l'or et l'argent qu'il trouva dans le palais du roi, mit Amasias en liberté et

[1] Ex historia exaltationis Sanctæ-Crucis. — Breviarum roman. — Salm., t. 8, c. 4.

s'en retourna à Samarie. Le bon et juste Osias, roi d'Israël, répara dans la suite les murailles de Jérusalem qui étaient en fort mauvais état par la négligence de ses prédécesseurs, et rebâtit cet espace abattu par Joas ; fit construire de nouveau plusieurs tours hautes de cent cinquante coudées (deux cent vingt-cinq pieds), bâtit des forts dans des endroits écartés et fit plusieurs aquéducs. Il fit aussi élever des tours dans le désert pour abriter les bergers qui veillaient sur de nombreux troupeaux ; en outre, il fit creuser des citernes pour les vignerons du Carmel [1] et pour les troupeaux de la campagne. Il aimait beaucoup l'agriculture et faisait cultiver la vigne.[2]

N° 158. — Porte de la Fontaine, appelée aussi Porte des Eaux. Elle était située entre le mont Sion et le mont Moria, dans le gouffre de Mello, à l'orient. On y faisait des briques. On l'appelait Porte de la Fontaine et des Eaux, parce qu'elle donnait passage à la fontaine et aux eaux de Siloé ; et comme on allait par-là abreuver les chevaux au torrent de Cédron, plusieurs lui donnaient le nom de Porte orientale des Chevaux : elle conduisait encore à la vallée de Géhennon.[3]

N° 159. — Porte Génath, c'est à dire du jardin (d'Hé-

[1] On comprend en général sous le nom de Carmel, une chaîne de montagnes qui s'étend dans un espace d'environ sept lieues, du nord-est au sud-ouest, dont la cime est une campagne vaste et rocailleuse, large de cinq lieues, et à dix-huit lieues trois quarts nord de Jérusalem, le long de la Méditerranée, entre la mer et le fleuve Kison ou Cison, auprès duquel le prophète Élie fit mettre à mort quatre cents prophètes de Baal. (3, Rois, 18, ℣ 22, 40.)

Parmi les personnes illustres qui ont visité le Carmel, on cite saint Louis, roi de France, qui y fit un pèlerinage vers le milieu du treizième siècle, et Jeanne de Dreux, femme de Philippe-le-Long, que sa piété y conduisit quatre-vingt-dix ans plus tard. On voit ce que dit du Carmel l'histoire profane, dans Tacite, Pline et Strabon.

[2] 4, Rois, 14. — 2, Paral., 25, 26. — Néhémias, 8, 12. — 3, Josephe, Antiq., 10, 11. — Broc., itin. 6. — Sal., t. 8, c. 5. — 2, Mach., c. 13, ℣ 4, 5. — 2, Paral., 26.

[3] Néhémias, 2, 3, 8, 12. — 2, Paral., 23. — Jérémie, 19, 31. — Broc., itin. 6. — Salm., t. 8, c. 5.

rode). Elle était peu éloignée du second mur de la ville, à l'occident. C'était la porte des aquéducs qui conduisaient l'eau dans la tour d'Hippicos. Simon, chef des séditieux, avec ceux de son parti, défendit le passage qui est entre cette porte et le sépulcre du pontife Jean. Simon et Jean de Giscala, autre chef des séditieux, qui combattait avec les siens dans la forteresse Antonia, et du haut du portique du temple au nord, faisaient souvent des sorties par cette porte, et en venaient jusqu'à combattre corps à corps avec les Romains. C'est dans une de ces sorties que les Juifs ayant formé hors de leurs murs un gros bataillon, et les traits lancés des deux partis volant de toutes parts, un chevalier romain, nommé Longinus ou Longin, le même qui perça de sa lance le côté du Christ, perça ce bataillon et tua deux des plus braves des ennemis qui voulaient s'opposer à lui. Il frappa l'un au visage, retira le javelot de la plaie et perça, avec le même javelot, le côté de l'autre qui s'enfuyait. Après cette action courageuse il revint trouver les siens sans être blessé. La gloire qu'il acquit porta par une noble ambition plusieurs autres à l'imiter. (Voir Nos 136, 252 et 259.)[1]

(Sédécias, an 3396, 588 ans avant J.-C.)

N° 160. — Porte des Jardins du Roi. La neuvième année de Sédécias, Nabuchodonosor, roi de Babylone, marcha avec toute son armée contre Jérusalem, pour punir Sédécias de sa révolte, et mit le siége devant la ville. Ce siége dura deux ans, au bout desquels la brèche ayant été faite, tous les gens de guerre, pressés par l'ennemi et la famine, s'enfuirent pendant la nuit avec le roi Sédécias, par les jardins du roi et par la porte qui est entre les deux murailles, gagnèrent le chemin du désert, mais furent poursuivis et atteints près de Jéricho par un détachement de Chaldéens qui mit en fuite tous ceux qui avaient suivi le roi, qu'ils prirent et menèrent à

[1] 5, Josephe, Guerre, 1, 18, 19, 20, 21.

Nabuchodonosor, à Reblatha , pays d'Emath. Le roi de Babylone fit mourir les deux fils de Sédécias devant leur père , puis fit crever les yeux à Sédécias, le chargea de chaînes et l'emmena à Babylone, où il demeura en prison jusqu'à sa mort. (Voir les Nos 224 et 258.)[1]

(Néhémie, 3520 de la création, 464 ans avant J.-C.)

N° 161. — PORTE DU PALAIS DU GRAND-PRÊTRE. Au retour de la captivité de Babylone, quand les Juifs relevèrent avec tant de courage Jérusalem, en se la divisant par quartiers, chacun bâtissant vis à vis chez soi; Baruch, fils de Zachaï, construisit depuis l'angle très fort jusqu'à la porte du grand-prêtre Eliasib; c'est ainsi qu'il se nommait à cette époque. Cette porte était vers le midi.[2]

N° 162. — PORTE DES POISSONS ET DES MARCHANDS. Elle était auprès de la tour de David, entre le mont Sion et la ville inférieure, dans la vallée de Mello, à l'ouest. Il y avait une voûte qui couvrait le gouffre et servait de pont pour faciliter l'entrée et la sortie de la ville. On lui donnait le nom de Porte des Poissons, parce que de Joppé et autres endroits maritimes chaque jour il entrait quantité de poissons dans la ville par cette porte. On l'appelait encore Porte de David, parce qu'elle était près de sa belle tour; et Porte des Marchands, parce qu'elle donnait passage aux marchands et marchandises qui arrivaient de Bethléem, d'Hébron, de Gaza, de l'Egypte et de l'Ethiopie; les étrangers arrivant du côté de l'occident entraient habituellement par cette porte; c'est par elle qu'entra dans Jérusalem la reine de Saba.[3]

[1] 4, Rois, 25. — Jérémie, 39, 42.
[2] 11, Josephe, Antiq., 3, 4, 5. — Néhémias, 3 et 13.
[3] 2, Paral., 33. — Sophonie, 1. — Hieron., ibid. — Néhémias, 3, 12, 13. — Broc., itin. 6. — Salm., t. 8, c. 5.

N° 163. — **Porte du Fumier.** Elle était peu éloignée de la porte de l'Angle, en face du soleil levant; elle servait comme d'égout à l'écoulement des ordures que les eaux pluviales menaient de la ville dans le torrent de Cédron; c'était pour cela qu'on l'appelait ainsi.[1]

(Tite, an 69 de J.-C.)

N° 164. — **Porte des Tours des Femmes.** Elle était au nord de la ville. Tite, lors du siége de Jérusalem, s'avança de ce côté pour reconnaître l'état de la ville, à cheval, avec six cents cavaliers d'élite; personne ne parut sur les remparts tant qu'il ne fut pas à portée; mais dès l'arrivée de Titus à la tour Pséphine, les Juifs sortirent en grand nombre par la porte qui est vis à vis le tombeau d'Hélène, du côté de la Tour des Femmes, coupèrent sa cavalerie et empêchèrent les derniers de rejoindre ceux qui étaient plus avancés. Ainsi Tite se trouva séparé des siens sans pouvoir ni avancer, parce qu'il n'y avait que des haies, fossés et clôtures de jardins jusqu'aux murs de la ville, ni rejoindre ses soldats, parce qu'un grand nombre d'ennemis les partageaient, et les siens ne connaissant pas le danger où il était, ne pensaient qu'à se retirer, croyant que lui-même avait fui. Dans un si grand péril, ce prince ne voyant de salut que dans son courage, pousse son cheval à travers les ennemis, se fait passage à coups d'épée et crie au petit nombre d'hommes qui étaient avec lui de le suivre. C'est bien alors que l'on connut que les événemens de la guerre et la conservation des princes dépendent de Dieu; car quoique Tite ne fût point armé, n'étant pas venu pour combattre, mais seulement pour examiner, aucun de ce grand nombre de traits qui furent lancés ne porta sur lui, tous passèrent outre, comme si quelque puissance invisible eût pris soin de les détourner. Au milieu de cette nuée de dards et

[1] Néhémias, 2, 3, 12.—Liran in Néhém.—Broc., itin. 6.—Salm., t. 8, c. 5.

de flèches, cet admirable prince renversait tous ceux qui s'opposaient à son passage et leur passait sur le ventre.[1]

N° 165. — PORTE DE LA VALLÉE, ainsi appelée parce qu'elle conduisait à la vallée de Josaphat. Elle était entre la Porte du Fumier et la Porte Dorée, à peu de distance du Marché des Troupeaux et de la Piscine Probatique. On l'appelait encore Porte du Troupeau, parce qu'elle servait de passage aux animaux achetés au marché et conduits au temple pour être immolés. On la nommait encore Porte Saint-Etienne, du nom de ce premier martyr que l'on fit passer par cette porte et qui fut lapidé là, auprès de la Fontaine du Dragon.[2]

N° 166.—PORTE ANCIENNE OU PORTE JUDICIAIRE. Située au nord de la Porte des Poissons, faisait face au soleil couchant. Les Jébuséens l'appelaient Porte Jébus, et les juges Porte Judiciaire, parce que c'était là que les anciens se tenaient pour juger. C'était aux portes qu'ils remplissaient cette fonction, comme nous le voyons au livre de Ruth et ailleurs. On mettait à exécution les sentences de mort hors la ville, à peu de distance de cette porte; c'est par elle que le Christ fut conduit au Calvaire; et on voit derrière cette porte, qui existe encore et est murée jusqu'à moitié de sa hauteur, la colonne de pierre où les sentences de mort étaient affichées.[3]

N° 167. — ROCHER ÉLEVÉ. Il s'étendait depuis la Tour Pséphine jusqu'au mont Sion, et tout le mur de la partie occidentale de la ville était bâti dessus.[4]

[1] 5, Josephe, Guerre, 7, 8, 9, 10.
[2] 2, Paral., 26. — Néhémias, 2, 3, 12. — Broc., itin. 6. — Breid, 14, Jul.— Salm., t. 8, c. 5.
[3] Néhémias, 3, 12. — Liran in Nehem., 3. — Deutéron., 22. — Ruth., 4. — Jean, 19. — Épît. aux Hébreux, 13. — Broc., itin. 6. — Salm., t. 8, c. 7.
[4] Broc., itin. 6.

(3175, 809 ans avant J.-C.)

N° 168. — **Tour Hananéel.** Elle était située à peu de distance de la Porte de l'Angle ; elle avait cent coudées de haut (cent cinquante pieds) ; elle était forte : l'Écriture en parle souvent.[1]

(Avant la création, 3175, 809 ans avant J.-C.)

N° 169. — **Tour Angulaire.** C'était une de celles que le roi Ozias fit rebâtir à Jérusalem ; elle était sur la Porte de l'Angle, élevée à la hauteur de cent cinquante coudées (deux cent vingt-cinq pieds.)[2]

(2936 ans de la création, 1048 avant J.-C.)

N° 170. — **Tour de David.** Le roi David l'avait fait élever à l'angle de deux gouffres, tout en pierre de taille carrées et indissolublement liées ensemble avec du fer et du plomb. Elle était d'une grande hauteur et fortifiée. La force et l'insigne beauté de cette tour méritèrent d'être citées au cantique des cantiques par Salomon, qui dit, à la louange de l'épouse du Christ, qui est l'Eglise, en la comparant à cette tour et indiquant sa force : *Votre cou est comme la tour de David, qui est bâtie avec des boulevards: mille boucliers y sont suspendus avec toutes sortes d'armes pour les vaillans guerriers ;* de sorte qu'elle est inexpugnable à ses ennemis. La puissante protection de la Sainte-Vierge est également comparée à cette tour dans les litanies que les fidèles récitent en son honneur, où on l'appelle *Turris Davidica,* Tour de David.[3]

(Vers 3175, 809 ans avant J.-C.)

N° 171. — **Haute Tour** élevée sur la porte de la Vallée,

[1] Zacharie, 14. — Néhémias, 3, 12. — Jérémie, 31.
[2] 2, Paral., 26. — 9, Josephe, Antiq., 11.
[3] Wil. Tyr., 9. — Bell. Sac., 3. — Broc., itin. 6. — Cantique 4.

réparée aussi par le roi Ozias; et pour qu'elle servît de beffroi au-delà du mont des Oliviers, il la fit élever à la hauteur de cent cinquante coudées (deux cent vingt-cinq pieds). Ozias avait soin des réparations des tours, puis aussi il y faisait mettre toutes sortes de machines propres à lancer de grosses pierres en cas d'attaque; car, outre que ce prince aimait beaucoup l'agriculture, il n'était pas moins bon guerrier, entretenant sur le pied de guerre trois cent sept mille cinq cents hommes (Josephe dit trois cent soixante-dix mille), tous gens de cœur, armés d'épées, boucliers, cuirasses d'airain, arcs et frondes. Ils étaient enrégimentés et commandés par deux mille six cents officiers distingués. Ayant une ardeur belliqueuse pour la guerre, à leur disposition étaient tous les instrumens propres à défendre et attaquer les places. Ozias, pourtant si heureux, n'eut pas la force de supporter sa prospérité, et son bonheur temporel lui fit oublier la loi de Dieu; le pas est glissant dans le cas que je cite. Il ne tarda pas à en être puni: heureux s'il en profita! Le jour d'une fête solennelle, ce prince se revêtit d'ornemens sacerdotaux et entra dans le temple pour offrir à Dieu de l'encens sur l'autel d'or. Le pontife Azarias y courut accompagné de quatre-vingts prêtres du Seigneur. Le pontife lui commanda de sortir pour ne pas irriter Dieu par un sacrilége; mais Ozias se mit dans une telle colère, qu'il le menaça de le faire mourir, ainsi que tous les autres sacrificateurs, s'il l'empêchait de faire ce qu'il désirait. A peine eut-il achevé ces paroles, l'encensoir à la main, que tout à coup eut lieu un si grand tremblement de terre qu'il se fit une crevasse au haut du temple, et que la foudre, le frappant au visage, le couvrit de lèpre à l'instant même. La secousse du tremblement de terre fendit en deux le mont Érogé, situé au sud de la ville, et en roula une partie l'espace de quatre stades (cinq cents pas), jusqu'à ce qu'elle rencontrât un autre mont qui est à l'orient, appelé mont de l'Offense, ce qui obstrua toute la voie publique et couvrit de décombres les jardins du roi. Les prêtres, voyant ce prince tout couvert de lèpre, n'eurent pas de peine à en connaître la cause; ils lui dirent que ce mal ne lui était venu

que par un châtiment de Dieu. On s'empressa de le faire sortir du temple et de la ville. Sa confusion fut terrible, elle lui ôta la hardiesse de résister. On le conduisit dans une maison hors la ville, craignant que sa maladie contagieuse ne se communiquât à d'autres. Il demeura, en simple particulier, à sa maison de campagne jusqu'au jour de sa mort, que hâta le chagrin qui l'accablait. Il mourut âgé de soixante-huit ans, dont il avait régné cinquante-deux. On l'enterra dans ses jardins et non dans le tombeau des rois.[1]

(Vers 3175, 809 ans avant J.-C.)

N° 172. — Tour des Fourneaux, bâtie au nord de la ville; ainsi appelée parce que continuellement on y entretenait, dans un fourneau, un feu qui servait de signal pour diriger, pendant la nuit, les voyageurs de terre et de mer et les faire éviter les écueils.[2]

(Vers 3175, 809 ans avant J.-C.)

N° 173. — Grande Tour, placée auprès du mur du temple à l'orient; elle l'emportait en hauteur sur les autres.[3]

(Vers 3175, 809 ans avant J.-C.)

N° 174. — Tour Méah, autrement Émath, c'est à dire de cent coudées (cent cinquante pieds); elle était à l'est de la ville, à peu de distance du temple.[4]

(Vers 3175, 809 ans avant J.-C.)

N° 175. — Tour Pséphine autrement Néblosa, bâtie sur un rocher extrêmement élevé, à l'angle du mur qui regardait

[1] 4, Rois, 15. — Amas., 1. — Zacharie, 14. — Adam Reisuerus, Jean Heysdinus, in descriptione urb. Jerusal., l. 7, c. 2.
[2] Néhémias, 3 et 12.
[3] Néhémias, 3.
[4] Néhémias, 3 et 12.

d'un côté le nord, de l'autre l'occident, vis-à-vis de laquelle Tite avait pris son quartier. C'était une forteresse redoutable et d'une élévation effrayante, d'une forme octogone et haute de soixante-dix coudées (cent cinq pieds). Lorsque le temps était clair, de son sommet on voyait l'Arabie, à douze lieues est de Jérusalem. On découvrait à l'ouest la mer Méditerranée, à dix lieues un quart de distance, et jusqu'aux frontières de la Judée.[1]

(Vers 3175, 809 ans avant J.-C.)

N° 176. — Tour de Siloé. C'est cette tour qui croula du temps du Christ et écrasa dix-huit hommes. On lit au treizième chapitre de saint Luc, que quelques personnes se trouvant auprès de Jésus, lui racontèrent l'affaire des Galiléens, dont Pilate avait mêlé le sang avec celui de leur sacrifice. Sur quoi Jésus leur dit : « Pensez-vous que ces Galiléens fussent les plus grands pécheurs de Galilée parce qu'ils ont été traités de cette sorte? Non, je vous assure; mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tous aussi bien qu'eux. Croyez-vous que ces dix-huit hommes, sur lesquels est tombée la tour de Siloé, fussent plus redevables à la justice de Dieu que les autres habitans de Jérusalem qui ont été préservés de ce malheur? Non, je vous assure; mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tous aussi bien qu'eux. »

N° 177. — Gouffre ou Vallée Profonde qui ceignait le mont Sion au midi, se prolongeait tout le long du côté occidental de la ville, allait tirant vers le nord jusqu'à la porte d'Éphraïm, et faisait un fossé fort avantageux pour la sûreté de la ville.[2]

[1] 5, Josephe, Guerre, 7 et 13. — Broc., itin. 6.
[2] Broc., itin. 6.



LIEUX,

MONUMENS, TOMBEAUX, FONTAINES

ET AUTRES CHOSES REMARQUABLES,

SITUÉS EN DEHORS DES MURAILLES DE LA VILLE,

A L'ORIENT.

(Vers 2971 de la création, 1013 ans avant J.-C.)

N° 178. — Eau sortant du Temple. C'est ici l'endroit, à quatre stades (cinq cents pas) de la ville, dont nous avons parlé au N° 83, d'où sortaient avec force et grand bruit, conduites par des canaux souterrains, les eaux de la Fontaine figurative qui se jetaient dans le torrent de Cédron.[1]

(Le fait de Marthe et Marie, an 32 de J.-C.— Résurrection de Lazare, an 33.)

N° 179. — Béthanie était un gros bourg, situé au-delà du mont des Oliviers, à quinze stades (mille huit cent soixante-quinze pas) de Jérusalem, où demeuraient Marie et Marthe, sœurs de Lazare. Le mont des Oliviers empêche que de ce lieu on puisse voir la ville de Jérusalem, quoique la distance ne soit pas grande; mais il y a un petit monticule auprès, d'où l'on voit une partie du mont Sion. Le Christ alla souvent loger en ce bourg, dans la maison de Marthe. C'est là qu'un jour Marie, se tenant assise aux pieds de Jésus, écoutait sa parole. Mais Marthe, fort occupée de préparer tout ce

[1] Aristœas, lib. de 72 interpretib.

qu'il fallait pour le traiter dignement, vint à Jésus, et lui dit: « Seigneur, ne considérez-vous point que ma sœur me laisse servir toute seule? Dites-lui donc qu'elle m'aide. » Mais Jésus lui répondit: « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous embarrassez dans le soin que vous prenez de nous apprêter plusieurs choses ; cependant une seule est nécessaire : c'est de travailler pour l'éternité. Marie, se tenant auprès de moi pour se nourrir de la vérité que je lui annonce, a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. » C'est à Béthanie que le Christ pleura et ressuscita Lazare, mort depuis quatre jours et déjà entré en putréfaction. C'est là qu'à table avec Lazare et servi par Marthe, chez Simon le Lépreux (on l'appelait ainsi, dit saint Jérôme, parce qu'il avait eu la lèpre, dont le Christ l'avait guéri), Marie-Madeleine lui répandit sur la tête un parfum très précieux. On croit que le Christ prit congé là des mêmes personnes, leur faisant ses adieux avant de monter au ciel. Du temps de saint Jérôme, année 420, les fidèles visitaient avec beaucoup de piété la maison de Marthe et de Marie, de même que celle de Simon le Lépreux. L'impératrice Hélène fit bâtir en cet endroit une belle église, dans laquelle elle renferma le tombeau de marbre de Lazare, ressuscité par le Christ, afin de perpétuer le souvenir d'un miracle aussi éclatant. Ce tombeau est toujours en vénération, non seulement aux chrétiens, mais encore aux Sarrasins et aux Turcs. Dans des temps plus rapprochés de nous, la reine Mélisandre érigea là une abbaye qui, quoique totalement ruinée, se voit pourtant encore. Le révérend père de Géramb, qui a passé dans ce pays-là dans ces dernières années, dit, en parlant de ce tombeau tel qu'il existe actuellement : « Au bas de » la vingt-quatrième marche on rencontre une espèce de vestibule où est un autel de pierre, sur lequel les pères franciscains viennent deux fois par an célébrer le saint sacrifice de » la messe. On est obligé de se baisser pour descendre les six » derniers degrés, après lesquels on se trouve dans une grotte » d'environ vingt pieds de long sur cinq de large, à gauche de » laquelle on voit un caveau voûté; ce fut là que le corps de

» Lazare avait été déposé et qu'il resta quatre jours enseveli.[1] »

N° 180. — Bethphagé, village situé au pied de la montagne des Oliviers, à six cents pas de la ville, à l'est. C'est de là que Jésus envoya deux de ses disciples, leur disant : « Allez à ce village qui est devant vous, et vous y trouverez une ânesse et son ânon ; amenez-les moi, et si on vous dit quelque chose, dites que le Seigneur en a besoin, et on les laissera. » Les disciples amenèrent l'ânesse et l'ânon, qu'ils couvrirent de leurs vêtemens, et le Seigneur monta dessus. Le peuple étendit aussi ses vêtemens sur le chemin ; les autres coupaient des branches d'arbres et les jetaient sur son passage, et tous ensemble criaient : « Hosanna ! salut et gloire au plus haut des cieux à celui qui vient au nom du Seigneur, au fils de David ! » Quand il fut arrivé près du rocher de prédiction, jetant les yeux sur la ville, il pleura sur son sort en disant : « Ah ! si tu reconnaissais au moins en ce jour, qui t'est encore donné, ce qui te peut apporter la paix ! Mais maintenant tout cela est caché à tes yeux. Aussi viendra-t-il des jours malheureux pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront et serreront de toutes parts, te raseront et te détruiront entièrement, toi et tes enfans. Ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée.[2] »

N° 181. — Castellum contra vos. C'est le village qui est près de Bethphagé. C'est là d'où les disciples amenèrent l'ânesse et l'ânon que le Seigneur leur commanda d'aller lui

[1] Matthieu, 21, 26. — Marc, 11, 14. — Luc, 10, 19, 24. — Jean, 11, 12. — Hieron., t. 1, épist. 27, ad Eustoch., et t. 3, epist. 29, ad Rufinum, et in loc. Hebr., lit. B. — Nicéph., 8, Hist. ecclés., 30. — Broc., itin. 6. — Breid, ibid., et 16, Jul. — Salm., t. 9, c. 4. — Wil., 15, Bell. Sac., 20, et 18, Bell., 27, et 21, Bell., 2. — Vitrias, c. 58. — De Géramb., Péler. à Jér., t. 2.

[2] Matthieu, 21. — Marc, 11. — Luc, 19. — Jean, 12. — Hieron., in Matth., 21, et in loc. Hebr., lit. B. — T. 1, de Gerem. — Broc., itin. 6. — Salm., t. 9, c. 3. — 5, Josephe, Guerre, 27, 28, 31, 36, 37, etc...... — 6, Guerre, 35, 37, 38, 39, 42, 44, 45, et 7, Guerre, 1.

chercher. Les expressions du Christ, rapportées par les Evangélistes : « *Ite ad castellum, quod contra vos est*, » ont été cause que, par respect pour la parole divine du Christ, on a annoté ce village sur le plan dans les mêmes termes que lui, afin de le faire reconnaître plus aisément. Comme les expressions ont été consacrées sur les lieux pour désigner le *roc viri Galilœi, l'impropère, le rocher de prédiction*, etc... on établit, à l'usage de ce plan, une consécration semblable pour désigner ce village. Tout ce qui donne une idée plus nette des particularités du séjour de Jésus-Christ sur la terre, parmi les hommes, a droit d'être accueilli avec la même vénération et le même bonheur! *In terris visus est et cum hominibus conservatum est.*[1]

(Citerne faite vers 3175 de la création, 809 ans avant J.-C.)

N° 182. — CITERNE à peu de distance de Béthanie, où Marthe alla au devant de Jésus qui venait pour ressusciter Lazare, et lui dit: « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. — Votre frère ressuscitera, lui dit Jésus. — Je sais bien qu'il ressuscitera au dernier jour. — Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, quand il sera mort vivra ; et quiconque vit et croit en moi, quand il sera mort vivra : croyez-vous cela ? — Oui, Seigneur, dit Marthe, je crois que vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans ce monde. » Marthe ayant dit cela, s'en alla et appela sa sœur Marie, et lui dit tout bas : « Le Maître est venu et vous demande.[2] »

(Tite, an 69 de J.-C.)

N° 183. — COLLINE DES OLIVIERS, située tout près de la pierre des Colombes et qui dominait la vallée de Siloë. C'est là

[1] Matthieu, 21. — Marc, 11. — Luc, 19.
[2] Salm., t. 6, c. 4. — Breid, itin. 6. — Jean, 11, ℣ 20 à 30.

que Tite plaça la dixième légion romaine après qu'il eut assemblé son armée pour marcher sur Jérusalem et aplani l'espace qui allait jusqu'aux murs. L'autre partie de l'armée était campée du côté de la tour d'Hippicos, à deux stades (deux cent cinquante pieds) de la ville. Tite prit son quartier vis-à-vis la tour Pséphine, qui était aussi à deux cent cinquante pas de la ville. (Voir les Nos 196 et 213.)[1]

(An 33 de J.-C.)

N° 184. — Figuier maudit. Après son entrée solennelle à Jérusalem, après avoir reçu la louange de la bouche des petits enfans qui s'écriaient: «Hosanna! salut et gloire à celui qui vient au nom du Seigneur!» après avoir approuvé leur louange disant qu'elle devait venir de la bouche des enfans, le Christ s'en alla à Béthanie passer la nuit. Le lendemain, sortant de Béthanie avec ses disciples, il eut faim, et voyant de loin un figuier qui avait des feuilles, il s'en approcha, et n'y trouvant point de fruits, il dit: «Que jamais personne ne mange du fruit de cet arbre,» ce que ses disciples entendirent. Ils vinrent ensuite à Jérusalem; c'est alors que trouvant des vendeurs et acheteurs dans le temple, il les chassa. Les princes des prêtres et les scribes cherchaient les moyens de le perdre, mais en se cachant du peuple, qui, admirant sa doctrine, le suivait et paraissait disposé à prendre sa défense. Quand le soir fut venu il sortit de la ville, et le lendemain matin comme il y revenait de nouveau avec ses disciples, ils virent en passant le figuier qu'il avait maudit; il était devenu sec jusque dans la racine. Pierre, se souvenant de la malédiction de la veille, dit: «Voyez comme le figuier que vous avez maudit est devenu sec. — Ayez de la foi en Dieu et vous ferez aussi tout ce que vous voudrez. Je vous dis en vérité, que quiconque dira à cette montagne, ôte-toi de là et te jette dans la mer, et cela sans hésiter dans

[1] 5, Josephe, Guerre, 6, 12, 13.

son cœur, mais croyant que ce qu'il aura dit arrivera, il le verra arriver. Quoi que ce soit que vous demandiez dans vos prières, croyez que vous l'obtiendrez, et en effet il vous sera accordé, si vous demandez avec cette foi que je viens de marquer. » L'endroit où était ce figuier est un champ actuellement à une demi-lieue de Jérusalem.[1]

(Faite vers l'an de la création 3175, 809 ans avant J.-C.)

N° 185. — Fontaine du Dragon. Appelée ainsi parce que son eau sortait par la gueule d'un dragon en bronze. Le prêtre Néhémie ayant obtenu du roi Artaxercès la permission d'aller à Jérusalem et de la rebâtir, obtint aussi de ce roi une lettre de recommandation auprès des gouverneurs d'au-delà l'Euphrate, pour qu'ils lui facilitassent le moyen de passer en sûreté ; une seconde lettre lui fut donnée pour Asaph, maître de la forêt du roi, afin qu'il l'autorisât à couper le bois nécessaire à son dessein ; il arriva dans le pays de Samarie. Sanaballat et Tobie qui y commandaient au nom du roi, furent fort affligés voyant qu'il était venu un homme qui cherchait à procurer le bien des enfans d'Israël. Néhémie arrivé à Jérusalem, se lève pendant la nuit, sort par la Porte de la Vallée, vint devant la Fontaine du Dragon et à la Porte du Fumier ; il considéra que les murailles de Jérusalem étaient toutes abattues et ses portes brûlées. Il passa de là à la porte de la Fontaine de Siloë et à l'aquéduc du roi Ezéchias. La nuit durait encore quand il remonta par le torrent de Cédron ; après avoir fait le tour il rentra par la Porte de la Vallée, par laquelle il était sorti, et revint à sa maison. La Fontaine du Dragon est entre la Porte de la Vallée et la Porte du Fumier. Sa source coule encore maintenant.[2]

[1] Matthieu, 21. — Marc, 11. — Pasch. die, 228. — De Géramb., 2, page 5. — Pèlerinage à Jérusalem.
[2] Néhémias, 2. — Broc., itin. 6. — Salm., t. 8, c. 5, et t. 9, c. 1.

N° 186. — GÉHENNON, qu'on appelait aussi BENHENNON, par abréviation de Ghi Ennon, et de Ghi Beni Ennon, c'est à dire Vallée des fils d'Ennon. C'était un endroit situé dans un faubourg de Jérusalem, à l'orient, au dessous du mont de l'Offense, auprès de la piscine du Foulon. Le site délicieux de ce lieu le rendait comparable à la vallée de Tempée. La fraîcheur de ses jardins et de ses vergers, ainsi que celle des nombreux arbres qui en faisaient l'ornement, était entretenue par les eaux de la fontaine de Siloë et le cours du torrent de Cédron.[1]

Dans cette vallée étaient le temple et l'idole de Moloch, qui tenait le premier rang parmi les idoles, et pour cela même sujet d'une plus grande abomination aux yeux du Seigneur qui souvent en défendit le culte. Cette idole de bronze était creuse; elle avait une tête de veau ornée d'une couronne royale, le corps d'un homme, les bras étendus pour recevoir et brûler en d'exécrables embrassemens les enfans qu'on lui immolait; on déposait les innocentes victimes dans les bras de Moloch au moment où le feu allumé dans ses cavités avait atteint toute sa violence. C'était à ce moment seulement que les parens impies, par une incroyable cruauté, livraient à l'idole leurs fils et leurs filles, ces gages précieux de leur union, et que par une certaine dévotion diabolique ils les offraient en holocauste d'insupportable odeur au démon Moloch, pour être brûlés; et de peur qu'au milieu de ces horribles tourmens les cris déchirans et lamentables des enfans ne vinssent à émouvoir les entrailles des mères, et en même temps pour que le sacrifice fût plus agréable à l'idole, les prêtres de Moloch, tant que durait cette horrible cérémonie, remplissaient l'air d'un son rauque de trompettes et d'un épouvantable bruit de tambours; ce qui fit donner à ce lieu le nom de *Tophet*, c'est à dire

[1] 15, Josephe, Antiq., 14. Hieron., in Jérém., c. 7, 19 et 32. — Broc., itin. 6. — Lévitiq., 18, 20. — 3, Rois, 11. — Act. Apôtres, 7.

son de tambour. Achaz et Manassé, rois de Juda, imitèrent eux-mêmes la folie sacrilége du peuple, et immolèrent leurs fils au démon Moloch. Le pieux Josias, roi de Juda, désirant mettre un terme à cette détestable extravagance, fit briser l'idole de Moloch, brûla son bois sacré, entassa là un amas de cadavres, d'ossemens et d'immondices, changeant ainsi l'aménité de ce lieu, et le condamna à être pour toujours le réceptacle d'ordures et de tout ce qu'il y a de plus sale et de plus dégoûtant. Ce fut en cette vallée que, par ordre de Dieu, Jérémie brisant à terre en mille pièces un vase d'argile devant les anciens des juifs, leur prédit que Dieu écraserait ainsi la ville et le peuple. Il arriva en effet, comme il l'avait dit, qu'en punition de ce qu'ils avaient rempli ce lieu du sang d'enfans innocens, une si grande multitude de peuple y fut massacrée qu'on n'appela plus ce lieu vallée de Tophet, mais qu'on lui donna le nom de Polyandrion, c'est à dire sépulcre d'une multitude de morts, dont les cadavres y demeuraient gissans sans sépulture et devinrent la proie des oiseaux du ciel et des bêtes de la terre.[1]

C'est par comparaison à ces exécrables tourmens auxquels les enfans étaient dévoués dans cette Vallée de Géhennon, que notre Seigneur, dit saint Jérôme, appelle Gehenna (gêne) l'enfer, que l'on croit situé au centre de la terre, et dans lequel les réprouvés seront éternellement en proie à des tourmens extrêmes, et d'autant plus insupportables, que dans cette gêne se font sentir deux horribles supplices : l'activité d'un grand feu et la rigueur d'un froid excessif. Du reste, cette vérité est consignée au vingt-quatrième chapitre du livre de Job.[2]

[1] 2, Rois, 16, 21. — 2, Paral., 28, 33. — 4, Rois, 23. — Jérémie, 9, ℣ 15, etc., Jérémie, 7, 19, 32. — Isaïe, c. 24, ℣ 22, 23. — Isaïe, 30, ℣ 30, 33, c. 34, ℣ 9, 10, 13, 14, c. 66, ℣ 24.

[2] Hieron., in 2, Paral., 33, et in loc. Hébr., lit. G et T, et in Matth., c. 10. — Hieron., in Jonæ, c. 2. — Deut., c. 32, ℣ 22. — Sagesse, c. 11, ℣ 17. — Ecclésiastiq., c. 21, ℣ 10. — Malach., c. 4, ℣ 1. — Matthieu, c. 8, ℣ 12, c. 24, ℣ 41, 51, c. 25, ℣ 41. — Luc, c. 12, ℣ 27, c. 16, ℣ 24, 25, 26. — Marc, c. 9, ℣ 47, 48. — David, c. 7, ℣ 10, 11. — Job, 24, ℣ 19.

N° 187. — **Gethsémani**, nom hébreu qui signifie pressoir pour faire de l'huile. C'était un village situé au pied du mont des Olives, dont la terre était d'un excellent rapport. C'est le lieu où, au sortir de la dernière cène, le Christ vint avec ses disciples. Il venait d'instituer le sacrement de l'Eucharistie. Etant donc arrivé à Gethsémani, il dit à ses disciples : « *Asseyez-vous ici jusqu'à ce que j'aie fait ma prière ;* » *et ayant pris avec lui Pierre, Jacques et Jean, il commença à être saisi de frayeur et accablé d'une affliction extrême. Alors il leur dit :* « *Mon âme est triste jusqu'à la mort. Attendez ici et veillez avec moi ;* » *et s'étant avancé un peu plus loin, il se prosterna le visage contre terre, priant en ces termes :* « *Mon père, s'il est possible, faites que ce calice passe loin de moi, dispensez-moi de souffrir ces maux ; mais néanmoins que votre volonté s'accomplisse et non pas la mienne.*[1] »

N° 188. — **Jardin des Olives**, situé au pied du mont des Olives, auprès de Gethsémani. « C'est ici, sur le mont des » Olives, dit une tradition, que vinrent Adam et Ève, chas- » sés du paradis terrestre après leur chute. Ils éprouvèrent » bien des angoisses sur la terre inhospitalière : ils gémirent et » pleurèrent dans cette grotte. » C'est dans ce jardin que le Christ, à genoux, supplia son père jusqu'à trois fois, d'éloigner de lui le calice, c'est à dire les souffrances de sa passion. Alors il lui apparut un ange qui venait du ciel pour le fortifier. Et étant tombé en agonie, il redoublait de prières, et il lui vint une sueur comme de gouttes de sang qui découlait jusqu'à terre. « Du temps de saint Jérôme (an 420), il y avait une » église bâtie au dessus du rocher, ou grotte formant une espèce » de voûte appuyée sur trois pilastres de la même roche, » où le jour pénètre par une ouverture pratiquée dans le » haut, » dit M. de Géramb, qui ne parle pas d'église, probablement détruite depuis un si long espace de temps ; mais il parle

[1] Hieron., in loc. Hebr., lit. G. — Matthieu, 26. — Marc, 14.

seulement d'un autel placé actuellement à l'endroit même de l'agonie, lequel autel est surmonté d'un tableau représentant notre Seigneur soutenu par l'ange qui vient le fortifier. On y lit cette inscription : *Ici lui vint une sueur comme de gouttes de sang qui découlait jusqu'à terre.* Le même M. de Géramb dit : « Que l'étendue du jardin est de » cent pas en carré ; qu'on y remarque huit oliviers d'une » grosseur extraordinaire, d'une antiquité si visible que l'on » peut croire, avec la tradition, qu'ils existaient du temps du » Christ ; qu'actuellement le jardin n'est clos que par une » mauvaise muraille de trois pieds de haut, construite en » pierre sèche. » Le plan porte un enclos de planches, comme il y avait du temps du Christ.[1]

(Vers 2939, 1045 avant J.-C.)

N° 189. — Jardin royal, appelé aussi jardin fermé (*hortus conclusus*). Il était situé dans un faubourg de Jérusalem et soigneusement enclos de murs. C'était une sorte de paradis terrestre, orné de bosquets délicieux ; rien n'était comparable à son aménité : les arbres, les fleurs, le nard, la canne aromatique, le cinnamome, la myrrhe, l'aloès et les plantes les plus exquises y croissaient en abondance. La célèbre fontaine de Rogel et la pierre de Zoéleth, dont l'Ecriture parle souvent, y étaient renfermées. Quand Adonias voulut occuper le trône au préjudice de Salomon, pour qui Bethsabée avait obtenu le royal héritage de David, ce fut en ce jardin qu'il immola des victimes, et convia tous ses frères, fils du roi, et tous ceux de Juda qui étaient au service du roi. La grande beauté et les agrémens sans nombre de ce jardin, servirent de texte au génie du grand Salomon pour peindre la louange, l'admiration et l'amour de Jésus-Christ pour son

[1] Matthieu, 26. — Marc, 14. — Luc, 22. — Jean, 18. — Hieron., in loc. Hébr. — Broc., itin. 6. — Breid., 14, Jul. — Salm., t. 9, c. 2. — De Géramb, Pèler. Jérus.

Église, dont il veut que les fidèles qui la composent aient le cœur fermé à tout autre qu'à lui, et que leurs œuvres et leurs vertus lui soient consacrés. *Ma sœur, mon épouse, est comme un jardin délicieux, mais un jardin fermé, rempli de plants les plus exquis, etc. La fontaine des jardins et le puits des eaux vivantes qui coulent avec impétuosité du Liban, arrosent ce jardin délicieux. Retire-toi de ce lieu sacré, aquilon! venez, vents du midi, soufflez de toutes parts sur mon jardin, rendez-le fécond, et faites que les parfums en découlent avec abondance, et que la bonne odeur s'en répande partout l'univers.*[1]

(Vers 3011, 973 avant J.-C.)

N° 190. — Bois sacré de Moloch. Dans ce bois consacré à l'idole de Moloch, ses adorateurs, après lui avoir offert des sacrifices et brûlé de l'encens devant lui, se livraient sous l'épais feuillage de ses arbres à toutes sortes de désordres.[2]

(Vers l'an de la création 3011, 973 avant J.-C.)

N° 191. — Mont de l'Offense. Elevé et situé au midi de la fontaine de Rogel et de la pierre de Zoéleth, sur lequel Salomon, ce roi qui fut si sage, séduit et aveuglé dans sa vieillesse par les femmes étrangères qu'il avait épousées, fit élever un temple à Moloch, idole des Ammonites, et l'adora lui-même. Ce temple, selon quelques uns, était un Panthéon consacré aussi à toutes les idoles. Il subsista et demeura intact l'espace de trois cent soixante-trois ans, et fut enfin détruit par le roi Josias, qui extermina les faux dieux qui avaient été établis par les rois d'Israël, auxquels on sacrifiait sur les

[1] 2, Rois, 17. — Josué, 15, 18. — 3, Rois, 1. — Josué, 15, 7, 18, 16. — Jérémie, 39, 52. — 7, Josephe, Antiq., 11. — 8, Josephe, Antiq., 1, et 7, Guerre, 15. — Cantique, 4. — Brocard, itin. 6. — Breid., 15, Jul. — Salm., t. 8, c. 5, et t. 10, c. 1.

[2] 4, Rois, 23. — Jérémie, 19, 32. — Hieron., in Jerem., 19 et 32, et in Matth., 10.

hauts lieux, dans les villes de Juda, ainsi qu'autour de Jérulem; il détruisit aussi les augures et ôta les chevaux que les rois de Juda avaient donnés au soleil, et qui étaient dans des écuries auprès du temple du Seigneur, et il en brûla les chariots.[1]

(David fuyant Absalon, an 2954, 1030 ans avant J.-C. — Sainte Hélène, vers 326 de J.-C.)

N° 192. — Mont des Oliviers, ainsi appelé à cause du grand nombre d'oliviers qui y croissaient; on lui donnait encore le nom de mont Illustre, mont Saint. Il était à l'orient de Jérusalem et séparé de la ville par la profonde vallée de Cédron et à la distance qu'il était permis de faire le jour du sabbat (mille pas), et, suivant Josephe, de cinq stades; il ajoute que son sommet l'était même de six; il était si élevé que du haut on voyait non seulement presque toutes les places de Jérusalem, mais même la mer Morte, qui en est à onze lieues trois quarts. Outre les oliviers, ce mont abondait encore en palmiers, en pins, myrthes et autres arbres.[2]

Le saint roi David fuyant devant son fils Absalon, tout en larmes et les pieds nus, adora Dieu sur ce mont; son fils Salomon, oubliant toute piété, y fit élever un temple à Astaroth, idole des Sidoniens, en face du temple de Jérusalem, d'où on pouvait voir l'idolâtrie s'y commettre. Josias le détruisit ainsi que les autres temples des idoles. Le Christ alla souvent sur ce mont pour prier et prendre du repos; il y passa même la nuit. C'est du sommet de ce mont, qu'en présence et à la vue de ses disciples, les ayant bénis, il monta au ciel, la face tournée à l'occident, comme le prouve l'empreinte de ses deux pieds gravés sur une pierre de ce précieux mont comme

[1] 3, Rois, 11. — 4, Rois, 23. — Brocard, itin. 6. — Salm., t. 6, c. 5. — 8, Josephe, Antiq., 3.

[2] Daniel, 11.—Zacharie, 14.—Act. Apôtres, 1.—5, Josephe, Guerre, 8, 9, 10, 12 — Will. Tyr., 17. Bell. Sac., 20. — Broc., itin. 6. — Breid., 14, Jul.

sur de la cire, pour perpétuer la mémoire d'un si grand prodige ; le Christ, ainsi tourné à l'occident, regardait l'Église catholique romaine, à laquelle lui-même, son chef, devait envoyer deux brillantes lumières en la personne de saint Pierre, son vicaire sur la terre, pasteur et prince des Apôtres, et de saint Paul, docteur des nations.[1]

Sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, faisant bâtir en cet endroit une église magnifique, en forme de rotonde, au milieu de laquelle devaient se trouver renfermées les traces des pieds du Sauveur imprimés sur le roc ; on ne put jamais réussir à couvrir ni de marbre, ni de parquet, le lieu d'où le Sauveur était monté au ciel : le sol repoussait toujours, dit saint Paulin de Nôle, ce que la main de l'homme essayait d'y mettre pour l'orner ; et jamais, écrit saint Jérôme, à cause du passage du corps du Sauveur, on ne put en aucune manière ni voûter, ni couvrir le dessus de la coupole ; mais son passage de la terre au ciel est toujours resté à découvert. Cette église subsista plusieurs siècles, puis elle fut détruite ; mais l'empreinte des pieds du Christ s'y voit encore ! Des hommes d'une imposante autorité par leur science et par leur mérite, assurent que l'Ante-Christ doit imiter cette ascension du Christ, et que, pour étayer son mensonge, il s'élèvera en ce lieu dans les airs à l'aide des démons ; mais que le Seigneur Jésus le renversera d'un souffle de sa bouche. *Cet homme de péché, qui doit périr misérablement, doit venir accompagné de la puissance de Satan, faisant toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges trompeurs.* 2, Thessal., 2. On voit, par les Actes des Apôtres, que sur cette même montagne Jésus-Christ viendra du ciel sur une nuée, de la même manière et sous la même forme qu'il y est monté, pour juger les vivans et les morts ; car on y lit que : « *Comme les apôtres étaient attentifs à le regarder montant au ciel, deux hommes vêtus de blanc se présentèrent tout d'un*

[1] Salm., t. 6, c. 5, et t. 9, c. 2. — Pasch. die, 191. — Néhémias, 8. — 2, Rois, 15. — Psaume 3. — 3, Rois, 11. — 4, Rois, 23. — Liran, ibid. — Luc, 21, 22, 24. — Jean, 8, 18. — Ézéchiel, 11. — Act. Apôtres, 1.

coup à eux, et qu'ils leur dirent :[1] Viri Galilæi, *hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel ce Jésus qui, en se separant de vous, s'est élevé dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter?*[2]

(Vers 3011, 973 ans avant J.-C.)

N° 193. — Mont du Scandale. Il était élevé au-delà du torrent de Cédron, au côté nord du mont des Oliviers, à quatre stades (cinq cents pas) de Jérusalem, sur lequel Salomon fit élever un temple à Chamos, idole des Moabites, à la persuasion des femmes païennes qu'il avait épousées. Josias le détruisit comme celui du mont de l'Offense, du temps des Machabées (an du monde 3837, cent cinq ans avant Jésus-Christ). On établit en ce lieu un camp dont il reste encore quelques indices.[3]

N° 194. — Mausolée du Foulon. Il était situé à peu de distance de la porte de l'Angle.[4]

(Néhémie, 3516, 468 avant J.-C. — Entrée du Christ à Jérusalem, an 33.)

N° 195. — Palmiers célèbres, où les Juifs prirent des branches quand, après avoir entendu Néhémie leur expliquer la loi au retour de la captivité de Babylone, ils célébrèrent la fête des Tabernacles. Ce fut aussi à ces palmiers que, lors de l'entrée solennelle du Christ à Jérusalem, les Juifs *prirent des*

[1] Depuis cette époque ce rocher porte le nom de *Viri Galilæi* (Act. Apôtres, 1, ℣ 10, 11).

[2] P. Montanus in passione Domini. — Hieron., t. 3, in loc. Hebr., — Act. Apôtres, lit. M. — Euseb., invita Constantini, l. 3, c. 42. — Soc., 1, Hist. ecclés., 13. — Sozome, 2, Hist. ecclés., 1. — Nicéph., 8, Hist. ecclés., 30. — Vitri, c. 58. — Broc., itin. 6. — Breid., 14, Jul. — Salm., t. 9, c. 3. — Pasch. die, 191. — Hieron., in Daniel, c. 11. — Isaïe, 11. — Zacharie, 14. — Liran, ibid. — 2, Thessal., 2.

[3] 3, Rois, 11. — 4, Rois, 23. — Broc., itin. 6. — Salm., t. 6, c. 5.

[4] Hist. Josephe.

branches et allèrent au devant de lui, en criant : « Hosanna![1] »
(V. les Nos 151 et 180.)

(Tite, an 70 de J.-C.)

N° 196. — **Pierre des Colombes**, située dans la partie sud du mont des Oliviers. C'était une tour de pierre, ronde, élevée, voûtée et blanche au dehors, n'ayant qu'une étroite ouverture au sommet. Il y avait en cette tour des colombes privées, quelquefois jusqu'à cinq mille. C'est là que Tite fit camper la dixième légion romaine, après qu'il eut rangé son armée pour attaquer Jérusalem, l'an 5034 depuis la création du monde, et soixante-dix ans depuis Jésus-Christ.[2] (Voir les Nos 183 et 213.)

(Le fait de sainte Hélène, vers l'an 326.)

N° 197. — **Pont Cédron.** Il était d'une seule arche, sur laquelle on passait pour traverser le torrent de Cédron. L'impératrice Hélène le fit faire en pierre pour remplacer celui de bois qui existait auparavant et dont on avait pris un pilier pour faire la croix sur laquelle le Christ mourut. M. de Géramb[3] dit : « Une tradition assure que notre Seigneur, après avoir été pris » et lié par les Juifs qui le conduisaient du jardin des Olives à » Jérusalem, en passant le torrent, ils le poussèrent rudement » et il tomba au bas du pont, où l'on voit encore l'empreinte » de deux genoux sur une roche qui est en très grande vénération. »

[1] Néhémias, 8. — Jean, 12.

[2] 5, Josephe, Guerre, c. 6, 12, 13.

[3] M. le baron de Géramb, lieutenant-général des armées autrichiennes, fut arrêté à deux cents lieues de France et traîné à travers toute l'Allemagne pour être fait prisonnier au donjon de Vincennes, à Paris, où il était renfermé en 1814 et d'où il ne sortit qu'à l'entrée des Alliés. Ayant perdu son père, sa mère, sa femme et ses enfans, il se fit religieux de la Trappe, en Alsace. A la révolution de 1830 il partit pour Jérusalem, où il arriva le 8 décembre 1831, y resta cinq mois et quitta cette ville le 7 mai 1832. (*Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, pages 200 et 203, t. 2.)

(Vers 55 de J.-C. — Et sainte Hélène, vers 326.)

N° 198. — Tombeau de la sainte Vierge Marie, placé dans la vallée de Josaphat, près du village de Gethsémani, au pied du mont des Oliviers. Il s'élevait alors au dessus de la terre. Les apôtres y déposèrent, avec le plus grand respect, le corps intact de cette glorieuse Vierge. Trois jours après qu'il y eut été mis, on trouva le tombeau vide, exhalant une odeur suave, ce qui confirma tous les fidèles dans la persuasion que la Sainte Vierge avait été enlevée corps et âme au ciel par les anges, et qu'elle y était élevée au dessus de tous leurs chœurs. L'impératrice Hélène fit bâtir en ce lieu, en l'honneur de la Sainte Vierge, une vaste et magnifique église voûtée, dans laquelle on descend maintenant par un escalier de la plus grande beauté, large de quinze pieds, et dont les marches, au nombre de cinquante, sont en marbre. Au milieu de cette église elle fit renfermer et recouvrir en marbre blanc ce saint et précieux tombeau, pour lequel non seulement les pèlerins chrétiens, mais même les Sarrasins et les Turcs, « ont le plus » profond respect, et devant lequel brûlent encore actuellement » nuit et jour une grande quantité de lampes d'or et d'argent, » dit M. de Géramb. Dans cette même église, à droite, se trouvent les tombeaux de saint Joachim et de sainte Anne, père et mère de la Sainte Vierge; et sur la gauche celui de saint Joseph. A l'occasion de ce nom vénérable, si intimement lié aux mystères de Bethléem, ville de laquelle je ne puis mieux faire que de parler ici, persuadé que plus d'une âme pieuse me saura gré de ma note. Bethléem, située au centre de la Judée, est à deux lieues sud-ouest de Jérusalem. Le nom hébreu de Beth-leehem, que lui donna Abraham, signifie Maison de pain. Elle fut aussi appelée Ephrata, c'est à dire féconde. La reine Hélène y fit bâtir une église qui porte le nom de Marie. Près de cette église, il y en a une autre dédiée à sainte Catherine, et c'est par celle-là qu'on passe pour aller à la sainte grotte. On descend par un escalier étroit; on passe devant un autel sous lequel est le sépulcre des saints innocens massacrés

par Hérode. En montant quelques degrés on trouve une porte qui conduit à la chapelle souterraine de la sainte grotte. Elle a trente-huit pieds de long, onze de large et neuf de haut. Les rochers et le pavé sont revêtus d'un marbre précieux donné par sainte Hélène. Trente-deux lampes brûlent toujours dans ce saint lieu, où ne pénètre jamais la lumière du jour. Au fond, vers l'orient, est la place où le Sauveur vint au monde. Cet endroit, qu'éclairent seize lampes, est indiqué par un marbre blanc, fixé dans le pavé et incrusté de jaspe, au milieu duquel est un soleil en argent, entouré de cette inscription :[1]

HIC DE VIRGINE MARIA JESUS CHRISTUS NATUS EST.

« *Ici Jésus-Christ est né de la Vierge Marie.* »

Au dessus est une table de marbre servant d'autel, et soutenue par deux colonnes. C'est entre ces deux colonnes et sous cet autel qu'on se prosterne pour baiser la plaque auguste que désigne l'inscription. Quelques pas plus bas, vers le midi, se trouve la crèche, élevée à un pied au dessus du niveau de la grotte et recouverte d'un marbre blanc. La pierre du rocher du fond est recouverte d'un tableau dont le cadre est en argent et représente l'Adoration des Mages. Les princes chrétiens se sont fait un devoir d'envoyer des présens pour l'ornement de la crèche ; elle est toujours tendue de magnifiques draperies que l'on change souvent.[2]

La draperie qu'on y voyait au moment du passage de M. de Géramb était de soie fond blanc, parsemée de roses et de broderies d'or. A trois pas vis à vis de la crèche est le lieu où Marie était assise, ayant dans ses bras l'Enfant Jésus, lorsque les Mages vinrent l'adorer et lui offrir des présens.

[1] Joan. Damacenus de dormitione Dei paro. — Nicéphore, l. 2, Hist. ecclés, 22, 23, et l. 8, c. 30. — Broc., itin. 6. — Breid., 14, Jul. — Salm., t. 9, c. 1. — Pasch. die, 184, 197. — De Géramb, Pèler. à Jérusalem, p. 378. — De Géramb, p. 201.

[2] De Géramb, p. 201.

A cet endroit même est un autel avec un tableau représentant l'Adoration des Mages, et surmonté d'une grande étoile.

N° 199. — Sépulcres du Peuple. C'était le lieu commun des sépultures situé dans la vallée de Josaphat. Les rois et les personnes distinguées avaient ailleurs leurs tombeaux particuliers ou de famille. Les rois avaient leur caveau dans la cité de David. Joseph d'Arimathie avait son tombeau près du Calvaire : ce fut dans ce tombeau que fut déposé après sa mort le corps adorable de notre Seigneur Jésus-Christ. D'autres personnages illustres avaient leurs mausolées en divers quartiers de la ville, comme il est facile de s'en convaincre sur le plan.[1]

(Vers 3175, 809 ans avant J.-C.)

N° 200. — Fontaine de Siloë. A cette fontaine était adjointe une piscine ou réservoir propre à se baigner. On l'appelait aussi piscine inférieure. Ses eaux limpides, agréables à boire et très abondantes, coulaient paisiblement au côté occidental de la vallée de Josaphat, au pied du mont Sion, et se jetaient en silence dans le torrent de Cédron. L'illustre roi Ezéchias y fit faire de grandes réparations. Jésus, rencontrant en cet endroit un aveugle-né, ses disciples lui dirent : « *Maître, est-ce le péché de cet homme, ou celui de son père ou de sa mère qui est cause qu'il est aveugle?* » — « *Non, mais c'est afin que la puissance de Dieu se manifeste à son égard ; car il faut que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé pendant qu'il est jour ; la nuit viendra où personne ne peut agir. Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde.* » *Après avoir dit cela, il cracha à terre, et ayant fait de la boue avec sa salive, il oignit de cette boue les yeux de l'aveugle, et lui dit :* « *Allez-vous laver à la fontaine de Siloë.* » *Il y alla, s'y lava, et revint voyant clair. Ses voisins, et ceux qui l'a-*

[1] 4, Rois, 23. — Jérémie, 26.

vaient vu auparavant demander l'aumône, disaient : — « N'est-ce pas celui-là qui était assis et qui demandait l'aumône ? » Les uns disaient oui, d'autres disaient non. Mais il leur dit : « C'est moi-même. » — « Comment vos yeux se sont-ils donc ouverts? » — « Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, en a oint mes yeux et m'a dit : Allez à la piscine de Siloë et vous lavez. — J'y suis allé, je me suis lavé et je vois ![1] »

Josephe, lors du siége de Jérusalem, exhortant les Juifs assiégés dans la ville à se rendre, leur dit : « Il semble que la » nature même ait voulu faire un effort en faveur de Tite, » puisque la fontaine de Siloë et les autres qui sont hors la » ville, étaient si diminuées avant sa venue, qu'il fallait, pour en » avoir de l'eau, donner de l'argent ; elles fournissent mainte- » nant de l'eau en telle abondance, qu'elle suffit non seulement » pour l'armée romaine, mais aussi pour arroser les jardins ; » et la même chose arriva lorsque le roi de Babylone assiégea » la ville, etc. » Salignac, qui a examiné la propriété des eaux de cette fontaine avec le plus grand soin, dit : « Les eaux » de Siloë sont encore aujourd'hui très précieuses aux Sar- » rasins ; car, comme ils ont naturellement odeur de bouc, en » se lavant eux et leurs enfans dans cette fontaine, cela » suffit pour la leur ôter. » Les Turcs ont l'expérience que cette eau conserve et fortifie la vue ; aussi ils y attachent un grand prix. Nicéphore dit : « Que la reine Hélène fit faire à cette » fontaine de magnifiques constructions.[2] »

(An 33 de J.-C.)

N° 201. — SAINT ÉTIENNE, diacre et premier martyr, était si rempli de l'amour divin, que les pierres du torrent eurent pour lui le charme de la douceur, et son amour pour son divin Sauveur lui fit regarder la grêle de pierres sous laquelle

[1] Isaïe, 8 et 22. — Néhémie, 3. — Vitri, c. 84. — Breid., 14, Jul. — Broc., itin. 6. — Pasch. die, 199. — Jean, 9. — Isaïe, 16, c. 1.
[2] 5, Josephe, Guerre, 26. — Nicéph., 8, Hist. ecclés., 30.

on l'écrasait à la fleur de son âge, comme une couronne de diamans précieux. Tout baigné dans son sang, et priant ardemment pour ses bourreaux, il fut en ce lieu le premier qui monta triomphant au ciel avec la palme du martyre. Paul gardait les vêtemens de ceux qui lapidaient saint Étienne.[1]

(David fuyait Absalon, an 2954, 1030 ans avant J.-C.)

N° 202. — Torrent de Cédron. C'était un cours d'eau à l'orient de Jérusalem, entre la ville et le mont des Oliviers, qui, grossi par les eaux pluviales qui y descendaient des montagnes voisines, de même que par celles des fontaines et des piscines, coulait avec un doux murmure au milieu des vallées de Josaphat et de Géhennon; puis, passant par la plaine du désert, il se perdait dans la mer Morte. Il croissait sur l'une et sur l'autre de ses rives *une très grande quantité d'arbres à fruits* (*qui figuraient la multitude des fidèles*, Ezéch., 47, Joël, 3), dont l'aspect avec l'ensemble des jardins voisins, qu'arrosaient les eaux limpides du torrent, offraient aux promeneurs la plus agréable récréation. Le Christ, au sortir de la cène, après avoir prié pour sa glorification, pour ses disciples et pour ceux qui devaient croire en lui, allant au jardin des Olives, passa ce torrent avec ses disciples. (Voir le N° 83.)[2]

(Vers l'an 453.)

N° 203. — Maisonnette, ou Grotte de sainte Pélagie. J'emprunte à l'*Année chrétienne* du père Croiset, 30 octobre, l'histoire de cette célèbre pénitente : « Sur le milieu du cinquième siècle, c'est à dire vers l'an 453, sous le règne du grand et religieux empereur Marcien, le Seigneur donna à l'Eglise un des plus illustres exemples de son infinie mi-

[1] Actes Apôtres, 6, 7. — Breviar. rom. — Breid, 14, Jul. — Pasch., 1. 184.
[2] Hieron., in loc. — Hébreu, lit. C. — 3, Rois, 2. — Jérémie, 31. — Broc., itin. 6. — Salm., t. 9, c. 1. — 2, Rois, 15. — Jean 18.

séricorde à l'égard des pécheurs, dans la personne de Pélagie, une des plus insignes pécheresses qu'il y ait eu dans le monde.[1]

» Maxime, patriarche d'Antioche, avait assemblé un concile de tous les évêques de son patriarchat, parmi lesquels se trouvait Nonus, un des plus saints prélats de son siècle. Il avait été religieux de Tabenne, en Thébaïde, d'où il avait été tiré à cause de son éminente vertu, pour être fait évêque d'Edesse en Mésopotamie, et depuis transféré à l'évêché d'Héliopolis en Syrie, près du Liban, où il avait converti à la foi un nombre prodigieux de Sarrasins et autres peuples idolâtres. Ses prédications avaient eu partout un succès merveilleux : tout prêchait en lui ; son air modeste, son visage exténué par ses continuelles austérités, son humilité, ses manières simples et respectables. Maxime, étant un jour assis avec le saint prélat et huit évêques du concile, devant l'église du martyr saint Julien, pria saint Nonus de leur faire une conférence spirituelle. Il le fit avec une éloquence et une onction qui charmaient toute l'assemblée. Pendant qu'on l'écoutait avec admiration, on vit passer une célèbre courtisane, nommée Pélagie.[2]

» C'était la première comédienne de la ville d'Antioche, fameuse par sa rare beauté, et encore plus par les dérèglemens de sa vie licencieuse. On lui avait donné le surnom de Marguerite, qui dans la langue du pays signifiait la Perle, soit à cause de sa grande beauté, soit parce qu'elle était toujours couverte de pierreries. Elle s'était parée ce jour-là avec tout ce que le désir de plaire peut inspirer ; elle était superbement vêtue, mais d'une manière fort immodeste ; ses cheveux artificieusement arrangés, sa coiffure orgueilleusement élevée, et sans voile, montée sur une mule pour se faire mieux voir et admirer. Elle était escortée d'une troupe de jennes gens des deux sexes qui composaient son train, et elle marchait comme

[1] Nicéph., 2, Hist. ecclés., l. 17, c. 5, in vitis patrum. — Breid., 14, Jul.
[2] Salm., t. 9, c. 1. — Pasch. die, 191.

en triomphe dans cette grande ville. Les évêques en furent scandalisés et détournèrent les yeux d'un objet si dangereux et si profane. Saint Nonus, contre sa coutume, la regarda fixement tout le temps; puis fondant en larmes : « Hélas ! mes frères, s'écria-t-il, que je crains que cette femme qui a pris tant de peine à se parer pour plaire aux hommes, ne soit un jour notre condamnation, pour avoir si peu de soin de nous rendre agréables à Dieu ! » Après quoi, se retirant chez lui avec son diacre qui a écrit cette histoire, il se prosterna à terre dans sa chambre, pleurant, gémissant, frappant sa poitrine : « Hé ! Seigneur, disait-il, ayez pitié de ce pauvre pécheur. Voilà une malheureuse créature qui passe ses journées à s'ajuster, et qui met en usage tout ce que l'art a de plus séduisant, tout ce qu'il y a de plus brillant et de plus précieux sur la terre, pour se rendre agréable aux yeux des hommes et pour se faire aimer d'eux; et moi prêtre, et moi évêque, quels soins prends-je de parer mon âme de l'éclat des vertus? Quel temps mets-je à purifier mon cœur pour vous être présenté et pour vous plaire ? Faut-il que cette malheureuse femme ait plus d'industrie pour se faire aimer des hommes, que je n'en ai pour me faire aimer de mon Dieu ? » Le saint évêque était inconsolable sur son indolence et sur sa prétendue lâcheté, et il passa tout le reste du jour dans une componction et un regret extrêmes.[1] La nuit suivante, saint Nonus eut une vision mystérieuse qu'il raconta à son diacre, et que celui-ci a eu soin de transmettre à la postérité. « Il m'a semblé, lui dit le saint évêque, qu'étant monté au saint autel, une colombe noire, toute couverte d'ordures, d'une puanteur insupportable, voltigeait autour de moi : j'avais beau la chasser, elle revenait sans cesse, jusqu'à ce que le diacre ayant dit aux catéchumènes de se retirer, elle a disparu. Après la messe, ayant achevé mon action de grâce, et voulant me retirer, j'ai trouvé la même colombe sur le seuil de la porte. Il m'a semblé que l'ayant prise, et l'ayant jetée dans un bassin plein

[1] Croiset, Année chrétienne, 30 octobre.

d'eau, elle est devenue toute blanche ; et prenant tout à coup son vol vers le ciel, elle a disparu à mes yeux. Plaise au Seigneur, ajouta le saint, nous apprendre ce que tout cela signifie ! »

» Le lendemain, jour de dimanche, tous les évêques étant assemblés dans l'église pour la célébration des saints mystères, après qu'on eut dit l'Evangile, le patriarche se présenta à saint Nonus, le priant de distribuer au peuple le pain de la parole de Dieu, en expliquant le texte sacré qu'on venait de lire. Le concours du peuple était prodigieux. La solennité du jour, la célébrité de l'assemblée et la réputation de saint Nonus, qu'on savait devoir prêcher, y avaient attiré tous les fidèles du lieu et les catéchumènes.

» Le saint évêque monta en chaire et prêcha d'une manière si touchante sur les grandes vérités de la religion, sur le mal infini du péché, sur les trésors immenses de la miséricorde divine, que tout ce grand auditoire fondait en larmes. La fameuse courtisane Pélagie se trouva heureusement dans la foule. Elle avait autrefois été inscrite parmi les catéchumènes, mais le libertinage avait étouffé en elle tous les principes de religion, et c'était seulement par un esprit de curiosité qu'elle était venue dans l'assemblée. La grâce, qui voulait faire cette illustre conquête, la toucha. Elle fut si pénétrée de tout ce qu'elle entendit, qu'elle ne put pas retenir ses larmes. Le prédicateur ne se fut pas plus tôt retiré, qu'elle lui envoya un billet écrit en ces termes : « Au saint disciple de Jésus-» Christ, la pécheresse et l'esclave du démon. J'ai ouï dire » que votre Dieu est descendu du ciel en terre pour le salut » des hommes, et que celui que les chrétiens n'oseraient re-» garder par respect, a bien daigné converser avec les pé-» cheurs et les publicains, et n'a pas dédaigné de parler avec » une Samaritaine et une indigne pécheresse. Si vous êtes dis-» ciple d'un tel maître, ne méprisez pas une infâme courti-» sane telle que je suis, et ne me refusez pas le bien et la con-» solation d'avoir avec vous une conférence, afin que par » votre moyen je puisse trouver grâce auprès de Jésus-Christ

» notre Sauveur. » Nonus parut étonné en lisant ce billet, et craignant que le démon ne voulût lui tendre un piége par l'artifice d'une femme si dangereuse, il lui répondit : « Que Jésus-Christ, son divin maître, n'ignorait pas qui elle était; qu'il connaissait parfaitement quelles étaient ses intentions ; qu'au reste elle ne prétendît point le tenter ; que, quoique serviteur de Dieu, il était pécheur et qu'il n'ignorait pas sa faiblesse ; que si ses intentions étaient saintes, elle pouvait lui parler, mais en présence de tous les évêques. » Pélagie n'eut pas plus tôt reçu la réponse du saint, qu'elle courut à l'église de Saint-Julien, et trouvant saint Nonus avec les autres évêques du concile, elle se jeta à ses pieds en leur présence et les arrosa de ses larmes qui coulaient en abondance, et d'une voix entrecoupée de sanglots, lui demanda le baptême. Le saint prélat eut beau lui représenter que les saints canons défendaient de baptiser une pécheresse publique, et surtout une courtisane comme elle, si auparavant elle ne renonçait à sa mauvaise vie et si elle ne donnait une caution suffisante qu'elle ne se replongerait plus dans le dérèglement. Pélagie, qui se tenait toujours prosternée aux pieds du saint évêque, lui dit : « Mes larmes doivent, mon père, vous répondre de la sincérité de ma conversion; prenez garde que Dieu, qui ne m'a conduite à vos pieds que pour se servir de votre ministère pour me laver de mes péchés, ne vous sache mauvais gré si vous différez plus long-temps de m'admettre au nombre de ses épouses. » Le saint reconnut la sincérité de son changement dans ses instances, et tous les évêques étaient d'avis qu'il ne devait pas lui refuser ce qu'elle demandait avec tant de marques de contrition et une persévérance si édifiante; il ne put se défendre de le lui accorder. Cependant on avertit le patriarche de ce qui se passait; en lui demandant la permission de lui administrer les sacremens, on le pria de choisir quelque vertueuse dame qui prît soin d'une si illustre néophyte.

» Le patriarche, charmé d'une conversion si peu attendue, en bénit le Seigneur, et pria une vertueuse dame, nommée Romaine, distinguée dans la ville par sa haute piété et par le

nombre de ses bonnes œuvres, de se charger du soin de cette nouvelle brebis qui allait entrer dans le bercail, et d'être sa marraine. Romaine court à l'église de Saint-Julien et embrasse tendrement Pélagie. Saint Nonus lui ayant expliqué les articles de notre religion dont elle était déjà instruite, lui demanda quel était son nom? « Mes parens m'ont donné le nom de Pélagie, répondit-elle; je me suis acquis, par ma vanité et par la richesse de mes habits, celui de Marguerite; vous pouvez, mon père, me donner le nom qu'il vous plaira. » Saint Nonus, après avoir fait les exorcismes ordinaires, la baptisa sous le nom de Pélagie, et l'ayant confirmée, la communia. L'historien de sa vie dit: « Que le saint évêque, tressaillant de joie au retour d'une fonction si consolante, lui dit: « Mon cher frère, voici un jour bien solennel pour nous et le plus agréable que j'aie eu de ma vie, il faut que tout se ressente de la fête; ainsi, contre notre ordinaire, apprêtez-nous des légumes avec de l'huile et usons de vin aujourd'hui. » A peine s'étaient-ils mis à table, que le démon fit un bruit horrible dans la maison; on entendit des hurlemens et des cris affreux, et une voix piteuse qui criait: « Ah! que ce vieillard me fait souffrir! n'était-ce pas assez d'avoir converti et baptisé trente mille Sarrasins et toute la ville d'Héliopolis? Non content de toutes ces conquêtes que tu as faites à ton Dieu à mes dépens, tu viens encore m'enlever cette courtisane qui seule me dédommageait de toutes mes pertes. Maudit vieillard! puisses-tu crever bientôt! » Le saint connaissant les ruses du démon, n'en fit que rire, et faisant le signe de la croix, le fit taire et le chassa. Cependant Pélagie, retournée chez elle comme une nouvelle créature, distribua tous ses bijoux et tous ses biens aux pauvres, ne retint rien et donna la liberté à ses esclaves. Elle eut beaucoup à souffrir de l'esprit de ténèbres les deux premières nuits; mais, instruite par son directeur, elle mit en fuite par le signe de la croix et par le nom de Jésus et de Marie toute l'armée des démons.

» Huit jours après elle changea sa robe blanche en cilice, et s'étant couverte d'un petit manteau que lui donna le saint

prélat, elle quitta secrètement la ville d'Antioche, prit le chemin de Jérusalem et alla se renfermer dans une grotte de la montagne des Oliviers, où, sous le nom d'un jeune solitaire appelé Pélage, elle mena une vie très pénitente, passant ses jours dans les plus grandes austérités et dans une oraison continuelle. Le concile d'Antioche étant fini, saint Nonus retourna à Héliopolis, sans dire à personne ce qu'était devenue sa pénitente, quoiqu'il eût su par révélation le parti qu'elle avait pris. Son diacre Jacques, qui l'avait accompagné au concile d'Antioche et qui nous a laissé cette histoire, souhaita de faire le pèlerinage de Jérusalem, en demanda la permission à son évêque. Saint Nonus le lui permit et lui recommanda de s'informer d'un solitaire nommé Pélage qui était sur la montagne des Oliviers depuis trois ou quatre ans, et de lui en apporter des nouvelles. Jacques ne l'oublia pas. Dès qu'il fut à Jérusalem, il demanda des nouvelles du solitaire Pélage. On lui dit que c'était un ange mortel, l'admiration de tout le pays par son éminente sainteté, et qu'on le regardait comme un prodige de pénitence; que depuis environ quatre ans qu'il s'était enseveli dans une espèce de tombeau, il ne se nourrissait que de quelques racines fades qui croissaient dans le désert, et qu'il ne conversait qu'avec Dieu. Jacques courut chercher le saint reclus; il le trouva dans une cellule sous le roc, laquelle n'avait point d'autre ouverture qu'une petite fenêtre qui était presque toujours fermée. Prévenu de la pensée qu'il avait devant les yeux un homme, il ne reconnut point Pélagie; d'ailleurs, elle était si méconnaissable, elle avait les yeux si enfoncés et si éteints par ses larmes continuelles, le visage si décharné par les austérités de la pénitence, l'air et le teint si altérés et si changés, qu'il ne lui eût pas été possible de la reconnaître, quand même il eût été prévenu. Jacques lui dit qu'il venait de la part de l'évêque Nonus dont il était le diacre. La sainte se contenta de répondre que Nonus était un saint, et qu'elle se recommandait à ses prières, après quoi elle ferma sa fenêtre, et Jacques l'entendit commencer tierce. Il revint à Jérusalem plein d'admiration et de consolation d'avoir

vu ce prodige. Après avoir visité les saints lieux et plusieurs monastères, où il n'entendait parler que de la sainteté du solitaire Pélage, il voulut aller le revoir avant de s'en retourner en Syrie. Etant arrivé à sa cellule, il fit du bruit pour se faire entendre, et voyant qu'il ne paraissait point, il revint le lendemain, et personne ne lui ayant répondu, il revint encore le troisième jour, et n'entendant point bouger, il regarda par la petite fenêtre qui était entr'ouverte, et il fut bien surpris de voir qu'il était mort. Il courut avertir les solitaires voisins, qui vinrent aussitôt lui rendre les derniers devoirs. Ayant enfoncé la porte on mit le saint corps dehors pour l'embaumer ; mais on fut admirablement surpris quand on reconut que c'était une femme. Alors on s'écria de tous côtés : soyez éternellement béni, ô mon Dieu! d'avoir tant de trésors cachés sur la terre, non seulement parmi les hommes, mais encore parmi le sexe faible et le plus délicat. Le bruit de cette merveille s'étant répandu, il vint de Jérusalem et des monastères de filles qui étaient dans la plaine de Jéricho et le long du Jourdain, un nombre prodigieux de saintes vierges qui, toutes le flambeau à la main et chantant des hymnes, assistèrent à ses obsèques. Elles se firent avec beaucoup de solennité, et depuis ce temps-là le nom de Pélagie fut célèbre dans toute l'Église. Cette mort, si précieuse aux yeux de Dieu, arriva au mois d'octobre vers l'an de notre Seigneur 468. Son corps, plusieurs siècles après sa mort, fut transporté en France et déposé dans l'abbaye de Jouare-en-Brie, dans le diocèse de Meaux, où l'on célèbre sa translation le douzième de juin.»

(Les faits d'Aza, an 3029 de la création, 955 ans avant J.-C. — D'Ézéchias, an 3256, 728 avant J.-C. — De Joas, an 3106, 878 avant J.-C. — Tite, an 70, et Adrien, 117 depuis J.-C.)

N° 204. — Vallée de Josaphat, appelée aussi vallée de Cédron et vallée des Montagnes. Elle est située entre le mont des Oliviers et la ville de Jérusalem dont elle ceint toute la partie orientale ; elle est traversée dans toute sa longueur par le torrent de Cédron, dont le lit est le plus sou-

vent desséché. L'aspect de cette vallée large et profonde est sombre, triste et propre à retenir l'âme dans des réflexions sérieuses. Elle est d'une telle profondeur que bien que les empereurs romains, Tite et Adrien, l'aient de beaucoup diminuée en y faisant jeter de la terre et les décombres du temple et de la ville quand ils les détruisirent, elle est encore loin d'être comblée. Quand les bons et pieux rois de Juda, Aza, Ezéchias et Joas, brûlèrent les idoles que l'impiété de leurs prédécesseurs avait élevées dans le temple, ils en jetèrent les cendres dans le torrent de Cédron. Cette vallée fut en tout temps le lieu commun de sépulture, et les Turcs s'y font encore enterrer. On y trouve des tombeaux de la plus haute antiquité et des sépultures creusées de la veille. L'œil ne peut s'arrêter que sur les trophées de la mort. C'est vers cette vallée que les Juifs dispersés dans l'univers tournent leurs regards; des milliers d'entre eux quittent leur patrie avec l'espoir d'y être un jour ensevelis. Leurs pierres sépulcrales y sont innombrables. C'est de cette vallée qu'au jour redoutable du jugement dernier et général, *quand le Fils de l'homme paraîtra comme un éclair, Dieu, juge suprême, dit*: « *J'assemblerai toutes les nations et les mènerai dans la vallée de Carnage. Il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes qui feront de grands prodiges et des choses étonnantes, jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus mêmes. Aussitôt après ces jours d'affliction, le soleil s'obscurcira et la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel, et les vertus des cieux seront ébranlées. Et alors la croix, qui est le signe et comme l'étendart du Fils de l'homme, paraîtra dans le ciel, et à cette vue tous les peuples de la terre s'abandonneront aux pleurs. En même temps ils verront le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel, avec une grande puissance et une grande majesté.*[1] »

[1] 5, Josephe, Guerre, 13. — Hieron., in loc., Hebr., lit. C. — Zacharie, 14. — Liran, ibidem. — Broc., itin. 6. — Salm., t. 8, c. 8, et t. 9, c. 1. — 3, Rois, 15 et 22. — 4, Rois, 23. — 2, Paral., 15, 29, 30. — Salm., t. 9, c. 2. — Zacha-

Pendant le temps que les chrétiens étaient en possession de la Palestine, la reine Mélisande, épouse de Foulques, comte d'Anjou, devenu roi de Jérusalem, par la mort de Baudoin II, son beau-père, neveu de Godefroy, fut enterrée dans cette vallée.[1]

N° 205. — Vallée de Siloë. Elle prenait son nom de la fontaine de Siloë, qui est dans la partie de cette vallée qui touche la ville. Elle est comme celle de Josaphat, remplie de pierres sépulcrales des Juifs, et semble faire partie de ce vaste cercueil.[2]

(Achaz et Isaïe, an de la création 3241, 743 ans avant J.-C.)

N° 206. — Chemin du champ du Foulon, situé à l'extrémité de l'aquéduc de la piscine supérieure. Un séraphin ayant, avec un charbon de feu, purifié les lèvres du prophète Isaïe, le Seigneur lui dit : « *Allez et dites à ce peuple : Ecoutez ce que je vous dis de la part du Seigneur... Allez au devant d'Achaz* (roi de Jérusalem), *vous et votre fils Jasub, au bout de l'aquéduc de la piscine supérieure, sur le chemin du champ du Foulon* (le roi de Syrie et le roi d'Israël assiégeaient Jérusalem), *et dites-lui : Demeurez en repos, ne craignez point ; et que votre cœur ne se trouble point devant ces deux bouts de tison fumans de colère et de fureur, Rasin, roi de Syrie, et le fils de Romélie ; leur dessein et leurs pensées demeureront sans effet. Croyez ce que je vous dis, car si vous n'y avez foi, vous ne persévèrerez point, et vous ne pourrez résister à vos ennemis. Que si vous doutez de ce que je vous promets ici, demandez au Seigneur votre Dieu, en preuve, qu'il vous fasse voir un prodige, ou du fond de la terre, ou du plus haut des cieux.* » Achaz, qui ne croyait point ce que le Seigneur lui faisait annoncer, et qui

rie, 14. — Liran, ibid. — Matthieu, 8, 9, 20, 24. — Joël, 3. — Liran, ibid. — Actes Apôtres, 2. — Matthieu, 24. — Isaïe, 5, 56, 57.

[1] 2, Épît. aux Thessal., c. 1, 2, 3.

[2] 5, Josephe, Guerre, 13. — Salm., t. 8, c. 2.

voulait cacher son incrédulité sous le voile de sa religion et de son respect pour Dieu, répondit : « *Je ne demanderai point de prodige et je ne tenterai point le Seigneur.* » Isaïe, qui connaissait sa malignité, lui dit : « *Ecoutez donc, maison de David, ne vous suffit-il pas de lasser la patience des hommes, sans lasser encore celle de Dieu par votre incrédulité; mais ce Dieu, infiniment bon, ne peut se rebuter; c'est pourquoi le Seigneur vous donnera lui-même un signe infiniment plus éclatant que celui que vous refusez; et voici quel sera ce signe : une vierge concevra et enfantera un fils qui sera appelé* EMMANUEL. *Il mangera le beurre et le miel comme les autres enfans pour croître et se fortifier, en sorte qu'il sache, comme par un secours étranger, rejeter le mal et choisir le bien; et avant qu'il le sache, les deux pays que vous détestez à cause de leurs rois, seront eux-mêmes abandonnés à leurs ennemis, et aucun des maux que vous appréhendez de la part de ces deux princes ne vous arrivera; mais il y en a d'autres que vous ne connaissez pas, que le Seigneur fera fondre sur vous, sur toute votre famille et sur le royaume de Juda, pour punir vos infidélités, en amenant, par les armes du roi des Assyriens, des temps si malheureux qu'on n'en a jamais vu de semblables depuis la séparation d'Ephraïm d'avec Juda. Le Seigneur appellera comme d'un coup de sifflet la mouche qui est à l'extrémité des fleuves d'Egypte, et l'abeille qui est au pays d'Assur, et à l'instant de nombreuses armées viendront se reposer dans les torrens des vallées et dans les creux des rochers, sur tous les arbrisseaux et dans tous les trous, dans les cabanes et tous les palais de la Judée, portant partout le ravage et la mort.* » (Voir le N° 104.)[1]

N° 207. — VOIE DE LA CAPTIVITÉ. Les notes suivantes, par le détail soigneux avec lequel elles furent prises successivement sur le lieu même, démontrent que le Christ, qui voulut bien se rendre captif, par le grand désir qu'il avait de racheter

[1] 4, Rois, 18. — Isaïe, 6. — Genèse, 49. — Isaïe, 7 et 36.

le genre humain, fut conduit et donné en spectacle presque par toute la ville. Lorsque, après la cène qu'il venait de faire avec ses apôtres, le Christ fut sorti du cénacle pour aller prier au jardin des Olives, et eut offert à Dieu son père le sacrifice de sa propre vie, il revint sur ses pas et s'offrit de lui-même à ses ennemis. Il n'était pas à quarante pas du lieu où il venait de prier, que les émissaires des princes des prêtres et des anciens du peuple mirent la main sur lui, s'en saisirent et le lièrent cruellement. Sur le champ il fut entraîné comme un doux agneau par des loups cruels, au milieu des clameurs et du bruit des armes, au-delà du torrent de Cédron, où on le poussa rudement, comme l'avait prédit le roi-prophète, disant : « *Il boira en chemin de l'eau du torrent*, » ps. 109; ils lui firent faire deux mille trois cent soixante pas, ou cinq mille neuf cents pieds, pour arriver, du lieu où ils l'avaient pris, au palais d'Anne. De là, trois cent trente autres pas, ou huit cent vingt-cinq pieds, pour le conduire au palais de Caïphe ; puis mille autres, ou deux mille cinq cents pieds pour aller au palais de Pilate. De là, trois cent cinquante autres pas, ou huit cent soixante-quinze pieds, pour se rendre au palais d'Hérode. Enfin, six cents autres pas, ou quinze cents pieds, pour le ramener par un autre chemin que celui par lequel il était venu au palais de Pilate. Le pas dont il est ici question est de deux pieds et demi. (Voir le N° 118. *Via crucis.*) Depuis le moment où les Juifs s'emparèrent du Christ jusqu'à ce qu'on le chargeât de la croix pour le faire marcher au Calvaire, ils lui firent faire quatre mille six cent quarante pas, ou onze mille six cents pieds. Or, la lieue commune de France, de deux mille deux cent quatre-vingt-trois toises, étant de treize mille six cent quatre-vingt-dix-huit pieds, ou cinq mille quatre cent soixante-dix-huit pas, le Christ fit une lieue moins huit cent trente-huit pas ou moins deux mille quatre-vingt-dix-huit pieds.[1]

[1] Joan. Pascha, Mechliniensi carmelita, S. theol. doctor, in pereg. S. die, 190, 193, 194, 197, 200 et 207. — Isaïe, 53. — Jérém., 11. — D. Betheleem presb. in descrip. locor. passion. Domini.

(Élie enlevé au ciel en l'an 3097, 887 ans avant J.-C. — Jéroboam et révolte des dix tribus, 3009, 975 ans avant J.-C.)

N° 208. — CHEMIN D'ANATHOT, DE BÉTHEL ET DU DÉSERT.[1] *Elisée, marchant avec le prophète Elie, un char de feu et des chevaux de feu l'en séparèrent tout d'un coup, et Elie monta au ciel par le moyen d'un tourbillon. Elisée s'en alla à Jéricho, où il demeurait, en rendit les eaux saines à la prière des habitans (de très mauvaises qu'elles étaient), en y jetant du sel. Elisée vint ensuite à Béthel, et lorsqu'il marchait dans le chemin, de petits enfans sortis de la ville se moquaient de lui en disant : « Monte, chauve ; monte, chauve. » Elisée, se retournant, les regarda, et pour les punir de l'injure qu'ils faisaient, non à sa personne, mais à son ministère, il les maudit au nom du Seigneur, dont il avait l'honneur d'être le prophète. En même temps deux ours sortirent du bois et s'étant jetés sur cette troupe d'enfans, ils en déchirèrent quarante-deux.* C'est à Béthel que Jéroboam, à la tête de dix tribus (celles de Juda et de Benjamin demeurèrent seules fidèles à Dieu), renouvela l'idolâtrie du veau d'or. Il en fit faire deux sur le modèle du dieu Apis qu'il avait vu adorer en Egypte, et de celui que les Israélites avaient adoré dans le désert, et il dit au peuple : « *N'allez plus à l'avenir à Jérusalem, Israël, voici vos dieux qui vous ont tiré d'Egypte.* » *Un prophète, envoyé de Dieu, prédit à Jéroboam le renversement de son autel, la mort de ses prêtres, et lui dit que pour preuve que c'était le Seigneur qui l'avait envoyé, l'autel allait se rompre sur le champ. Le roi étendant la main dit : « Qu'on l'arrête. » Et en même temps sa main sécha et il ne put la retirer à lui. L'autel aussitôt se rompit en deux.* Ce fut à Anathot que Salomon relégua le grand-prêtre Abiathar, et la parole que le Seigneur avait prononcée dans Silo,

[1] Béthel est à neuf lieues nord-est de Jérusalem, près les monts Garizim et Hébal. Anathot, à quatre lieues et quart, même direction, mais un peu plus à l'est ; et le désert à quinze lieues à l'est, s'étendant du nord au midi immensément, et presqu'autant à l'est. (Voir la note concernant la reine de Saba, à la suite du N° 111.)

touchant la maison d'Élie, fut accomplie. Jérémie était d'Anathot; il y fut emprisonné par le roi Sédécias; pendant qu'il était prisonnier, le prophète reçut de Dieu l'ordre d'acheter le champ d'Hanaméel, son cousin, pour lui faire comprendre que la captivité de Babylone, dans laquelle Nabuchodonosor emmenait en ce moment tous les habitans de Jérusalem pour les punir de leur idolâtrie, aurait un terme. Ce furent les habitans d'Anathot qui formèrent le dessein (quoiqu'il fût leur compatriote), de faire mourir Jérémie, homme rempli de douceur, parce qu'il leur recommandait d'être fidèles à Dieu, en leur rappelant tout ce qu'il avait fait en leur faveur, en les tirant de la captivité de Pharaon, etc., etc., et leur disant qu'ils devaient avoir de la reconnaissance pour Dieu et ne pas adorer les idoles. « *Ne prophétisez point au nom du Seigneur,* lui répondirent-ils, *de crainte que vous ne mouriez de notre main. — Eh bien, voici ce que dit le Seigneur Dieu des armées,* leur dit Jérémie : « *Je visiterai dans ma colère les habitans d'Anathot; les jeunes gens mourront par l'épée, leurs fils et leurs filles mourront de faim, et il ne restera rien d'eux, parce que je ferai fondre les maux les plus terribles sur les habitans au temps destiné à leur châtiment.*[1] »

(Ans 32 et 33 de J.-C.)

N° 209. — Chemin de Jéricho et d'Engaddi. (Jéricho est à dix lieues sud-est de Jérusalem.) Le Christ venait de dire à ses disciples : « *Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez, car je vous déclare que beaucoup de prophètes et de rois ont souhaité de voir ce que vous voyez et ne l'ont point vu, et d'entendre ce que vous entendez, et ne l'ont point entendu.* » (Il venait de les instruire de l'unité de nature entre Dieu son père et lui.) Alors un docteur de la loi lui dit, pour éprouver sa lumière et sa sagesse : « *Maître, que faut-il que je fasse*

[1] Broc., itin. 6. — 4, Rois, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 13. — 3, Rois, 12, 13. — Jérémie, 1 et 32. — Jérémie, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 27, 29, 30.

pour posséder la vie éternelle? — Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi? lui demanda Jésus. — *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit, de toutes vos forces, et le prochain comme vous-même. — Faites cela et vous vivrez,* » lui dit Jésus, etc.[1]

Une autre fois, Jésus alla avec ses disciples à Jéricho, et comme il en sortait avec eux, suivi d'une grande foule de peuple, un aveugle, nommé Bartimée, qui était assis sur le chemin pour demander l'aumône, ayant appris que c'était Jésus de Nazareth, se mit à crier : « *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi.* » Plusieurs, importunés de ses cris, le menaçaient pour le faire taire; mais il criait encore plus fort : « *Fils de David, ayez pitié de moi.* » De sorte que Jésus s'arrêta et ordonna qu'on le fît venir. Ils appelèrent donc l'aveugle et lui dirent : « *Ayez bonne espérance; levez-vous, il vous appelle.* » Aussitôt, jetant son manteau, il se leva et vint à Jésus qui lui dit : « *Que voulez-vous que je vous fasse? — Maître, faites que je voie*, répondit l'aveugle. — *Allez*, lui dit Jésus, *votre foi vous a sauvé.* » Au même instant l'aveugle recouvra la vue et suivit Jésus dans le chemin, plein de joie et de reconnaissance. Jéricho était la patrie du prophète Élisée, disciple d'Elie.[2]

Engaddi, situé au sud-ouest de Jéricho, était renommé pour ses excellentes vignes, de même que Sorec. Le Christ compare souvent son peuple et se compare lui-même à la vigne. *Un père de famille planta une vigne, l'enferma de haies, y fit un pressoir*, etc. *Je suis la vigne; ceux qui croient en moi sont les branches, et mon père est le vigneron*, etc.[3]

Salomon-le-Pacifique a une vigne, dans celle qui est appelée Baalhaman, qui a pour maîtres différens peuples, et qu'il a donnée à des gens pour la garder et la cultiver; de sorte que chaque homme, de ceux à qui il l'a louée, doit lui rendre mille pièces d'argent pour le fruit qu'il en retire. Pour moi, je n'ai

[1] Will., 17, Bell. Sac., 20. — Luc, 10.
[2] Marc, 10. — Jérémie, 1.
[3] Isaïe, 5. — Version 2. — Texte hébr.

loué ma vigne à personne, mais elle est toujours devant moi, je la garde et la cultive moi-même. Si donc, ô Pacifique, vous retirez mille pièces d'argent de votre vigne, et si ceux qui en cultivent et gardent les fruits, en retirent encore deux cents de profit, combien la vigne que vous m'avez confiée et que je cultive moi-même vous rapportera-t-elle davantage?[1]

Le sceptre ne sera point ôté à Juda... jusqu'à ce que celui qui doit être envoyé soit venu, et c'est lui qui sera l'attente des nations et la source de leur bonheur. Il liera son ânon à la vigne; il liera, ô mon fils! son ânesse à la vigne; il lavera sa robe dans le vin, et son manteau dans le sang du raisin; c'est à dire, qu'il attachera à son Église les Juifs et les Gentils par la foi qu'il leur inspirera, et il lavera dans son sang leurs péchés, dont il aura bien voulu se charger.[2]

C'est dans une caverne d'Engaddi que David coupa tout doucement le bord de la casaque du roi Saül, qui le poursuivait pour le tuer, et qui, par-là, ayant reconnu son innocence, avoua que c'était injustement qu'il le poursuivait, et déclara, en louant sa générosité, qu'il régnerait après lui.[3]

Engaddi, dont les collines ne produisent plus rien aujourd'hui, se trouve à quelques lieues au sud-est de Jérusalem.

(An 33 de J.-C.)

N° 210. — C'est là l'endroit où le Christ fit rester ses trois apôtres, Pierre, Jacques et Jean; il s'éloigna d'eux environ d'un jet de pierre pour prier au jardin des Olives; il leur dit: « *Attendez ici, et veillez avec moi.* » Et s'étant avancé un peu plus loin, il se prosterna contre terre, etc... Il revint ensuite vers ses disciples, et les ayant trouvés endormis, il dit à Pierre: « *Simon, vous dormez? Quoi! vous n'avez pas seulement pu veiller une heure avec moi? Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation. L'esprit est prompt, mais la chair est*

[1] Cantique, 8. — Genèse, 49.
[2] Isaïe, 73.
[3] 1, Rois, 22.

faible. » Il s'en alla pour la seconde fois, et fit sa prière dans les mêmes termes. Et étant retourné vers eux, il les trouva encore endormis, car leurs yeux étaient appesantis de sommeil et de tristesse, et ils ne savaient que lui répondre. Enfin il revint pour la troisième fois, et leur dit : « *Dormez maintenant et vous reposez. Mais c'est assez, l'heure est venue, le Fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs. Levez-vous, allons : celui qui doit me livrer est bien près d'ici.* » Il parlait encore lorsque Judas, etc. (Suite au N° 212.) Il y a de ce lieu où restèrent les apôtres, cinquante pas pour aller au tombeau de la Sainte-Vierge.[1]

N° 211. — Ici restèrent les huit autres apôtres, à trente-quatre pas de distance des trois précédens dont nous venons de parler. Après cela, Jésus vint avec eux en un lieu appelé Gethsémani, et il dit à ses disciples : « *Demeurez ici pendant que je m'en irai là pour prier.* » Et ayant pris avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, il commença à être saisi de tristesse et à avoir le cœur pressé d'une extrême affliction, etc.[2]

(An 33 de J.-C.)

N° 212. — C'est ici que Judas trahit son Maître par un baiser. Jésus parlait encore à ses apôtres, lorsque Judas Iscariote, l'un des douze, arriva, et avec lui une grande troupe de gens armés d'épées et de bâtons, avec des lanternes et des flambeaux. Jésus vint au devant d'eux et leur dit : « *Qui cherchez-vous? — Jésus de Nazareth. — C'est moi.* » A cette parole ils furent tous renversés par terre. S'étant relevés, Jésus leur demanda une seconde fois : « *Qui cherchez-vous? — Jésus de Nazareth. — Je vous ai déjà dit que c'est moi. Si c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci.* » Cependant ceux de ses apôtres qui

[1] Luc, 22, — Marc, 14. — Breid., 14, Jul. — Salm., l. 9, c. 2. — Pasch. die, 185. — Broc., Ser., 2.
[2] Matthieu, 26. — Bet., fev. 2.

étaient autour de lui, voyant bien ce qui allait arriver, lui dirent : « *Seigneur, frapperons-nous de l'épée?* » Simon Pierre, sans attendre la réponse, frappa de son épée un domestique du grand-prêtre et lui coupa l'oreille droite : cet homme s'appelait Malchus. Mais Jésus dit à Pierre : « *Remettez votre épée dans le fourreau. Ne faut-il pas que je boive le calice que mon père m'a donné? Et pensez-vous que je ne puisse pas prier mon père, et qu'il ne m'envoie aussitôt plus de douze légions d'anges* (un million). » Et ayant touché l'oreille de Malchus, il le guérit. Judas, s'approchant de Jésus, lui dit : « *Je vous salue, mon Maître,* » et il le baisa. Jésus lui dit : « *Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici?* » Puis, s'adressant aux princes des prêtres, aux officiers des gardes du temple et aux sénateurs qui étaient venus pour le prendre, il leur dit : « *Vous êtes venus à moi comme à un voleur avec des épées et des bâtons*; *j'étais tous les jours parmi vous, enseignant dans le temple, et vous ne m'avez point arrêté ; mais c'est ici votre heure et le moment auquel mon père a ordonné que je fusse livré à la puissance des ténèbres.* » Alors ses disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent tous. Aussitôt les soldats et les gens envoyés se saisirent de lui, le lièrent et l'emmenèrent chez Anne, parce qu'il était beau-père de Caïphe, qui était grand-prêtre cette année-là.[1]

(An 33 de J.-C.)

N° 213. — Rocher de la Prédiction. Non loin d'une citerne, sur une pente rapide et pierreuse qui continue jusqu'au bas du mont des Olives, en face du temple, on voit des débris, restes d'une belle église que l'on avait bâtie là, près d'un rocher, appelé *Rocher de Prédiction*, parce que c'était là que Jésus répondit à un de ses disciples qui lui dit : « *Maître, regardez quelles pierres et quels bâtimens! — Vous voyez tous ces grands bâtimens, ils seront tellement détruits qu'il n'y demeurera pas pierre sur pierre.* » Puis, comme il

[1] Matthieu, 26. — Marc, 14. — Luc, 22. — Jean, 18. — Salm., t. 9, c. 2.

était assis près de ce rocher, sur la montagne vis à vis le temple, Pierre, Jacques, Jean et André, lui demandèrent en particulier quand ceci arriverait. Jésus alors, dans un long entretien qu'il eut avec ses disciples, leur expliqua clairement les futures afflictions des âmes attachées à la religion, la venue des faux prophètes, les signes de la fin du monde, la manière dont aurait lieu le jugement dernier, « *dont nul ne connaît le jour ni l'heure, pas même les anges qui sont dans le ciel.* » Ajoutant : « *Prenez garde à vous! veillez et priez, parce que vous ne savez quand ce temps viendra. Au reste, ce que je vous dis ici, je le dis à tous. Veillez.* » (Luc, 11.) Tite, par une permission toute particulière de la Providence, qui prouva encore là, que le ciel et la terre passeront, mais que les paroles du Christ ne passeront pas, plaça précisément en cet endroit la dixième légion romaine, lors du siége terrible qui détruisit Jérusalem de fond en comble.[1] (Voir les Nos 183 et 196.)

(An 33 de J.-C.)

N° 214. — Entrée solennelle du Christ a Jérusalem. C'est d'ici que le Christ, monté sur un ânon, s'avança vers Jérusalem, précédé et suivi d'une grande foule de peuple, à laquelle venait s'adjoindre un nombre infini d'habitans qui sortaient de la ville, et qui le reçurent avec un empressement si marqué et une joie si grande, que les uns jetaient leurs vêtemens sur son passage, les autres couraient aux arbres, palmiers, oliviers, etc., en détachaient les branches et en jonchaient le chemin par où il devait passer, pour lui faire plus d'honneur. De toutes parts ce n'étaient qu'acclamations et glorifications, au milieu desquelles on distinguait clairement ces paroles : *Hosanna in excelsis! Gloire au plus haut des cieux! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!*[2]

[1] Matthieu, 24 et 25. — Jean, 16 et 17. — Marc, 13. — Luc, 11 et 21. — Salm., t. 9, c. 3. — Pasch. die, 191. — 5, Josephe, Guerre, 6, 12, 13.

[2] Matthieu, 21. — Marc, 11. — Luc, 19. — Jean, 12. — Will. Tyr., 11, Bell. Sac., 31, et l. 12, c. 2.

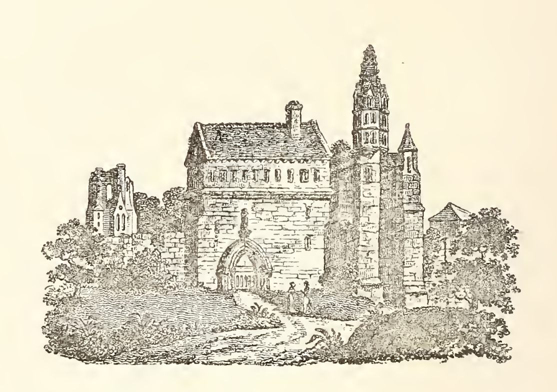
Ce véritable roi, cet humble triomphateur entra dans la ville royale avec pompe par la Porte Dorée, qui s'ouvrit d'elle-même devant le Christ; le divin Sauveur, suivi d'un nombreux cortége, fit le tour du temple et parcourut une partie de la ville, où on entendait dire de tous côtés : « *Quel est donc celui-ci ?* » Et ceux qui l'accompagnaient répondaient : « *C'est Jésus, le prophète de Nazareth en Galilée.* » Alors recommençaient les cris d'allégresse et redoublaient les acclamations de joie et de bonheur ! De toutes parts couraient et les vieillards et la jeunesse des deux sexes. Et les enfans, même les tout petits avec leurs nourrices, se joignaient à tout le monde, et tous criaient d'une voix unanime : *Hosanna filio David !* « Gloire au fils de David ! Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur ! le roi d'Israël. » Pour installer leur véritable Messie ils le suivirent avec une grande joie jusqu'au temple, où il commença son heureux règne par guérir les aveugles et les boiteux. Les impies et envieux pharisiens, les princes des prêtres et les scribes, au désespoir et indignés de voir les miracles qu'il faisait, et d'entendre la louange que lui donnaient les tout petits enfans qui criaient dans le temple : « *Hosanna, gloire au fils de David !* » se disaient entre eux : « *Voyez-vous, nous ne gagnons rien contre cet homme ! voilà que tout le monde court après lui !* [1] »

Ils abordèrent eux-mêmes Jésus et lui dirent : « *Faites donc taire vos disciples, puis n'entendez-vous pas la louange que vous donnent ces enfans?* » Jésus leur citant un texte du roi-prophète, leur parla ainsi : « N'avez-vous pas lu : *Vous avez tiré la louange la plus parfaite de la bouche des petits enfans et des nourrices? Et rien ne fait paraître avec plus d'éclat votre bonté que le soin que vous prenez de ceux qui sont à la mamelle. Vous confondez par-là vos adversaires, qui nient votre providence, et détruisez l'ennemi de notre salut qui, ne pouvant s'attaquer à vous, veut se venger sur nous. Je vous dis que si*

[1] Isaïe, 52, 7, 8, 55, 12, 13. — Zacharie, 9, 12. — Sagesse, 10, 21. — 2, Esdras, 8, 15.

ces enfans se taisaient, les pierres elles-mêmes se feraient bientôt entendre. » Loin de Dieu la pensée d'empêcher les hommes de publier ses louanges ; s'ils ne le faisaient, les pierres elles-mêmes se récrieraient contre eux et seraient les premières à les publier.[1]

[1] Psaume 8.





LIEUX,

MONUMENS, TOMBEAUX, FONTAINES

ET AUTRES CHOSES REMARQUABLES,

SITUÉS EN DEHORS DES MURAILLES DE LA VILLE,

AU MIDI.

(Habacuc prophétisait dès 3285 de la création, 699 ans avant J.-C. — Daniel naquit en l'année 3380, 604 avant J.-C.)

N° 215.—Habacuc. Daniel fut emmené captif à Babylone à l'âge de dix ans et demeura fidèle à Dieu. Il sauva, par sa sagesse, à l'âge de douze ans, la chaste Suzanne de la calomnie de deux vieillards infâmes qui l'avaient fait condamner à mort. Il fit détruire le dieu des Babyloniens, idole à laquelle ils offraient chaque jour douze mesures de farine, quarante brebis et six vases de vin. Le jeune Daniel ne voulant pas porter l'hommage de ses vœux et de ses adorations à un grand dragon que les Babyloniens adoraient comme dieu, et qu'il fit crever en lui jetant, dans la gueule, des masses de poix, les Babyloniens l'accusèrent devant le roi Nabuchodonosor, ils le pressèrent instamment de faire mourir le prophète, le menaçant de le mettre à mort lui-même et toute sa maison, s'il ne le faisait pas. Le roi fut donc contraint de le leur abandonner. Ils le jetèrent aussitôt dans la fosse aux lions, et il y demeura six jours. Il y avait sept lions dans la fosse, auxquels on donnait chaque jour deux corps avec deux brebis; mais on ne leur en donna point alors, afin qu'ils dévorassent Daniel. En ce même temps le prophète Habacuc était en Judée (cent soixante-

quinze lieues de distance ouest de Babylone); il avait préparé de la nourriture pour ses moissonneurs, et allait la leur porter dans un vase au milieu des champs. L'ange du Seigneur dit à Habacuc : «*Portez à Babylone le repas que vous avez pour le donner à Daniel, qui est dans la fosse aux lions.*» Habacuc répondit : «*Seigneur, je n'ai jamais été à Babylone, et je ne sais pas où est la fosse.*» Alors l'ange le prit par le haut de la tête et, le tenant par les cheveux, il le porta avec la vitesse et l'agilité d'un esprit céleste jusqu'à Babylone, où il le mit au dessus de la fosse des lions où était Daniel. Et Habacuc dit avec un grand cri : «*Daniel, serviteur de Dieu, recevez la nourriture que Dieu vous envoie.*» Daniel répondit : «*O Dieu! vous vous êtes souvenu de moi, et vous n'avez point abandonné ceux qui vous aiment.*» Et se levant il mangea; mais l'ange du Seigneur remit aussitôt Habacuc dans le même lieu où il l'avait pris.[1]

Le septième jour, le roi vint pour pleurer Daniel, et, s'étant approché de la fosse, il regarda dedans et il le vit assis au milieu des lions sans qu'ils lui fissent aucun mal. Il jeta de hauts cris, en disant : « *Vous êtes grand, ô Seigneur, Dieu de Daniel!*» et il le fit tirer de la fosse des lions. En même temps il y fit jeter ceux qui avaient voulu perdre Daniel, et les lions les dévorèrent devant lui en un moment. Alors le roi dit : « *Que tous ceux qui sont sur la terre révèrent avec frayeur le Dieu de Daniel, parce que c'est lui qui est le Sauveur, qui fait des prodiges et des merveilles, et qui a délivré Daniel de la fosse aux lions.*[2] »

(An 33 de J.-C. — Sainte Hélène, 326.)

N° 216. — HACELDAMA, c'est à dire Champ du Sang. C'était le champ d'un potier, situé au midi du mont Sion ; derrière ce champ était une montagne d'une hauteur médiocre,

[1] Daniel, 13. — 10, Josephe, Antiq., 11. — Daniel, 14.
[2] Breid., 14, Jul. — Salm., t. 8, c. 2.

distante d'un jet de pierre de la piscine supérieure et qui portait le même nom. Judas, se repentant d'avoir livré le Christ, vint jeter dans le temple les trente pièces d'argent, prix de sa trahison. *Mais les princes des prêtres ayant pris l'argent, dirent : « Il ne nous est pas permis de le mettre dans le trésor, parce que c'est le prix du sang, » et ayant délibéré là-dessus, ils en achetèrent le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers.* L'impératrice Hélène en fit enclore le milieu de quatre murs, longs de soixante-douze pieds sur cinquante de largeur. Elle fit élever sur ces murs une voûte, à laquelle elle fit laisser sept ouvertures, par lesquelles on jetait en ce lieu les corps des chrétiens. La terre de ce champ a, au rapport de graves auteurs, une propriété surprenante et presqu'au dessus de toute croyance : elle réduit en poudre, dans l'espace de vingt-quatre heures, les corps des morts que l'on y enterre. Elle ne perd même pas cette propriété quand on la transporte en d'autres pays, car l'impératrice Hélène en fit enlever d'Haceldama la charge de deux cent soixante-dix navires, qu'elle fit transporter à Rome, où elle la fit mettre en monceau auprès du mont Vatican ; c'est ce que les habitans appellent *il Campo-Sancto*, le Champ-Saint ; et, quoique changée de climat, l'expérience journalière prouve qu'elle opère toujours les mêmes effets sur les corps. Les étrangers seuls sont enterrés en cet endroit, et là, même au bout de vingt-quatre heures, toutes les chairs des corps sont tellement consumées qu'il n'en reste que les os.[1]

Je n'entre point dans l'examen des causes qui peuvent produire cet effet. Je n'affirme ni ne nie celles qu'on en croirait pouvoir trouver dans une comparaison avec le vieux *Campo-Sancto* de Pise, dont la terre fut jadis apportée de Judée ; un illustre voyageur contemporain nous explique, par le fait

[1] Zacharie, 11. — Matthieu, 27. — Act. Apôtres, 1. — Hieron., in loc. Hebr., lit. A, et in loc. Act. Apôtres, lit. A. — Nicéph., 8, Hist. ecclés., 30. — Broc., itin. 6. — Breid., 14, Jul. — Salm., t. 6, c. 5, et t. 10, c. 1. — — Pasch. die, 197.

d'une couche de chaux, la rapide destruction des corps dans l'ancien cimetière des Pisans.[1] Je me contente de citer la croyance de bien des siècles, par rapport à la propriété que je signale relativement à la terre d'Haceldama.

N° 217. — CHAMP DU FOULON. Il s'étend au midi de la ville, depuis Haceldama jusqu'au mont Gihon. Les foulons, après avoir lavé leurs étoffes dans le torrent de Gihon, étaient dans l'usage de les étendre et de les faire sécher là.[2]

(An 33 de J.-C.)

N° 218. — ANTRE DE SAINT JACQUES DIT LE MINEUR. Il s'obligea par serment à ne prendre aucune nourriture depuis l'heure où il avait bu le calice du Seigneur, jusqu'au moment où il verrait le Christ ressuscité; et les trois jours que dura la passion du Christ, il demeura caché dans cet antre. C'est pourquoi saint Paul, dans sa première épître aux Corinthiens, chap. 15, après avoir dit que Jésus s'était fait voir après sa résurrection *à Céphas, puis aux onze apôtres, puis à plus de cinq cents*, ajoute : *puis à Jacques en particulier, puis à tous les apôtres*. Les chrétiens firent bâtir là, dans la suite, une église en l'honneur de cet apôtre qui avait fait preuve d'une telle foi aux paroles du Christ. Le Christ lui apparut après sa résurrection dans cet antre où il s'était retiré, et lui dit : « *Ap-» portez du pain.* » Le Christ prit ce pain, le bénit, le rompit » et le donna à Jacques-le-Juste (c'est saint Jérôme qui parle), » et lui dit : « *Mon frère, mangez présentement, car le Fils de » l'homme est ressuscité d'entre les morts.*[3] » (S. Hiéron., *ex Catologo scriptorum ecclesiasticorum.* Voir le N° 117.)

[1] *Toscane et Rome*, par M. Poujoulat.
[2] 4, Rois, 18. — Isaïe, 7 et 36. — Broc., itin. 6.
[3] Hieron., t. 1, in Catal. script. ecclés. — Breid., 14, Jul. — Salm., t. 9, c. 1.

(An 33 de J.-C.)

N° 219. — ANTRE DE SAINT PIERRE, apôtre. Ce saint, après avoir renié trois fois le Christ son maître, *se ressouvint de la parole de Jésus : « Avant que le coq chante, vous me renoncerez trois fois, » et étant sorti, il pleura amèrement.* Il vint dans cet antre, tout pénétré de la plus vive douleur de son crime, l'y pleura avec amertume et en obtint le pardon.[1]

(Vers 3256, 728 ans avant J.-C.)

N° 220. — CAMP DES ASSYRIENS, placé auprès de la piscine supérieure. C'est en ce camp, qu'en punition des blasphêmes de Sennachérib, l'ange du Seigneur lui tua, la première nuit du siége de la ville, cent quatre-vingt-cinq mille de ses plus vaillans hommes qu'il avait amenés avec lui, et les réduisit en cendres, dit saint Augustin, de peur qu'un tel amas de cadavres ne corrompît l'air. Les armes et les vêtemens de tous ces hommes, qui étaient une dépouille dont le peuple de Jérusalem pouvait tirer parti, demeurèrent intacts. Saint Jean-Chrysostôme, qui vivait vers l'an 407, eut en sa possession un tableau représentant ce carnage, comme le rapporte le second concile de Nicée, pour prouver que, dès ce temps-là, l'usage des images des saints était très répandu parmi les fidèles.[2] (Voir le N° 136.)

(Maison d'Élie, bâtie en l'année 3072 de la création, 912 ans avant J.-C. — Achab et Jézabel, année 3067 de la création, 917 ans avant J.-C. — Ochosias, en l'an 3087 du monde, 897 ans avant J.-C.)

N° 221. — MAISON D'ÉLIE. Ce prophète, si puissant auprès de Dieu, obtint, pour punir les impiétés du roi Achab, qu'il ne

[1] Matthieu, 26. — Luc, 24. — 1, Cor., 15. — Breid., 12, Jul.
[2] 4, Rois, 18 et 19. — 2, Paral., 32. — Isaïe, 9 et 30. —10, Josephe, Antiq., 2, et 5, Guerre, 13. — Psaume 75. — Ecclésiastiq., 4, 8, Aug., t. 10, ad fratres in Erem., serm. 25. — Liran., in 4, reg. 19. — Act. Apôtres, 4.

tombât point de pluie pendant trois ans ; par l'intervention miraculeuse d'Élie, la farine et l'huile d'une pauvre veuve de Sarephta, qui avait été charitable envers lui, ne diminuèrent point pendant les trois ans de disette, malgré l'usage qu'elle en faisait. Il fit descendre le feu du ciel sur un sacrifice qu'il offrit à Dieu au mont Carmel devant quatre cent cinquante prophètes de Baal et quatre cent cinquante autres prophètes d'idoles, entretenus par l'impie reine Jézabel : Élie voulait leur prouver que Dieu seul est vrai et puissant en œuvres. Il promit, au bout de trois ans de sécheresse, de la pluie à Achab, et elle tomba en abondance. En fuyant la persécution de Jézabel, qui voulait le faire mourir, il se retira et s'endormit à l'ombre d'un genièvre dans le désert; un ange le réveilla et lui commanda de manger du pain et de boire de l'eau qu'il avait mis auprès de lui. Fortifié de cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits pour arriver à la montagne d'Horeb.[1] Il alla reprocher au roi Achab d'avoir fait lapider Naboth pour avoir sa vigne, et lui prédit que sa femme Jézabel, qui en était la cause, serait mangée par les chiens : ce qui arriva. Il fit dire au roi Ochosias que puisqu'il avait consulté Béelzébuth, faux dieu d'Accaron, au lieu de consulter le seul vrai dieu d'Israël, il mourrait. Ochosias envoya deux fois un capitaine et cinquante soldats pour prendre Elie, et deux fois ce prophète fait tomber le feu du ciel qui les dévore. Un troisième capitaine avec cinquante soldats sont encore forcément renvoyés pour prendre Elie. Le capitaine conjure Elie d'avoir pitié de lui, alléguant qu'il ne faisait qu'obéir : le prophète lui laisse la vie, va trouver le roi malade, lui annonce qu'il mourra, et il mourut.[2]

[1] Le mont Horeb est à quatre-vingt-cinq lieues sud-ouest de Jérusalem, entre le mont Sinaï, qui en est à quinze lieues à l'est, à l'extrémité septentrionale de la mer Rouge, qui est à vingt lieues à l'ouest. (Voir la note du N° 111, pour le désert.)

[2] 3, Rois, 17, 18, 19. — 4, Rois, 1, 2, 4, 8. — Breid. 14, Jul. — L'Ecclésiastiq., 48, fait l'éloge d'Élie. — Luc, c. 9, ℣ 28, 29, 30. — Matthieu, 17, ℣ 2, 3. — Saint Grégoire, Moral. in Jub., l. 2, c. 25. — Hieron., in cap. 4.

Elie marchant avec Elisée, son disciple, arrive sur le bord du Jourdain, frappe les eaux du fleuve avec son manteau : elles se séparent en deux et ils passent à pied sec. Ils continuèrent de marcher, et, tout en s'entretenant, un char de feu et des chevaux de feu les séparèrent tout d'un coup ; et Elie, montant au ciel par le moyen d'un tourbillon, laissa tomber son manteau à Elisée, qui le voyait monter et qui, en s'en retournant, frappa, comme son maître, les eaux du Jourdain, qui se partagèrent, et il passa au milieu. Elie était natif de Thesbée en Galaad, ville à trois lieues est du Jourdain et à dix-huit lieues et demie de Jérusalem. Il demeura sur le bord du torrent de Carith, qui est à cinq lieues au sud de Thesbée, vis à vis le Jourdain. Il habita aussi le mont Carmel, et la maison désignée sur le plan était celle où il demeurait quand il était à Jérusalem. On bâtit dans la suite une église sur son emplacement.[1]

Hénoch, ainsi qu'Elie, a été enlevé au ciel ; ils doivent revenir tous deux à la fin des temps et prêcher la pénitence aux nations.

(Ce fait arriva en l'année 3175 de la création, 809 ans avant J.-C.)

N° 222. — Mont Erogé. C'est de ce mont dont parlent les prophètes Zacharie et Amos, le quatrième livre des Rois, les Paralipomènes et l'historien Joseph, disant : « Que le roi Ozias ayant voulu offrir à Dieu de l'encens sur l'autel d'or, malgré la défense du pontife Azarias, ce mont se fendit en deux par un si épouvantable tremblement de terre, que jamais on n'avait rien vu de semblable. Une partie du mont roula l'espace de cinq cents pas vers l'orient, jusqu'à ce qu'elle rencontrât le mont appelé de l'Offense, qui lui opposa une digue. Une fissure se

[1] Mach., Hébreux, 11, ℣ 5. — Ecclésiastiq., 48, 13, 15. — Malachie, 4, 5. — Saint Augustin, de civitas Dei, l. 18, c. 28, l. 20, c. 29. — Breid., 14, Jul. — Ecclésiastiq., 44, 16, et 49, 16. — Genèse, 5, 24.

fit au temple, Ozias fut frappé de la foudre, et il resta couvert d'une lèpre dont il mourut. (Voir le détail au N° 171.)

(Première année de J.-C.)

N° 223.—Fontaine. L'étoile qui avait disparu à l'entrée des rois mages à Jérusalem, leur apparut de nouveau à cette fontaine.[1]

Il est très probable qu'au moment où les anges annonçaient aux bergers la naissance du Sauveur du monde en Judée, la nouvelle étoile l'annonçait en Orient. Elle fut aperçue de bien des gens : l'éclat extraordinaire dont elle brillait et l'irrégularité de son cours la faisaient assez distinguer des autres; mais il n'y eut que les mages qui, encore plus éclairés par une lumière intérieure, connurent ce que signifiait ce nouveau phénomène, et n'hésitèrent pas un moment d'aller chercher celui que l'étoile annonçait; presque tous les Saints-Pères des premiers siècles croient que l'étoile était un nouvel astre, dont la clarté (selon saint Ignace, martyr) surpassait celle de tous les autres, et que Dieu l'avait créé pour annoncer la naissance du Roi des cieux.[2]

Le nom de mages est celui que les Orientaux donnent à leurs docteurs, comme les Hébreux les appelaient scribes, les Egyptiens prophètes, les Grecs philosophes, et les Latins sages: c'est encore un nom persan qui signifie prêtre. Le peuple leur portait un grand respect, les considérant comme les dépositaires de la science et de la religion. L'Église donne à ces trois hommes illustres le titre de rois; ce qui est fondé sur ces paroles de David : « *Des rois de Tharsis, et des îles; des rois d'Arabie et de Saba viendront lui offrir des présens pour gage de leur vénération, de leur fidélité et de leur obéissance.* » C'est une ancienne tradition dont on ne peut marquer l'époque; et les

[1] Matthieu, 2.
[2] Psaume 71.

plus anciennes peintures de ce mystère nous représentent des personnes couronnées, avec les autres marques de la dignité royale; nous en avons même des témoignages dans les Pères de l'Église les plus célèbres, comme dans Tertulien, saint Cyprien, saint Hilaire, saint Basile, saint Jean-Chrysostôme, saint Isidore, le vénérable Bède, Théophilacte et plusieurs autres. Il est certain que ces peuples d'Orient choisissaient des philosophes pour rois, ou, si les royaumes étaient héréditaires, ils faisaient instruire les princes destinés à la couronne, dans les sciences qui pouvaient leur faire mériter le nom de sages; c'est ce que Platon remarque en traitant de l'éducation des princes de Perse, où il ajoute que surtout l'astronomie était estimée une science digne des souverains. Ces trois rois, que quelques uns nomment Gaspard, Balthasar et Melchior, ayant observé, le 25 décembre, une étoile beaucoup plus éclatante que les étoiles ordinaires, jugèrent que c'était là cette *étoile de Jacob* dont le prophète Balaam (ses prédictions leur étaient connues) avait autrefois parlé, et qui devait être le signe d'un roi qui naîtrait pour le salut des hommes :[1] d'ailleurs éclairés par une lumière intérieure qui leur faisait connaître que cet astre leur servirait de guide pour trouver le Messie, ils prirent le chemin de la Judée, où ils savaient par leurs traditions que devait naître ce roi désiré de toutes les nations. L'Évangéliste dit seulement qu'ils vinrent d'Orient, c'est à dire d'un pays qui était oriental à l'égard de Jérusalem et de Bethléem. L'opinion la plus vraisemblable est qu'ils vinrent de l'Arabie heureuse, qui fut habitée par les enfans qu'Abraham eut de Cétura sa seconde femme, savoir : par Jecthan, père de Saba, et par Madian, père d'Epha. Ce que David avait prédit assez clairement, lorsqu'il dit que le Messie serait adoré par les rois des Arabes et de Saba, et qu'on offrirait pour présent de l'or d'Arabie; et le prophète Isaïe prédit la même chose lorsqu'il dit qu'on viendrait de Madian et d'Epha sur des chameaux, aussi bien que de Saba,

[1] Nombres, 24, 17.

pour le reconnaître, lui offrant de l'or, de l'encens et publiant partout ses louanges. Les présens que les mages offrirent favorisent beaucoup cette opinion; car c'est principalement l'Arabie qui produit l'or, l'encens et la myrrhe. Ces mages furent conduits par l'étoile pendant leur voyage, qui dura douze jours environ. Ce nouvel astre leur servait de guide, comme autrefois la nuée lumineuse aux Israélites dans le désert, lorsque, sortis de l'Egypte, ils allaient à la terre promise; mais lorsqu'ils arrivèrent à Jérusalem l'étoile disparut. C'est pourquoi ils entrèrent dans cette ville et s'informèrent où était le nouveau roi qu'ils venaient adorer et dont ils avaient vu l'étoile. L'étonnement fut grand de voir des gens de ce caractère venir d'aussi loin pour adorer un roi des Juifs, que les Juifs mêmes ne connaissaient pas et dont ils ignoraient la naissance. Le roi Hérode en fut alarmé; il voulut les voir et s'informer du motif de leur voyage. Ce prince qui, jaloux de sa dignité, craignait qu'on ne lui ravît sa couronne, mande sur l'heure les plus qualifiés des prêtres et des scribes, c'est à dire ceux qui devaient expliquer au peuple les divines Écritures, et prendre garde qu'on n'y mêlât rien qui en pût corrompre le sens. Cet esprit fourbe et ambitieux, qui avait déjà formé le dessein de se défaire de ce divin enfant, prend les mages à part, leur fait une foule de questions captieuses, les prie surtout de lui dire en quel temps l'étoile avait commencé à paraître; et reconnaissant en eux beaucoup de piété et de défiance, sembla approuver leur dévotion et les encouragea à poursuivre leur voyage. « Allez, leur dit-il, en Bethléem, » puisque c'est là que doit naître le roi promis, ce libérateur » de son peuple; informez-vous de tout ce qui regarde cet » enfant, et revenez au plus tôt afin de m'en dire des nouvelles, » parce que je veux aller l'adorer aussi bien que vous. » C'est ainsi que ce fourbe, cet hypocrite essayait de les engager malicieusement dans le piége. Dès que les mages se furent remis en chemin, le Seigneur leur rendit leur premier guide; l'étoile qui avait disparu dès qu'ils entrèrent à Jérusalem leur apparut de nouveau dès qu'ils en sortirent, et les mena droit à Beth-

léem, petite ville à deux lieues et demie au midi de Jérusalem. Ils eurent une grande joie lorsqu'ils revirent cet astre, et surtout lorsqu'il s'arrêta sur la maison où était l'Enfant-Dieu. Ils y entrèrent et trouvèrent celui qu'ils cherchaient. Il était entre les bras de sa mère; il n'avait rien au dehors qui le distinguât des autres enfans; mais la même lumière intérieure qui leur avait fait connaître ce que l'étoile signifiait, leur fit aisément découvrir à travers ce faible extérieur, l'auguste majesté et la suprême dignité de ce Dieu fait homme. Pleins de foi et de respect, ils se prosternèrent devant lui et l'adorèrent comme le Maître souverain et le Sauveur des hommes; et comme c'était la coutume du pays de ne se présenter jamais devant les grands les mains vides, ils lui offrirent ce qu'ils avaient de plus précieux en leur pays, de l'or, de l'encens et de la myrrhe; et alors s'accomplit ce que David avait prédit du Messie, disant : « Les rois de l'Inde, de l'Arabie et de » Saba, viendront lui offrir des présens pour gages de leur fidé- » lité et de leur obéissance. » *Reges Arabum et Saba dona adducent.*

Cependant lorsque ces saints rois pensaient retourner à Jérusalem, un ange les avertit, pendant leur sommeil, de prendre une autre route, et de se donner bien garde de retourner vers le tyran hypocrite, dont ils reconnurent alors les mauvais desseins et la fourberie. Le sentiment le plus commun parmi les Saints-Pères, est que les mages arrivèrent en Bethléem le treizième jour après la naissance du Sauveur; il ne fallait pas plus de temps pour venir du côté de l'Arabie, et d'ailleurs il est certain qu'ils ne l'y eussent plus trouvé s'ils fussent arrivés beaucoup plus tard. Il est vrai qu'Hérode fit égorger tous les enfans, depuis l'âge de deux ans et au dessous, selon le temps dont il s'était informé aux mages; mais cela prouve seulement qu'Hérode n'ayant plus vu les mages, les avait pris pour des gens simples et des visionnaires, que la honte de n'avoir pas trouvé ce qu'ils étaient venus chercher de si loin, avait empêché de revenir à la cour; qu'ayant appris dans la suite les merveilles qui étaient arrivées dans le temple, à l'occasion d'un

jeune enfant qu'on disait être le Messie, il entra dans une si cruelle fureur, qu'elle le porta à faire massacrer tous les enfans nés depuis deux ans autour de Bethléem, pour ne pas manquer celui dont les mages lui avaient appris depuis peu la naissance. Enfin, c'est une tradition constante, dont on n'a jamais guère raison de s'écarter, que ces prémices des Gentils, qui vinrent adorer le Sauveur, étaient véritablement rois, c'est à dire princes souverains d'une ou de plusieurs villes, comme étaient ceux de la Pentapole qu'Abraham défit. Les mages s'en retournèrent avec grande joie en leur pays, où, après avoir annoncé les merveilles qu'ils avaient vues, ils méritèrent de mourir de la mort des saints. L'Église, le croyant ainsi, permet qu'on leur rende un culte public le 6 janvier. On assure que les reliques de ces premiers héros chrétiens furent d'abord transportées de Perse à Constantinople, par le zèle et la piété de sainte Hélène; ensuite, sous l'empereur Emmanuel, elles furent transférées à Milan par l'évêque saint Eustorge, où elles sont restées, selon Galésinius, six cent soixante-dix ans; et enfin l'an 1163, lorsque l'empereur Barberousse prit et saccagea Milan, elles furent transportées à Cologne, où elles sont encore aujourd'hui en singulière vénération.

(An du monde 3396, 588 ans avant J.-C.)

N° 224. — Fosse de Jérémie. Après que Nabuchodonosor eut emmené captif à Babylone le peuple d'Israël, ceux qui étaient restés en Judée n'étant pas meilleurs, le prophète Jérémie leur dit que, pour les punir, Nabuchodonosor reviendrait assiéger la ville. Ils le méprisèrent et se moquèrent de lui. Il dit au roi Sédécias que le reste du peuple serait emmené captif, que Jérusalem serait ruinée, le temple brûlé, etc..... Ces paroles du prophète en persuadèrent plusieurs; mais les princes et ceux qui se faisaient gloire comme eux d'être impies, se moquèrent de lui comme d'un homme insensé. Un des magistrats le trouva quelque temps après sur le chemin d'Anathot, lieu de sa naissance, l'accusa d'aller trouver le roi de Babylone, et,

malgré les observations du prophète, le ramena à Jérusalem devant les juges, qui le firent mettre en prison. Dans cet intervalle, le roi de Babylone vint faire à Jérusalem un siége qui dura de dix-huit mois à deux ans, pendant lesquels Jérémie continuait de crier et d'exhorter le peuple à lui ouvrir les portes de la ville, puisqu'il ne leur restait aucun autre moyen de se sauver. Les princes et les magistrats s'irritèrent et dirent qu'il n'était bon qu'à décourager le peuple. Ils obtinrent du roi Sédécias d'aller le tirer de prison, et ils le descendirent avec une corde dans une basse-fosse, sorte de puits plein de limon, afin qu'il y fût étouffé; il y demeura plongé jusqu'au cou. Un homme de la maison du roi, nommé Abdémélech, lui représenta que les grands avaient eu tort d'avoir ainsi traité le prophète; qu'il valait mieux le laisser mourir en prison que de le faire mourir de la sorte. Le roi lui dit de prendre avec lui trente officiers et d'aller le mettre en liberté: ce qu'il fit. Ce fut pendant ces temps d'injustes persécutions que Jérémie, prévoyant ce qui arriverait et se rappelant ce qui était arrivé à Jérusalem, qu'il voyait déserte, fondant en larmes, s'assit et soupirant dans l'amertume de son cœur, fit ses lamentations, où il décrit les malheurs de Jérusalem en une espèce de vers hébraïque dont on ne sait pas la mesure. Chaque verset commence par une lettre de l'alphabet selon leur ordre, excepté dans les chapitres 2, 3 et 4, où, contre l'usage des Hébreux, la lettre *phé* précède la lettre *aïn*.[1] (Voir les N°s 160 et 225.)

(An 3268 de la création, 716 avant J.-C.)

N° 225. — Martyre d'Isaïe. Isaïe tient le premier rang parmi les prophètes par l'importance de ses révélations. Il était de la ville de Jérusalem et de la famille royale de David. On trouve dans les écrits de ce prophète une élévation et une noblesse que les anciens ont regardées comme une preuve de la

[1] 10, Josephe, Guerre, 7, 8, 9, 10, 11. — Jérémie, 37, 38, 39, 44, 45, 50, 51. — Thren., c. 1, 2, 3, 4, 5. — Nicéphore, 8, Hist. ecclés., 30.

grandeur de sa naissance et de l'excellence de son éducation. Il prophétisa plus de cent ans. Le roi Manassé, son parent, ayant rétabli toutes les abominations des idoles qu'avait détruites son père, et rempli Jérusalem de meurtres et de carnage, le Seigneur fit reprendre ce roi impie par ses prophètes, et Isaïe fut un de ceux qui le fit avec plus de fermeté; aussi la colère de ce prince tomba-t-elle sur lui avec plus de fureur; et une tradition ancienne des Juifs, reçue dans l'Église, et appuyée sur le témoignage de saint Justin, martyr, de Tertullien, de saint Jérôme, de saint Augustin et de Théodoret, rapporte : « Qu'Isaïe fut mis à mort par ordre de Manassé, qui, pour rendre le supplice du saint prophète plus long et plus douloureux, le fit scier par le milieu du corps avec une scie de bois. » C'est de ce prophète que saint Paul parle dans le chapitre XI de son épître aux Hébreux, où il cite les grands modèles de la foi que les chrétiens doivent avoir, *parce qu'elle est le fondement des choses que l'on doit espérer*, quand il dit : « *Ils ont été lapidés, ils ont été sciés, etc.; cependant Dieu a voulu que tous ces grands hommes, par une faveur singulière qu'il a faite aux chrétiens, ne reçussent qu'avec nous leur récompense.* » Isaïe fut enterré sous le chêne de Rogel à Jérusalem, auprès de l'aqueduc que le roi Ezéchias avait autrefois fait combler. Son tombeau s'y remarquait encore à la moitié du quinzième siècle, bien qu'au milieu d'un jardin potager, où il y avait un mûrier que l'on regardait dans ce temps-là comme d'une grande ancienneté, et que M. de Géramb a vu existant encore en 1833.[1]

(An 33 de J.-C.)

N° 226. — Cachettes des apotres. C'était une suite de cavernes dans lesquelles, suivant le rapport des anciens, huit

[1] Argument. in Isaïam. — Hiéron., tradit. hébr., in 2, Paral., 33. — Broc., itin. 6. — Breid., 14, Jul. — Salm., t. 10, c. 1. — Pasch. die, 197. — Isaïe, 1. — 2, Paral., 33. — 4, Rois, 19 et 20. — Hieron., in Isaïam, c. 57. — 4, Rois, 14 et 21. — Broc., itin. 6. — Breid., 14, Jul. — Salm., t. 10, c. 1. — Pasch. die, 197.

des apôtres se tinrent cachés pendant le temps de la passion du Seigneur.[1]

(Vers 2954, 1030 ans avant J.-C.)

N° 227. — Monument ou Main d'Absalom. Ce prince avait fait élever dans la vallée royale, à deux stades (deux cent cinquante pas) de Jérusalem, une colonne de marbre, surmontée d'une statue de même matière, avec une inscription, afin que si sa race s'éteignait, son nom fût conservé dans la mémoire des hommes; il le donna donc à cette main, qu'on appelle encore aujourd'hui *Main d'Absalom*, parce qu'elle est l'ouvrage de ce prince. Absalom et son armée s'étant révoltés contre le roi David, l'armée d'Absalom fut taillée en pièces, quoique la plus forte et la plus nombreuse; plusieurs braves soldats de David entreprirent de faire Absalom prisonnier; la grandeur de sa taille le rendant très remarquable, il craignit de tomber entre les mains des soldats de son père, ce qui l'obligea de s'enfuir à toute bride sur une mule extrêmement rapide; mais le vent agitant ses cheveux qui étaient fort longs et épais, ils s'entrelacèrent dans les branches d'un chêne touffu qui était sur son chemin, et, sa mule continuant de courir, il demeura suspendu à cet arbre. Un soldat l'ayant vu vint l'annoncer à Joab, qui lui dit : « *Si tu l'as vu, pourquoi ne lui as-tu pas passé ton épée au travers du corps? Je t'aurais donné dix sicles d'argent et un baudrier. — Quoi!* dit le soldat, *tuer le fils de mon roi! et que le roi lui-même nous a tant recommandé de conserver. Vous me donneriez mille sicles d'argent que je ne le tuerais pas. — Mène-moi où il est,* » dit Joab. Rendu là, il perça de trois dards le cœur d'Absalom; et lorsqu'il respirait encore, toujours pendu au chêne, dix jeunes écuyers de Joab le percèrent de coups et l'achevèrent. Ils détachèrent ensuite son corps et le jetèrent dans une fosse, et le couvrirent d'un si grand nombre de pierres que cela avait un peu la forme d'un

[1] Breid., 14, Jul. — Salm., t. 10, c. 1. — Pasch. die, 197.

tombeau. Cet amas de pierres s'accrut pendant bien des siècles; car il était reçu que tous ceux qui passeraient là jetteraient une pierre; les paysans même suivaient cette coutume. Et on tirait cette vengeance de la rébellion d'Absalom, contre David son père, en quelque manière d'après la loi écrite au Deutéronome, car on l'accompagnait d'une malédiction formulée en ces termes : « *Maudit soit le parricide Absalom, et maudits soient éternellement tous ceux qui persécutent injustement leurs parens.* » Dans un temps un peu plus rapproché de nous, sans dire que l'antique usage de jeter une pierre là en passant et de prononcer la phrase que nous avons rapportée, soit aboli, on dut élever en cet endroit un véritable tombeau à Absalom, car M. de Géramb, qui était à Jérusalem en 1833, dit : « Le tombeau d'Absalom est un monument carré, » formé d'un seul bloc de rocher, qui peut avoir huit ou dix » pieds dans chacune de ses dimensions. Il est orné de vingt-» quatre colonnes d'ordre dorique, distribuées également sur » chaque face. Au dessus s'élève une espèce de pyramide qui » m'a paru n'être point du même bloc, et dont la hauteur n'est » pas en proportion avec le tombeau.[1] »

(Vers 3256, 728 ans avant J.-C.)

N° 228. — **Piscine supérieure**, située au pied occidental du mont Sion. Le magnanime roi Ezéchias en fit les dispendieuses réparations ainsi que celles de son aquéduc, que saint Jérôme appelle Piscine du Foulon. Le même roi, lors de l'attaque de Jérusalem par les Assyriens, la combla de terre et boucha toutes les sources d'eau de la ville, y compris le torrent de Cédron, afin de priver les Assyriens d'eau.[2]

[1] 2, Rois, 18. — 7, Josephe, Antiq., 9. — Breid., 14, Jul. — Deutéronome, 21. — Pasch. dic, 191.

[2] 4, Rois, 18. — 2, Paral., 32. — Isaïe, 7 et 36. — Hieron., in loc., Hebr., lit. T. — Broc., itin. 6.

(Vers 3484, 500 ans avant J.-C.)

N° 229. — TOMBEAU DE ZACHARIE, fils de Barachie, autrement fils du grand-prêtre Joïada, qui mourut plein de jours à l'âge de cent trente ans; les Juifs *tuèrent Zacharie entre le temple et l'autel*, par ordre du roi Joas, auquel il reprochait, ainsi qu'au peuple, d'abandonner le Seigneur. Le roi, en punition de ce crime, fut lui-même assassiné dans son lit par ses propres serviteurs.[1]

[1] 2, Paral., 24. — Matthieu, 23. — Breid., 14, Jul. — Salm., t. 9, c. 1. — Luc, 11, ℣ 51.





TOMBEAUX,

VALLÉES, FONTAINES, MONUMENS

ET AUTRES LIEUX REMARQUABLES,

SITUÉS EN DEHORS DES MURAILLES DE LA VILLE,

A L'OCCIDENT.

(Année 2936 de la création, 1048 ans avant J.-C.)

N° 230. — BAAL-PHARASIM. Toutes les tribus et les anciens d'Israël ayant été trouver David à Hébron, où il régna sept ans et demi sur Juda, le déclarèrent leur roi et le prièrent de régner aussi sur Israël. David marcha alors avec eux contre les Jébuséens, qui, ayant autrefois habité le pays, tenaient encore la forteresse de Sion. Il les en chassa, s'y établit et la nomma ville de David. Les Philistins vinrent lui déclarer la guerre et campèrent dans la vallée de Raphaïm à l'occident de la ville. David consulta le Seigneur, et lui dit : « *Marcherai-je contre les Philistins, et les livrerez-vous entre mes mains? — Allez, marchez contre eux, car je les livrerai assurément entre vos mains.* » David vint donc à Baal-Pharasim, où il défit les Philistins, et il dit : « Le Seigneur a dispersé mes ennemis devant moi, comme les eaux se répandent et se perdent dans la campagne. » C'est pour cette raison que ce lieu fut appelé Baal-Pharasim, c'est à dire la plaine de division ou dispersion des idoles, parce que les Philistins laissèrent là les idoles qu'ils avaient avec eux, et que David et ses gens les emportèrent pour les brûler.[1]

[1] 2, Rois, 5. — 1, Paral., 14 et 20.

La Judée et les contrées voisines, dépendantes des douze tribus d'Israël, étaient divisées en deux royaumes. Celui de Juda, sur lequel régnait David, était au sud-ouest et renfermait tout l'espace compris depuis Joppé, port de la Méditerranée, à l'ouest, jusqu'à la chaîne des monts Arnon, Galaad, Seir, Hermon ou Sanir exclusivement, à l'est (quarante et quelques lieues), aux confins de l'Arabie déserte, et se bornait au sud-ouest à une autre chaîne de montagnes, du nom de Seir, à vingt-cinq lieues sud-ouest de Joppé. Il se composait de cinq tribus.

Le royaume d'Israël, dont les chefs vinrent trouver David à Hébron, ville de Juda, était situé au nord-est de celui de Juda, et compris dans l'espace qui se trouve depuis Joppé à Sidon, autre port de la même mer (quarante lieues de distance à peu près), les monts Liban, Aman, Hermon ou Sanir, Seir, Galaad et Arnon, qui formaient en quelque sorte demi-cercle par la continuité de leurs chaînes, du nord à l'est et au sud. De sorte qu'en donnant pour centre du cercle la ville de Capharnaum, située à l'extrémité nord-est de la mer de Thibériade ou de Galilée, autrement lac de Genésareth, il pouvait y avoir vingt et quelques lieues pour se rendre aux divers points de la circonférence. C'était ainsi que se composait le royaume d'Israël, qui était celui des sept autres tribus.

N° 231. — Camp d'Hérode. Hérode, après un premier voyage à Jérusalem, ayant repris trois places, sur lesquelles Marion, qui les possédait en Galilée, se conduisait en tyran, avait été pour cela si bien accueilli des habitans de Jérusalem, qu'Hircan même lui promit en mariage sa petite-fille Mariamne. Il éprouva des contradictions et fut obligé de retourner à Rome, où il fut nommé roi de Jérusalem par le sénat. Il revint pour en prendre possession comme roi; mais Antigone lui disputant ce titre, Hérode fit le siége de la ville. Il choisit l'endroit qu'il crut le plus propre pour l'attaquer, et prit son quartier devant le temple, comme avait fait autrefois Pompée. Il fit élever par un grand nombre de pionniers trois

plate-formes, bâtir des tours et abattre beaucoup d'arbres; et tandis qu'on travaillait aux ouvrages nécessaires pour le siége, Hérode alla à Samarie et y consomma enfin son mariage avec Mariamne, fille d'Alexandre, frère d'Antigone, fils du roi et pontife Hircan, son grand-père, qui la lui avait promise, comme nous l'avons dit plus haut.[1] (Voir les Nos 116, 135 et 142.)

(Vers 3256, 728 ans avant J.-C.)

N° 232. — Fontaine de Gihon (Inférieure). Elle avait sa source à l'extrémité du champ du Foulon; mais le roi Ezéchias, que le Seigneur avait comblé de grandes richesses, s'en servit pour la boucher, et réussit à la faire couler sous terre par le moyen d'un aquéduc et arriver dans la piscine supérieure.[2]

(3256, 728 ans avant J.-C.)

N° 233. — Fontaine de Gihon (Supérieure). Elle tirait sa source du mont Gihon. Le même roi Ezéchias, dont nous venons de parler au N° précédent, la boucha encore, fit percer le rocher, et en dirigea les eaux par dessous la partie occidentale de la ville de David, pour les faire passer, au moyen de canaux souterrains, par le milieu de la ville et les introduire dans la piscine inférieure, afin, qu'en cas de siége, le peuple ne manquât pas d'eau. La reconnaissance qu'Ezéchias avait pour Dieu, qui, après lui avoir pardonné son orgueil, le voyant s'humilier devant lui, à l'occasion que je vais faire connaître, lui donnait le courage d'accomplir d'aussi grands travaux. Dieu ayant accordé à ce roi, dans une maladie dont il devait mourir, une prolongation de quinze années de vie (Voir au N° 104), Ezéchias ne rendit pas au Seigneur ce qu'il lui devait pour les biens qu'il en avait reçus, parce que son cœur se gonfla des

[1] 14, Josephe, Antiq., 21 et 27. — Josephe, Guerre, 10 et 13.
[2] 2, Paral. 32. — Broc., itin. 6.

faveurs du ciel, montrant avec ostentation ses trésors aux ambassadeurs du roi de Babylone, ce qui fut cause que *la colère de Dieu s'alluma contre lui, contre Juda et contre Jérusalem*, pour le punir de cet orgueil. Mais ayant reconnu sa faute, il s'humilia ensuite *avec tous les habitans de Jérusalem, de ce que son cœur s'était élevé ; et pour cela, la colère du Seigneur ne vint point sur eux pendant la vie d'Ezéchias. Or, Ezéchias fut un prince fort riche et très glorieux* ; il amassa de grands trésors d'argent, d'or et de pierreries, d'aromates, des armes de toutes espèces, et des vases d'un grand prix, etc., etc.[1] (2, Paral. 32.)

(An 33 de J.-C.)

N° 234. — Judas, d'apôtre devenu traître en livrant le Christ, voyant que Jésus était condamné à mort, fut touché de repentir, et reporta aux princes des prêtres et aux sénateurs les trente pièces d'argent qu'il avait reçues d'eux pour prix de sa trahison, en disant : « *J'ai péché en livrant le sang innocent.* » Ils lui répondirent : « *Que nous importe? c'est votre affaire.* » Alors Judas ayant jeté cet argent dans le temple, se retira et alla se pendre. Saint Luc, qui rapporte aux Actes des Apôtres ce qui leur arriva après l'ascension, et ce qu'ils firent pour l'établissement de l'Église, après la descente du Saint-Esprit jusqu'au temps où ils se dispersèrent dans les provinces, dit : « *Pendant ces jours-là, Pierre, en qualité de chef de l'Église, se leva au milieu des frères, qui étaient tous ensemble environ cent vingt, et leur dit : « Mes frères, il faut que ce que le Saint-Esprit a prédit dans l'Ecriture par la bouche de David, touchant Judas, qui a été conducteur de ceux qui ont pris Jésus, soit accompli dans toute son étendue. Il nous était associé, et il avait été agrégé aux fonctions du même ministère ; mais il a trahi celui qui l'avait élevé à cette dignité ; et la récompense*

[1] Ecclésiastiq., 48. — 4, Rois, 20. — Broc., itin., 6.

qu'il a eue de sa trahison, c'est qu'il a possédé, par sa sépulture, un champ acquis du prix de son péché ; car s'étant pendu de désespoir, il a crevé par le milieu du ventre, et toutes ses entrailles se sont répandues, et il a été enterré dans le champ même que les prêtres avaient acheté de l'argent qu'ils lui avaient donné pour prix de sa trahison ;» ce qui a été si connu de tous les habitans de Jérusalem, que ce champ a été nommé en leur langue, Haceldama, *c'est à dire Champ du Sang. Or, il est écrit au livre des Psaumes : « Que sa demeure devienne déserte ; qu'il n'y ait personne qui l'habite, et qu'un autre prenne sa place dans l'épiscopat. » Il faut donc, pour accomplir cette prophétie, qu'entre ceux qui ont été dans notre compagnie pendant que le seigneur Jésus a vécu parmi nous, depuis le baptême de Jean jusqu'au jour où nous l'avons vu monter au ciel, on en choisisse un qui soit témoin avec nous de sa résurrection, et qui remplisse ainsi la place de celui qui a trahi. Alors ils en présentèrent deux, comme les plus dignes, Joseph, appelé Barsabas, surnommé le Juste, et Mathias. Mais ne sachant auquel donner la préférence, ils se mirent en prières, puis les tirant au sort, il tomba sur Mathias, qui fut associé aux onze apôtres.*[1]»

L'arbre auquel Judas se pendit était un sycomore, sorte d'arbre d'Egypte qui tient du figuier et du mûrier, et qui porte son fruit trois ou quatre fois l'année. Il a subsisté jusqu'à l'entrée du seizième siècle. Un auteur du dix-huitième siècle, pour qui nous professons le plus profond respect, et au zèle duquel nous nous plaisons à rendre un bien sincère hommage, a dit que le lieu où Judas se pendit « est à quelque distance de Bethphagé ; » les raisons sur lesquelles s'appuie cet auteur ne sont pas exactes ; nous en avons d'incontestables pour assurer que l'endroit précis où le grand criminel exécuta son acte de désespoir et se pendit, est certainement le lieu marqué sur le plan, au sud-ouest de Jérusalem ; car c'était là qu'était encore le funeste et trop célèbre

[1] Matthieu, 27. — Act. Apôtres, 1. — Psaume 68. — Broc., itin. 6. — Salm., t. 8.

sycomore, à la fin du quinzième siècle, et jusqu'à ce jour la tradition a été unanime sur ce fait.

N° 235. — MONT DU CALVAIRE, appelé en hébreu Golgotha ou Goatha. Il était situé tout près de la ville, entre l'occident et le septentrion. C'était sur ce mont pierreux et médiocrement élevé que l'on exécutait les criminels condamnés à mort par jugement public. Aussi y voyait-on en tous temps des restes de cadavres, des ossemens d'hommes pendus, décapités ou mis à mort de quelque autre manière. C'est sur ce mont que Jésus-Christ notre Sauveur, *qui ne connaissait pas le péché*, dit saint Paul, *devenu péché*, c'est à dire victime du péché *par amour pour nous*, fut crucifié nu, comme un criminel, entre deux voleurs, pour le salut de tous. C'est pourquoi le mont Calvaire, de lieu infâme qu'il était autrefois, a été anobli et sanctifié par la passion du Christ à tel point, qu'il est maintenant un objet de vénération aux anges et aux hommes, comme la croix, instrument d'ignominie et d'exécration auparavant, est devenue depuis, pour la même raison, un trophée de gloire ! [1]

(Sacre de Salomon, an de la création 2969, 1015 ans avant J.-C.)

N° 236. — MONT GIHON. Elevé, pierreux et oblong, il ceint la ville à l'occident et décroît peu à peu du côté de la Porte judiciaire. Il est séparé de la ville par une profonde vallée.[2]

David, se sentant affaibli, fit venir Sadoc et Banaïas, et leur dit : « Que pour faire connaître au peuple qu'il choisissait Salomon pour son successeur, il voulait qu'eux et le prophète Nathan, accompagnés de tous ses gardes, fissent monter son fils sur sa mule (que nul autre que le roi ne montait jamais);

[1] Jérémie, 31. — Matthieu, 27. — Marc, 15. — Luc, 23. — Jean, 19. — Hieron., in loc. Hebr., lit. G. — 2° Épît. Cor., 5, ℣ 21. — Deutéronome, 21. — Galat., 3.
[2] Broc., itin. 6. — Salm., t. 6, c. 5.

qu'ils le menassent à la fontaine de Gihon, où il y avait toujours beaucoup de monde; que Sadoc, grand-prêtre, et Nathan, prophète, le consacrassent en ce lieu roi d'Israël, répandant sur sa tête l'huile sainte. » Dès que ces ordres furent exécutés, tout le peuple cria : VIVE LE ROI SALOMON! et manifesta sa joie par le son des trompettes et des instrumens de musique ; les acclamations, les cris d'enthousiasme et de bonheur, retentissaient de toutes parts et remplissaient les airs.[1]

(58 depuis J.-C.)

N° 237. — MAUSOLÉE DU PONTIFE ANANIE. Tite, avant de commencer le siége, s'avançant de ce côté pour reconnaître la ville avec six cents cavaliers, n'échappa qu'avec beaucoup de peine à une attaque des Juifs, sortis par la porte nommée Porte des Tours des Femmes.[2] (Voir le N° 164.)

(Vers 2937, 1047 ans avant J.-C.)

N° 238. — POIRIERS DE LA VALLÉE DE RAPHAIM. Après le premier combat de David contre les Philistins (Voir le N° 230), sur lesquels, comme Dieu lui avait promis, il avait remporté une si grande victoire, les ennemis ne se tinrent pas pour battus, car il ne faut pas s'imaginer que cette armée fût faible ou peu aguerrie; ils avaient appelé à leur secours la Syrie et la Phénicie, qui avaient des nations fort vaillantes, comme elles le firent bientôt voir, puisqu'au lieu de perdre courage, après leurs pertes et leurs désavantages, ils revinrent attaquer les Israélites avec trois puissantes armées, et se campèrent au même lieu où ils avaient été défaits. David, qui n'entreprenait jamais rien sans consulter le Seigneur, pria le grand-prêtre de se revêtir de l'éphod, comme il avait fait la première fois, pour savoir quel serait l'événement de cette guerre. Le Sei-

[1] 7. Josephe, Antiq. 11. — 3, Rois, 1.
[2] 5, Josephe, Guerre, 7.

gneur lui répondit : « *N'allez pas directement contre eux, mais tournez derrière leur camp, jusqu'à ce que vous soyez vis à vis des poiriers ; et lorsque vous entendrez au haut des poiriers comme le bruit de quelqu'un qui marche, aussitôt vous commencerez le combat, parce que le Seigneur marchera alors devant vous pour combattre les Philistins.* » *David fit ce que le Seigneur lui avait commandé, et il battit et poursuivit les Philistins depuis Gabaa jusqu'à Gazer*, c'est à dire l'espace de neuf lieues et demie de chemin.[1] (Voir l'Éphod, au N° 85, Urim et Thummim, et 79, Oracle.)

N° 239. — Sépulcre du Seigneur, ou Saint-Sépulcre, de qui le prophète Isaïe avait dit : « *Et son sépulcre sera glorieux !* » Il était long de huit pieds, à cent huit pieds du mont Calvaire, et à mille pas du mont Sion. Joseph d'Arimathie, homme vertueux et juste, sénateur fort considéré, s'était fait tailler ce sépulcre dans le roc, dans son jardin près le mont Calvaire, et personne n'y avait encore été mis. Quand Jésus fut mort, Joseph alla demander son corps à Pilate, le descendit de la croix avec Nicodème et les saintes femmes, et l'enveloppa dans un linceul blanc avec des aromates, car Nicodème avait apporté environ cent livres de myrrhe et d'aloès. Lorsque le corps fut ainsi embaumé, selon la manière du pays, ils le déposèrent avec le plus grand respect dans ce sépulcre neuf, à l'entrée duquel ils roulèrent une grande pierre pour le fermer, et Joseph se retira. La tête du Christ dans le tombeau était tournée du côté de l'Occident. C'est de là que la coutume s'est établie parmi les chrétiens, de placer de la même manière les morts dans les endroits saints et destinés pour eux. *Mais le jour suivant, qui était celui d'après la préparation du sabbat, et le sabbat même, les princes des prêtres et les pharisiens vinrent ensemble trouver Pilate, et lui dirent : « Seigneur, nous*

[1] 7, Josephe, Antiq., 4. — 1, Paral., 14. — 1, Rois, 2, 3, 9, et 30, 7. — 2, Rois, 5. — Liran, ibid.

nous sommes souvenu que cet imposteur a dit, lorsqu'il était encore en vie : « Je ressusciterai trois jours après ma mort; commandez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent la nuit le dérober, et ne disent au peuple: il est ressuscité d'entre les morts; et ainsi la dernière erreur serait pire que la première. » Pilate leur répondit : « Vous avez des gardes, allez, faites-le garder comme vous l'entendrez. » Ils s'en allèrent donc, et, pour s'assurer du sépulcre, ils scélèrent la pierre qui fermait l'entrée et y mirent des gardes. Mais le soin minutieux que les Juifs apportèrent à fermer le passage de celui qui devait ressusciter, ne servit au contraire qu'à rendre plus éclatant le miracle et qu'à confirmer davantage la foi de la résurrection.[1]

Le premier jour de la semaine, lendemain du sabbat, Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques et Salomé, étant parties de grand matin, avec des parfums pour embaumer le corps de Jésus, arrivèrent au sépulcre avant le lever du soleil et se disaient entre elles : « Qui nous ôtera la pierre? car elle est fort grande... » Mais regardant, elles virent cette pierre renversée, et, étant entrées dans le sépulcre, elles virent un jeune homme assis au côté droit, vêtu d'une robe blanche, dont elles furent fort effrayées. Il leur dit : « Ne craignez point; vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié? Il est ressuscité, il n'est point ici. Voici le lieu où on l'avait mis; mais allez dire à ses disciples et à Pierre, qu'il s'en va devant vous en Galilée : c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit. » Elles sortirent du sépulcre et s'enfuirent, car elles étaient saisies de crainte et de tremblement, et elles ne dirent rien à personne tant elles étaient effrayées... Cependant Madeleine courut trouver Simon, Pierre et Jean, et leur dit : « Ils ont enlevé le Seigneur hors du sépulcre et nous ne savons où ils l'ont mis. »

[1] Isaïe, 11, ℣ 10. — Matthieu, 27. — Marc, 15. — Luc, 23. — Jean, 19. — Niceph., 8, Hist. ecclés., 30. — Beda in marc, c. 16. — Broc., itin. 6. — Breid., 12, Jul. — Salm., t. 7, c. 3 et 6. — Pasch. die, 225 et 227. — Beth., Sabb.

Pierre et Jean coururent aussitôt au sépulcre : ils virent les linceuls et le suaire qu'on lui avait mis sur la tête, lequel n'était pas avec les linceuls, mais plié et placé en un lieu à part. Ils crurent qu'on l'avait enlevé, comme Madeleine le leur avait dit, et ils s'en retournèrent chez eux. Mais Madeleine se tenait dehors, près du sépulcre, et versant des larmes ; comme elle pleurait ainsi, elle se baissa, et, regardant dans le sépulcre, elle vit deux anges vêtus de blanc, assis au lieu où avait été mis le corps de Jésus, l'un à la tête et l'autre aux pieds. Ils lui dirent : « Femme, pourquoi pleurez-vous? » Elle leur répondit : « C'est qu'ils ont enlevé mon Sauveur, et je ne sais où ils l'ont mis. » Ayant dit cela, elle se retourna et elle vit Jésus debout, sans savoir que ce fût lui. Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleurez-vous? » Elle, pensant que ce fut le jardinier, lui dit : « Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. » Jésus lui dit : « Marie ! » Aussitôt elle se retourna et lui dit : « Rabboni ! » *(c'est à dire, mon bon maître.) Et en même temps elle se jeta à ses pieds pour les embrasser; mais Jésus lui dit : « Ne me touchez pas. Allez vite à mes apôtres,* etc.[1] » (Jean, 20.)

« La pierre de l'onction, sur laquelle le corps du Seigneur » fut parfumé avant d'être mis dans le tombeau, est actuel- » lement dans l'église du Saint-Sépulcre, et n'est élevée au des- » sus de la terre que de quelques pouces ; elle a environ huit » pieds de long sur deux pieds de large. Comme quelques pè- » lerins se permettaient de la dégrader, on l'a recouverte d'un » marbre rouge : un pommeau de cuivre doré orne chacun des » quatre coins; dix lampes brûlent continuellement au des- » sus ; de chaque côté sont d'énormes candélabres, avec des » cierges de quinze à vingt pieds de haut. Les Grecs et les Ar- » méniens, à qui ce sanctuaire est commun, viennent chaque » jour successivement encenser cette pierre.[2] »

[1] Marc, 16.
[2] 1, De Geramb, p. 148.

(An 2937 du monde, 1047 ans avant J.-C.)

N° 240. — Forêt des Pleurs. L'historien Josephe appelle ainsi cette forêt, sans doute à cause du combat dont nous avons parlé au N° 238, et qu'il raconte en ces termes : « David pria » le grand sacrificateur de consulter Dieu de nouveau ; il le » fit, et le grand-prêtre lui ordonna ensuite de sa part de » se tenir avec son armée dans la forêt nommée des Pleurs, » et de n'en sortir, pour donner bataille, que lorsqu'il verrait » les branches des arbres se mouvoir et s'agiter d'elles-mêmes, » quoique le temps fût si calme qu'il n'y eût pas dans l'air le » moindre vent qui pût causer cet effet. David obéit ponctuel- » lement ; et quand Dieu fit connaître par ce miracle qu'il le » favorisait de sa présence, il marcha avec une entière certi- » tude de remporter la victoire. Les ennemis ne soutinrent pas » seulement le premier choc, ils tournèrent le dos aussitôt, » et les Israélites les tuaient sans peine. Ils les poursuivirent » jusqu'à Geser (ou Gazer) qui est sur la frontière des deux » royaumes, et retournèrent après piller leur camp, où ils » trouvèrent de grandes richesses, et les idoles de leurs dieux » qu'ils mirent en pièces et brûlèrent. » Le même historien appelle Baal-Pharasim, vallée des Géans. Cette forêt des Pleurs était très voisine de Jérusalem, comme on le voit sur le plan.[1]

(Achaz, 3241, 743 ans avant J.-C. — Ézéchias, année 3256 du monde, 728 ans avant J.-C.)

N° 241. — Torrent de Gihon. C'était un cours d'eau qui partait de la piscine inférieure de Gihon ; au moyen de canaux souterrains, cette eau était conduite dans la piscine supérieure. Les canaux, commencés par le roi Achaz, furent achevés par le roi Ezéchias.[2]

[1] 1, Rois, 23, 9, et 30, 7. — 7, Josephe, Antiq., 4.
[2] 2, Paral., 32 et 33. — Broc., itin. 6.

N° 242. — Vallée des Cadavres, située entre le mont Calvaire et les murs de Jérusalem. On l'appelait ainsi, parce que c'était là qu'on jetait les cadavres, les ossemens, les cendres de ceux qu'on avait exécutés ou brûlés sur le mont Calvaire. C'est pourquoi les bourreaux du Christ, après avoir rompu les jambes des voleurs crucifiés avec lui, s'empressèrent d'en jeter les cadavres dans cette vallée, avec leurs croix, celle du Christ et l'inscription que Pilate y avait fait attacher, parce qu'il était déjà tard, et que le lendemain était la fête solennelle. Ils amoncelèrent sur ces restes et sur ces croix les immondices de la ville, au point que la vallée se trouva comblée : ce qui fit que le bois sur lequel le Christ avait souffert la mort, demeura près de trois cents ans profondément enseveli sous cet amas d'ordures. Les habitans de la ville, comme s'ils eussent conspiré pour effacer tout souvenir du Christ, entassèrent de même sur son sépulcre une grande quantité de décombres. De leur côté, les gentils, loin de montrer contre la mémoire de Jésus un zèle moins ardent que les Juifs, élevèrent au lieu même du crucifiement une statue de marbre de l'impudique Vénus, avec un temple en son honneur ; puis, dans l'endroit où le Christ était ressuscité, l'idole de Jupiter ; dans l'étable où était né le Sauveur, l'idole d'Adonis. Ils plantèrent dans Bethléem un bois sacré, afin de donner à penser que les chrétiens qui avaient la dévotion d'aller dans ces divers lieux adorer le Christ, adoraient les idoles. Au reste, il n'y a pas de sagesse, de prudence et de conseils qui puissent prévaloir contre le Seigneur, qui conserva de cette manière, et par l'impiété même des Juifs et des gentils, les trophées de sa passion.[1]

[1] Jérémie, 31. — Liran, ibid. — Jean, 19. — Euseb., in vita. Constant., l. 3, c. 24. — Hieron., t. 1, epist. 13, ad Paulinum, et t. 3, in loc. Act. Apôtres, lit. H. — Ambro., t. 3, in Orat. funebri Theodosii, imper. — Pauli Nolan., epist. 11, ad severum Sulpi. — Ruffin, in Euseb., Hist ecclés., l. 10, c. 7 et 8. — Soc., 1, Hist. ecclés., 13. — Théodor., 1, Hist. ecclés., 18. — Sozam., 2, Hist. ecclés., 1. — Nicéphore, 8, Hist. ecclés., 28, 29, 30 et 50.

Ce que les chrétiens, à cause des diverses persécutions qui s'élevèrent contre eux, auraient eu une peine infinie à conserver, le fut pourtant d'une manière intacte par les impies; et ces trésors sont dignes d'un honneur d'autant plus éclatant de la part des chrétiens, qu'ils furent couverts d'une plus grande ignominie et d'un mépris plus profond par les ennemis du Christ.

Mais, trois cent vingt-six ans après la naissance du Sauveur, l'Eglise ayant recouvré la paix par les solennelles décisions du concile de Nicée, composé de trois cent quatre-vingts évêques, la sainte reine Hélène, mère du pieux empereur Constantin, avertie par une inspiration divine, partit pour Jérusalem, à l'âge de quatre-vingts ans, dans le désir de trouver la croix du Sauveur. Dès son arrivée elle fit renverser les idoles et les temples, détruire les bois sacrés, environ cent quatre-vingts ans depuis leur établissement; et cherchant où l'on avait caché la croix du Christ, elle ne laissa pas une pierre sans la remuer. Elle consulta des hommes instruits parmi les Juifs, et les assembla dans Jérusalem pour savoir d'eux où pouvait se trouver cette croix si long-temps méprisée des impies. Comme ils ne voulaient rien avouer devant la reine de ce qui pouvait lui faire connaître l'endroit où la croix avait été mise, prétextant qu'ils l'ignoraient, la reine ordonna de les faire tous brûler. Effrayés de cet ordre, ils lui amenèrent un homme de leur nation, fort avancé en âge, nommé Juda, qui, dans sa jeunesse, avait appris de ses parens ce que la reine désirait tant savoir. La reine renvoya les autres, et, apostrophant Juda, elle le menaça de la mort s'il ne lui trouvait la croix du Christ. Le vieillard israélite tergiversait, cherchant par des réponses évasives à gagner du temps; car il craignait, ce qui est arrivé, que, par la prédication de la croix, les lois et les traditions judaïques ne fussent abolies. La reine insiste, presse vivement et menace cet homme de divers genres de mort pour le forcer à révéler son secret; mais ne gagnant rien par les paroles, elle fut forcée d'en venir aux effets, et fit descendre cet homme dans un puits à sec, pour le réduire par la faim; ce qui arriva comme elle

l'avait espéré ; car, privé de nourriture pendant six jours, le septième jour le vieillard pria qu'on le tirât de là, promettant de dire où était la croix du Sauveur. On le remonta, et il se dirigea tout de suite, mais avec regret, vers le lieu où étaient enfouis les insignes de la passion. La sainte reine ayant fait à Dieu une prière pour obtenir le bois précieux de la croix, Dieu l'écouta favorablement, et fit connaître par un miracle éclatant l'endroit où était cette croix sacrée ; car tout à coup il se fit un tremblement de terre, et elle exhala une odeur suave. La vénérable reine, confirmée par ce miracle et certaine que c'était là le lieu qu'elle cherchait, fit sur-le-champ commencer les travaux d'excavation ; et le concours des habitans, joint aux efforts de ses soldats, vint bientôt à bout de cette entreprise. Les décombres enlevés, on trouva dessous trois croix, et, dans un endroit séparé, la tablette de bois mise autrefois au haut de la croix du Christ, et sur laquelle on lisait l'inscription hébraïque, grecque et latine, que Pilate avait écrite.

Mais on ne pouvait connaître laquelle des trois croix était celle du Dieu-Sauveur ; le sage Macaire, évêque de Jérusalem, se servit du moyen suivant pour résoudre ce problème : une dame de Jérusalem était depuis long-temps atteinte d'une maladie fort grave et qu'on regardait comme incurable ; l'évêque pria la reine, sa suite et tous ceux qui étaient là, de l'accompagner au lit de la malade prête à rendre le dernier soupir ; arrivé auprès d'elle, il fit sa prière, puis il dit aux assistans que celle-là serait la croix du Sauveur, qui, touchant la malade, lui rendrait la santé. Il en fit approcher une dont il ne résulta rien ; la seconde ne fit pas davantage ; mais dès que la troisième l'eut touché, la malade sortit de son lit parfaitement guérie à la vue de tout le monde. Juda, cet homme qu'on ne pouvait résoudre à dire ce qu'il savait de la croix, tout ému d'un miracle si éclatant, devint confesseur du Christ, reçut le baptême et fut nommé *Quiriacus,* nom qui rappelait ce qu'il avait fait pour chercher la croix. Il fut dans la suite évêque de Jérusalem. On dit que ce fut lui qui institua l'ordre des porte-

croix ; il reçut la couronne du martyre sous Julien-l'Apostat. La reine ayant trouvé la vraie croix, fit débarrasser également le tombeau du Christ caché sous les décombres. On trouva les clous qui avaient attaché notre Sauveur à la croix, ainsi que la couronne d'épines. A dater de cette époque, il fut convenu de ne plus condamner personne au supplice de la croix, et on décréta que chaque année, le troisième jour de mai, une fête serait établie en l'honneur de l'invention de la Sainte-Croix.[1]

La pieuse reine, au comble de ses vœux, et désirant rendre tout l'honneur que méritaient les lieux où le Christ, notre rédempteur, avait accompli les mystères de l'Incarnation, de la Nativité, de la Mort, de la Résurrection et de l'Ascension, fit venir de toutes parts des ouvriers en tout genre, et commença à bâtir dans ces saints lieux plus de trente églises d'une grandeur étonnante et d'une magnificence qui ne l'était pas moins. La basilique qu'elle fit bâtir au Saint-Sépulcre l'emporta sur tous les autres édifices; car, outre les lambris étincelans d'or et les autels d'or dont elle l'enrichit, elle fit reposer la masse sur soixante-treize magnifiques colonnes de marbre, et renferma assez d'espace pour contenir sous le même toit les principaux lieux de la Passion. Elle laissa au haut de la voûte une ouverture de forme ronde, au dessous de laquelle se trouve placé, sur le sol et en plein air, le Saint-Sépulcre. Le mont Calvaire, où coula le sang du Sauveur, est élevé de vingt-huit pieds; on y monte par un escalier de dix-huit marches d'un pied et demi de haut chacune. Un autre escalier, de quarante-huit marches, sert à descendre au lieu où la croix fut trouvée. La reine fit partager la croix du Sauveur, en faisant mettre une partie dans une châsse d'argent, qu'elle laissa comme monument à cette église. (L'usage ne tarda pas de l'exposer publiquement le

[1] Breviar. roman., Petri de Natal., in catal. sanctor., lib. 4, c. 117. — Broc., itin. 6. — Breid., 12 et 13, Jul. — Salm., t. 7, c. 3, 4, 5, 6, 7, et t. 8, c. 3. — Pasch. die, 214, 225, 226 et 227. — De cons. dist., 3, cap. crucis.

vendredi saint à la vénération des fidèles. Ce jour-là l'évêque, le premier, venait se prosterner devant elle; après lui, le clergé et le peuple. C'est à cet usage que se rapporte la cérémonie qui se fait tous les ans, à pareil jour, dans toutes les églises catholiques; cérémonie dans laquelle l'officiant, découvrant la croix, adresse au peuple chrétien ces paroles : *Ecce lignum crucis,* etc., voici le bois de la croix sur laquelle a été suspendu le salut du monde! Venez, adorons!) Sainte Hélène emporta avec elle à Byzance l'autre partie du bois sacré, avec l'inscription qui était à la tête de la croix, la couronne d'épines, la lance et les clous. Constantin reçut ce don précieux avec autant de joie que de respect, et voulut en mettre un fragment sous son casque pour lui servir de sauvegarde dans les combats. Ces précieuses reliques furent placées à Rome dans l'église dédiée à la sainte Croix de Jérusalem, bâtie à cet effet dans les appartemens sessoriens.[1]

Xantes Pagninus, missionnaire apostolique et habile interprète des livres saints, dit y avoir vu souvent cette portion de la vraie croix, et y avoir souvent lu l'inscription écrite en hébreu, en grec et en latin. On y conserve encore maintenant l'éponge, deux épines de la couronne et un des clous. On expose à la vénération publique à Rome, le jour du vendredi saint, la sainte croix, le saint suaire et la lance. Outre la partie du bois salutaire que nous avons dit être restée dans l'église du Saint-Sépulcre, on y conserve encore une pierre de marbre gris, tacheté de noir, faite en forme de colonne (nommée *impropère*), sur laquelle, pendant qu'on le couronnait d'épines dans le palais de Pilate, le Christ était assis et en butte aux plus sanglans outrages. *Prophétise-nous qui t'a frappé?* lui disait-on, etc. Une partie de cette colonne se trouve à Rome, dans l'église de Saint-Praxède, exposée à la vénération des fidèles. Entre autres choses remarquables de l'église du Saint-Sépulcre, celle que je vais faire connaître est encore bien

[1] Pag., in lib. interpret. hebraic., græcorumque nominum, quæ in sac. script. inveniuntur, bibliis à se translatis addito in dictione Nazarenus.

digne d'attention ; c'est que tous les rois chrétiens qui régnèrent à Jérusalem choisirent cette église pour le lieu de leur sépulture. Le premier fut Godefroy de Bouillon, ce roi si chrétien, qui procura à cette église d'excellens prêtres, lui donna un chapitre illustre par sa science et sa sainteté ; il eut soin de loger les prêtres dans de beaux appartemens autour de l'église, afin de les mettre à même d'y célébrer, jour et nuit, l'office divin ; il voulut encore y avoir après sa mort un tombeau. Voici l'épitaphe conservée par d'anciens auteurs, composée à la louange de ce prince et placée sur son tombeau ; mais avant de la donner, laissons M. de Géramb nous dire que « Les religieux de la Terre-Sainte conservent encore » les éperons et l'épée de Godefroy comme un précieux trésor. Cette arme est fort lourde et très longue ; la poignée » de fer de cette épée était jadis dorée. » M. de Géramb, ancien militaire, porta l'épée à ses lèvres par respect ; il en salua trois fois le Saint-Sépulcre, pour lequel elle avait combattu, puis après il en salua l'endroit où reposèrent les cendres du héros.[1]

ÉPITAPHE DE GODEFROY.

Francorum gentis, Sion loca sancta petentis,
Mirificum sidus, dux hic recubat Godefridus,
Ægypti terror, Arabum fuga, Persidis error.
Rex licet electus, rex noluit intitulari,
Nec diademari, sed sub Christo famulari.
Hujus erat cura sua Sion reddere jura,
Catholicè que sequi pia dogmata juris æqui,
Totum scisma teri, circa se jusque fovere,
Et sic cum superis potuit diadema mereri.
Militiæ speculum, populi vigor, anchora cleri.
Huic virtute pari frater datur associari,
Baldwin insignis, gentilibus et ferus ignis.

[1] 26, Matthieu, ℣ 68. — M. Attil Sarran de 7, urbis eccles. — Will. Tyr., Bell. Sac., lib. 9, cap. 9 et 23, et lib. 11, c. 31, et lib. 12, c. 3.

« Ci gît Godefroy de Bouillon,
» Astre libérateur de la sainte Sion,
» Il guida les Français, fiers de voir à leur tête
» Un chef si valeureux pour si noble conquête.
» De l'Égypte la terreur,
» Des Perses la méprise en son mérite immense,
» Des Arabes le vainqueur.
» Proclamé roi, mais humble en sa vaillance,
» Ce titre et la couronne il n'a voulu porter,
» Sur les traces du Christ aimant à persister ;
» Protégea de Sion les droits et la puissance,
» Et suivit constamment les préceptes divins
» Que la loi catholique offre aux pieux humains :
» Abolit, écrasa tout schisme en la créance,
» Et sut, autour de lui, faire avec vérité
» Régner et cultiver le bien et l'équité ;
» Ainsi mérita-t-il, de l'assentiment même
» De ses supérieurs, le droit du diadème.
» Des guerriers il fut le miroir,
» Du peuple le soutien, et du clergé l'espoir.

» Le célèbre Baudoin, son frère,
» Des gentils foudre destructeur,
» Son égal en vertus, en courage à la guerre,
» Fut digne de monter au même rang d'honneur !... »

Ce Baudoin, dont parlent les derniers vers, fut le successeur de son frère Godefroy au trône de Jérusalem, en même temps qu'illustre et solide soutien de la religion chrétienne. Baudoin, qui s'était séparé de l'armée chrétienne en Cilicie pour aller fonder une principauté en Mésopotamie, étonna les chevaliers par sa belliqueuse activité ; son règne fut un perpétuel combat. Il mourut à El-Arich dans le désert, et ses restes furent portés à Jérusalem pour être ensevelis à côté de la tombe de son illustre frère. Les Latins et les chrétiens de Syrie pleurèrent le trépas de Baudoin ; le royaume naissant de Jérusalem perdait un infatigable défenseur.[1]

[1] Sac., in epist. ad Joan. — Lotharengiæ cordi.

On lisait sur son tombeau l'épitaphe suivante :

ÉPITAPHE DE BAUDOIN.

Rex Balduinus, Judas alter Machabœus,
Spes patria, vigor Ecclesiæ, virtus utriusque
Quem formidabant, cui dona tributa ferebant
Cades et Ægyptus, Dan, ac homicida Damascus,
Proh dolor! in modico clauditur hoc tumulo.

« De Judas Machabée, autre âme en cette vie,
» Le roi Baudoin, l'espoir de la patrie,
» De l'Église la vigueur,
» Et des deux, l'ornement, le modèle et l'honneur;
» Qui, redouté de Dan, de Damas l'homicide,
» De Cédar, de l'Égypte, et leur dominateur,
» Recevait mille dons à titre de subside,
» Oh! douleur!
» Dans ce tombeau modeste en poussière réside. »

Les six autres rois qui régnèrent à Jérusalem après Baudoin, eurent la pieuse et même attention de choisir le même lieu de sépulture, et n'y laissèrent pas des marques moins grandes de leur magnificence. Dans ces derniers temps, les sépulcres des rois latins ont disparu par la jalousie violente des Grecs. Soit que l'on considère la première époque de l'invention du Sépulcre du Seigneur, quand la reine Hélène le renferma dans un si beau temple; soit que l'on considère les temps qui suivirent, quand les rois chrétiens le dotèrent avec tant de somptuosité et en relevèrent l'éclat par leurs sépultures, toujours est-il que, sous ce double point de vue, cette prophétie d'Isaïe a eu son accomplissement parfait : *En ce jour là, le rejeton de Jessé sera exposé devant tous les peuples comme un étendart et un signe de salut; les nations le rechercheront et viendront lui offrir leurs prières, et son sépulcre sera glorieux, malgré tous les efforts de ses ennemis.* (Isaïe, 11,

℣. 10.) Maintenant cette vérité s'accomplit encore, puisque, parmi ces nations barbares, les Pères franciscains et autres religieux du nom chrétien, non seulement Latins, mais Grecs, Arméniens, Indiens et autres hommes de diverses nations, bien que, suivant des rits différens, unis cependant par la même foi, honorent le Christ dans des sanctuaires divers de cette Eglise, et l'adorent par l'offrande de sacrifices quotidiens. Et rien ne pouvait arriver de plus glorieux à ce sépulcre que de voir affluer de toutes les parties de l'univers des personnes de tout sexe, de tout âge et de toute conditions : les unes demandant pardon de leurs péchés, les autres priant pour obtenir les grâces qui leur sont nécessaires; toutes enfin venant pour exalter les louanges du Christ, reconnaître et adorer sa puissance divine, même au milieu de ses ennemis! Ce fut dans ces sentimens de piété, qu'environ l'an 1080, Marie-l'Egyptienne, cette insigne pécheresse, se tenant devant la porte occidentale de cette église, où l'on voit encore une chapelle érigée en son honneur, éprouva l'effet de la clémence divine, quitta la vie dépravée qu'elle avait menée, revint à pénitence et se retira dans le désert, au-delà du Jourdain, où elle réduisit son corps en servitude par la mortification, et donna au monde l'exemple de la vraie pénitence et de la plus sainte vie.[1]

Enfin, ce qui met le comble à la gloire du Sépulcre du Seigneur, ce qui le rend glorieux au plus haut degré, si on peut appeler cela de la gloire, c'est que là venaient chercher leur gloire ceux qui voulaient être anoblis. Il existait un antique usage, reçu chez nos ancêtres, qui consistait en ce que tout noble, parmi les chrétiens, qui visitait les saints lieux, s'il était né d'un légitime mariage, si sa foi était orthodoxe, s'il jouissait d'une réputation intacte, sa noblesse était rehaussée

[1] Will., Bell. Sac., lib. 13, c. 28, et lib. 15, c. 27, et lib. 18, c. 34, et lib. 20, c. 33, et Bell. Sac. continuat., lib. 1, c. 3. — Salm., t. 8, c. 1 et 2. — Hieron., t. 1, epist. 17, ad Marcellam. — Breid, l. 2. — Collat. sac., c. 4. — Vide Petri Cunis, lib. 5, c. 20. — Operis de B. Vierge, qui citatur à D. Tilm.

d'un nouvel éclat par une cérémonie solennelle qui se pratiquait auprès du Saint-Sépulcre, et qui plaçait à jamais sa noblesse parmi les plus illustres; on l'admettait dans l'ordre militaire des chevaliers, que l'on nommait *les chevaliers d'Or*. Puis donc que ces insignes précieux de la passion du Sauveur demeurèrent enfouis tant d'années et ne furent pas même signalés aux gentils qui, pour bâtir les temples de leurs idoles, bouleversèrent en tous sens et prirent là de la terre autant qu'ils en eurent besoin, n'est-il pas clair qu'ils furent enfouis par ordre du conseil de la sagesse de Dieu, qui ménageait l'heure de leur invention pour le temps où on les chercherait par un motif de foi et de religion? L'église du Saint-Sépulcre, au rapport des historiens modernes, a éprouvé diverses modifications; mais, comme nous l'avons rapporté plus haut, ce fut sainte Hélène qui la fit bâtir en l'an 326.

(Année du monde 3256, 728 ans avant J.-C.)

N° 243. — Vallée de la Fontaine de Gihon. Elle faisait suite à la vallée de Raphaïm, et c'était dans cette vallée qu'était la fontaine du même nom, l'une de celles que fit combler le roi Ezéchias lors du siége de Jérusalem par les Assyriens, commandés par Sennachérib, leur roi.[1] (V. les N°s 136 et 228.)

(An du monde 2936, 1048 ans avant J.-C. — 2937, 1047 ans avant J.-C.)

N° 244. — Vallée de Raphaim, appelée aussi vallée des Géans, située à l'occident de la ville. Cette vallée, célèbre par les combats de David contre les Philistins, s'étendait fort loin en long et en large depuis le septentrion où elle commençait et s'en allait vers le midi; elle était extrêmement fertile et produisait d'excellent froment, des olives et autres fruits. Deux fois les Philistins vinrent avec de très nombreuses armées provoquer le roi David, et deux fois, aidé du secours de Dieu, il les

[1] 2, Paral., 32. — 7, Josephe, Antiq., 4.

battit et les mit en déroute.[1] (V. les Nos 230, 238 et 240.)

N° 245. — CHEMIN DE BETHLÉEM, D'EMAUS, DE GAZA ET DE JOPPÉ. Ce grand chemin fut un de ceux que Salomon, dont la sagesse s'étendait à tout, fit paver de pierres noires, de même que tous ceux qui conduisaient à Jérusalem, tant pour la commodité du public que pour montrer sa magnificence. Joppé était une ville maritime à douze lieues nord-ouest de Jérusalem; saint Pierre la convertit à la foi, en ressuscitant une charitable veuve nommée Tabithe, que les pauvres pleuraient beaucoup parce qu'elle leur servait à tous de mère. L'apôtre venait de guérir miraculeusement à Lidde, ville voisine, un homme paralytique, nommé Enée, qui depuis huit ans était couché sur son lit. Saint Pierre était à Joppé quand il eut cette vision merveilleuse par laquelle Dieu lui fit connaître que le Christ étant mort pour tous les hommes, il ne fallait point faire acception de personne, mais *qu'en toute nation celui qui craint Dieu, et dont les œuvres sont justes, lui sera agréable.*[2]

Saint Pierre était encore en cette même ville, quand Corneille, centenier dans une cohorte de la légion italienne, homme religieux et craignant Dieu, ainsi que sa famille, l'envoya chercher de Césarée, ville sur la même côte de la mer Méditerranée, à environ douze ou treize lieues nord de distance, pour savoir de lui ce qu'il fallait faire pour être sauvé. Corneille, homme d'un cœur droit, *vit se présenter devant lui un ange qui lui dit: « Corneille, vos prières et vos aumônes sont montées devant Dieu, et l'ont fait souvenir de vous. Envoyez donc présentement à Joppé, et faites venir un certain Simon, surnommé Pierre. Il est logé chez Simon, corroyeur, dont la maison est près de la mer*, etc. » Ce fut sur ce même chemin, entre Jérusalem et Samarie, qui en est éloignée de dix lieues

[1] Josué, 11, 21. — 7, Josephe, Antiq. 4. — 2, Rois, 5, 22, 23. — 1, Paral., 11. 14. — Isaïe, 17. — Hieron., ibid., et de loc. hebr., lit. B. et R. — Broc., itin. 7. — Breid., ibid.

[2] 8, Josephe, Antiq., 2. — Breid., itin. 6. — Salm., t. 8, c. 5. — Act. Apotres, 9 et 10.

et demie nord-est, que l'apôtre Philippe baptisa un Ethiopien, eunuque de Candace, reine d'Ethiopie, et l'un de ses principaux officiers, intendant de ses trésors, qui s'en retournait de Jérusalem assis sur son char, lisant le prophète Isaïe, etc. (Acte Apôtres, 8, ỳ. 29.)

Ce fut à Joppé que Jonas s'embarqua pour Tarse, au lieu d'aller à Ninive prêcher la pénitence, comme Dieu le lui avait ordonné, et ce fut entre Joppé et Tarse que le vaisseau sur lequel il était, essuya cette furieuse tempête qui fit qu'on le jeta à la mer. Il fut englouti dans le ventre d'un grand poisson, où il resta trois jours et trois nuits, figurant en cela la mort et la résurrection de Jésus-Christ. (Matthieu, 12, ỳ 39. Luc. 12, ỳ 19.)

Tarse est à cent trente-cinq lieues nord de Jérusalem, et à cent soixante-sept lieues est de Ninive. Cette dernière ville est bâtie sur le Tigre, à soixante-quinze lieues nord de Babylone, au-delà de la Mésopotamie, entre l'Assyrie, l'Adiabène et la Médie, et à cent vingt lieues nord-est de Jérusalem.[1]

Ce chemin, au sortir de Jérusalem, prenait quatre directions différentes : au nord-ouest il conduisait à Joppé, à la mer Méditerranée et à Emmaüs (V. le N° 257); à l'ouest, à Gaza, en Egypte et en Ethiopie (V. la notice du N° 111); au sud, à Bethléem (V. le N° 198) et à Hébron.

A une heure et demie de Jérusalem, à l'ouest, dans le lieu où s'élève maintenant le village de Saint-Jean, on montre l'emplacement de la maison d'Elisabeth, cousine de Marie; celle-ci alla visiter la mère de Jean, et lui témoigner sa joie de ce que Dieu l'avait favorablement regardée, en la délivrant de l'opprobre d'une longue stérilité. Elle venait de Nazareth, ville à vingt lieues nord de Jérusalem. Marie, étant entrée chez sa cousine, la salua. Au moment où Elisabeth entendit la voix de Marie, son enfant tressaillit dans son sein et elle fut remplie du Saint-Esprit. Elevant la voix, elle s'écria : « *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est*

[1] Jonas, c. 1, ỳ 2.

béni. » (Paroles consacrées au chapelet, dont l'usage fut établi par saint Dominique en 1202.) *Eh ! d'où vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne me visiter ?* La sainte Vierge ne s'enorgueillit pas plus de ces paroles flatteuses que de la salutation de l'ange; elle regarda Dieu comme l'auteur de tous les biens, et l'humilité comme le canal qui les attire, et elle composa ce beau cantique que l'on peut appeler la gloire des humbles et la confusion des superbes : *Magnificat anima mea Dominum. Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante, et voilà ce qui me fera appeler bienheureuse dans la suite de tous les siècles, etc.*[1]

Marie demeura avec sa cousine environ trois mois, et s'en retourna ensuite en sa maison. (Luc, 1, 46, 55.)

Gaza était une ville à peu de distance de la mer, située à dix-neuf lieues et demie de Jérusalem. Ce fut en cette ville des Philistins que, l'an 2829 de la création du monde et 1155 ans avant Jésus-Christ, Samson, après avoir tué mille Philistins avec une mâchoire d'âne, après avoir bu de l'eau sortie d'une des grosses dents de cette mâchoire (Juges 15, 19), s'en alla chez une personne qu'il aimait, nommée Dalila. Les Philistins l'ayant appris, firent environner la maison où il était et mirent des gardes aux portes de la ville, où ils l'attendaient en silence pour le tuer lorsqu'il sortirait. Samson se leva et sortit vers minuit, alla prendre les deux portes de la ville, avec leurs serrures et leurs poteaux, les mit sur ses épaules et les porta sur le haut de la montagne, en face d'Hébron. (Juges, 16, 3.) Ses ennemis furent si épouvantés de ce qu'ils voyaient, qu'ils ne lui firent point de mal, malgré l'intention qu'ils en avaient.

Ce fut par ce même chemin que saint Joseph s'enfuit en Egypte, emportant l'enfant Jésus. Le roi Hérode, ne voyant pas les rois mages revenir par Jérusalem (V. le N° 223), entra

[1] Luc, 1, 39, 56.

dans une extrême colère, surtout lorsqu'il apprit les merveilles qui avaient eu lieu au Temple où l'enfant Jésus avait été présenté ; il fit paraître ouvertement le dessein qu'il avait de le tuer en envoyant massacrer tous les enfans âgés de deux ans et au dessous, qui étaient dans Bethléem et dans tout le pays d'alentour. Mais l'ange du Seigneur apparut à Joseph pendant qu'il dormait, et lui dit : « *Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, fuyez en Egypte* (la frontière d'Egypte est à trente-huit lieues sud-ouest de Bethléem), *et demeurez-y jusqu'à ce que je vous dise d'en partir, car Hérode va chercher l'enfant pour le faire mourir.* » *Joseph prit donc l'enfant et sa mère et se retira en Egypte jusqu'à la mort d'Hérode. Aussitôt qu'il fut mort, l'ange du Seigneur apparut de nouveau à Joseph en Egypte, et lui dit :* « *Prenez l'enfant et sa mère, et retournez en la terre d'Israël, car ceux qui cherchaient l'enfant pour lui ôter la vie sont morts.* » *Joseph prit de nouveau l'enfant et sa mère, et alla en la terre d'Israël, se retira en Galilée, et vint demeurer dans une ville appelée Nazareth* (à soixante lieues nord-est de l'Egypte), *afin que cette prédiction des prophètes fût accomplie. Il sera appelé Nazaréen.* » Et il y demeura jusqu'à l'âge de trente ans ou environ.[1]

(Prise de l'arche vers l'an 2849 de la création, 1135 ans avant J.-C.)

N° 246. — CHEMIN DE SILO ET DE GABAON. L'arche d'alliance fut prise par les Philistins au combat de Silo, ville à huit lieues nord-est de Jérusalem, où elle était restée. Le grand-prêtre Élie en éprouva tant de chagrin, qu'il tomba à la renverse et se tua. Les Philistins placèrent l'arche dans le temple de Dagon, dont ils trouvèrent le lendemain l'idole renversée. Les habitans de la ville d'Azot ayant été frappés d'un fléau de Dieu, renvoyèrent l'arche aux Israélites. Soixante-dix des principaux Bethsamites et cinquante mille hommes du peuple furent punis de mort pour avoir regardé dans l'arche avec cu-

[1] Matthieu, 2, 13, 23.

riosité. On conduisit l'arche chez Aminadab, à Gabaa, lieu nommé ainsi parce qu'il était le plus élevé de la ville de Cariathiarim, à quatre lieues de Silo, au sud-ouest, et à moitié chemin de cette dernière ville à Jérusalem. Gabaon était à deux lieues et quart nord-ouest de Jérusalem.[1] (V. le trait des Gabaonites au N° 40.)

N° 247. — Ici le Christ tomba pour la seconde fois sous le poids de sa croix.[2]

N° 248. — Là Jésus se tournant vers les femmes qui pleuraient, leur dit: «*Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi; mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfans, car des jours viendront où l'on dira, etc...*» (Luc, 23.) Dans la suite on bâtit en ce lieu une église qui est entièrement disparue.[3]

N° 249. — C'est ici que, pour la troisième fois, le Christ tomba accablé sous le fardeau de sa croix. On remarque encore à présent, sur le roc, l'empreinte d'une croix, pour laquelle les pèlerins ont une grande vénération et qu'ils baisent avec un profond respect.[4]

N° 250. — Là on dépouilla le Christ de ses vêtemens; ils étaient colés à sa chair en lambeaux; ses plaies, ainsi rouvertes, lui firent souffrir des maux plus cuisans que ceux qu'il souffrit d'abord lorsque ces plaies lui furent faites. On le laissa en cet état exposé à la rigueur d'un vent froid et piquant, assis sur une pierre tout le temps qu'il fallut pour disposer les choses nécessaires pour l'érection de la croix; et on lui donna à boire du vin mêlé de myrrhe et de fiel, comme on en donnait aux criminels, afin d'affaiblir en eux l'impression des tourmens; mais en ayant goûté pour en sentir l'amertume, il n'en voulut point boire, pour ne rien diminuer des

[1] Broc., itin. 6. — 1, Rois, 4, 5, 6, 7.
[2] Pasch. die, 210.
[3] Breid., 14, Jul. — Salm., t. 8, c. 7. — Pasch. die, 211.
[4] Breid., 13, Jul. — Pasch. die, 181 et 212.

maux qu'il voulait souffrir par amour pour les hommes, voulant les racheter en toute rigueur de justice.[1]

N° 251.—Le Christ, renversé ici en arrière, fut couché sur la croix, les bras étendus, les mains et les pieds transpercés de clous en fer et fixés à la croix, et ses membres délicats y furent tendus avec une telle violence et si cruellement disloqués, que ses artères se brisèrent et qu'on pouvait compter tous ses os. Il y avait dix siècles et demi que le Psalmiste, parlant en la personne du Christ, avait prédit ces tourmens affreux en ces termes : « Ils ont percé mes mains et mes pieds, et ils ont compté tous mes os.[2] » (V. le N° 257 pour connaître le jugement du Christ sur les prophéties.)

N° 252. —Voici, de tout l'univers, le lieu le plus sacré et le plus digne d'éternelle mémoire, où la croix, sur laquelle le Christ était cloué, fut placée dans un trou du rocher, sur le mont Calvaire, en plein midi, la veille de Pâques, aux yeux d'une foule immense de spectateurs, témoins des cruelles et indicibles douleurs que firent éprouver à tous ses membres et à ses entrailles les secousses que nécessita cette opération. On cloua à la tête de la croix une planche de bois blanc, sur laquelle Pilate avait écrit en hébreu, en grec et en latin, la cause pour laquelle Jésus était mis à mort, exprimée en ces termes :[3]

יהושע הנוזרי המלך היהודים׃

Ιησως ο Ναζωραιος ο βασιλευς των Ιωδαιων.

JESUS NAZARENUS, REX JUDÆORUM.

Jésus de Nazareth, roi des Juifs.[4]

[1] Psaumes 38 et 68. — Isaïe, 63. — Matthieu, 27. — Marc, 15. — Breid., 12, Jul. — Pasch. die, 213.

[2] Psaume 21. — Zacharie, 13. — Jean, 20. — Salm., t. 7, c. 4. — Pasch. die, 214. — Psaume 21, ℣ 18.

[3] Matthieu, 27. — Marc, 15. — Luc, 23. — Jean, 19.

[4] Hieron., in Marc, c. 15. — Sedul., l. 4. — Jean Damasc., l. 4. — Orthodox. fidei, c. 13. — Beda, in Luc, 23.

Les Juifs eurent soin de placer la croix de manière à ce que le Christ eût le dos tourné à la ville de Jérusalem et le visage du côté de l'Occident, ne le jugeant pas digne d'avoir les yeux tournés vers la ville sainte. Il est à remarquer que cette particularité ne fut pas l'effet du hasard ; ce serait une erreur de penser qu'il n'y eût pas là un mystère. Ceci arriva, au contraire, par une disposition de l'attention toute particulière de Dieu à notre égard : il voulait nous prouver en cela que les prophètes ne nous avaient pas trompés, et là se trouvait accomplie la prophétie de Jérémie, qui dit, au chapitre 18, verset 17 : « *Je serai à leur égard comme un vent brûlant : je les disperserai devant leurs ennemis, je leur tournerai le dos et non le visage au jour de leur perdition.* » En effet, dit saint Jérôme, comme ils sont dispersés par tout l'univers devant leur ennemi, qui est le diable, que jour et nuit ils invoquent le nom de Dieu dans les synagogues de Satan, Dieu leur tourne le dos et non le visage, pour leur faire comprendre que toujours il se retire d'eux et ne vient jamais à leur rencontre au jour de leur perdition, jusqu'à la fin du monde, *et jusqu'à ce que la plénitude des gentils soit entrée dans l'Eglise et que les restes du peuple d'Israël se convertissent et soient sauvés.*[1]

Cette cruauté des Juifs fut comme l'annonce de notre bonheur, en ce que la face adorable du Christ, tournée ainsi à l'Occident, semble ne pas avoir d'autre signification que l'accomplissement de ce que, long-temps avant, le prophète-roi avait prédit en ces termes : « *Ses yeux sont tournés du côté des nations.* » (Ps. 65.)

Et certes, depuis le temps de sa passion, les yeux de sa miséricorde sont ouverts et fixés sur nous, et il ne cessera de nous regarder avec bonté jusqu'à la fin du monde. C'est aussi avec la plus juste raison que nous autres chrétiens conservons un souvenir reconnaissant de ce précieux fait, et qu'or-

[1] Breid., 12, Jul. — Salm., t. 7, c. 5. — Pasch. die, 222. — P. Monta, in Passion. Domini. — J. Molan, de Pictur. — Hieron., in Jérem., c. 18. — Psaume 58. — Isaïe. 10. — Épît. aux Rom., c. 9 et 11.

dinairement nous prions, dans nos églises, la face tournée vers l'Orient, et contemplons avec la très sainte Vierge, les saintes femmes et l'apôtre saint Jean qui étaient ainsi tournés, le Christ mourant ; avec eux et tous les apôtres, le Christ montant au ciel!!! Le fils de Dieu resta dans cette position, cloué et suspendu à la croix, trois heures de temps, nu, meurtri, couvert de plaies, couronné d'épines, en proie aux plus épouvantables tourmens, entre deux voleurs, avec l'apparence d'avoir été complice de leur crime, puisqu'il partageait leur supplice. Isaïe avait prédit que la chose se passerait ainsi, s'exprimant en ces termes : « *Et il a été mis au nombre des scélérats.* » Pendant qu'il souffrait de si grands maux, *le peuple se tenait là, ainsi que les sénateurs, les princes des prêtres et les scribes, et tous se moquaient de lui, en disant :* « *Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même, etc., etc.* » Jésus souffrait tout cela et une infinité de choses plus outrageantes et plus dures encore, du haut de sa croix, avec la plus grande patience ; non seulement il ne s'en vengea pas, mais il pria même pour ceux qui l'insultaient, disant : *Premièrement.* « *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* » *Deuxièmement.* Il dit à l'un des voleurs qui lui demandait pardon : « *En vérité, je vous le dis, vous serez aujourd'hui avec moi en paradis.* » Regardant ensuite sa mère bien-aimée et le disciple qu'il aimait, et recommandant le disciple vierge à la Vierge. *Troisièmement.* Il dit à sa mère : « *Femme, voilà votre fils.* » Puis au disciple : « *Voilà votre mère.* » De ce moment saint Jean regarda Marie comme sa mère. Pendant que les choses se passaient ainsi, le soleil, comme attristé d'éclairer les tourmens qu'on faisait endurer, sur la croix, au Sauveur du monde, couvrit ses rayons d'un crêpe lugubre et s'éclipsa au milieu de sa course, *et, depuis la sixième heure du jour jusqu'à la neuvième, les ténèbres couvrirent toute la face de la terre* (depuis midi jusqu'à trois heures). *Quatrièmement.* Alors Jésus se plaignit d'être abandonné de son père, jeta un grand cri, en disant : « *Eloi ! Eloi ! lamma sabacthani ?* » c'est à dire : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous aban-

donné? » Et pour accomplir tout ce que les prophètes avaient dit de lui, il dit : *Cinquièmement.* « *J'ai soif.* » *Aussitôt un de ceux qui étaient présens courut, comme pour lui obéir, remplir une éponge de vinaigre, et, l'ayant mise au bout d'un roseau, il la lui présenta pour boire,* afin de le fortifier, *et disant aux autres :* « *Laissez-moi faire, voyons si Elie viendra le détacher de la croix.* » Oui, Jésus avait une soif ardente, mais c'était du salut des hommes! et les Juifs ne lui offrirent que du fiel et du vinaigre, dont ayant goûté, il dit : *Sixièmement.* « *Tout est accompli,* » voulant dire que le sacrifice avait toutes les conditions exigées par son père ; *puis il jeta incontinent un grand cri, disant : Septièmement.* « *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains ;* » *et, baissant la tête, il rendit l'esprit*, à la neuvième heure du vingt-cinquième jour du mois de mars, trente-trois ans trois mois depuis sa naissance comme homme, et trente-quatre ans, précisément révolus, depuis son incarnation. C'est par un tel sacrifice que cet éternel et souverain pontife, brûlant d'une charité extrême, s'offrit à Dieu, son père, en holocauste et hostie pacifique pour la rédemption des hommes. Il détruisit la mort par sa mort, vainquit Satan, brisa nos fers, ferma les enfers et ouvrit le ciel à ceux qui ont foi en lui. Ce fut d'après cette foi que nos ancêtres avaient inscrit sur la circonférence du trou du rocher dans lequel avait été mise la croix du Christ, ce verset du Psalmiste, en langue grecque et en lettres d'argent, qui furent remplacées ensuite par le cuivre :[1]

Ωδε ο Θεος βασιλευς ημων προ αιωνων ειρησται σωτηριαν ημων εν μεσω της γης.

[1] Grégoire Naziance, in tragæd. Christus patiens, Jérémie theren., 1. — Isaïe, 53, ℣ 12. — Luc, 23. — Marc, 15. — Matthieu, 27. — Jean, 19. — Marc, 15. — Matthieu, 27. — Jean, 19. — Psaume 68. — Hébreux, 5. — Rom., 5. — Hébreux, 5 et 9. — 1, Patr., 1, 2, 3. — 1, Jean, 1 et 2. — Apocal. 1. — 1, Jude. — Jean Maudeville. — Pasch. die, 222.

Ce qui veut dire :

Ici notre roi, avant les siècles, a opéré notre salut au milieu de la terre.[1]

Ce sacrifice unique et sanglant ayant été consommé en toute rigueur de justice, il n'entra pas dans la volonté divine de permettre que le Christ fût descendu de la croix aussitôt après sa mort ; mais il y demeura trois heures encore après sa mort, en spectacle à tout le monde, et pour répandre tout son sang jusqu'à la dernière goutte de son cœur, et nous *ouvrir une fontaine où nous puissions aller puiser avec joie de quoi laver nos péchés ;* car un des soldats, nommé Longin (voir les Nos 136, 159 et 259), lui perçant le côté de sa lance, lui ouvrit le cœur, et il en sortit aussitôt du sang et de l'eau.[2]

Un auteur digne de foi, dit que ce Longin avait la vue fort mauvaise, et que quelques gouttes de ce sang qu'il fit jaillir du côté du Sauveur lui étant tombées sur le visage, il recouvra parfaitement la vue. Les yeux de son âme s'ouvrirent pareillement à la vérité de la foi, puisque le martyrologe romain en fait mention au quinze mars, comme ayant souffert le martyre, à Césarée, en Cappadoce. Cette blessure, ainsi que les quatre autres ruisseaux sortis de ses membres percés, furent une fontaine abondante d'où les sacremens tirent leur vertu sanctifiante, et l'Eglise une source de salut. Pendant que toutes ces choses se passaient, tout, même les créatures inanimées, prirent part à la mort du Sauveur. *Le voile du temple* (voir le N° 86) *se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, les pierres se fendirent.* « Le prodige est encore visible et » frappant ; il parle à tous les yeux, dit M. de Géramb qui l'a » vu en 1831. Non loin du lieu où fut élevée la croix, on re- » marque une des pierres qui se fendirent lorsque le Christ » expira ; la fente du rocher est à découvert : on la voit à tra-

[1] Psaume 73.

[2] Pasch. die, 223 et 224. — Zacharie, 13. — Isaïe, 12. — Jean, 19. — Zacharie, 12.

» vers un treillis d'argent. » *Les sépulcres s'ouvrirent, et plusieurs corps des saints qui étaient morts ressuscitèrent, et, sortant de leurs tombeaux après la résurrection, ils vinrent à la ville sainte et furent vus de nombre de personnes.* Quant au fait de la fente des pierres remarquées et citées par M. de Géramb, outre les évangélistes, d'autres relations attestent l'incontestable vérité de cet événement célèbre et s'accordent à dire que le rocher situé à main gauche, à gauche du voleur crucifié à côté de lui, se fendit, et que, jusqu'au milieu du quinzième siècle, on y apercevait encore la couleur du sang du Sauveur, ajoutant que la fissure est assez large pour cacher entièrement l'épaisseur d'un corps d'homme ; mais qu'elle est d'une telle profondeur, que la curiosité, armée de la sonde, n'en a jamais pu trouver le fond; qu'il est vraisemblable que ce rocher est fendu jusqu'aux enfers, et que, comme le chemin du ciel fut ouvert au voleur placé à la droite, par la mort du Christ, de même le chemin de l'enfer fut ouvert par cette fissure, comme autrefois au rebelle Corée, au larron placé à la gauche; ce qui sert à prouver combien est vrai ce que dit saint Jérôme des deux larrons : « Le Christ, » dit-il, en laissa un à gauche et prit celui de droite, comme » il fera au jugement à l'égard de personnes qui, coupables du » même crime, n'auront pourtant pas un sort pareil; l'un » monta vers son père en paradis ; l'autre descendit en enfer » avec Judas ; l'un, par un prompt repentir, acquiert une longue » vie; l'autre est puni d'un éternel supplice. » Le grave historien Eusèbe ajoute : « Que Lucien, prêtre d'Antioche, homme aussi remarquable par sa profonde érudition que par l'exquise pureté de ses mœurs et de son âme, ayant été cité par jugement devant un tribunal à raison de sa croyance, dans un discours éloquent qu'il prononça devant le président et le peuple, sur la divinité de la religion chrétienne, cite en preuve cette fissure, disant : « Le lieu lui-même le confirme dans Jérusalem. » Ce que j'assure, de même que le rocher de Golgotha qui se fendit sous la pesanteur de la croix dont il était chargé.» J'ai pensé faire plaisir en donnant le détail

d'une cérémonie qui se pratique maintenant, chaque année, à Jérusalem, le vendredi saint, et dont M. de Géramb a été témoin; il me semble que ce narré n'est pas déplacé en cet endroit, surtout après ce que nous venons de dire concernant la mort du Christ.[1]

« Afin de graver profondément dans les esprits le souve-
» nir de la passion et de la mort du Sauveur, et d'exciter plus
» fortement dans les cœurs les sentimens de componction,
» de reconnaissance et d'amour qu'elles doivent produire, les
» Pères de la Terre-Sainte font le vendredi saint de chaque an-
» née une cérémonie tout à fait conforme au génie des Orien-
» taux, et dont on ne trouve d'exemples que dans les mis-
» sions d'Asie, qui probablement l'ont empruntée de ce qui
» se pratique en Palestine. Au moyen d'une figure en relief de
» grosseur et grandeur naturelles, dont la tête et les membres
» sont flexibles et se prêtent aux divers mouvemens qu'on
» veut leur imprimer, ils représentent le crucifiement, la
» descente de croix et la sépulture de Jésus-Christ, de ma-
» nière à en rendre sensibles et frappantes toutes les circons-
» tances principales. Cette cérémonie, à la fois touchante et
» terrible, eut lieu au déclin du jour, au milieu d'une multi-
» tude immense d'hommes, de femmes, d'enfans, attirés, les
» uns par une piété sincère, les autres par une curiosité pro-
» fane. Les Pères de la Terre-Sainte, réunis dans la chapelle de
» la sainte Vierge, en sortirent vers six heures, ayant à leur
» tête celui d'entre eux qui, escorté de jeunes Arabes du mo-
» nastère, portait le grand crucifix; les religieux et les fidèles,
» marchant lentement sur deux lignes, un flambeau à la main,
» récitaient sur un ton aigre et plaintif, tantôt le *miserere*,
» tantôt le *stabat*. La procession s'arrêta d'abord à l'autel de
» la division des *vêtemens*, ensuite à celui de l'*impropère*,

[1] Matthieu, 27. — Pèlerinage à Jérusalem, 1, de Géramb, p. 150. — Luc, 23. — Broc., itin. 6. — Breid., 12, Jul. — Salm., t. 7, c. 4. — Pasch. die, 214 et 222. — Luc, 23. — Nombres, 16. — Hieron., in Marc, 15. — Eusèbe, Hist. ecclés., l. 9, c. 6.

» pour y entendre quelques paroles simples, mais pleines
» d'onction, que lui adresse un Père espagnol sur les scènes
» douloureuses de la Passion que rappellent ces endroits; puis
» elle continua sa marche sans interruption vers le mont Golgotha. Là, le religieux, qui portait le crucifix, le déposa
» respectueusement au pied de l'autel, et le Père espagnol,
» revenant à son discours, poursuivit, en présence d'une multitude attendrie et fondant en pleurs, le lamentable récit des
» souffrances et des ignominies du Sauveur, jusqu'au moment
» où il fut mis en croix. En cet instant il cessa de parler, et
» l'image de Jésus ayant été attachée avec des clous sur le
» bois, ce crucifix fut élevé et posé à la place même où avait
» été enfoncée la véritable croix, sur laquelle fut consommé le
» salut du genre humain. Le bon Père, alors d'une voix interrompue et presque étouffée par les gémissemens, retraça les
» dernières paroles et les derniers momens de l'auguste victime, s'immolant en ce lieu pour expier nos péchés et nous
» réconcilier avec son père. Mais il devenait de plus en plus
» difficile de l'entendre; la foule, déjà violemment remuée par
» ce qui avait précédé, n'était plus attentive qu'à ce qu'elle
» voyait, et les paroles arrivaient à peine à elle au milieu des
» cris, des sanglots, des soupirs et des larmes. Après un quart
» d'heure accordé à la douleur, pour lui donner le temps de se
» soulager en s'exhalant, un des Pères, muni d'une tenaille et
» d'un marteau, monta à la hauteur de la croix, enleva la couronne d'épines, et tandis que des frères soutenaient le corps
» au moyen d'écharpes blanches passées autour des bras, il arracha les clous des mains et des pieds, et bientôt l'effigie du
» Christ fut descendue à peu près de la même manière qu'avait
» été descendu le Christ lui-même. Le célébrant, et successivement tous les religieux, s'avancèrent en silence, se prosternèrent et baisèrent avec respect la couronne et les clous, qui
» furent immédiatement présentés à la vénération de la multitude. Bientôt la procession se remit en marche dans le
» même ordre qu'elle avait suivi pour monter au Calvaire. La
» couronne et les clous étaient portés dans un bassin d'argent

» par un religieux, et l'effigie par quatre autres, de la même » manière que l'on porte un mort au tombeau. On s'arrêta à » la pierre de l'onction, pour imiter, en cet endroit, la pieuse » action de Joseph d'Arimathie, de Nicodème et des saintes » femmes. Toutes les choses nécessaires avaient été prépa- » rées ; la pierre était recouverte d'un linge blanc très fin; » sur les coins étaient des vases de parfums. Le corps, enve- » loppé d'un suaire, y fut déposé, la tête appuyée sur un » coussin; le célébrant l'arrosa d'essences, fit brûler quelques » aromates, et, après avoir prié quelques instans en silence, » exposa, dans une courte exhortation, le motif de cette sta- » tion. De là on reprit le chemin de l'église; la sainte effigie » fut placée sur le marbre du Saint-Sépulcre, et un dernier » discours mit fin à la cérémonie.[1] »

N° 253. — C'est ici l'endroit où la sainte Vierge Marie, *mère de Jésus, et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine, se tenaient près de la croix du Sauveur* pendant qu'il y était attaché. *C'est ici que Jésus, voyant sa mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère: « Voilà votre fils! » puis au disciple: « Voilà votre mère! » et depuis cette heure-là le disciple la prit chez lui et la traita comme sa mère.* Il y a quinze coudées (vingt pouces la coudée) de là à la croix. On y montait par dix-huit marches lorsque sainte Hélène fit bâtir l'église du Saint-Sépulcre en ce lieu, selon la prophétie du vieillard Siméon quand il tenait l'enfant Jésus dans ses bras à la présentation au temple. La mère de Jésus eut *l'âme percée d'un glaive de douleur;* elle souffrit des angoisses et des souffrances infiniment plus grandes que les douleurs de l'enfantement et de la mort, dont elle fut exempte. Ce lieu est, comme les autres endroits de la passion, l'objet d'une grande vénération pour les fidèles.[2]

[1] Pèlerinage à Jérusalem, 2, de Géramb., p. 142. — Saint François-de-Sales, Introduction à la vie dévote, 2e partie, c. 4.

[2] Jean, 19. — Breid., 12, Jul. — Salm., t. 7, c. 5. — Pasch. die, 225. — Beth. fer., 6. — Luc, 2.

N° 254. — *Les soldats ayant crucifié Jésus, prirent ses vêtemens,* et en cet endroit *en firent quatre parts, une pour chaque soldat; ils prirent aussi sa tunique, et, comme elle était sans couture et d'un seul tissus depuis le haut jusqu'en bas, ils dirent entre eux : « Ne la coupons pas, mais jetons au sort à qui l'aura.» Or, ceci arriva, afin que cette parole de l'Écriture fût accomplie: « Ils ont partagé entre eux mes vêtemens et ils ont jeté ma robe au sort.* » On conserve avec le plus grand soin et le respect le plus profond cette tunique à Trèves, ville électorale et archiépiscopale dans le cercle du Bas-Rhin, une des neuf de l'Allemagne.[1]

N° 255. — En cet endroit, éloigné de treize pieds de la croix du Sauveur, son corps en ayant été descendu, fut déposé sans vie, sur les genoux de la sainte Vierge Marie, sa mère. C'est là qu'est la pierre de l'onction dont nous avons parlé au N° 239.[2]

N° 256. — C'est ici qu'étaient les saintes femmes. *Lorsque, sorties précipitamment du sépulcre, saisies de crainte et transportées de joie, courant à Jérusalem porter aux disciples la nouvelle de la résurrection du Christ, Jésus se présenta devant elles, et leur dit : « Je vous salue ; » et qu'elles, l'ayant reconnu, s'approchèrent de lui, embrassèrent ses pieds et l'adorèrent ; Jésus leur dit : « Ne craignez point. Allez, dites à mes frères qu'ils se rendent en Galilée ; c'est là qu'ils me verront. » Quand elles furent parties, quelques uns des gardes vinrent à la ville, et rapportèrent aux princes des prêtres tout ce qui s'était passé. Ceux-ci s'étant assemblés avec les sénateurs, et ayant délibéré ensemble sur ce qu'ils devaient faire, donnèrent une grosse somme d'argent aux soldats, et leur dirent: « Dites que ses disciples sont venus la nuit et l'ont enlevé pendant que*

[1] Jean, 19. — Matthieu, 27. — Psaume 21. — Breid., 12, Jul. — Salm., t. 7, c. 3. — Pasch. die, 214. — Croisat, géogr.
[2] Breid., 12; Jul. — Pasch. die, 225. — Beth., sabb.

vous dormiez; que si cela vient à la connaissance du gouverneur, nous l'apaiserons, et nous vous mettrons en sûreté. Les soldats ayant donc reçu l'argent, firent ce qu'on avait dit, et ce bruit qu'ils répandirent dure encore parmi les Juifs.[1]

N° 257. — Le Christ, sous l'apparence d'un voyageur, marcha par ce chemin avec deux de ses disciples, qui, après les jours de la passion, allaient de Jérusalem à Emmaüs, bourg qui en était éloigné de soixante stades (cent vingt-cinq pas la stade); il leur dit : « *De quoi vous entretenez-vous ainsi en marchant, et d'où vient que vous êtes tristes?» L'un d'eux, nommé Cléopas, lui répondit: « Êtes-vous le seul étranger dans Jérusalem, que vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé ces jours-ci?* » « *Et quoi ?* » *leur dit-il. Ils lui racontèrent tout ce qui avait rapport à Jésus de Nazareth, qui a été prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant les hommes, et de quelle manière les princes des prêtres et nos sénateurs l'ont livré à Pilate pour être condamné à mort, et comme ils l'ont crucifié. « Cependant nous espérions que ce serait lui qui rachèterait Israël, comme il nous l'avait souvent promis, et comme ses miracles nous donnaient lieu de le croire; et après tout cela, néanmoins, voici le troisième jour que ces choses se sont passées, et nous ne le voyons point paraître. Il est vrai que quelques femmes, de celles qui étaient avec nous et qui comme nous l'avaient suivi pendant sa vie, nous ont effrayés: car ayant été de grand matin à son sépulcre et n'y ayant point trouvé son corps, elles sont venues dire qu'elles ont vu même des anges qui disent qu'il est vivant; et quelques unes des nôtres ayant été aussi au sépulcre, ont trouvé toutes choses comme les femmes les leur avaient rapportées; mais, pour lui, ils ne l'ont point trouvé.* » « *O insensés! leur dit alors Jésus, dont le cœur est lent et tardif à croire tout ce que les prophètes ont*

[1] Matthieu, 28. — Breid., 12, Jul. — Pasch. die, 181. — Brev. rom., in hym. — Tristes erant Apostoli.

dit, ne fallait-il pas que le Christ souffrît tous ces maux et qu'il entrât ainsi dans sa gloire?» Ensuite, commençant par Moïse et parcourant tous les prophètes, il leur expliquait ce qui avait été dit de lui dans les Ecritures ; et comme ils approchaient du bourg où ils allaient, il fit semblant d'aller plus loin ; mais ils le forcèrent de s'arrêter en lui disant : « Demeurez avec nous, parce qu'il est déjà tard et que le jour est sur son déclin. » Il entra donc avec eux ; et comme il était avec eux à table, il prit le pain et le bénit, et, l'ayant rompu, il le leur donna. En même temps leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent ; mais aussitôt il disparut de devant leurs yeux. Alors ils se dirent l'un à l'autre : « N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant dans nous lorsqu'il parlait durant le chemin et qu'il nous expliquait les Ecritures ? » Et se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem, et ils trouvèrent les onze apôtres et ceux qui demeuraient avec eux, qui étaient assemblés et qui disaient : « Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il est apparu à Simon. » Ils racontèrent aussi eux-mêmes ce qui leur était arrivé en chemin, comme il s'était joint à eux sous la forme d'un voyageur, et comme ils l'avaient reconnu dans la fraction du pain. Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, Jésus se trouva tout d'un coup au milieu d'eux, et leur dit : « La paix soit avec vous ; c'est moi, n'ayez pas peur. » Mais dans le trouble et la frayeur où ils étaient, ils s'imaginaient voir un esprit. Et Jésus voulant les détromper et les rassurer, leur dit : « Pourquoi vous troublez-vous ? et pourquoi s'élève-t-il tant de différentes pensées dans vos esprits? Regardez mes mains et mes pieds, c'est moi-même. Touchez-moi, et considérez qu'un esprit n'a ni chair, ni os, comme vous voyez que j'en ai. » Après avoir dit cela, il leur montra ses mains et ses pieds, où paraissaient les cicatrices des clous qui l'avaient attaché à la croix. Mais comme ils ne croyaient point encore que ce fût lui-même, tant ils étaient transportés de joie et d'admiration, il leur dit : « Avez-vous là quelque chose à manger? » Ils lui présentèrent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel. Il en mangea, puis leur expliqua comment

tout ce qu'avaient dit de lui et de ses souffrances, de sa mort et de sa résurrection, Moïse et les prophètes, venait de s'accomplir; et comment il fallait qu'on prêchât, au nom du Christ, la pénitence et la rémission des péchés parmi toutes les nations,[1] en commençant par Jérusalem, où il leur ordonna de rester jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de la force du Saint-Esprit.[1]

[1] Marc, 16. — Luc, 24.





CAMPS,

FAUBOURGS, MAUSOLÉES, MONUMENS,

ET AUTRES LIEUX REMARQUABLES,

SITUÉS EN DEHORS DES MURAILLES DE LA VILLE,

AU SEPTENTRION.

(An de la création 3396, 588 ans avant J.-C.)

N° 258. — Camp des Chaldéens. L'an 3396 depuis la création du monde, cinq cent quatre-vingt-huit ans avant la venue de Jésus-Christ sur la terre, Nabuchodonosor, roi de Babylone, et les Chaldéens, vinrent attaquer Jérusalem, qu'ils environnèrent de tours; ils campèrent en cet endroit et tinrent la ville assiégée pendant deux ans. Ils lui firent éprouver une grande famine et l'emportèrent d'assaut au bout de ce temps. Nabuzardan, général de l'armée des Chaldéens, brûla le temple, le palais du roi et les principales maisons de la ville dont il fit abattre les murailles. Il emmena captifs à Babylone ceux des Juifs qui étaient échappés à l'épée et à la famine, et ne laissa dans la Judée que les vignerons et les laboureurs pour cultiver la terre. Les Chaldéens brisèrent les colonnes et la mer d'airain, et les emportèrent à Babylone, avec tous les vases d'or, d'argent, d'airain, et les instrumens de musique qui étaient dans le temple. Le roi Sédécias eût pu éviter le sac de la ville s'il eût suivi le conseil du prophète Jérémie, qui l'engageait à se rendre aux Chaldéens; mais ayant préféré le conseil des faux prophètes, qui lui disaient de ne pas se ren-

dre, la ville fut prise. Le roi et les gens de guerre s'enfuirent la nuit et sortirent de la ville par la porte secrète des jardins du roi, mais ils furent pris dans la solitude de Jéricho.[1]

Les Chaldéens conduisirent Sédécias à Nabuchodonosor, qui était à Reblata, nommée depuis Antioche. Celui-ci fit tuer les deux fils de Sédécias devant lui, ainsi que tous les grands et les nobles; il lui fit crever les yeux, le chargea de chaînes et l'emmena captif à Babylone. La captivité de Babylone dura soixante-dix ans. (Voir les N°s 160 et 224.)

(An 70 de J.-C.)

N° 259.—Camp des Romains. Pendant que Tite assemblait son armée à Césarée pour marcher contre Jérusalem, la faction de Jean de Giscala se divisa en deux partis dans Jérusalem; Éléazar fut nommé chef du nouveau parti, qui occupa la partie supérieure du temple. Simon, d'un autre côté, étant maître de la ville, il se trouva en même temps dans Jérusalem trois factions qui se faisaient la guerre, lesquelles, agissant les unes contre les autres, occasionnèrent la perte d'une immense quantité de grain qui fut brûlée; ce grain aurait pu empêcher la famine qui causa la mort de tant d'hommes, et par suite la peste; la ville se trouva exposée à l'horreur de la faim et à la cruauté inouie des factieux. Pendant ce temps, Tite vint camper à Acanthonaulona, près du village Gaba de Saül, à trente stades de Jérusalem (trois mille sept cent cinquante pas). C'est de là que Tite partit pour reconnaître Jérusalem; il y courut le péril de la vie, comme nous l'avons rapporté au N° 164. Il vint alors camper en cet endroit désigné sur le plan au N° 259, à deux cent cinquante pas de la ville, entre les tours des Femmes et la tour Pséphine; et c'est par ce côté, quoique fortifié de trois murs d'une force extraordinaire, qu'il assiégea Jérusalem. Cette ville était imprenable sur tous les

[1] 4, Rois, 25. — Jérémie, 1, 39 et 52.

autres points ; car bien que ces points ne fussent gardés que par une enceinte d'une très forte muraille, la ville était assise sur des rochers tellement escarpés et entourée de précipices si profonds, qu'ils rendaient l'attaque impossible.

Les Romains dirigèrent d'abord leurs efforts contre le premier mur, qui était le mur extérieur et le troisième de la ville. Tite fit mettre les béliers en batterie ; les assiégés montrèrent une extrême valeur. Ils firent une sortie si vigoureuse, qu'ils donnèrent jusque dans le camp des Romains, et auraient brûlé leurs machines sans la grande bravoure de Tite, qui se rendit enfin maître du premier mur au bout de quinze jours d'attaque, et parce qu'une tour minée tomba pendant la nuit. Ce prince attaqua ensuite le second mur (voir les N°s 136 et 159), et ce fut là que Longin, le même qui perça de sa lance le côté du Christ (voir le N° 252), donna un bel exemple de valeur, ainsi qu'un Syrien, nommé Sabinus, qui gagna seul le haut de la brèche et y fut tué. (Voir le N° 133.) Les Romains escaladèrent le second mur de la ville ; les Juifs les en chassèrent, et quatre jours après ils le reprirent, puis les Romains gagnèrent le troisième appelé l'ancien mur et la forteresse Antonia ; mais l'incroyable résistance des Juifs, dans un combat opiniâtre qui dura dix heures, empêcha les Romains de se rendre maîtres du temple, qui était fortifié comme un camp.

Il nous faut louer ici le capitaine Julien, en citant le surprenant et magnanime trait de bravoure dont il donna l'exemple à l'armée romaine et aux Juifs, à l'occasion du combat dont je parle ici. Un capitaine romain, nommé Julien, qui était de Bithynie, d'une extraction noble, et l'homme le plus vaillant, le plus adroit et le plus fort qu'on ait connu dans cette guerre, voyant les Romains se retirer assez vivement pressés par les Juifs, partit de la tour Antonia et d'auprès de Tite et se jeta au milieu des ennemis avec une grande hardiesse ; lui seul les fit reculer jusque par-delà le temple, persuadés qu'ils étaient qu'une force et une audace si extraordinaires ne pouvaient se rencontrer dans une créature mor-

telle. Tous fuyaient devant lui ; il ne les éloignait pas seulement, mais tuait tous ceux qu'il pouvait joindre, et ne donna pas moins d'admiration à Tite que d'effroi aux Juifs. Mais comme la volonté la meilleure est loin d'être toujours couronnée du succès , il lui arriva ce qu'il ne pouvait prévoir ; car lorsqu'il courait de tous côtés comme un foudre de guerre, frappant à droite et à gauche et mettant tout en pièces, les clous de sa chaussure, selon l'usage des gens de guerre, le firent glisser et tomber sur le pavé, et dans sa chute le bruit de ses armes fit tourner le visage aux ennemis. Les Romains, qui étaient dans la forteresse Antonia, jetèrent aussitôt un grand cri de frayeur, et les Juifs l'environnèrent de toutes parts pour le tuer à coups de dard et d'épée. Il s'efforça diverses fois de se relever ; mais les coups continuels qu'on lui portait ne purent le lui permettre, et, quoique étendu par terre, il en blessa encore plusieurs de son épée, parce qu'il se passa beaucoup de temps avant qu'ils le pussent tuer, vu qu'il était très bien armé et qu'il se couvrait la tête de son bouclier. Enfin la quantité de sang qui coulait des blessures qu'il avait reçues dans les autres parties de son corps, lui ayant fait perdre ce qu'il avait de forces, et personne ne se trouvant assez hardi pour aller le secourir, les Juifs n'eurent pas de peine à l'achever. On ne peut s'imaginer quelle fut la douleur de Tite, de voir mourir ainsi devant ses yeux et en présence de son armée un homme si brave, sans le pouvoir secourir malgré le désir qu'il en avait, à cause des obstacles qui s'y rencontraient. La gloire d'une action si illustre ne fit pas seulement honorer la mémoire du capitaine Julien par son prince, les Juifs eux-mêmes l'admirèrent et emportèrent son corps.[1]

Les Romains détruisirent entièrement la forteresse Antonia et prirent enfin le mont Sion, position extrêmement fortifiée.

Lorsque les armées de la première croisade s'emparèrent de Jérusalem, elles l'attaquèrent du côté du nord et du côté

[1] 6, Josephe, Guerre, c. 2, 4, 5 et 7.

de l'occident. On doit lire dans l'*Histoire des Croisades* de M. Michaud, œuvre si admirablement complète, le récit du siége de la ville sainte par les compagnons de Godefroy, de Tancrède, de Raymond de Toulouse et des deux Robert. Quand les Sarrasins reprirent la ville sur les chrétiens, ce fut encore du même côté qu'ils l'assiégèrent.[1]

N° 260.—COLLINE DE GAREB (*id est, occidentalis*), située au côté occidental, près de Jérusalem. Le prophète Jérémie, parlant de l'alliance nouvelle que le Seigneur devait faire avec son peuple qu'il n'abandonnera jamais entièrement, prophétise en ces termes l'établissement de l'Église, sous la figure du rétablissement de Jérusalem à la suite de la captivité de Babylone : « *Le temps vient, dit le Seigneur, que cette ville sera rebâtie pour le Seigneur, depuis la tour d'Hananéel jusqu'à la porte de l'Angle, et en présence du Seigneur, le cordeau sera porté encore plus loin, car il sera porté jusque sur la colline de Gareb, et il tournera autour de Goatha, de la vallée des Cadavres, des Cendres, et de toute la région de la mort, jusqu'au torrent de Cédron, et jusqu'à l'angle de la porte des Chevaux qui regarde l'Orient. Tout ce lieu sera saint et consacré au Seigneur, qui en prendra un soin tout particulier; de sorte qu'on n'en renversera plus le fondement et qu'il ne sera jamais détruit.*[2] »

(An 67 de J.-C.)

N° 261. — FAUBOURG DES TÉRÉBINTHES, à cent stades (douze mille cinq cents pas) de Jérusalem, au nord. Tite, après avoir ruiné en sept jours la forteresse Antonia, fit approcher ses légions, qui travaillaient à élever quatre plateformes pour attaquer le temple; mais ces ouvrages n'avançaient qu'avec de grandes difficultés et une peine incroyable;

[1] Will. Tyr., Bell. Sacr., l. 8, c. 5 et 18.—Continuatio. Bell. Sacr., l. 1, c. 7.
[2] Hieron, in loc., Hebr. lit. 6. — Jérémie, 31, ℣ 38, 39, 40.

les Romains étaient contraints d'aller chercher les matériaux jusqu'aux Térébinthes, et ne se tenant pas assez sur leurs gardes, par la confiance qu'ils avaient en leurs forces, les Juifs, que le désespoir rendait plus audacieux que jamais, les incommodaient beaucoup par des embuscades.[1]

(An 68 de J.-C.)

N° 262. — JARDINS ET VERGERS entourés de haies, de fossés et de murailles, où Tite se trouva dans un péril extrême lorsqu'il alla reconnaître la ville. (Voir le N° 164.) Il fit couper les arbres, excepté les arbres à fruits; il fit abattre les clôtures et les haies, remplir les creux et aplanir l'espace depuis Scopas jusqu'au sépulcre d'Hérode et l'étang des Serpens, autrefois nommé *Béthura*; lorsqu'il voulut faire avancer sur Jérusalem ses troupes qui étaient à Scopas, il permit à ses soldats de ruiner les faubourgs et de se servir des matériaux pour élever leurs plate-formes.[2]

(An 53 de J.-C.)

N° 263. — MAUSOLÉE D'HÉLÈNE, reine des Adiabéniens. C'est cette reine qui donna de si touchantes preuves de sa charité dans la grande famine qui eut lieu en Judée, sous Tibère Alexandre, fils d'Alexandre Alabarche d'Alexandrie, qui avait succédé à Fadus en la charge de gouverneur de la Judée. Hélène avait fait élever avec magnificence ce tombeau surmonté de trois pyramides, lors de son séjour à Jérusalem. Son fils Isate étant retourné dans son pays peu de temps après, il mourut âgé de cinquante-cinq ans seulement, dont il avait régné vingt-quatre; et quoiqu'il eût quatre fils, il laissa pour successeur au trône Monobaze, son frère aîné, en reconnaissance de ce qu'il lui avait conservé son royaume après

[1] 6, Josephe, Guerre, 13. — Ecclés., 24, ✠. 22. — 5, Josephe, Guerre, 17.
[2] 5, Josephe, Guerre, 7, 12 et 17.

la mort de leur père. Une si touchante preuve de délicatesse et de gratitude causa une grande consolation à la reine Hélène, leur mère, dans l'excessive douleur qu'elle éprouvait de la perte d'un fils si vertueux et si cher; elle ne lui survécut néanmoins que de fort peu, étant morte aussitôt après qu'elle fut venue trouver son fils Monobaze. Ce prince envoya les corps de sa vertueuse mère et d'Isate son frère, à Jérusalem, pour être mis dans ce mausolée, à trois stades de la ville. (Voir les Nos 73 et 74.) Ce monument existait encore du temps de l'historien Eusèbe et de saint Jérôme qui vivait en 420.[1]

N° 264. — MONT SEPTENTRIONAL, sur lequel Pompée plaça son camp lorsqu'il vint assiéger Jérusalem à l'occasion que je vais rapporter. Le caractère bouillant et ambitieux d'Aristobule l'avait porté à usurper la couronne sur son frère aîné Hircan, roi de Jérusalem, qui obtint d'Arétas, roi des Arabes, à force de prières et de présens, qu'il l'assistât pour le rétablir dans ses droits. Arétas vint en Judée avec cinquante mille hommes. Aristobule n'étant pas assez fort pour résister, fut vaincu dès le premier combat et se sauva dans Jérusalem où le roi arabe l'assiégea. Dans ce temps, Pompée, qui faisait la guerre en Arménie, ayant su ce qui se passait en Judée, s'y rendit dans l'espoir d'en profiter. Lorsqu'il était sur le point d'y entrer, les deux frères lui envoyèrent chacun des ambassadeurs pour lui demander son assistance; mais quatre cents talens qu'Aristobule lui donna, l'emportèrent sur la justice de la cause d'Hircan; car Scaurus, un des chefs de l'armée de Pompée, ne les eut pas plus tôt reçus, qu'il ordonna aux Arabes, au nom de Pompée et des Romains, de lever le siége, avec menace, s'ils y manquaient, de leur déclarer la guerre. L'appréhension d'avoir sur les bras des ennemis si

[1] 20, Josephe, Antiq., 2 et 3. — 6, Josephe, Guerre, 35 et 36. — 5, Josephe. Guerre, 13. — Eusèbe, 2, Hist. ecclés., 12. — Hieron., t. 1, Epist. 23, ad Eustoch.

redoutables, obligea Arétas de se retirer, et Scaurus s'en retourna à Damas. Aristobule ne se contenta pas de se voir en sûreté, il rassembla tout ce qu'il put de forces, poursuivit Arétas et Hircan, les joignit, les attaqua en un lieu nommé *Papyron*, et en tua près de sept mille. Hircan, ne pouvant plus espérer aucune assistance des Arabes, crut devoir recourir à cette même puissance des Romains qui l'avait privé de leur secours. Il se rendit à ce sujet auprès de Pompée, à Damas, et après lui avoir fait de grands présens et représenté les mêmes raisons dont il s'était servi pour persuader Arétas, il le conjura de vouloir bien le rétablir dans un royaume qui lui appartenait par droit de naissance. Aristobule, enhardi par les succès que ses présens lui avaient valu auprès de Scaurus, ne manqua pas d'aller aussi trouver Pompée, et en équipage de roi.[1]

Mais après qu'il fut un peu resté avec ce général, il ne put se résoudre à lui rendre plus long-temps des devoirs qui lui paraissaient indignes d'un souverain, et s'en retourna à Diospolis. Pompée, offensé de sa retraite et sollicité par Hircan, marcha contre Aristobule avec ses légions. Rendu sur les frontières de la Judée, il apprit qu'Aristobule s'était renfermé dans un château extrêmement fort, nommé *Alexandrion*. Il lui manda de venir le trouver. Cette manière si impérieuse d'agir parut insupportable à Aristobule, qui résolut de tout hasarder plutôt que de s'y soumettre. Mais la crainte d'ennemis si redoutables et les prières de tout ce qu'il avait de gens de guerre près de lui, firent qu'il se rendit auprès de Pompée, auquel il représenta les raisons qui devaient le maintenir dans son royaume, et s'en retourna ensuite dans son château sans que Pompée l'en empêchât. Mais ayant appris qu'il avait défendu à ceux qui commandaient ses places, d'obéir à aucun ordre s'il n'était écrit de sa main, Pompée lui ordonna de contremander cette défense, ce qu'il ne put s'empêcher de faire ; ce qui le piqua si sensiblement qu'il se retira à Jérusalem, dans

[1] 1, Josephe, Guerre, 5.

la résolution de se préparer à la guerre. Pompée, pour ne pas lui en donner le loisir, le suivit à l'heure même et arriva en moins de quarante-huit heures à Jérusalem, Damas n'en étant éloignée que de quarante-deux lieues et demie nord-est. Une si grande diligence étonna Aristobule, qui eut recours aux prières et promit une grande somme d'argent. Pompée envoya Gabinus pour chercher cette somme; mais ceux qui commandaient la place au nom du prince, ne voulurent ni la donner ni même ouvrir les portes. Pompée en fut si irrité qu'il retint Aristobule prisonnier, attaqua la place du côté nord, et fit, à cet effet, combler le fossé et la vallée. Ce travail fut extrêmement pénible, tant à cause de la profondeur de la vallée que de la résistance des Juifs, qui montrèrent durant le siége une valeur étonnante; ils donnaient de l'admiration à Pompée et aux Romains, qui ne considéraient pas avec moins d'étonnement qu'au milieu même du péril et de la chaleur des combats, ils observassent toutes les cérémonies de leur religion et offrissent chaque jour des sacrifices à Dieu, comme s'ils eussent été en pleine paix.[1] (Voir le N° 50.)

Le siége dura trois mois, et tout ce que les Romains purent faire, fut d'emporter une tour. Enfin, Pompée prit le temple d'assaut et emmena Aristobule prisonnier à Rome, avec ses deux filles et ses deux fils Alexandre et Antigone. Alexandre se sauva en route, et Antigone arriva à Rome avec son père et ses sœurs. Ceci eut lieu l'an 3921 de la création, soixante-trois ans avant Jésus-Christ.

(An 47 de J.-C.)

N° 265. — MAUSOLÉE D'HÉRODE AGRIPPA. Ce roi, après avoir fait mourir saint Jacques et emprisonner saint Pierre, condamna au dernier supplice les soldats qu'il crut l'avoir laissé sortir de la prison par défaut de vigilance; il s'en alla à Césarée, où, pendant son séjour, il fit célébrer les jeux solennels en

[1] 14, Josephe, Antiq., 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.

l'honneur de l'empereur. Tous les grands et toute la noblesse de la province se trouvaient à cette fête. Le second jour, Agrippa vint dès le grand matin au théâtre avec un habit dont le fond était d'argent travaillé avec beaucoup d'art; quand le soleil le frappait de ses rayons, il brillait d'une si vive lumière qu'on ne pouvait le regarder sans être ébloui. Il harangua les envoyés Tyriens et Sydoniens qui étaient venus lui demander la paix. Pendant la harangue, les lâches flatteurs, comme souvent il s'en trouve auprès des princes, dont ils gâtent le beau naturel et les bonnes qualités par leurs discours perfides et trompeurs, commencèrent à s'écrier : « Que jusqu'alors ils n'avaient considéré le roi que comme un homme, mais qu'ils voyaient maintenant qu'ils devaient le révérer comme un Dieu et le prier de leur être favorable, puisqu'il paraissait qu'il n'était pas, comme les autres, d'une condition mortelle.» Agrippa souffrit cette impiété, dont il aurait dû châtier les auteurs. Il y prit plaisir et s'en trouva flatté; *mais, au même instant, un ange du Seigneur le frappa*, le roi sentit ses entrailles déchirées par des douleurs insupportables, et, se tournant vers ses amis, il leur dit : « Voilà celui que » vous disiez être immortel, sur le point de mourir, et cette » nécessité inévitable ne pouvait être une plus prompte con- » viction de votre mensonge. Mais il faut vouloir ce que Dieu » veut. J'étais trop heureux, et il n'y avait point de prince dont » je dusse envier la félicité. » En achevant ces paroles, il sentit ses douleurs s'augmenter encore; on le porta dans son palais, où *il mourut mangé par les vers* au bout de cinq jours, à l'âge de cinquante-quatre ans, dont il en avait régné sept, laissant un fils âgé de dix-sept ans, nommé comme lui Agrippa, et trois filles, dont l'aînée, nommée Bérénice, alors âgée de seize ans, avait épousé Hérode, son oncle; Mariamne, la seconde, âgée de dix ans, était fiancée à Archélaüs, fils de Chelcias; et Drusille, la troisième, qui avait six ans, était fiancée à Épiphanes, fils d'Archélaüs, roi de Comagène.[1] Ce pays est

[1] Act. Apôtres, 12. — 19, Josephe, Antiq., 7. — Act. Apôtres, 12, ℣ 23.

situé à cent trente-cinq lieues nord de Jérusalem, le long de l'Euphrate.

(Alexandre, année 3653 de la création, 331 ans avant J.-C.)

N° 266. SAPHA, nommé *Scopos* en grec, était un lieu fort élevé, situé vers le nord et à sept stades (huit cent soixante-quinze pas) de distance de Jérusalem, d'où l'on pouvait jouir entièrement de la vue du temple et de la ville. Je citerai à cette occasion le trait suivant, en reprenant d'un peu plus haut pour mettre au courant de l'histoire. Alexandre-le-Grand ayant succédé à son père Philippe, roi de Macédoine, tué en trahison par Pausanias, à Égée, passa le détroit de l'Hellespont, entra dans l'Asie, battit auprès du fleuve Granique la nombreuse armée de Darius, roi de Perse; fit prisonniers sa mère, sa femme et ses enfans; vint en Syrie, prit Damas, Sidon et assiégea Tyr. Il écrivit de là, pendant le siége, à Jaddus, grand-prêtre des Juifs, pour lui demander trois choses : du secours, un commerce libre avec son armée, et l'appui qu'il prêtait auparavant à Darius; il assurait le grand-prêtre qu'il n'aurait point de regret d'avoir préféré son amitié à celle du roi de Perse.[1]
Ce grand-prêtre lui répondit : « Que les Juifs avaient promis avec serment à Darius de ne jamais porter les armes contre lui, et qu'ils ne pouvaient y manquer tant qu'il vivrait. » Alexandre fut si irrité de cette réponse, qu'il lui manda qu'aussitôt après la prise de Tyr il marcherait contre lui avec son armée, pour lui apprendre, ainsi qu'à tout le monde, à qui il fallait garder le serment. Il pressa Tyr avec tant de vigueur qu'il s'en rendit maître, prit Gaza, où commandait Babemès pour le roi de Perse, et s'avança ensuite vers Jérusalem. Le grand-prêtre Jaddus, qui savait quelle était sa colère contre lui, se voyant avec tout le peuple dans un péril inévitable, eut recours à Dieu, ordonna des prières publiques pour implorer son

[1] 11, Josephe, Antiq., 8.

assistance et lui offrit des sacrifices. Dieu lui apparut en songe la nuit suivante et lui dit : « De faire semer de fleurs les rues » de la ville, d'en faire ouvrir toutes les portes, et d'aller, » revêtu de ses habits pontificaux, avec tous les prêtres revêtus » aussi de leurs habits, et tous les lévites en blanc, au devant » d'Alexandre, sans rien appréhender de ce prince, parce qu'il » les protègerait. » Jaddus fit savoir avec grande joie à tout le peuple la révélation qu'il avait eue, et tous se préparèrent à attendre en cet état l'arrivée du roi. Lorsqu'on sut qu'il était proche, le grand sacrificateur, accompagné des autres prêtres, des lévites et de tout le peuple, alla au devant de lui dans cette grande pompe, si sainte et si différente des autres nations, jusqu'au lieu nommé Sapha. Les Phéniciens et les Chaldéens qui étaient dans l'armée d'Alexandre ne doutaient point que, dans sa colère contre les Juifs, il ne leur permît de saccager Jérusalem, et qu'il ne fît une punition exemplaire du grand-prêtre; mais il arriva tout le contraire ; car ce grand conquérant n'eut pas plutôt aperçu cette multitude d'hommes vêtus de blanc, cette troupe de prêtres vêtus de lin, et le grand sacrificateur avec son éphod couleur d'azur enrichi d'or, et sa tiare sur la tête, avec une lame d'or sur laquelle le nom de Dieu était écrit, qu'il descendit de cheval et s'approcha seul de lui, adora ce nom auguste et salua le grand-prêtre, que nul autre n'avait encore salué. Alors les Juifs s'assemblèrent autour d'Alexandre et élevèrent leurs voix pour lui souhaiter toutes sortes de prospérités. Les rois de Syrie et les autres grands qui l'accompagnaient furent tellement surpris, qu'ils croyaient qu'il avait perdu l'esprit. Parménion même, qui était en grande faveur auprès d'Alexandre, lui demanda d'où venait donc que lui, qui était adoré de tout le monde, adorât le grand-prêtre des Juifs? « Ce n'est pas lui, répondit Alexandre, que j'adore, » mais *c'est le Dieu* de qui il est le ministre ; car lorsque j'étais » encore en Macédoine et que je délibérais par quel moyen je » pourrais conquérir l'Asie, ce Dieu m'apparut en songe » dans ce costume, m'exhorta à ne rien craindre, me dit » de passer hardiment le détroit de l'Hellespont, et m'assura

» qu'il serait à la tête de mon armée et me ferait conquérir » l'empire des Perses. C'est pourquoi, n'ayant jamais auparavant vu personne revêtu d'un habit semblable à celui qui » m'apparut en songe, je ne puis douter que ce ne soit par la » conduite de Dieu que j'ai entrepris cette guerre, et qu'ainsi » je vaincrai Darius, détruirai l'empire des Perses, et que toutes » choses me réussiront selon mes souhaits. » Alexandre, après avoir répondu ainsi à Parménion, embrassa le grand sacrificateur et les autres prêtres, marcha ensuite au milieu d'eux et arriva en cet état à Jérusalem, monta au temple, offrit des sacrifices à Dieu en la manière que le grand-prêtre lui dit qu'il devait le faire. Ce pontife lui fit voir ensuite le livre de Daniel, dans lequel il était écrit qu'un prince grec détruirait l'empire des Perses, et lui dit : « Qu'il ne doutait pas que ce ne fût de lui que cette prophétie devait s'entendre. » Alexandre en témoigna beaucoup de joie, fit assembler le lendemain tout le peuple, et lui commanda de lui dire quelles grâces il désirait recevoir de lui. Le grand-prêtre lui répondit : « Qu'il le suppliait de leur permettre de vivre selon les lois de leurs pères, et de les exempter, en la septième année, du tribut qu'ils lui paieraient durant les autres. » Il le leur accorda. Jaddus demanda aussi à Alexandre que les Juifs de Babylone et de la Médie pussent vivre de même selon leurs lois; il le promit avec une grande bonté, et ajouta que : « Si quelques uns voulaient le servir dans ses armées, il leur permettrait d'y vivre selon leur religion et d'y observer toutes leurs coutumes. » Sur quoi plusieurs s'enrôlèrent.

(Tite, an 69 de J.-C.)

N° 267. — Forêt d'arbres a fruits que Tite, qui l'avait ménagée une première fois lors du siége de Jérusalem, finit par faire couper, vu le besoin qu'il avait de bois pour élever ses plate-formes, et parce qu'il était obligé d'en envoyer chercher trop loin.[1]

[1] 5, Josephe, Guerre, 12.

(Tite, an 69 de J.-C.)

N° 268. — Étang des Serpens, nommé anciennement Bethara. Tite, voulant faire avancer vers Jérusalem les troupes qu'il avait à Scopos (voir le N° 266), ordonna qu'il en restât autant qu'il jugea nécessaire pour s'opposer aux courses des ennemis, en employa d'autres pour aplanir tout l'espace qui s'étendait jusqu'aux murs de la ville, fit abattre toutes les clôtures et les haies dont les jardins étaient enfermés, couper les arbres, remplir les creux, combler les fossés, tailler les rochers, et redresser tout ce qui était inégal depuis Sapha ou Scopos jusqu'au sépulcre d'Hérode (voir N° 265) et à l'Étang des Serpens.[1]

(Élisée, année 3097 de la création, 88 ans avant J.-C. — Noces de Cana, 30 ans de J.-C. — La Samaritaine, 31 ans de J.-C.)

N° 269. — Chemin de Samarie et de Galilée. Samarie, ville à dix ou douze lieues nord-est de Jérusalem, fut métropole des dix tribus d'Israël. Philippe prêcha à Samarie. Simon le Magicien y fut baptisé. Pierre et Jean donnèrent le Saint-Esprit aux Samaritains. Simon le Magicien voulut acheter ce pouvoir. Samarie soutint, l'an 3119 de la création, huit cent quatre-vingt-treize ans avant Jésus-Christ, un siége de la part des Syriens, qui la réduisirent à une telle famine, *que la tête d'un âne fut vendue quatre-vingts pièces d'argent, et la quatrième partie d'un cabas de fiente de pigeon, cinq pièces d'argent. Une femme cria au roi qui passait le long des murailles: « O mon Seigneur! sauvez-moi. Voilà une femme qui m'a dit: « Donnez votre fils afin que nous le mangions aujourd'hui; demain nous mangerons le mien. » Nous avons donc fait cuire mon fils, et nous l'avons mangé. Je lui ai dit le jour d'après: « Donnez votre fils afin que nous le mangions. » Mais elle a*

[1] 5, Josephe, Guerre, 12.

caché son fils.» Le roi, navré de douleur, se plaignit au prophète Elisée, qu'il résolut même de mettre à mort, parce qu'il l'avait empêché de massacrer une troupe de Syriens qui s'étaient naguères trouvés enfermés dans Samarie. « *Vous n'avez pas droit de les tuer, lui avait dit le prophète, parce que vous ne les avez pris ni avec l'épée, ni avec l'arc; mais faites-les boire et manger et renvoyez-les à leur maître.* » Élisée répondit donc à ce roi désespéré : « *Ecoutez la parole du Seigneur:* « *Demain, à cette même heure, la mesure de pure farine se donnera pour un sicle à la porte de Samarie, et on aura pour un sicle deux mesures d'orge.* » *Un des grands de la cour, sur la main duquel le roi s'appuyait, dit à l'homme de Dieu :* « *Quand le Seigneur ferait tomber des vivres du ciel, ce que vous dites pourrait-il être?* » *Élisée lui répondit:* « *Vous le verrez de vos yeux, mais vous n'en mangerez point, pour vous punir de n'avoir pas cru à la parole de Dieu.* » Dans la nuit, le Seigneur fit entendre dans le camp des Syriens un grand bruit, semblable à celui de chariots, de chevaux et d'une armée innombrable. Les Syriens, croyant que c'était du secours que le roi d'Israël faisait venir contre eux, prirent précipitamment la fuite, et, ne pensant qu'à sauver leur vie, ils abandonnèrent leur camp, leurs tentes, leurs chevaux, leurs ânes et leurs provisions. Les habitans en eurent connaissance et sortirent en foule le lendemain pour aller piller le camp des Syriens. La mesure de farine fut vendue un sicle, et on donna pour un sicle deux mesures d'orge. Le roi avait placé à la porte de la ville cet officier sur la main duquel il s'appuyait, et la foule du peuple fut si grande à l'entrée, qu'il fut étouffé et mourut selon que l'homme de Dieu le lui avait prédit.[1] (Voir le N° 209.)

Jésus ayant su que les pharisiens étaient irrités contre lui, parce qu'il faisait plus de disciples que Jean, quitta la Judée pour éviter leur fureur et s'en alla de nouveau en Galilée. *Or, il fallait qu'il passât par la Samarie. Il vint donc en une ville*

[1] Broc., itin. 6. — Act. Apôtres, 8. — 3, Rois, 16. — 4, Rois, 6 et 7.

de Samarie, nommée Sichar ou Sichem, et située *près de l'héritage que Jacob donna à son fils Joseph. Or, il y avait là* un puits qu'on appelait *la Fontaine de Jacob*, parce que c'était ce patriarche qui l'avait creusé. *Jésus étant fatigué du chemin, s'assit sur le bord de cette fontaine. Il était environ la sixième heure du jour* (midi). *Il vint une femme de Samarie pour puiser de l'eau. Jésus lui dit : « Donnez-moi à boire ; » car ses disciples étaient allés à la ville pour acheter à manger. Mais cette femme samaritaine lui dit : « Comment, vous qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis samaritaine? car les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains*, et ils croiraient être souillés s'ils avaient bu ou mangé avec eux. » *Jésus lui répondit : « Si vous connaissiez le don de Dieu, et qui est celui qui vous dit : donnez-moi à boire*, au lieu de vous arrêter à lui faire une question inutile, *vous lui en auriez peut-être demandé vous-même, et il vous aurait donné une eau vive, etc.*[1] »

La Galilée était une province du royaume d'Israël, située au nord-est de Jérusalem. Jésus fit beaucoup de miracles en cette province. C'est là que se trouve Nazareth, ville où demeurait saint Joseph, gardien de l'enfance de Jésus. Quand César-Auguste, voulant faire le dénombrement de toute la terre, ordonna que chacun allât se faire inscrire dans la ville d'où il était originairement sorti, la sainte Vierge eut vingt-deux lieues à faire pour se rendre de Nazareth à Bethléem. Le fleuve du Jourdain, sur le bord duquel Jésus fut baptisé par saint Jean, longeait la province de Galilée du nord-est au sud-ouest. Le lac de Génésareth, autrement Mer de Galilée ou Tibériade, où se fit la pêche miraculeuse (Luc, 5), est à onze lieues et demie de Nazareth, à l'est; il est traversé par le Jourdain, qui y entre du côté du nord-est et en sort au sud-ouest pour aller se jeter dans la mer Morte, où furent brûlées par le feu du ciel et englouties les villes de Sodome et Go-

[1] Jean, c. 4, ℣ 1, 26.

morrhe, à douze lieues et demie et quinze lieues de Jérusalem. La mer Morte a dix-sept à dix-huit lieues de long sur trois, quatre et cinq lieues de large ; elle est éloignée de dix-neuf lieues trois quarts du lac, au sud-ouest.[1]

Le désert où Jésus-Christ se retira, jeûna quarante jours et fut tenté par le démon, était situé au sud du lac de Génésareth, non loin de Jéricho. C'était dans le désert de Bethsaïde que se trouvait le bois de Busan ; c'est là que Jésus multiplia les pains et que le peuple voulait l'enlever pour le faire roi.[2]

Écoutons l'Évangile nous racontant un miracle de Jésus sur la mer de Tibériade : *Cette mer commençait à s'enfler à cause d'un grand vent qui soufflait ; les disciples qui, à force de rames avaient fait vingt-cinq à trente stades, virent Jésus marchant sur l'eau et s'approchant de leur barque, ce qui les remplit de frayeur, croyant que c'était un fantôme ; mais il leur dit :* « *Ne craignez rien, c'est moi.* » *Dès qu'il eut entré dans la barque, le vent cessa, et ils se trouvèrent rendus tout de suite au lieu où ils allaient.*[3]

Le pays des Géraséniens, où Jésus délivra deux possédés si furieux que personne n'osait passer par là, et envoya leurs démons dans un troupeau de pourceaux, qui se précipita avec impétuosité dans la mer (de Tibériade), se trouve le long de cette mer au sud-est. A l'extrémité orientale de cette mer, éloignée de vingt lieues de la mer Morte, qui est au sud-ouest, et à huit ou neuf lieues au midi de la terre de Hus, patrie de Job, située au côté nord-est du Jourdain, et de chaque côté de ce fleuve étaient les villes de Corozaïm et de Bethsaïde (saint Pierre était natif de cet endroit là), dans lesquelles Jésus fit plusieurs miracles, sans qu'elles fissent pour cela pénitence ; ce qui leur mérita cette apostrophe de la part du Christ : « *Malheur à toi, Corozaïm ; malheur à toi, Bethsaïde, parce que si les miracles qui ont été faits au milieu de vous*

[1] Luc, 2.
[2] Luc, 4 et 9.
[3] Jean, 6 et 21.

avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a long-temps qu'elles auraient fait pénitence dans le sac et la cendre. » C'est dans la province de Galilée que Jésus-Christ commença à prêcher. Il le fit dans la synagogue de Nazareth, *et tous rendaient témoignage qu'il était rempli de science et de sagesse; mais les pharisiens, jaloux, le chassèrent brusquement de la ville et voulurent le précipiter du haut d'une montagne.*

C'est en Galilée que Jésus-Christ choisit ses douze apôtres; qu'il prêcha sur une montagne, où il bénit la pauvreté et maudit les richesses. Après ce sermon, il rentra à Capharnaum, ville à une demi-lieue de l'embouchure du Jourdain dans la mer de Tibériade, et à une lieue nord-est de Corozaïm, qui se trouvait du côté opposé. Il se retira à Capharnaum quand on le chassa de Nazareth, qui en était éloignée de treize lieues et demie à l'ouest. Il y reçut les envoyés du centenier, qui avait un serviteur malade. Il s'en alla avec eux, et, comme il approchait de la maison, le centenier envoya de ses amis au devant de lui pour lui dire de sa part: « *Seigneur, ne vous donnez point tant de peine, car je ne mérite pas que vous entriez dans ma maison, et je ne me suis pas jugé digne d'aller vous trouver; mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri.*[1] »

Ces paroles, si pleines d'humilité et de confiance, ont été consacrées par l'Eglise lorsqu'elle donne la communion à ses enfans; le prêtre les répète trois fois: *Domine non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbum et sanabitur anima mea.* « *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie.* »

Capharnaum était la ville où demeurait saint Pierre, dans la maison duquel Jésus guérit sa belle-mère, *qui avait une grosse fièvre; Jésus guérit aussi un possédé, que le démon rendait aveugle et muet, et tout de suite il vit et parla: tout le peuple en fut dans l'admiration. Mais les pharisiens dirent:*

[1] Matthieu, 8. — Job, c. 1. — Matthieu, 11. — Act. Apôtres, 10, ℣ 37. — Luc, 4, 9 et 10. — Matthieu, 5 et 8. — Luc, 7.

qu'il ne chassait les démons que par la puissance de Béelzébut. Jésus prêcha souvent dans la synagogue de Capharnaum, et toujours les scribes et les pharisiens l'épiaient; mais il les confondait par la force et la vérité de sa doctrine, car il prêchait avec autorité. Un jour le Sauveur ayant trouvé dans cette synagogue un homme qui avait la main droite desséchée, il lui dit : « *Levez-vous, tenez-vous là, au milieu.* » Il se leva et se tint debout devant tout le monde. Jésus, s'adressant ensuite aux pharisiens, leur dit : « *Est-il permis un jour de sabbat de faire du bien ou du mal? de sauver la vie ou de l'ôter?* » Ils ne répondirent pas un mot. Jésus, vivement touché de leur silence, qui n'était que l'effet de leur malignité, *les ayant regardés avec indignation, dit à cet homme : « Etendez la main. » Il le fit, et elle devint saine comme l'autre, ce qui les remplit de fureur;* et au lieu d'entrer dans des sentimens de respect pour l'auteur d'un si grand miracle, *les pharisiens s'entretenaient ensemble de ce qu'ils pourraient faire contre Jésus, pour trouver moyen de le perdre.*[1]

Rentrant dans Capharnaum, un homme, tout couvert de lèpre, l'ayant aperçu, se prosterna le visage contre terre et le priait en disant : « Seigneur, si vous voulez vous pouvez me guérir. » Jésus, étendant la main, le toucha et lui dit : « Je le veux, soyez guéri, » et au même instant la lèpre disparut. On lui apporta un paralytique que l'on fit descendre dans la maison où il était, en montant sur le toit et le descendant avec son lit par les tuiles à cause de la foule du peuple. Jésus, voyant sa foi, lui dit : « Mon ami, vos péchés vous sont remis. » Jésus, sortant de Capharnaum, vit Matthieu assis au bureau des impôts dont il était le receveur; il lui dit : « Suivez-moi ; » Matthieu le suivit aussitôt, et Jésus en fit un apôtre.

Dans la province de Galilée, à une lieue et demie ou deux lieues sud-ouest de Nazareth, se trouvait la ville de Naïm, où Jésus ressuscita le fils unique d'une veuve qui suivait le

[1] Luc, 4. — Matthieu, 12. — Luc, 6.

cercueil de son fils en pleurant amèrement. *Le Seigneur fut touché de compassion pour elle, et lui dit : « Ne pleurez point ; » puis, s'étant approché, il toucha le cercueil; ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et il dit : « Jeune homme, levez-vous, je vous le commande. » Et le mort se leva en son séant et commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère.* A deux lieues et demie nord-est de Nazareth se trouvait la ville de Cana, où Jésus fut convié aux noces avec sa mère et ses disciples. C'est là qu'il fit son premier miracle.[1]

A trois lieues un quart sud-est de Nazareth est le mont Thabor, où eut lieu là transfiguration. *Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et monta sur une montagne pour prier; et pendant qu'il priait, il fut transfiguré devant eux : son visage devint brillant comme le soleil et ses vêtemens blancs comme la neige. En même temps ils virent paraître Moïse et Elie, qui s'entretenaient avec lui de ce qu'il devait souffrir à Jérusalem,* etc., etc.[2]

Nous voyons une preuve bien frappante de la toute-puissance de Dieu sur les vivans et sur les morts dans l'apparition de ces deux grands hommes en cette circonstance. Elie avait été enlevé au ciel dans un tourbillon et avait été tout d'un coup séparé d'Elisée par un char de feu et des chevaux de feu, en l'an du monde 3108, plus de sept à huit cents ans avant la venue de Jésus-Christ sur la terre. (Voir le N° 221.) Moïse était mort sur le mont Nébo (à dix-neuf lieues est de Jérusalem, à six lieues au-delà du Jourdain), d'où il considérait la terre promise, où il n'entra pas, et fut enterré par un ange dans la vallée de Moab, à sept ou huit lieues est de Nébo, au-delà du torrent d'Arnou, quatorze cent cinquante-un ans avant Jésus-Christ.[3]

N° 270. — Faubourg de Jérusalem, situé au-delà du mont du Scandale, vis à vis l'angle nord-est de la ville.[4]

[1] Luc, 7. — Jean, 2.
[2] Luc, 9. — Matthieu, 17.
[3] 4, Rois, 2.
[4] Néhémie, 3.

Tels sont les principaux lieux et les choses les plus remarquables de Jérusalem, ville la plus célèbre qui fût jamais entre toutes les villes du monde. Les soins assidus, les veilles, les recherches laborieuses, rien n'a été épargné pour rendre notre œuvre aussi complète que possible. S'il revient quelque gloire pour l'exactitude du vaste plan que nous avons tracé avec tant de soin, pour les descriptions historiques dont il a fallu l'accompagner, que cette gloire retourne à Dieu; quant aux erreurs, aux imperfections qu'on y rencontrera, on devra les attribuer à la faiblesse et à l'ignorance de l'auteur, et non point à sa mauvaise foi ou à sa négligence. Humble ouvrier du Seigneur, il n'a pu apporter pour la construction du temple ni or, ni porphyre, ni marbre, mais n'a pu offrir qu'un grain de sable.



Représ... au Plan de Jérusalem.

N° 266.



ALEXANDRPOMPÉE,
venant pour détrum , et ravi d'admiration à sentiment de vénérant - des - Saints, fit offrir du Grand Prêtre et s dans le Temple. vorable à la ville et dans le Temple.

N° 223.



CESAR AUGUSTE,
sous le règne duquel naquit Jesus-Christ.

N° 76.



VESPASIEN, *mère du* G^d CONSTANTIN,
vit sous son règne vrit la vraie Croix. Jérusalem.

N° 242.



CONSTANTIN, *Fils de* Ste HÉLÈNE,
décida l'établissement complet du Christianisme dans tout l'Empire et la chûte des Idoles.

N°s 75 & 242.



JULIEN IÉRACLIUS,
voulut en vain roès et rapporta la vraie ntinople, puis à Jérusalem.

Charpentier, Graveur Nantes.

MÉDAILLES

Représentant quelques uns des principaux personnages dont il est parlé dans l'Introduction au Plan de Jérusalem.

N° 266.



ALEXANDRE LE GRAND,
venant pour détruire Jérusalem, saisi d'un sentiment de vénération à l'aspect imposant du Grand Prêtre et de son cortège, devint favorable à la ville et fit offrir des sacrifices dans le Temple

N° 56



NÉRON *à la prière de* **POPPÉE,**
son épouse, autorisa les Juifs à ne pas abattre ce qu'ils avaient édifié contre le gré d'Agrippa.

N°s 31 & 75.



ANTIOCHUS EPIPHANE,
incendia Jérusalem, pilla le Temple et bâtit une Citadelle sur le Mont Acra.

N°s 50 & 75



POMPÉE,
prit Jérusalem, et ravi d'admiration à la vue du Saint des Saints, fit offrir des sacrifices dans le Temple.

N° 223



CESAR AUGUSTE,
sous le règne duquel naquit Jésus Christ



N° 76



VESPASIEN, *Père de* **TITE,**
vit sous son règne la destruction de Jérusalem.

N° 75



TITE, *Fils de* **VESPASIEN,**
détruisit Jérusalem

N° 75.



ADRIEN, *Cousin de* **TRAJAN,**
rasa ce qui restait de Jérusalem, la fit rebâtir et la nomma Ælia Capitolina.

N°s 156 & 242



Ste HÉLÈNE, *mère du Gd* **CONSTANTIN,**
découvrit la vraie Croix

N° 242.



CONSTANTIN, *Fils de* **Ste HÉLÈNE,**
décida l'établissement complet du Christianisme dans tout l'Empire et la chute des Idoles.

N°s 75 & 242.



JULIEN l'Apostat,
voulut en vain rebâtir Jérusalem.

N° 156



COSROES,
assiégea et prit Jérusalem et emporta la vraie Croix en Perse.

N° 71.



BÉRENICE,
fit bâtir à Jérusalem un Palais entre le Mont Acra et le Temple et faillit être victime de son humanité pour les Juifs.

N° 156.



HÉRACLIUS,
vainquit Cosroes et rapporta la vraie Croix à Constantinople, puis à Jérusalem



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

SECONDE PARTIE DE LA VILLE.

Première partie du Temple.

Parties du Saint des Saints.

SECONDE PARTIE DU TEMPLE.

Parties du Saint.

TROISIÈME PARTIE DU TEMPLE.

Parties de ce parvis.

(Ces deux faits eurent lieu en ce parvis.)

Quatrième partie du Temple.

TROISIÈME PARTIE DE LA VILLE,

OU SECONDE VILLE.

QUATRIÈME PARTIE DE LA VILLE.

Choses remarquables de Bézétha.

Portes, tours et autres choses remarquables situées autour de la ville.

Lieux célèbres, Monumens, Tombeaux, Fontaines, autres choses remarquables, situés et faits arrivés en dehors des murailles de la ville.

A l'Orient.

Lieux célèbres, Monumens, Tombeaux, Fontaine, autres choses remarquables situés et faits arrivés en dehors des murailles de la ville.

Au Midi.

Lieux célèbres, Monumens, Tombeaux, Fontaines, autres choses remarquables situés et faits arrivés en dehors des murailles de la ville.

A l'Occident.

Lieux célèbres, Mausolées, Faubourgs, autres choses remarquables situés et faits arrivés en dehors des murailles de la ville.

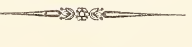
Au Nord.

Explication de la Gravure placée au Frontispice de ce volume.

Monseigneur Augustin-Louis de Montblanc, archevêque de Tours, au milieu.

Monseigneur Réné-François Soyer, évêque de Luçon, à sa droite.

Monseigneur Jean-François de Hercé, évêque de Nantes, à sa gauche, recevant des mains de l'auteur un exemplaire de cet ouvrage et un plan de Jérusalem.



ERRATA.

Pages.

6, ligne 2e de la note 1, *après :* du royaume, *ajoutez :* de Jérusalem.
40, ligne 1re de la note 1, *au lieu de :* ad fubiol, *lisez :* ad Fabiol.
72, ligne 10e, *au lieu de :* quarante-huit ans, *lisez :* quatre cent soixante-huit ans.
75, ligne 24e, *au lieu de :* Assanias, *lisez :* Ananias.
76, ligne 18e, *au lieu de :* château d'Arsance, *lisez :* d'Arsame.
90, ligne 19e, *au lieu de :* sorea, *lisez :* sarea.
93, ligne 17e, *au lieu de :* pensait encore, *lisez* : pourrait encore.
102, ligne 2e de la note 1re, *au lieu de :* Ad fabiolum, *lisez :* Ad Fabiolam.
111, l'avant-dernière ligne, *au lieu de :* Nolée, *lisez :* Nobée.
137, ligne 2 du N° 111, *au lieu de :* les yeux animés de sa divinité, *lisez :* animés de l'éclat de sa divinité.
141, ligne 13e, *au lieu de :* Saba donœ, *lisez :* Saba dona.
146, dernière ligne, *au lieu de :* affegite, *lisez :* affigite.
159, ligne 16e du N° 130, *au lieu de :* Scopas, *lisez :* Scopos.
164, ligne 18e, *au lieu de :* je me le suis rendu ennemi, *lisez :* je me les suis rendus ennemis.
207, ligne 7e du N° 196, *au lieu de :* 5034, *lisez :* 4054.
252, au dessus du N° 231, *lisez :* 3947, 37 ans avant J.-C.
267, au 7e vers de l'épitaphe, *au lieu de :* juris æqui, *lisez :* juris et æqui.
269, au 4e vers latin de l'épitaphe, *au lieu de :* Cades, *lisez :* Cedar.
285, ligne 10e du N° 253, *au lieu de :* Saint-Sépulcre en ce lieu, *lisez :* Saint-Sépulcre. En ce lieu....
— ligne 12e, même N°, *au lieu de :* au temple. La, *lisez :* au temple, la.
286, ligne 10e, *au lieu de :* une des neuf, *lisez :* un des neuf.
287, ligne 23e du N° 257, *au lieu de :* quelques unes des nôtres, *lisez :* quelques uns des nôtres.
295, ligne 4e du N° 261, *au lieu de :* ses légions, qui travaillaient, *lisez :* ses légions, qui travaillèrent.
296, ligne 9e du N° 263, *au lieu de :* il mourut, *lisez :* y mourut.
308, ligne 25e, *au lieu de :* sed tantum dic verbum, *lisez :* sed tantum dic Verbo.

ABRÉGÉ DE L'INTRODUCTION

AU

PLAN DE JÉRUSALEM

A l'usage du jeune Age.

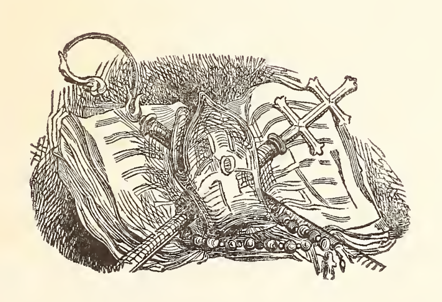
IMPRIMERIE D'ÉDOUARD PROUX ET Ce, RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANS, 3.

ABRÉGÉ DE L'INTRODUCTION

AU

PLAN DE JÉRUSALEM

A l'usage du jeune Age.



PARIS.

CHEZ ÉDOUARD PROUX ET Ce,
Rue Neuve-des-Bons-Enfans, 3.

NANTES.

CHARPENTIER PÈRE, FILS ET Ce,
Rue de la Fosse, 32.

1841.

Dédié aux Petits Enfans

De Monseigneur de Hercé,

Evêque de Nantes.

PRÉFACE.

Nous offrons cet Abrégé de notre travail à une jeune famille élevée par les plus purs enseignemens, par les plus nobles et les plus saints exemples; notre œuvre, ainsi réduite à des proportions bien simples, pourra servir à l'éducation de tous les enfans chrétiens. Les mères et les chefs d'institution trouveront dans cet Abrégé un moyen facile d'instruire leurs jeunes élèves sur les principaux faits des temps bibliques et de l'établissement de notre divine religion; la vue des lieux où tant d'immenses événemens se sont passés, où Jésus-Christ a prêché et prouvé sa mission céleste par des miracles, excitera l'ardeur studieuse de l'enfance. Avec quel intérêt elle arrêtera son attention sur le temple de Salomon et le palais des rois hébreux, sur la demeure des juges du Sauveur et le chemin

qu'il suivit avec la croix dont le poids l'accablait, sur le mont Calvaire où coula le sang de l'éternelle victime, et le mont des Olives d'où le Christ triomphant s'élança vers les cieux! Les impressions du jeune âge sont toujours profondes, et leur influence domine la vie toute entière. Nous serions heureux et nous nous trouverions largement récompensé de nos peines, si nous pouvions être d'un utile secours à cet âge si digne d'amour et si digne de soins! En écrivant pour les enfans, nous nous sommes souvenu de ces paroles du divin Maître: «*Laissez venir à moi les petits enfans, car le royaume des cieux leur appartient.* »



ABRÉGÉ DE L'INTRODUCTION

AU

PLAN DE JÉRUSALEM,

A l'usage du jeune âge.

N° 1. — JÉRUSALEM.

Demande. Qu'est-ce que c'est que Jérusalem?

Réponse. C'est une ville située dans la Palestine, que Dieu lui-même s'était choisie.

D. Pourquoi?

R. Pour en faire le lieu spécial de son service, le trône de sa majesté, et y opérer la rédemption des hommes.

D. En quel temps fut-elle fondée?

R. Du temps d'Abraham, vers l'an 2023 depuis la création du monde.

D. Par qui fut-elle fondée?

R. Par le roi Melchisédec, qui en fut possesseur pendant cinquante ans.

D. Qui la posséda ensuite?

R. Les Jébuséens, descendans de Jébus, fils de Chanaan.

D. Et après eux?

R. Josué, successeur de Moïse, dans la conduite du peuple de Dieu; mais, à sa mort, les Jébuséens la reprirent et la possédèrent quatre cent onze ans.

D. Qui la posséda ensuite?

R. Le roi David, qui, aidé du secours de Dieu, s'en empara, en fit la métropole de la province de Judée, le siége de son royaume et sa capitale.

D. Qui fit de grands accroissemens à Jérusalem et construisit de magnifiques édifices, des portes, des tours, des murailles et un temple?

R. Ce fut Salomon, fils de David, et les autres rois de Juda.

D. Que disait-on de cette ville?

R. Qu'elle était un prodige, comparée aux autres villes de l'univers.

D. Combien dura son état de splendeur?

R. Quatre cent soixante ans.

D. De combien était sa population?

R. D'environ cent cinquante mille âmes.

D. Que rapporte-t-on des princes et du peuple?

R. Qu'ils profanèrent le temple par les abominations des idoles.

D. Qu'était-ce que des idoles?

R. De fausses divinités.

D. Quel fut le châtiment de l'impiété?

R. Nabuchodonosor, roi de Babylone, prit la ville, la détruisit de fond en comble, fit périr et emmena en captivité les princes et le peuple.

D. Combien de temps la ville demeura-t-elle ruinée?

R. Soixante-dix ans; à tel point qu'elle était comme un monceau de pierres, et le temple comme une forêt.

D. Que firent les Juifs au retour de la captivité de Babylone?

R. Ils bâtirent un temple et habitèrent soixante-trois ans la ville, sans portes, sans tours et sans remparts.

D. Dites-nous le nom de celui qui, en cinquante-deux jours, environna la ville d'une forte muraille et de tours?

R. Néhémie.

D. Qui l'orna d'édifices publics et particuliers?

R. Ce furent les Machabées, Hérode et autres rois.

D. Reprit-elle sa magnificence?

R. Oui; et sa population s'accrut tellement, qu'on bâtit un grand nombre de maisons, ce qui rendit les rues fort étroites.

D. Combien d'années jouit-elle de sa nouvelle gloire?

R. Cinq cent vingt-quatre ans, temps auquel Jésus-Christ la choisit pour être le théâtre de ses souffrances et de sa mort.

D. Où les apôtres demeuraient-ils avant d'aller prêcher l'Évangile?

R. A Jérusalem; de là ils allèrent par tout l'univers annoncer la prédication évangélique.

D. Qu'arriva-t-il à Jérusalem trente-huit ans après la mort du Christ?

R. Tite, général romain, l'environna d'un triple mur, renfermant tout le monde comme dans une prison.

D. Qu'arriva-t-il ensuite?

R. Onze cent mille Juifs périrent par la faim, la peste, le fer, et Tite détruisit la ville.

D. Ne laissa-t-il subsister aucun édifice?

R. Les trois tours élevées par Hérode furent conservées par Tite.

D. Pourquoi?

R. Pour servir de camp aux Romains et pour faire voir quel courage il leur avait fallu pour enlever d'assaut une telle ville.

D. Après cela les Juifs restèrent-ils paisibles?

R. Soixante-cinq ans après ils se révoltèrent de nouveau.

D. Qu'en résulta-t-il?

R. Que l'empereur Ælius-Adrien en fit périr plusieurs milliers, rasa la ville, les tours, le mur qui restait encore, et fit semer la ville de sel.

D. Pourquoi cela ?

R. Pour vérifier, par ce fait, l'oracle du Sauveur, qui avait dit qu'il ne resterait pas pierre sur pierre.

D. Que fit ensuite l'empereur?

R. Il rebâtit de nouveau la ville avec d'anciens matériaux et fit mettre le mont Sion et ses beaux édifices hors de son enceinte.

D. Se borna-t-il à ce changement?

R. Non; du côté du nord il fit aussi mettre hors d'enceinte la porte Angulaire et la partie nord de l'angle, depuis la porte Sterquiline jusqu'à celle d'Éphraïm.

D. Que fit-il de plus?

R. Il fit mettre en dedans du mur septentrional le mont Calvaire et le sépulcre du Seigneur, qui étaient en dehors auparavant.

D. Que fit-il ensuite?

R. Il fit mettre un pourceau de marbre sur la porte qui conduit à Bethléem.

D. Pourquoi?

R. Pour montrer aux Juifs vaincus qu'ils seraient désormais soumis à la domination romaine.

D. Leur fit-il quelque défense par rapport à la ville?

R. Celle de n'y jamais rentrer et même de la regarder de loin.

D. Changea-t-il son nom?

R. Il voulut qu'elle portât le sien et qu'elle s'appelât Ælia Capitolina.

D. Par qui fut-elle habitée dans la suite?

R. Par les chrétiens; elle fut honorée d'un siége patriarchal et recouvra son nom de Jérusalem.

D. Quel avantage lui procura la religion chrétienne?

R. Elle la rendit florissante l'espace de cinq cents ans.

D. Quel fut son sort après ce temps?

R. L'an 636 depuis la naissance du Christ, elle fut prise par les Sarrasins qui régnaient en Egypte.

D. Combien de temps en furent-ils maîtres?

R. Quatre cent soixante-trois ans.

D. Que devint-elle ensuite?

R. L'an 1099 du Christ, au mois de juillet, elle fut prise d'assaut par les chrétiens sous la conduite de Godefroy de Bouillon.

D. Qui monta le premier sur la muraille?

R. Ce fut Godefroy.

D. Quel jour?

R. Le vendredi à trois heures après midi.

D. Périt-il beaucoup de monde?

R. Oui; le massacre fut si grand que les vainqueurs avaient du sang jusqu'à la cheville du pied.

D. Que firent-ils une fois maîtres de la ville?

R. Ils déposèrent leurs armes et visitèrent, avec une ferveur admirable, pieds nus et pendant sept jours, les lieux sanctifiés par la présence du Christ en sa passion, résurrection et ascension, les baisant avec respect.

D. Que firent-ils le huitième jour?

R. Ils élurent tous d'une voix Godefroy de Bouillon, leur général, roi de Jérusalem.

D. Combien les chrétiens demeurèrent-ils de temps possesseurs de Jérusalem?

R. Quatre-vingt-huit ans.

D. Quel sort eut-elle ensuite?

R. L'an 1187, le vendredi 2 octobre, la ville, réduite aux dernières extrémités, se rendit à Saladin, sultan d'Egypte.

D. Combien de temps les Arabes musulmans demeurèrent-ils maîtres de Jérusalem?

R. Trois cent trente-trois ans.

D. Que lui arriva-t-il en 1517?

R. Sélim, empereur des Turcs, s'en empara.

D. Les Turcs la possèdent-ils encore?

R. Oui, avec la même enceinte de murailles.

D. Comment l'appellent-ils?

R. Ville Sainte.

N° 2. — Mont Sion.

D. Avait-il d'autres noms?

R. Oui : Montagne du Seigneur, Montagne Sainte.

D. Quels étaient ses avantages?

R. Il avait celui d'être plus élevé que les autres et d'un abord plus escarpé.

D. Comment était son sommet?

R. Il était d'une surface unie.

D. Et son site?

R. Il avait tant d'agrément et était si beau, qu'il donnait une idée de la beauté du ciel.

D. Qu'y avait-il sur sa cime?

R. Une citadelle environnée de forts murs, de portes et de tours.

D. Sait-on qui l'avait bâtie?

R. C'étaient les Jébuséens.

D. Après eux, qui posséda ce mont?

R. Le roi David, qui les chassa de la ville et fortifia encore la citadelle.

D. Que fit-il de plus?

R. Il divisa la surface plane du mont en places et en rues.

D. Ne s'y fit-il pas bâtir une demeure?

R. Oui : un superbe palais pour lui et un autre pour ses courageux héros.

D. Comment nomma-t-il cette ville?

R. Cité de David.

D. Que firent par la suite les Machabées autour de ce mont?

R. De nouvelles fortifications qui le rendaient imprenable autrement que par la famine.

D. Qu'y firent les habitans?

R. De nombreuses maisons, ce qui rétrécit beaucoup les rues.

D. Qu'avaient annoncé les prophètes à l'occasion de ce mont?

R. Que de lui sortirait la loi évangélique.

D. Par quel moyen?

R. Par celui de la prédication des apôtres pour le salut des nations.

D. Dieu ne permit-il pas que les Romains s'emparassent de ce mont?

R. Oui, et sans combattre.

D. Que devinrent alors les séditieux qui se tenaient cachés?

R. Ils furent frappés d'une terreur subite, et, parcourant les rues, ils tuaient tous ceux qu'ils rencontraient.

D. Que firent-ils ensuite?

R. Ils mirent le feu aux maisons, et des familles entières périrent.

D. La désolation était donc bien grande?

R. Oui, on ne voyait que sang et morts de toutes parts.

D. Quels étaient les sentimens de Tite, général romain, lorsqu'il entra dans la ville?

R. Il ne pouvait revenir de l'étonnement que lui causait la folie des chefs.

D. A quelle occasion?

R. A l'occasion de leur ville, qu'ils lui avaient abandonnée avec tant de moyens de s'y défendre, vu les fortifications et la solidité de ses tours.

D. Comment exprima-t-il sa surprise?

R. Par ces paroles : «Il est certain que Dieu nous a puissamment aidés à combattre; il n'y a que lui qui ait pu arracher ces hommes à de tels retranchemens.»



N° 3. — CITADELLE DE SION.

D. Qu'en direz-vous?

R. Qu'elle était bien fortifiée et ceignait le mont comme une couronne.

D. Etait-elle de quelque utilité pour la ville?

R. Elle pouvait la protéger et la défendre, ainsi que le temple.

D. Avait-elle d'autres avantages?

R. C'était comme le Capitole de la ville en même temps qu'un ornement.

D. N'avez-vous pas dit que les Jébuséens, qui l'occupaient d'abord, en avaient été chassés par le roi David?

R. Oui, et ce roi fit venir de Tyr des pierres, de la charpente et des ouvriers pour s'y faire bâtir un palais.

D. D'autres rois y demeurèrent-ils?

R. Les rois de Juda y demeurèrent et y tinrent leur cour.

D. Y avait-il de la troupe?

R. Toujours une garnison de soldats. Antiochus, roi de Syrie, y fit même placer une garnison de Gentils.

N° 4. — Prison Royale.

D. Qu'avez-vous à en dire?

R. Elle dominait par sa haute tour le palais du roi.

D. Est-ce tout?

R. Le prophète Jérémie y fut renfermé.

D. Pourquoi?

R. Parce qu'il avait prédit la prise de la ville.

D. Par qui fut-il délivré?

R. Par Nabuchodonosor qui, ayant pris la ville, le rendit à la liberté.

N° 5. — Palais des empereurs César et Agrippa.

D. Qui l'avait fait bâtir?

R. Hérode Ascalonite se l'était fait bâtir dans la Ville Supérieure.

D. N'y avait-il pas des appartemens pour d'autres que pour Hérode?

R. Oui, ce roi avait fait faire dans ce palais deux vastes et superbes appartemens resplendissant d'or, et les avait nommés du nom de son ami et de son gendre.

N° 6. — Cénacle de Sion.

D. Où était-il situé?

R. Vers le milieu de la montagne de Sion.

D. Était-ce un bel édifice?

R. Magnifique et fort vaste.

D. Quels sont les événemens qui eurent lieu en ce cénacle?

R. C'est là que se fit la dernière Cène, où Jésus mangea l'agneau pascal avec ses apôtres.

D. Que fit encore le Christ?

R. Il lava les pieds de ses apôtres, et, étant à table avec eux, il institua le sacrement de l'Eucharistie.

D. Continuez de nous dire ce qui arriva encore en ce cénacle?

R. Le jour de la Résurrection, Jésus y entra les portes étant fermées, montra les blessures de ses pieds et de ses mains à ses apôtres et mangea devant eux.

D. Est-ce tout ce qui arriva dans le cénacle?

R. Non; ce fut là aussi où Jésus, soufflant sur ses apôtres,

leur dit : « Recevez le Saint-Esprit, » et en même temps il leur donna le pouvoir de remettre ou de retenir toutes sortes de péchés.

D. Comment appelez-vous ce sacrement?

R. Sacrement de pénitence.

D. Tous les apôtres étaient-ils présens la première fois que Jésus parut au milieu d'eux après sa résurrection?

R. Non, Thomas n'y était pas; mais, huit jours après, Jésus vint de nouveau et montra ses plaies à saint Thomas, qui ne pouvait croire à sa résurrection.

D. Quelle élection eut lieu en cet endroit?

R. Celle de saint Mathias, pour remplacer le traître Judas.

D. Est-ce tout?

R. C'est là encore que, le jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit descendit avec un grand bruit sur cent vingt personnes, sous la forme de langues de feu.

D. Quel fut le premier des apôtres qui prêcha en ce lieu?

R. Ce fut saint Pierre qui y baptisa trois mille Juifs qu'il venait de convertir.

D. Savez-vous quelqu'autre chose du cénacle?

R. Ce fut là aussi que les apôtres nommèrent saint Jacques, dit le Juste, évêque de Jérusalem.

D. N'y firent-ils pas une ordination?

R. Oui : celle de saint Étienne et des six autres diacres.

D. Que savez-vous encore du cénacle?

R. Ce fut là que les apôtres tinrent le premier concile; avant de se séparer pour aller prêcher l'Évangile, ils composèrent le symbole apostolique de la foi catholique.

D. Quel nom lui donne-t-on ordinairement?

R. Symbole des apôtres.

N° 7. — Cyprès du Mont Sion.

D. Qu'en dit l'Écriture?

R. Qu'ils étaient fort beaux et d'une hauteur extraordinaire.

N° 8. — Palais du grand-prêtre Anne.

D. N'était-ce pas le beau-père de Caïphe ?

R. Oui, et il interrogea le Christ sur sa doctrine et ses disciples.

D. Que lui répondit Jésus?

R. Je l'ai prêchée devant tous ceux qui ont voulu l'entendre.

D. Que lui arriva-t-il après cette réponse?

R. Un valet lui donna un soufflet.

N° 9. — Palais des Forts.

D. Pourquoi ce nom?

R. Parce que ce palais était habité par les vaillans officiers du roi David.

D. Quel exercice avait lieu dans la cour?

R. Celui du pugilat.

N° 10. — Maison de la sainte vierge Marie.

D. A quelle époque l'habita-t-elle ?

R. Après la mort de son fils, avec l'apôtre saint Jean.

D. Vécut-elle long-temps?

R. L'histoire rapporte qu'elle mourut quatorze ans après l'ascension du Sauveur.

D. Que dit saint Jérôme à l'occasion de sa mort?

R. Que toutes les personnes présentes entendirent une musique céleste et virent sa chambre éclairée d'une lumière fort brillante.

D. Que dit-il encore ?

R. Que tous les malades qui se présentèrent furent guéris.

D. Où fut déposé son saint corps?

R. Au village de Gethsémani, à quatre cents pas de Jérusalem, dans un tombeau qui lui était préparé.

N° 11. — Maison d'Urie.

D. Qu'était-il?

R. Un des valeureux officiers de David, qui mourut à l'armée. Sa femme, qui était fort belle, épousa le roi David.

D. Quel nom avait-elle?

R. Elle se nommait Betzabée.

N° 12. — Place publique supérieure.

D. Pourquoi ce nom?

R. C'est dans le même sens que ville supérieure, place supérieure.

N° 13. — Degrés de la Citadelle.

D. Que se passa-t-il sur ces degrés?

R. Saint Paul y rendit raison de sa conduite.

D. Pourquoi?

R. Parce qu'on le tourmentait par rapport à sa croyance.

D. Lui avait-on fait quelques mauvais traitemens?

R. Oui, on l'avait frappé; mais on cessa de le faire dès que parut le tribun.

D. Que fit-il de Paul?

R. Pour le soustraire aux Juifs qui voulaient le tuer, il le fit renfermer dans la citadelle.

N° 14. — Degrés de Sion.

D. Où conduisaient-ils?

R. A la cité de David.

N° 15. — Jardin du Roi.

D. Comment l'appelait-on encore?

R. Jardin d'Oza.

D. Quels rois furent enterrés dans ce jardin?

R. Manassé et Amon.

N° 16. — Gouffre de Mello.

D. Quel nom lui donnait-on encore?

R. Grande Voie de la chaussée des eaux, et vallée Tiropéon.

D. Quelle profondeur avaient, en cet endroit, les fossés de la ville?

R. Quarante pieds de profondeur et deux cent cinquante de largeur.

D. Quel était le roi qui fut tué en descendant cette vallée?

R. C'était Joas, roi de Juda.

N° 17. — Palais de Caïphe.

D. Quel nom avait le célèbre pontife qui l'habita?

R. Eliasib.

D. Pourquoi les princes des prêtres et les anciens du peuple s'assemblèrent-ils en ce palais?

R. Pour se consulter sur les moyens à prendre pour mettre Jésus à mort.

D. Qui le leur livra?

R. Ce fut Judas, pour trente deniers.

D. Comment s'appelait l'apôtre qui renia Jésus en ce palais?

R. Pierre.

D. N'y eut-il pas de faux témoins contre Jésus?

R. Oui, mais il ne répondit rien.

D. Que lui dit le pontife?

R. Il l'adjura de dire s'il était le Christ, fils de Dieu.

D. Que lui répondit Jésus?

R. Je le suis.

D. Que fit alors le pontife?

R. Il exigea que les anciens donnassent leurs avis.

D. Les donnèrent-ils?

R. Oui, et ils dirent que Jésus méritait la mort.

D. Après cela, que fit-on à Jésus?

R. Les soldats lui crachèrent au visage, lui donnèrent des soufflets, et le firent souffrir de mille manières cruelles toute la nuit.

D. Qu'arriva-t-il au matin?

R. Les chefs des Juifs s'assemblèrent de nouveau, garottèrent Jésus et l'emmenèrent au président Pilate.

N° 18. — Piscine de Sion.

D. Qu'en dit-on?

R. Qu'elle fut construite à grands frais par Ezéchias.

N° 19. — Pont de Sion.

D. Quelle était son utilité?

R. Elle était fort grande, car ce pont donnait passage de la Ville Supérieure au temple.

N° 20. — Portes de Sion.

D. Qu'en dit l'Écriture sainte?

R. Que le Seigneur les aimait mieux que toutes les tentes de Jacob.

N° 21. — Porte Supérieure.

D. Qu'en savez-vous?

R. Que Joas fut conduit par cette porte dans le royal palais le jour de son sacre.

D. Qui l'y conduisit?

R. Le grand-prêtre Joïada.

N° 22. — Sépulcre de David.

D. Qui fit élever ce monument?

R. Salomon, en l'honneur de David, son père, qui y fut déposé après sa mort.

D. Qui fut encore mis dans ce tombeau?

R. Salomon, les autres rois de Juda et le grand-prêtre Joïada.

D. Salomon n'avait-il pas fait déposer beaucoup d'argent dans ce tombeau?

R. Oui, et le pontife Hircan l'ayant fait ouvrir, en retira trois mille talens d'argent.

D. N'y eut-il pas une autre personne qui fit encore ouvrir ce tombeau?

R. Oui. Plus tard Hérode Ascalonite le fit ouvrir; mais deux de ses gardes ayant été étouffés par un feu qui en sortait, il renonça à son entreprise et le fit couvrir de marbre blanc.

N° 23. — Tombeau de saint Étienne.

D. Est-ce qu'il n'était pas dans la vallée de Josaphat?

R. Il y resta trois cent soixante ans.

D. Qui l'en retira?

R. L'empereur Honorius.

D. Pourquoi?

R. Pour le placer plus honorablement près du cénacle et des remparts de la ville.

N° 24. — Tabernacle de Sion.

D. Qui le fit mettre en cet endroit?

R. Le roi David le fit placer sur le mont Sion.

D. Qu'y renfermait-il?

R. L'arche du Seigneur.

D. Combien y demeura-t-elle?

R. Quarante-quatre ans, époque où le roi Salomon la fit transférer dans le temple qu'il avait fait bâtir.

D. Pendant que l'arche fut renfermée dans le tabernacle, lui rendit-on quelque honneur?

R. Le roi David établit des prêtres et des lévites chargés chaque jour d'exercer leurs fonctions en sa présence.

D. Quels psaumes furent composés en ce tabernacle?

R. Les sept psaumes de la pénitence.

D. Par qui furent-ils faits?

R. Par le roi David regrettant ses fautes.

N° 25. — Pressoirs du Roi.

D. Qu'avez-vous à en dire?

R. Rien autre chose, sinon que le roi y faisait faire son vin.

N° 26. — Fille de Sion.

D. Pourquoi appelez-vous ainsi cette partie de la ville?

R. Parce qu'elle semblait naître du mont Sion.

D. Quel nom lui donnait-on encore?

R. Ville Inférieure.

N° 27. — Mont Acra.

D. Etait-il fort élevé?

R. Il dominait la ville; mais Simon Machabée fit travailler le peuple pendant trois ans jour et nuit pour l'aplanir.

D. Pourquoi cela?

R. Afin que le temple seul dominât la ville.

N° 28. — Amphithéatre.

D. Quelle forme avait-il?

R. Ronde en tous les sens.

D. Etait-il grand?

R. Si spacieux qu'il pouvait contenir quatre-vingt mille hommes.

D. Qui fit élever cet édifice?

R. Hérode-le-Vieux.

D. A quoi était-il destiné?

R. Aux spectacles d'animaux féroces, dévorant, sous les yeux de la multitude, les hommes condamnés à mort pour quelque crime.

N° 29. — Citadelle Antonia.

D. Par qui fut-elle bâtie?

R. Par Hircan Machabée, sur un roc fort élevé et escarpé de tous côtés.

D. Quel nom lui donna-t-on d'abord?

R. Tour Barris.

D. Quels furent ses habitans?

R. Les pontifes descendans des Machabées l'habitèrent jusqu'à Hérode.

D. Est-il vrai qu'on y déposait les habits pontificaux?

R. Oui, et ils y étaient soigneusement gardés.

D. Que fit de cette citadelle Hérode-le-Grand lorsqu'il devint roi des Juifs?

R. Il s'en fit une résidence magnifique qui, par ses hautes tours, dominait le temple.

D. Quel nom lui donna-t-il?

R. Antonia, en l'honneur de Marc-Antoine, son ami.

D. Y avait-il de la troupe en cette citadelle?

R. Une garnison romaine y logeait, faisant toujours surveillance.

N° 30. — Archives.

D. Quel était l'autre nom de cet édifice?

R. Chancellerie.

D. A quoi servait-il?

R. On y conservait les registres de la ville et des habitans, et, de plus, tous les actes publics.

D. Par qui furent-ils brûlés?

R. Par les séditieux.

N° 31. — Citadelle d'Antiochus.

D. Est-ce lui qui la fit bâtir?

R. Oui, après le massacre de nombreux habitans, le pillage de la ville et du temple.

D. Où fut-elle bâtie?

R. Sur le mont Acra; elle fut fortifiée par des remparts et des tours, et ce méchant roi y plaça une garnison macédonienne.

D. Ne fut-elle pas renversée dans la suite?

R. Oui, Simon Machabée l'attaqua et la renversa.

N° 32. — Prison de la ville.

D. Les apôtres n'y furent-ils pas renfermés ?

R. Oui, dès le commencement de leur prédication.

D. Qui les délivra?

R. Un ange nuitamment, et il leur dit d'aller prêcher de nouveau.

D. Que leur fit-on?

R. On les fit venir dans l'assemblée, on leur défendit de parler de Jésus, et on les fit battre de verges.

D. Que dirent-ils?

R. Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes; et ils se trouvèrent heureux d'avoir souffert pour le nom de Jésus-Christ.

N° 33. — Cénacle de l'Angle.

D. Savez-vous quelque chose de ce cénacle?

R. Oui; c'était un édifice où l'on donnait les repas publics.

N° 34. — Edifice souterrain.

D. Qui l'avait fait construire ?

R. Hérode-le-Vieux.

D. Pourquoi?

R. Pour pouvoir aller secrètement au temple en cas d'émeute.

D. Cet édifice était-il beau?

R. Oui, et si vaste que six cents chevaux y pouvaient loger commodément.

N° 35. — Palais de Justice.

D. Qui s'y tenait pour juger?

R. Les soixante-dix anciens s'y assemblaient pour juger les causes graves et porter les sentences de mort, etc. C'est dans cette assemblée que les apôtres furent battus de verges.

N° 36. — Palais du pontife Ananie.

D. Ne fut-il pas détruit?

R. Les séditieux le brûlèrent.

N° 37. — Maison de sainte Anne.

D. D'où était sainte Anne?

R. De Bethléem, ville de la tribu de Juda, à deux lieues de Jérusalem.

D. Comment nommez-vous son mari?

R. Saint Joachim.

D. Quel fut leur enfant?

R. La sainte vierge Marie, mère de Jésus.

D. N'offrirent-ils pas la petite Marie au Seigneur?

R. Oui, à l'âge de trois ans.

D. Vécurent-ils long-temps après cela?

R. Le père mourut peu de temps après, et la mère vécut encore onze ans.

N° 38. — Maison du mauvais Riche.

D. Pourquoi l'appelez-vous ainsi?

R. Parce que c'était un avare qui vivait au sein de la fortune et méprisait les pauvres.

D. Qu'en dit l'Évangile ?

R. Qu'il fut condamné à l'enfer.

D. Pourquoi ?

R. Pour n'avoir seulement pas voulu regarder un pauvre nommé Lazare, qui lui demandait les miettes qui tombaient de sa table.

D. Quel adoucissement avait donc ce pauvre?

R. Celui que lui procuraient les chiens qui léchaient ses plaies, car il était couché auprès de la porte de leur maître.

N° 39. — Maison Messa.

D. A quoi servait-elle ?

R. C'était un dépôt d'armes ou arsenal, placé auprès de la porte des Armuriers, pour les gardes du temple.

N° 40. — Maison des Nathinéens.

D. Qu'avez-vous à en dire ?

R. Le peuple de Gabaon demeurait là ; c'est celui qui, par surprise, s'assura la protection de Josué.

D. Comment firent donc ces gens-là ?

R. Avec des vêtemens et des souliers usés, et du pain fort dur, ils se présentèrent à Josué pour faire alliance avec lui et le trompèrent, en disant qu'ils venaient de bien loin.

D. Josué les crut-il?

R. Oui, et il fit alliance avec eux.

D. S'aperçut-il qu'il avait été trompé ?

R. Oui ; mais il tint à sa parole et leur sauva la vie.

D. Furent-ils punis ?

R. Ils furent condamnés à une servitude perpétuelle.

N° 41. — Palais d'un des principaux Pharisiens.

D. Ce pharisien n'avait-il pas invité le Christ à manger chez lui ?

R. Oui, un jour de sabbat; et, pendant le repas, Jésus-Christ guérit un hydropique en le touchant.

D. Les pharisiens ne le trouvèrent-ils pas mauvais?

R. Oui; mais Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit: « Quel est celui d'entre vous qui, voyant son bœuf tombé dans un puits, ne l'en retirerait, même un jour de sabbat? etc...»

N° 42. — Palais de la forêt du Liban.

D. Par qui fut-il bâti?

R. Par Salomon.

D. Dans quel but?

R. De s'en servir comme d'une fort belle maison de plaisance et de récréation.

D. De quel bois était-il bâti?

R. De cèdre enrichi d'or.

D. Ce palais était donc bien riche?

R. Oui; les boucliers qui y étaient enfermés étaient d'or; la vaisselle et tout ce qui servait en ce palais étaient en or pur.

D. Y avait-il des jardins?

R. De fort beaux, arrosés de magnifiques fontaines, avec viviers, garennes, etc.

N° 43. — Maison de Simon le Pharisien.

D. Que dit l'Écriture Sainte au sujet de cette maison?

R. Que Jésus-Christ y mangeant un jour, Madeleine la pécheresse, qui le regardait comme le médecin de son âme, s'y rendit, et, sans respect humain, embrassa ses pieds, les arrosa de ses larmes, les parfuma, etc...

D. Que dit le pharisien?

R. Il douta de la vertu divine du Christ.

R. Pourquoi?

D. Parce qu'il voyait qu'il accueillait Madeleine qui avait été pécheresse. Mais Jésus, voyant sa foi et son amour, lui dit: « Vos péchés vous sont remis, allez en paix et ne péchez plus. »

N° 44. — Maison de sainte Véronique.

D. Cette maison n'était-elle pas située à l'angle d'une rue ?

R. Oui, c'est par cette rue que le Christ passa chargé de sa croix, se rendant au Calvaire.

D. Que fit cette sainte femme ?

R. Elle alla au devant de lui et avec son voile lui essuya le visage.

D. Comment fut-elle récompensée de son dévoûment ?

R. Le Seigneur imprima sur ce voile sa parfaite ressemblance.

N° 45. — Maison a l'usage du public.

D. Qu'y faisait-on ?

R. Les lanceurs de javelots s'y exerçaient, s'y donnaient des festins et s'y récréaient à divers jeux.

N° 46. — Grande place publique.

D. Qu'arriva-t-il sur cette place ?

R. Qu'Alexandre, roi et pontife des Juifs, y fit crucifier huit cents Juifs en présence de leurs épouses, et en fit tuer les enfans devant leurs mères.

D. Quel nom lui donna-t-on à cause de cette cruauté ?

R. Celui de Crucida.

D. Qu'est-ce qui arriva en ce lieu à Hérode-le-Grand ?

R. Il eut à livrer une grande bataille aux Parthes.

D. Que firent à la ville les Romains en ce temps-là ?

R. Ils l'assiégèrent, et il y eut une si grande famine, qu'on fut réduit à manger les courroies, les ceinturons, les souliers, et même on vit des mères faire rôtir et manger leurs enfans.

D. Le nombre des morts devait être bien grand ?

R. Si grand qu'on ne pouvait plus les enterrer et qu'on les

jetait dans les fossés de la ville; aussi Tite fut rempli d'horreur de voir tant de cadavres en putréfaction.

N° 47. — Place publique.

D. Que faisait-on sur cette place?

R. On y vendait le poisson et diverses autres choses.

D. N'y eut-il pas un homme mis à mort en cet endroit?

R. Oui, saint Jacques-le-Majeur y fut conduit par son bourreau, qui lui trancha la tête d'un coup d'épée, ainsi qu'à son ami.

D. Pourquoi?

R. Pour la religion du Christ.

D. Quelle sanglante exécution eut encore lieu en cet endroit?

R. Les soldats romains, par ordre de Florus, leur général, y massacrèrent tous ceux qu'ils y trouvèrent.

N° 48. — Marché de la Ferraille.

D. C'est donc là où on la vendait?

R. Oui, ainsi que les vieux habits.

N° 49. — Ephébia, Gymnase.

D. Quels étaient ces deux établissemens?

R. Ils étaient autorisés par Antiochus Epiphanes, et nous donnent de lui une bien mauvaise opinion.

D. Pourquoi?

R. Parce qu'il faut être sans principes pour souffrir des écoles où on donne des leçons contre la morale et la loi de Dieu.

N° 50. — Habitations des Prêtres.

D. Leurs maisons étaient-elles au dehors?

R. Oui, et à couvert par un mur, ayant vue dans le temple.

N° 51. — Demeures de ceux qui portaient les boucliers.

D. Où étaient-elles situées?

R. Devant le portail occidental du temple. Les Juifs d'abord, puis les Romains ensuite, avaient là un poste pour la garde du temple.

N° 52. — Hippodrome.

D. De quelle forme était-il?

R. Il était de forme oblongue et enfermé de murs.

D. Quels spectacles donnait-on au peuple en ce lieu?

R. Ceux de la course des chevaux; le roi Hérode ordonna que tous les cinq ans les athlètes combattraient en l'honneur de César-Auguste, et qu'il y aurait des prix considérables pour les vainqueurs.

N° 53. — Mont Moria.

D. Comment l'Écriture l'appelait-elle?

R. Terre de Visions, Montagne du Temple; il était situé près du mur oriental de la ville.

D. Qu'est-ce que Dieu commanda de faire à Abraham sur cette montagne?

R. De lui immoler son fils unique.

D. Obéit-il?

R. Il fit porter le bois et le feu par son fils sur la montagne, dressa le bûcher, y plaça Isaac, puis levant le bras... Mais Dieu, content de son obéissance, l'arrêta, et Abraham immola un bélier qui se trouva pris par les cornes dans un buisson.

D. Quel édifice fut élevé dans la suite sur cette montagne?

R. Le temple de Salomon.

N° 54. — Premier Mur.

D. Quel nom avait-il encore?

R. Ancien Mur.

D. Pourquoi?

R. Parce que David, Salomon et les autres rois avaient dépensé des sommes immenses pour le faire élever; les soixante tours qui le partageaient le rendaient extrêmement fort.

N° 55. — Ophel.

D. Que dites-vous de cette tour?

R. Qu'elle était fortifiée et d'une hauteur si grande qu'elle semblait toucher les nues.

D. N'était-elle pas près du temple?

R. Oui, et elle terminait l'habitation des prêtres.

D. Qui l'habitait?

R. Les Nathinéens.

N° 56. — Palais des Machabées.

D. Etaient-ce les Machabées qui l'avaient fait bâtir?

R. Oui; mais par la suite le roi Agrippa, le trouvant fort agréable, y tint sa cour après l'avoir fait agrandir.

N° 57. — Palais de Pilate.

D. Et de qui encore?

R. Des autres gouverneurs romains; il était près de Xistus et de la citadelle Antonia.

D. Cet édifice était-il beau?

R. Oui, et beaucoup plus élevé que les autres; on y montait par vingt-huit marches de marbre.

D. N'est-ce pas dans ce palais que le Christ fut injustement accusé?

R. Oui, par les princes des prêtres.

D. Qui le fit flageller et couronner d'épines?

R. Ce fut Pilate.

D. N'est-ce pas Pilate qui le montra aux Juifs en leur disant : « Voilà l'homme? »

R. Oui, et les Juifs ayant crié : « Qu'il soit crucifié ! » Pilate le leur livra...

N° 58. — Palais de la Reine.

D. De quelle reine?

R. De l'épouse de Salomon, fille du roi d'Égypte.

D. Qui l'avait fait bâtir?

R. Salomon, avec la plus grande magnificence.

N° 19. — Palais du roi Salomon.

D. Combien fallut-il d'années pour le construire?

R. Il était travaillé avec tant de soin, si vaste, et d'une si grande magnificence, qu'on mit treize ans à le faire.

D. En quel bois était-il?

R. De bois de cèdre; les ornemens en étaient d'or, ainsi que la vaisselle; tout y était d'une grande richesse.

N° 60. — Camp des Pisans.

D. Étaient-ce des chrétiens?

R. Oui, venus de Pise, ville d'Italie?

D. Qui fit bâtir ce camp?

R. Ce furent eux, et ils y demeurèrent pendant qu'ils avaient des possessions dans la Terre-Sainte.

N° 61. — Piscine intérieure.

D. Qui la fit faire?

R. Le roi Ézéchias; elle était alimentée par des canaux souterrains.

N° 62. — Piscine probatique.

D. A quoi servait-elle?

R. A laver les brebis destinées aux sacrifices.

D. Par qui fut-elle faite?

R. Par Salomon; elle était vaste et située près du temple.

D. Combien avait-elle de portiques?

R. Cinq, sous lesquels se mettaient les malades.

D. Pourquoi?

R. Parce qu'en certain temps l'ange du Seigneur agitait l'eau, et le premier malade qu'on descendait dedans était guéri.

D. Le Christ ne vint-il pas un jour à cette piscine?

R. Oui, et il y guérit un malade languissant depuis trente-huit ans.

N° 63. — Piscine ancienne.

D. Que dit-on de cette piscine?

R. Qu'elle mêlait ses eaux à celles du ruisseau qui en sortait, coulant par toute la ville et se jetant dans le torrent de Cédron.

N° 64. — Pont et Portique.

D. N'avait-il pas des portes?

R. Oui, par lesquelles on pouvait se rendre de Xistus et de la citadelle Antonia dans le temple, et au-delà de la vallée de Cédron.

N° 65. — Porte de la Garde.

D. Pourquoi était-elle appelée ainsi?

R. Parce que là se tenaient les gardes du corps pendant que le roi était au temple.

N° 66. — Porte des Chevaux.

D. Pourquoi ce nom?

R. Parce que l'on pouvait venir à cheval jusque là.

N° 67. — Porte des Esséniens.

D. Où était-elle située?
R. Dans le vieux mur de la ville.

N° 68. — Porte ancienne.

D. Quel est l'écrivain sacré qui en a parlé ?
R. C'est Zacharie qui promet aux Juifs que Jérusalem détruite sera de nouveau élevée en gloire, et qu'on la rebâtira depuis la porte Benjamin jusqu'à la porte Ancienne.

N° 69. — Portique des Colonnes.

D. Où était-il situé ?
R. Devant le palais de Salomon qui y rendait ses jugemens ordinaires.

N° 70. — Marché des Troupeaux.

D. A quoi étaient destinés les troupeaux qu'on y vendait ?
R. Aux sacrifices du temple.

N° 71. — Palais de la reine Bérénice.

D. N'était-ce pas la sœur du roi Agrippa ?
R. Oui ; elle vint à Jérusalem pour accomplir un vœu qu'elle avait fait.

N° 72. — Palais de la reine Graptée.

D. Qui l'avait fait bâtir ?
R. Ce fut elle, pour l'habiter.
D. Cette reine n'était-elle pas parente d'Izate, roi des Adiabéniens ?
R. Oui.

N° 73. — Palais d'Hélène.

D. Où était-il situé ?

R. Sur le mont Acra.

D. Qu'était cette Hélène ?

R. Reine des Adiabéniens, peuple d'au-delà l'Euphrate.

D. Pourquoi avait-elle quitté son pays?

R. Pour habiter Jérusalem et suivre la religion juive.

N° 74. — Palais de Monobase.

D. Qu'était ce prince?

R. Frère d'Izate, vice-roi des Adiabéniens et fils aîné de la reine Hélène.



N° 75. — TEMPLE DE SALOMON.

D. Pourquoi dites-vous de Salomon ?

R. Parce que ce fut ce roi pacifique qui le fit bâtir.

D. Où prit-il les matériaux ?

R. Le roi David, son père , les avait fait préparer exprès.

D. Où fut bâti ce temple ?

R. Sur le mont Moria.

D. Combien fut-on d'années à le bâtir ?

R. Sept ans, et le nombre des ouvriers employés à sa construction était de cent cinquante-trois mille six cents.

D. Était-il beau ?

R. Tout brillant d'or au dedans et au dehors.

PREMIÈRE PARTIE DU TEMPLE.

N° 76. — Saint des Saints.

D. Pourquoi ce nom ?

R. A cause de sa grande sainteté ; on l'appelait aussi oracle.

D. Qui avait droit d'y entrer ?

R. Le grand-prêtre seul, une fois l'année.

D. Quel jour ?

R. Le jour de la fête de l'expiation.

3

Parties du Saint des Saints.

N° 77. — Arche d'Alliance.

D. Qui avait fait cette arche?

R. Moïse, dans le désert, par ordre de Dieu.

D. De quel bois était-elle?

R. De bois de sétim, recouverte de lames d'or; et sa beauté était si grande qu'on ne pouvait la regarder, car elle brillait comme le soleil.

N° 78. — Les deux Chérubins de gloire.

D. En quel bois étaient-ils sculptés?

R. En bois d'olivier, sous la figure de jeunes enfans.

D. Où étaient-ils placés?

R. Des deux côtés de l'arche, les ailes étendues : l'une, couvrant le propitiatoire; l'autre, touchant la muraille.

N° 79. — Propitiatoire.

D. En quoi était-il?

R. D'or très pur.

D. Où était-il placé?

R. Entre les ailes des deux chérubins.

D. Que représentait-il?

R. L'image de la majesté de Dieu.

SECONDE PARTIE DU TEMPLE.

N° 80. — Le Saint.

D. N'avait-il pas d'autres noms ?

R. Oui, Sanctuaire, Maison extérieure.

D. Comment y montait-on ?

R. Par douze marches.

D. En quoi étaient les portes?

R. En or, le pavé garni de lames d'or ainsi que les murs qui, de plus, étaient ornés de belles sculptures.

Parties du Saint.

N° 81. — Autel des Parfums.

D. Pourquoi ce nom ?

R. A cause des parfums qu'on y brûlait tous les jours.

D. Pourquoi cet autel était-il placé ainsi ?

R. Par ordre de Dieu, qui voulait qu'il fût vis-à-vis le voile suspendu devant le Saint des Saints.

N° 82. — Chandelier d'or.

D. Où était-il placé ?

R. Au côté méridional du temple.

D. Combien avait-il de branches ?

R. Sept, et autant de lampes que l'on entretenait jour et nuit avec l'huile la plus pure.

N° 83. — Fontaine.

D. Où prenait-elle sa source ?

R. En dedans du temple du côté droit; elle ne tarissait jamais.

D. Où Salomon en fit-il conduire l'eau?

R. Dans la mer d'Airain.

N° 84. — Table des Pains de proposition.

D. En quoi était-elle?

R. D'or et placée au côté nord du temple; il y avait douze pains dessus, qu'on appelait pains sacrés; on mettait au dessus des pains deux fioles d'or pleines d'encens.

N° 85. — Grand-Prêtre.

D. Ses ornemens étaient-ils bien riches?

R. Quand il en était revêtu on avait une idée de la majesté divine, tant ils étaient magnifiques.

D. N'étaient-ils pas ornés de pierres précieuses?

R. Oui, sur lesquelles étaient gravés les noms des douze tribus d'Israël.

D. Que dites-vous de sa tiare?

R. Elle faisait partie de ses ornemens. Le grand-prêtre avait aussi sur le front une lame d'or où était gravé le nom de Dieu.

N° 86. — Voile.

D. Était-il bien travaillé?

R. Admirablement tissu.

D. A quoi servait-il?

R. A clore l'interruption que laissait le mur devant le Saint des Saints.

TROISIÈME PARTIE DU TEMPLE.

N° 87. — PARVIS DES JUIFS.

D. Quels étaient ses autres noms?
R. Vestibule intérieur et Basilique.
D. Ne fallait-il pas monter pour y arriver?
R. Quatorze marches.
D. Qu'est-ce qui recouvrait les murs?
R. Ils étaient couverts d'or et jetaient une clarté éblouissante.
D. Comment s'ouvraient les portes?
R. A deux battans d'argent.
D. Tout le monde pouvait-il entrer en ce lieu?
R. Non; on avait gravé en caractères grecs et latins cette loi :

MORT *à tout étranger qui entrera en ce lieu saint.*

Parties du Parvis des Juifs.

N° 88. — AUTEL DES HOLOCAUSTES.

D. Que veut dire holocauste?
R. Cela veut dire victime.
D. Où était placé cet autel?
R. Au milieu du vestibule et à découvert.
D. Quel feu était placé dessus?
R. Le feu perpétuel envoyé du ciel par le Seigneur.
D. En quel endroit?
R. Dans le désert, lorsqu'Aaron offrit pour la première fois le sacrifice.
D. Comment le conservait-on?
R. Par le soin que les prêtres avaient d'y mettre continuellement du bois.

N° 89. — Boos et Jachin.

D. Quels sont ces noms?

R. Ceux de deux colonnes de bronze placées par Salomon dans le vestibule du temple, une à droite, l'autre à gauche.

N° 90. — Lavoirs d'Airain.

D. Combien y en avait-il?

R. Dix.

D. Pourquoi faire?

R. Pour mettre de l'eau, afin que les prêtres pussent laver les animaux pour les offrir en holocauste.

N° 91. — Maison du Conseil.

D. Où était-elle située?

R. Au midi du temple.

D. Que faisait-on en cette maison?

R. C'est là que se tenait le conseil des anciens.

N° 92. — Cabinets.

D. Quel nom leur donnait-on encore?

R. Garde-meubles; c'étaient des maisons à la façon de tours, dans lesquelles les prêtres déposaient leurs vêtemens ordinaires pour se revêtir de leurs habits sacrés.

N° 93. — Mer d'Airain.

D. Qu'est-ce que c'était?

R. Un vase d'une énorme grandeur, appuyé sur douze bœufs d'airain.

D. Pourquoi faire?

R. Les prêtres s'y lavaient les pieds et les mains avant d'offrir les sacrifices.

N° 94 — Porte Neuve.

D. Où était-elle située?

R. Dans le vestibule méridional du temple.

D. Qu'arriva-t-il en ce lieu?

R. On s'y saisit du prophète Jérémie, qui annonçait la destruction de la ville et du temple.

N° 95. — Porte Sacrée.

D. Quel nom avait-elle encore?

R. Porte d'airain, placée dans l'intérieur du temple.

D. Qu'est-ce qui se passa en cet endroit?

R. Esdras, prêtre et docteur, y lut au peuple la loi de Dieu.

N° 96. — Vestibule du Temple.

D. Qui le fit construire?

R. Salomon le fit faire devant le temple; il en prenait toute la largeur, ayant vingt coudées de long, dix de large et cent vingt de haut.

D. Était-il riche?

R. Oui, car il était tout garni de lames d'or à l'intérieur, depuis le bas jusqu'au haut, et même le plafond.

N° 97. — Siége du Roi.

D. Où l'avait-on élevé?

R. Dans le temple, pour les rois.

D. Qui l'avait fait élever?

R. Salomon.

N° 98. — Orchestre.

D. En quel endroit se plaçaient les musiciens?

R. Dans une tribune avec les chantres.

N° 99. — Tribune, Zacharie lapidé.

D. pourquoi ?

R. Parce qu'il faisait des reproches à tous de ce qu'ils avaient abandonné le culte du Seigneur pour s'attacher à celui des idoles.

D. Qui agissait ainsi?

R. Le peuple, les grands et même le roi qui, fâché de ce que Zacharie les reprenait, le fit tuer entre le temple et l'autel.

N° 100. — Jésus au milieu des docteurs.

D. Quel âge avait-il alors?

R. Douze ans; ses parens étant venus de Nazareth à Jérusalem pour la fête de Pâques, il y vint avec eux.

D. Et pourquoi était-il resté avec les docteurs?

R. Pour les écouter, les interroger, leur répondre, ce qu'il faisait avec tant de sagesse, qu'ils étaient tous dans l'admiration.

D. Et quand ses parens s'aperçurent qu'il ne les suivait pas, que firent-ils?

R. Ils le cherchèrent et le trouvèrent dans le temple.

D. Jésus s'en retourna-t-il avec eux?

R. Oui, et l'Écriture Sainte dit qu'il leur obéissait en toutes choses.

N° 100 *bis*. — Ici on voulut lapider Jésus.

D. Pourquoi ?

R. Parce qu'il disait aux Juifs qu'il était le Messie promis par les prophètes, et que, puisqu'ils se disaient enfans d'Abraham, ils devaient donc croire en lui et non chercher à le mettre à mort.

QUATRIÈME PARTIE DU TEMPLE.

N° 101. — PARVIS DES GENTILS.

D. Comment l'appelait-on encore?

R. Vestibule extérieur; il fallait monter beaucoup de marches pour y arriver.

D. Avait-il des portes?

R. Oui; quatre magnifiques à battans d'airain et qui répondaient aux quatre points cardinaux.

D. N'avait-il pas un portique?

R. Oui, soutenu dans l'intérieur par de hautes colonnes de marbre.

Parties du Parvis des Gentils.

N° 102. — AIGLE D'OR.

D. Où était-il placé?

R. Au dessus de la grande porte du temple.

D. Par qui?

R. Par Hérode-le-Grand.

D. N'en fut-il pas arraché?

R. Oui, dans la suite les Juifs le mirent en pièces, ce qui occasionna une sédition.

N° 103. — TRÉSOR.

D. Quels noms lui donnait-on encore?

R. Corban, coffre-fort, trésor public.

D. Quelles offrandes mettait-on dedans?

R. Celles pour servir aux dépenses des sacrifices, à la nourriture des pauvres veuves et des orphelins.

D. Que dit le Christ d'une pauvre femme qui mit dans le trésor deux petites pièces de monnaie?

R. Qu'elle avait plus donné que tous les riches.

N° 104. — Horloge d'Achaz.

D. De quoi était-elle faite?

R. De l'airain de l'autel des holocaustes.

N° 105. — Porte du Nord.

D. Où est-il parlé de cette porte?

R. Les Paralipomènes, plusieurs autres livres de l'Écriture Sainte et les Prophètes en ont parlé.

N° 106. — Porte du Midi.

D. Qui en parle?

R. Les mêmes que ci-dessus.

N° 107. — Porte de l'Occident.

D. Quel nom avait-elle encore?

R. Porte des Fondations.

N° 108. — Porte Orientale.

D. Quels étaient ses autres noms?

R. Porte de Sûr, Porte du Roi, Belle Porte.

D. Pourquoi Belle Porte?

R. Parce que, de toutes les portes du temple, c'était la plus grande, la plus haute, la plus belle et la principale entrée du temple.

N° 109. — Tours des Trompettes.

D. Où étaient situées ces tours?

R. Sur les angles occidentaux du temple.

D. Pourquoi les appelez-vous des Trompettes ?

R. Parce que c'était du haut de ces tours que les prêtres, sonnant de deux trompettes d'argent, appelaient le peuple aux offices les jours de sabbat et de fête.

N° 110. — Femme coupable.

D. Les pharisiens ne tendirent-ils pas un piége à Jésus en cet endroit?

R. Oui, lui présentant une femme coupable, afin que s'il la condamnait à mort, il fût décrié comme trop sévère.

D. Et s'il la renvoyait sans la condamner ?

R. Alors on l'aurait accusé de violer la loi de Dieu.

D. Que fit Jésus ?

R. Il dit aux pharisiens : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre, etc... »

N° 111. — Vendeurs chassés du Temple.

D. Qui les chassa ?

R. Ce fut le Christ qui, voyant des personnes vendant et achetant, prit un fouet, les chassa et renversa leurs tables, disant : « La maison de Dieu est une maison de prières, et vous en avez fait une caverne de voleurs. »

N° 112. — Théatre.

D. Par qui avait été fait ce bâtiment?

R. Par Hérode Ascalonite, roi des Juifs.

D. En quel lieu était-il placé ?

R. Près du palais des Machabées.

D. Était-ce un bâtiment riche ?

R. Oui; tout l'éclat de l'or et de l'argent se mêlait à son architecture, à ses sculptures, à ses trophées.

N° 113. — Trône de Salomon.

D. Quelle forme avait-il?

R. Il était rond par le haut, tout en ivoire et enrichi d'or.

D. Combien y avait-il de marches pour y monter?

R. Il y en avait six, avec des lions de chaque côté.

D. En quelle occasion Salomon s'y asseyait-il?

R. Toutes les fois qu'il avait des choses graves à juger.

N° 114. — Passage.

D. De quel bois Salomon le fit-il faire?

R. De bois de bithyme, pour monter de son palais au temple.

N° 115. — Tribunal.

D. Où était situé cet édifice?

R. Devant le palais de Pilate.

D. Comment était-il distribué?

R. De la manière qu'il convient à une cour judiciaire.

D. N'était-ce pas en ce tribunal que Jésus fut interrogé par Pilate?

R. Oui, et quoiqu'il reconnût son innocence, pour plaire aux Juifs il le fit flageller, et plus tard il le leur livra pour le mettre à mort.

D. Comment mourut le Christ?

R. Sur la croix.

N° 116. — Tour de Straton.

D. Qu'était cette tour?

R. Un passage souterrain entre la citadelle Antonia et le temple.

D. Qui fut tué en ce lieu?

R. Antigone, par l'ordre de son frère.

N° 117. — Vallée de Cédron.

D. Qu'avez-vous à en dire?

R. Cette vallée entourait le temple comme un fossé, et l'on ne pouvait en regarder le fond sans frayeur, tant elle était profonde.

D. Qui habitait cette vallée ?

R. Des personnes livrées au commerce.

N° 118. — Chemin de la Croix.

D. Pourquoi ce nom?

R. Parce que le Christ, chargé de sa croix au palais de Pilate, le suivit jusqu'à l'endroit du Calvaire où on le crucifia.

N° 119. — Rue de l'Entrée des Chevaux.

D. Où était située cette rue?

R. Entre les palais de Salomon et de la reine, son épouse. Ce fut par là qu'on conduisit Athalie pour la mettre à mort.

D. Pourquoi?

R. Parce que c'était une fort méchante femme.

N° 120. — Xistus.

D. Qu'appelait-on ainsi ?

R. Une galerie fort large construite au dessus de la place publique, en forme de pont de pierres avec plusieurs arcades.

D. N'est-ce pas de ce lieu, qu'après avoir fait flageller Jésus, Pilate le présenta au peuple?

R. Oui.

N° 121. — Jésus-Christ est chargé de sa croix.

D. Que nous apprennent sur ce fait l'Evangile, l'histoire et la tradition?

R. Qu'on mit en cet endroit une croix longue et pesante sur les épaules meurtries de Jésus.

N° 122. — Jésus tomba ici pour la première fois.

D. Qu'arriva-t-il en ce lieu?

R. Que le Christ, chargé du poids de sa croix, tomba pour la première fois.

N° 123. — Jésus est rencontré par sa mère.

D. La Sainte Vierge était-elle seule?

R. Non, saint Jean et les saintes femmes l'accompagnaient.

D. Alla-t-elle jusqu'au Calvaire?

R. Oui, elle suivit son fils partout et elle ne le quitta que lorsqu'il fut dans le tombeau.

N° 124. — Jésus rencontre Simon le Cyrénéen.

D. Le Christ étant arrivé à l'endroit où aboutissaient plusieurs rues, que fit-on?

R. Les Juifs et les scldats craignant qu'il ne mourût, car il était exténué de fatigue, prirent Simon le Cyrénéen et le forcèrent d'aider Jésus à porter sa croix.



N° 125.

TROISIÈME PARTIE DE LA VILLE

OU SECONDE VILLE.

Demande. Qui habitait cette troisième partie de la ville?

Réponse. C'étaient les prophètes et les personnes de distinction ; les rues en étaient fort étroites.

N° 126. Étang.

D. Comment le nommait-on?

R. Étang de l'Amandier.

N° 127. — Maison de Marie, mère de Jean-Marc.

D. Qu'était-ce que Jean-Marc?

R. Un des disciples du Sauveur.

N° 128. — Maison d'Holda.

D. Qu'était Holda?

R. C'était une prophétesse, épouse de Sellum, homme noble et illustre.

N° 129. — Jets d'eau.

D. Quelle était leur destination?

R. D'alimenter et de fournir l'eau nécessaire pour le service du palais d'Hérode.

N° 130. — Marché des Matériaux.

D. Quels étaient ces matériaux?

R. Principalement des bois que brûla Cestius.

N° 131. — Demeure des Réchabites.

D. Comment vivaient-ils?

R. Avec une grande soumission aux préceptes de leurs pères.

D. Ils n'avaient point de maisons, je crois?

R. Non, ni de terres, et ils habitaient sous des tentes.

N° 132. — Réservoir.

D. Où se trouvait-il?

R. Entre les deux murailles de la ville dont parle le prophète Isaïe.

N° 133. — Tour du Milieu.

D. Où était-elle placée?

R. Sur le second mur.

N° 134. — Tombeau d'Alexandre Jannée.

D. Quel est ce nom?

R. Celui d'un pontife et roi. Les pharisiens permirent qu'on y déposât son corps avec honneur.

D. Pourquoi?

R. Parce que dans un cas difficile il avait donné un avis sage et qui leur avait plu.

N° 135. — Tombeau de Jean Hircan.

D. Qu'était-il?

R. Pontife et roi rempli de sagesse.

N° 136. — Second Mur.

D. Quel nom lui donnait-on encore?

R. Mur du Milieu, remarquable par ses magnifiques portes; il était fortifié de quatorze tours.

N° 137. — Palais d'Hérode Ascalonite.

D. N'est-ce pas lui qui fit massacrer les innocens?

R. Oui; il fit bâtir ce palais en marbre; il avait une porte de fer et était extrêmement fortifié.

D. N'est-ce pas dans ce palais que le Christ fut présenté à Hérode Antipas?

R. Oui, il lui fit même beaucoup de questions auxquelles le Christ ne répondit pas; Hérode le renvoya à Pilate, couvert d'un vêtement blanc par moquerie.

N° 138. — Porte du Milieu.

D. De quel mur?

R. Du second; les généraux du roi de Babylone tinrent conseil à cette porte.

D. Comment étaient-ils parvenus à ce second mur?

R. En renversant le premier.

N° 139. — Strotopédon.

D. Qu'est-ce que c'était?

R. Une place où était bâti le palais d'Hérode et où se tenaient en faction les gardes du roi.

D. N'y avait-il pas là une prison?

R. Oui, où l'on mettait les criminels.

N° 140. — Réservoir.

D. Quel nom lui donnait-on encore?

R. Réservoir du Milieu, près duquel Tite éleva une plate-forme.

N° 141. — Tour Hippicos.

D. Par qui fut-elle bâtie?

R. Par Hérode le Grand, qui, pour éterniser la mémoire d'un ami de ce nom mort à la guerre, le donna à cette tour.

N° 142. — Tour Mariamne.

D. Est-ce encore Hérode-le-Grand qui fit bâtir cette belle tour?

R. Oui, et qui lui donna ce nom en l'honneur de son épouse qui était morte et qu'il regrettait beaucoup.

D. En quoi était-elle construite?

R. En pierres de marbre blanc, si bien jointes ensemble que la tour paraissait n'être qu'un seul bloc.

N° 143. — Tour Phasael.

D. Où était-elle bâtie?

R. Sur un pan de l'ancien mur de la ville?

D. Qui la fit élever?

R. Hérode, sur le modèle du phare d'Alexandrie.

D. Était-elle haute?

R. D'une hauteur prodigieuse et d'une solidité à toute épreuve.

D. Pourquoi la nomma-t-il ainsi?

R. En l'honneur de son frère fait prisonnier par les Parthes et qui, ne recevant ni secours ni consolation, se brisa la tête sur un rocher.

N° 144. — Parc.

D. A qui appartenait-il?

R. A Hérode.

D. Qu'y avait-il en ce parc?

R. Des jardins délicieux, des bosquets, des jets d'eau et des garennes avec des bêtes fauves.

D. N'y avait-il pas des volières?

R. Oui, car il y avait en ce parc un grand nombre d'oiseaux divers et beaucoup de colombes apprivoisées.

N° 145. — Hopital.

D. Par qui fut-il fondé?

R. Par le roi et pontife Hircan, qui le dota.

D. Les étrangers y étaient-ils reçus?

R. Oui, ainsi que les pauvres et les infirmes qu'on soignait et nourrissait.

N° 146. — Portique.

D. Qui le fit bâtir et pourquoi?

R. Ce fut Hérode-le-Grand, afin d'exercer dans son enceinte, pendant l'hiver, ceux qui devaient figurer sur les grands théâtres.



QUATRIÈME PARTIE DE LA VILLE.

N° 147. — Bézetha.

Demande. Qui habitait cette quatrième partie de la ville?

Réponse. C'étaient les marchands de laine, artisans, ouvriers en métaux et autres industriels.

N° 148. — Mont Bézetha.

D. Qu'y avait-il sur ce mont?

R. Des maisons fort simples et habitées par le peuple.

N° 149. — Camp des Assyriens.

D. Tite campa-t-il près de là?

R. Oui, après s'être emparé de la dernière muraille de la ville; il se tenait éloigné de la seconde muraille, afin d'être hors de la portée des flèches.

N° 150. — Troisième muraille.

D. Comment l'appelait-on encore?

R. Muraille extérieure.

D. Qui la fortifia?

R. Le roi Agrippa aux frais des habitans; de plus il l'élargit et la fit plus haute.

N° 151. — Grande Place.

D. Quel nom lui donnait-on encore?
R. Place de la Porte d'Ephraïm.
D. Que fit Esdras en ce lieu?
R. Il lut au peuple la loi de Moïse.

N° 152. — Souterrains royaux.

D. Quel mur était bâti sur ces souterrains?
R. Le troisième mur de la ville.

N° 153. — Caphététa.

D. Quel est ce nom?
R. Celui du mur de la partie orientale de la ville, sur le torrent de Cédron.
D. Qui le répara?
R. Jonathas Machabée.

N° 154. — Pierre Angulaire.

D. Que signifiait cette pierre dans le sens spirituel?
R. Le Christ, qui est le principal fondement de l'Église.
D. Où était cette pierre?
R. Elle faisait le fondement inébranlable du mont Sion.

N° 155. — Porte de l'Angle.

D. Pourquoi l'appelait-on ainsi?
R. Parce qu'elle était située à l'angle nord-est de la ville, auprès du torrent de Cédron.

N° 156. — Porte Dorée.

D. Pourquoi ce nom?

R. Parce qu'elle était recouverte de lames d'or ; on lui donnait aussi celui d'Orientale.

D. Pourquoi ?

R. Parce qu'elle était située à l'orient du temple ; elle abrégeait le chemin qui conduisait du temple au mont des Oliviers.

N° 157. — Porte d'Éphraïm.

D. Où était cette porte ?

R. Au nord.

D. Pourquoi la nommait-on porte d'Ephraïm ?

R. Parce qu'elle ouvrait sur le chemin qui conduit à cette tribu.

N° 158. — Porte de la Fontaine.

D. Quel nom lui donnait-on encore ?

R. Porte des Eaux ou des Chevaux.

D. Pourquoi ces deux noms ?

R. Parce qu'elle servait de passage pour aller à la fontaine et aux eaux de Siloë, et parce que l'on allait par là abreuver les chevaux au torrent de Cédron.

D. Où était-elle placée ?

R. Entre le mont Sion et le mont Moria, dans le gouffre de Mello.

N° 159. — Porte Génath.

D. Qu'est-ce à dire porte Génath ?

R. C'est à dire du Jardin (d'Hérode).

D. Où était-elle située ?

R. A une petite distance du second mur de la ville, à l'occident ; on y passait pour approvisionner d'eau la tour Hyppicos.

N° 160. — Porte des Jardins du Roi.

D. Où était-elle placée ?

R. Sur le mont Sion, entre les deux murs de la forteresse.

N° 161. — Porte du Palais.

D. De quel palais ?

R. De celui du grand-prêtre ; elle était vers le midi.

N° 162. — Porte des Poissons et des Marchands.

D. Où était-elle ?

R. Près la tour de David, entre le mont Sion et la Ville Inférieure, dans la vallée de Mello, du côté de l'occident.

D. N'y avait-il pas une voûte ?

R. Oui, qui couvrait le gouffre ; ce qui rendait commode l'entrée et la sortie de la ville.

D. Pourquoi l'appelait-on porte des Marchands et des Poissons ?

R. Parce que l'endroit d'où on apportait le poisson était de ce côté, et qu'on l'entrait par cette porte. Tous les marchands qui venaient de l'Egypte et des lieux plus rapprochés, passaient aussi par cette porte-là.

N° 163. — Porte du Fumier.

D. Pourquoi lui donnait-on ce nom ?

R. Parce qu'elle servait comme d'égout à l'écoulement des ordures.

D. Où était-elle placée ?

R. Au midi de la porte de l'Angle, en face du soleil levant.

N° 164. — Porte des Tours des Femmes.

D. Où était-elle ?

R. Au nord ; lorsque les Romains assiégeaient la ville, les Juifs firent des sorties sur eux par cette porte.

N° 165. — Porte de la Vallée.

D. Pourquoi appelée ainsi?
R. Parce qu'elle conduisait à la vallée de Josaphat.
D. Où était-elle située?
R. Entre la Porte du Fumier et la Porte Dorée.

N° 166. — Porte Ancienne et Porte Judiciaire.

D. Pourquoi ces deux noms?
R. Parce qu'il avait existé un temps où les anciens se tenaient là pour juger.
D. Où affichait-on les sentences?
R. A la colonne de pierre qui était là, derrière cette porte.

N° 167. — Rocher élevé.

D. N'était-ce pas ce rocher sur lequel le mur occidental de la ville fut bâti?
R. Oui, et il s'étendait de la Tour Pséphine jusqu'au mont Sion.

N° 168. — Tour Hananéel.

D. Où était-elle située?
R. A peu de distance de la Porte de l'Angle; elle était forte; l'Écriture en parle dans plusieurs endroits.

N° 169. — Tour Angulaire.

D. Quelle était sa position?
R. Elle était sur la Porte de l'Angle.
D. Le roi Ozias ne l'y avait-il pas réédifiée?
R. Oui, et il lui donna plus d'élévation et de solidité?

N° 170. — Tour de David.

D. Ne fut-elle pas élevée par ce roi?

R. Oui, à une extrême hauteur et à l'angle de deux gouffres, sur le penchant d'un roc escarpé.

D. Comment était-elle bâtie?

R. En pierres de taille carrées, liées indissolublement ensemble avec du fer et du plomb.

N° 171. — Haute Tour.

D. En quel endroit était-elle?

R. Au dessus de la Porte de la Vallée; le roi Ozias la fit réparer et lui fit donner deux cent vingt-cinq pieds d'élévation.

D. Pourquoi était-elle si haute?

R. Afin qu'elle servît de beffroi au delà du mont des Oliviers.

N° 172. — Tour des Fourneaux.

D. Pourquoi appelée ainsi?

R. Parce que l'on entretenait continuellement dans des fourneaux un feu qui servait de signal pendant la nuit aux voyageurs.

D. Où était-elle placée?

R. Au nord de la ville.

N° 173. — Grande Tour.

D. Où était-elle située?

R. Auprès du mur du temple; elle surpassait les autres tours en hauteur.

N° 174. — Tour Méah.

D. Où était-elle?

R. A peu de distance du temple.

D. Quel nom avait-elle encore?

R. D'Émath, c'est à dire de cent cinquante pieds.

N° 175. — Tour Pséphine.

D. Quel nom avait-elle encore?

R. Néblosa.

D. Où était-elle bâtie?

R. A l'angle de la ville, entre le mur du nord et celui de l'occident.

D. Était-elle élevée sur un lieu éminent?

R. Oui, sur un rocher fort haut, et elle avait de tous côtés l'aspect d'une forteresse redoutable.

N° 176. — Tour de Siloé.

D. A quelle époque croula-t-elle?

R. Au temps du Christ.

D. La chute de la tour occasionna-t-elle des malheurs?

R. Dix-huit hommes furent écrasés.

N° 177. — Gouffre ou Vallée Profonde.

D. Qu'entourait-elle?

R. Le mont Sion au midi, se prolongeant dans tout le côté occidental de la ville, tirant vers le nord et jusqu'à la Porte d'Éphraïm.

LIEUX SITUÉS HORS LA VILLE,

DU COTÉ DE L'ORIENT.

N° 178. — EAU SORTANT DU TEMPLE.

D. Comment en sortait-elle ?

R. Par des canaux souterrains.

D. D'où sortait cette eau?

R. De la fontaine figurative qui était à l'orient, du côté droit du temple, et se jetait avec grand bruit dans le torrent de Cédron.

N° 179. — BÉTHANIE.

D. Quel est ce nom?

R. Celui qu'on donnait à un gros bourg situé au delà du mont des Oliviers.

D. Le Christ n'allait-il pas souvent en ce bourg?

R. Oui, chez Lazare et ses sœurs Marthe et Marie.

D. N'était-ce pas en ce lieu qu'était le tombeau de Lazare?

R. Oui; Jésus le ressuscita quatre jours après sa mort, à la prière de ses sœurs.

N° 180. — BETHPHAGÉ.

D. Qu'avez-vous à en dire?

R. C'était un petit bourg à environ six cents pas de la ville à l'orient, d'où le Christ envoya deux de ses disciples au village voisin.

D. Pourquoi faire ?

R. Pour chercher une ânesse et son ânon.

D. Qu'est-ce que le Christ voulait en faire?

R. Il voulait monter dessus pour faire son entrée à Jérusalem le jour des Rameaux, cinq jours avant la fête de Pâques.

N° 181. — Castellum contra vos.

D. Qu'est-ce que c'était?

R. Un petit village auprès de Bethphagé, où le Seigneur envoya deux de ses disciples chercher une ânesse et son ânon.

N° 182. — Citerne.

D. Où était-elle placée?

R. A peu de distance de Béthanie.

D. Que se passa-t-il en cet endroit?

R. C'est jusque là que Marthe alla au devant de Jésus, qui venait pour ressusciter Lazare.

N° 183. — Colline des Oliviers.

D. Où était-elle cette colline?

R. Tout auprès de la Pierre des Colombes, peu éloignée de la vallée de Siloé.

N° 184. — Figuier desséché.

D. Où était-il planté?

R. Sur le chemin de Béthanie.

D. Que fit Jésus à ce figuier n'y ayant pas trouvé de fruit?

R. Il le maudit, et il sécha tout de suite.

N° 185. — Fontaine du Dragon.

D. Où était-elle?

R. Entre la Porte de la Vallée et la Porte du Fumier.

D. Pourquoi avait-elle ce nom?

R. Parce que son eau sortait par la gueule d'un dragon en bronze.

N° 186. — Géhennon ou Benhennon.

D. Qu'est-ce que cela veut dire?

R. Vallée des fils d'Ennon; c'était un lieu délicieux, dans un faubourg de Jérusalem, au dessous du mont de l'Offense.

D. Qu'y avait-il en cette vallée?

R. Le temple et l'idole de Moloch, roi des idoles.

D. Comment et de quoi était faite cette idole?

R. D'airain artistement travaillé; elle était creuse, ayant une tête de veau surmontée d'une couronne royale, et le reste du corps ressemblait à un homme avec des bras étendus.

D. Pourquoi?

R. Parce qu'il y avait des parens impies qui étaient assez barbares pour livrer leurs enfans à cette idole; ils étaient brûlés, et le fracas du tambour étouffait les cris des jeunes victimes. On appela ce lieu Tophet, qui veut dire tambour.

D. N'y eut-il pas quelqu'un qui abolit cette détestable folie?

R. Oui, le pieux roi Josias fit briser la statue de Moloch et fit mettre en sa place un tas d'ordures et tout ce qu'il y avait de plus dégoûtant.

N° 187. — Gethsémani.

D. Que signifie ce nom?

R. Il est hébreu et veut dire pressoir des olives. Ce petit village était tout entouré d'oliviers.

N° 188. — Jardin des Olives.

D. Où était-il?

R. Au pied du mont des Oliviers, auprès d'une grotte.

D. N'est-ce pas dans ce jardin que le Christ entra lors de sa passion?

R. Oui, et où il pria par trois fois son père d'éloigner de lui le calice, c'est à dire les souffrances.

D. N'était-ce pas en ce lieu que Jésus entra en agonie?

R. Oui, et la terre était imprégnée de la sueur de sang qu'il y répandit; un ange vint du ciel pour le fortifier.

N° 189. — Jardin Royal.

D. Quel nom avait-il encore?

R. Jardin Fermé; on le regardait comme une sorte de paradis terrestre.

D. Pourquoi?

R. Par sa fertilité et la beauté de ses plantes.

D. Où était-il situé?

R. Dans un faubourg de Jérusalem.

D. Y avait-il quelque chose de remarquable dans ce jardin?

R. Oui, la fontaine de Rogel et la pierre de Zoëleth, dont l'Ecriture parle souvent, y étaient renfermées.

N° 190. — Bois sacré de Moloch.

D. Qu'allait-on faire en ce bois?

R. Les personnes impies qui avaient confiance en l'idole, après lui avoir offert des sacrifices, s'y livraient à des jeux défendus.

N° 191. — Mont de l'Offense.

D. Où était-il situé?

R. Au midi de la fontaine du Rogel et de la pierre de Zoëleth.

D. Qu'est-ce qui fit élever dessus un temple à Moloch, idole des Ammonites?

R. Salomon dans sa vieillesse?

D. Je croyais qu'il était sage?

R. Oui, au commencement de son règne; mais, par la suite, ayant épousé des femmes idolâtres, il le devint lui-même.

N° 192. — Mont des Oliviers.

D. Pourquoi appelé ainsi ?

R. A cause du grand nombre d'oliviers qui y croissaient.

D. N'avait-il pas d'autres noms?

R. Oui, mont Illustre, mont Saint.

D. Où était-il ?

R. A l'orient de Jérusalem, séparé de la ville par la profonde vallée de Josaphat.

D. Le Christ n'allait-il pas fort souvent prier en cet endroit?

R. Oui, même la nuit; c'est du sommet de ce mont qu'en présence de ses disciples, après les avoir bénis, il monta au ciel, la face tournée à l'occident, ainsi qu'on le voit par l'empreinte de ses deux pieds gravés sur la pierre comme sur de la cire.

D. Que disent les Actes des Apôtres à l'occasion de ce mont?

R. Que Jésus-Christ viendra du ciel en ce lieu, de la même manière qu'il y est monté.

D. Pourquoi?

R. Pour juger tous les hommes et rendre à chacun selon ses œuvres.

N° 193. — Mont du Scandale.

D. Où était donc situé ce mont?

R. Au côté nord du mont des Olives, au delà de Cédron.

N° 194. — Mausolée du Foulon.

D. Où était-il ?

R. A peu de distance de la porte de l'Angle.

Nº 195. — Palmiers.

D. Qu'est-ce qu'on en dit?

R. Les Juifs coupèrent des branches de ces palmiers pour aller au devant du Christ le jour des Rameaux.

Nº 196. — Pierre des Colombes.

D. Qu'est-ce que c'était?

R. Une tour ronde, élevée et blanche, où étaient des milliers de colombes apprivoisées.

D. Où était-elle?

R. Dans la partie sud du mont des Oliviers.

Nº 197. — Pont de Cédron.

D. Combien avait-il d'arches?

R. Il n'en avait qu'une, sur laquelle on passait pour traverser le torrent de Cédron.

Nº 198. — Tombeau de la sainte vierge Marie.

D. Où était-il placé?

R. Dans la vallée de Josaphat, auprès du village de Gethsémani, dans une grotte vaste et profonde.

D. Qui est-ce qui déposa le corps de la Sainte-Vierge en ce tombeau?

R. Ce furent les apôtres; trois jours après on l'ouvrit, on le trouva vide et exhalant l'odeur la plus suave.

Nº 199. — Sépulture du Peuple.

D. Où était-elle placée?

R. Dans la vallée de Josaphat.

N° 200. — Fontaine de Siloé.

D. N'y avait-il pas aussi un réservoir?

R. Oui, on l'appelait Piscine inférieure.

D. N'est-ce pas là que l'aveugle de naissance recouvra la vue ?

R. Oui; lorsque le Christ lui eut mis sur les yeux de la salive et de la boue, il lui commanda d'aller se laver en cette piscine , et il fut guéri.

N° 201. — Saint Étienne.

D. Qu'était-il?

R. Diacre et premier martyr.

D. Qui le fit mourir?

R. Les Juifs, à cause de sa grande foi, du nombre de ses miracles et de la manière dont il les confondait, leur reprochant l'endurcissement de leur cœur, leur résistance à l'Esprit-Saint, leur persécution à l'égard des prophètes, et la mort du Christ.

D. Que firent sur les Juifs des reproches si bien mérités?

R. Ils les mirent en fureur contre saint Étienne , de sorte qu'ils se jetèrent sur lui, l'entraînèrent hors de la ville et le lapidèrent.

D. Que dit ce saint homme en mourant?

R. Il pria Dieu de pardonner à ses bourreaux.

N° 202. — Torrent de Cédron.

D. Où est ce torrent?

R. A l'orient de Jérusalem, entre la ville et le mont des Olives.

D. D'où vient l'eau de ce torrent?

R. Des montagnes voisines.

D. Où va-t-elle se perdre?

R. Après avoir traversé la vallée de Josaphat et de Géhen-

non, elle suit son cours à travers le désert rocheux de Judée et va se perdre dans la mer Morte.

N° 203. — Maisonnette ou Grotte de sainte Pélagie.

D. Qu'était-elle cette sainte?

R. Une personne convertie par saint Nonus, évêque d'Édesse; elle demeurait à Antioche; elle fut instruite dans la religion chrétienne et reçut le baptême.

D. Que devint-elle ensuite?

R. Elle donna tout son bien aux pauvres, puis se retira dans une grotte de la montagne des Oliviers à Jérusalem.

D. Pourquoi?

R. Pour mieux servir le Seigneur et mourir en sa sainte grâce; elle passa pour un jeune solitaire, nommé Pélage.

N° 204. — Vallée de Josaphat.

D. Quel nom avait-elle encore?

R. Vallée de Cédron.

D. Était-elle bien profonde?

R. Sa profondeur était si grande, que quoique les généraux romains y eussent fait jeter les décombres de la ville et du Temple, elle était encore loin d'être comblée.

D. N'est-ce pas en cette vallée que nous devons être jugés à la fin du monde?

R. Oui, c'est là que tous les hommes seront convoqués pour le jugement général.

D. Le bon Dieu y viendra donc?

R. Oui, et c'est après ce jugement que les bons iront au ciel, pour être éternellement heureux avec tous les saints; et les méchans en enfer, pour y être éternellement malheureux avec les démons.

N° 205. — Vallée de Siloé.

D. D'où prend-elle son nom?

R. De la fontaine de Siloé qui est dans cette vallée.

D. N'y a-t-il pas encore des tombeaux en cette vallée?

R. Oui, et plusieurs Juifs y ont leurs pierres sépulcrales.

N° 206. — Chemin du Champ du Foulon.

D. Où était situé ce chemin?

R. Au bout de l'aquéduc de la Piscine Supérieure.

D. Quelle prédiction Isaïe fit-il à Achaz en cet endroit?

R. Que le Christ naîtrait d'une vierge.

N° 207. — Voie de la Captivité.

D. Pourquoi appelée ainsi?

R. Parce que Jésus était captif ou prisonnier quand il y marcha.

D. Pourquoi était-il captif?

R. Par le grand désir qu'il avait de racheter le genre humain.

D. Où allait-il d'abord?

R. Il partit du Cénacle de Sion où il avait fait la Pâque avec ses apôtres, et se rendit au jardin des Olives, pour offrir à son père le sacrifice de sa vie.

D. Que lui arriva-t-il ensuite?

R. Les émissaires des princes des prêtres et des pharisiens mirent la main sur lui, le garrottèrent et le conduisirent au palais du pontife Anne.

D. De là où fut-il conduit?

R. Au palais de Caïphe qui était aussi grand-prêtre, et en exerçait les fonctions cette année-là; puis à celui de Pilate, gouverneur romain, pour la Judée.

D. Du palais de Pilate où le mena-t-on?

R. A celui d'Hérode, qui était tétrarque [1] de la Galilée, d'où enfin ils le ramenèrent à celui de Pilate.

[1] Titre par lequel on désignait des princes subordonnés à une puissance supérieure.

N° 208. — Chemin d'Anathot de Béthel.

D. Qu'était-ce qu'Anathot?

R. Une ville où était né le prophète Jérémie.

D. Et Béthel?

R. Une autre ville où des petits enfans furent dévorés par des ours.

D. Pourquoi?

R. Parce qu'ils avaient manqué de respect au prophète Elisée.

N° 209. — Chemin de Jéricho et d'Engaddi.

D. Où était la ville de Jéricho?

R. A huit lieues sud-est de Jérusalem.

D. Qu'était-ce qu'Engaddi?

R. Un endroit fort renommé pour la bonté de ses vignes, à cinq ou six lieues au sud de Jérusalem.

N° 210. — Les trois Apotres endormis.

D. Pourquoi dites-vous endormis?

R. Parce que, pendant que Jésus priait au jardin des Olives, Pierre, Jacques et Jean, qu'il y avait amenés avec lui, et qui n'étaient éloignés que d'un jet de pierre, s'étaient endormis.

N° 211. — Les huit autres Apotres.

D. Qu'avez-vous à en dire?

R. Ils accompagnaient aussi Jésus-Christ comme les trois autres; mais ceux-ci étaient restés en cet endroit.

D. Il y avait douze apôtres et vous n'en comptez que onze?

R. Le douzième était le traître Judas, et on ne le compte plus.

N° 212. — Baiser de Judas.

D. Que signifient ces mots?

R. Jésus fut trahi par le baiser de Judas et livré aux Juifs, que d'une parole il avait renversés.

D. Il n'y avait donc personne pour le défendre?

R. Saint Pierre frappa de son épée Malchus, serviteur du grand-prêtre, et lui coupa l'oreille.

D. Qu'arriva-t-il ensuite?

R. Jésus fit un miracle, remettant à l'instant l'oreille de Malchus.

N° 213. — Rocher de la Prédiction.

D. Que se passa-t-il en cet endroit?

R. Jésus, assis près d'une citerne, prédit à ses disciples la destruction de Jérusalem, et leur fit connaître les signes de la fin du monde.

N° 214. — Entrée du Christ a Jérusalem.

D. Quel jour et comment y entra-t-il?

R. Le jour des Rameaux, monté sur un ânon.

D. Que fit-on pour le bien recevoir?

R. Le peuple en foule jonchait le chemin de branches d'arbres et mettait même ses vêtemens sous ses pieds; grands et petits criaient : « *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.* » *Hosanna in excelsis.*



CHOSES REMARQUABLES

AU MIDI DE LA VILLE, EN DEHORS.

N° 215. — Habacuc.

D. Quel est ce nom?

R. Celui d'un prophète qui demeurait en Judée, auquel Dieu fit connaître que le jeune Daniel, prophète aussi, était à Babylone dans la fosse aux lions.

D. Pourquoi y était-il?

R. Parce que les grands de ce pays étant jaloux de l'estime que le roi lui portait, firent tant auprès de ce roi faible, qu'à la fin il le leur abandonna et ils le jetèrent dans une fosse où il y avait sept lions affamés.

D. Le dévorèrent-ils?

R. Non, Dieu envoya un ange pour le consoler et pour tenir la gueule des lions fermée.

D. Qu'arriva-t-il ensuite?

R. Le prophète Habacuc fut averti par l'ange du Seigneur de porter à Babylone le dîner qu'il avait préparé pour ses moissonneurs.

D. Il savait donc où était cette ville?

R. Non; aussi l'ange le prit par les cheveux et le transporta au dessus de la fosse où était Daniel, qui reçut la nourriture qu'on lui apportait, et rendit grâces à Dieu du soin qu'il prenait de lui.

D. Que devint Habacuc?

R. Il fut remis par l'ange au lieu où il l'avait pris.

N° 216. — Haceldama.

D. Que veut dire ce mot ?

R. Il veut dire Champ du Sang ; ce champ fut acheté avec les trente deniers, prix de la trahison de Judas.

D. Qui acheta ce champ ?

R. Ce furent les princes des prêtres.

D. A quoi le destinait-on ?

R. A la sépulture des étrangers.

N° 217. — Champ du Foulon.

D. Où était-il situé ?

R. Au midi de la ville, s'étendant depuis Haceldama jusqu'au mont Gihon.

N° 218. — Antre de saint Jacques le Mineur.

D. Est-ce qu'il demeurait là ?

R. Non, mais il s'y tint caché pendant les trois jours de la Passion du Christ, sans boire ni manger.

N° 219. — Antre de saint Pierre.

D. S'y cachait-il aussi ?

R. L'Écriture ne le dit pas, elle dit seulement que saint Pierre s'y retira pour pleurer sa faute.

D. Quelle faute avait-il donc commise ?

R. Il avait renié trois fois son divin Maître.

N° 220. — Camp des Assyriens.

D. Où était-il placé ?

R. Auprès de la Piscine supérieure.

D. Ne mourut-il pas un grand nombre d'Assyriens dans une nuit ?

R. Oui, cent quatre-vingt-cinq mille, parce qu'au premier siége de Jérusalem ils avaient blasphémé le nom de Dieu.

D. C'était donc en punition de leur faute qu'ils moururent ainsi ?

R. Oui, la nuit l'ange du Seigneur réduisit leurs corps en poussière, de peur qu'ils n'infectassent l'air (dit saint Augustin).

N° 221. — Maison d'Élie.

D. Qu'est-ce qu'il était?

R. Un prophète puissant auprès de Dieu, qui, pour punir le roi Achaz, obtint du ciel qu'il ne tombât point de pluie pendant trois ans.

D. N'est-ce pas lui qui fut nourri par une veuve?

R. Oui : elle était pauvre ; mais comme elle avait été charitable, Dieu l'en récompensa.

D. Comment?

R. En faisant que son huile et sa farine ne diminuèrent point pendant les trois ans que dura la famine.

N° 222. — Mont Erogé.

D. Que rapporte-t-on de ce mont?

R. Qu'il se fendit par le milieu au moment où Ozias, roi de Juda, revêtu des habits sacerdotaux, eut la présomption d'entrer dans le sanctuaire du temple et d'offrir de l'encens sur l'autel des parfums.

D. Cela ne lui était donc pas permis?

R. Cela ne l'était qu'au grand-prêtre seul.

N° 223. — Fontaine de l'Etoile.

D. Qu'est-ce qu'on en dit?

R. L'étoile qui conduisait les rois Mages à Bethléem pour y adorer l'enfant Jésus, s'arrêta en ce lieu, pendant qu'ils étaient allés chez le roi Hérode.

D. Quand ils sortirent la virent-ils de nouveau ?

R. Oui, sur cette fontaine, et elle les conduisit à l'endroit où étaient l'enfant et sa mère ; ils entrèrent dans la maison sur laquelle elle s'arrêta.

D. Que firent-ils ensuite ?

R. Ils adorèrent ce Dieu enfant, et lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

N° 224. — Fosse du prophète Jérémie.

D. Est-ce qu'elle était à lui ?

R. En ce sens que les princes avaient obtenu du roi Sédécias qu'il leur fût permis de l'y descendre.

D. Pourquoi donc ?

R. Parce que ce prophète, ressentant vivement les malheurs futurs de Jérusalem, ne se lassait pas d'en parler sans cesse aux Juifs ingrats, ce qui lui attira leur haine.

D. Il connaissait donc ces malheurs ?

R. Oui, les prophètes qui ont annoncé les événemens bien des années avant qu'ils arrivassent, les connaissaient.

D. Comment donc cela ?

R. Par la permission de Dieu.

D. Où ce saint prophète a-t-il fait ses lamentations ?

R. Dans cette basse fosse où on l'avait descendu.

N° 225. — Martyre d'Isaie.

D. Qu'est-ce que c'était qu'Isaïe ?

R. Il était regardé comme le premier des prophètes.

D. Pourquoi ?

R. Par sa pénétration dans l'avenir et son éloquence inimitable.

D. Eut-il beaucoup à souffrir des méchans ?

R. Oui, il en fut bien persécuté, et termina sa vie par le martyre.

D. Quel genre de mort endura-t-il ?

R. Le roi Manassé, son aïeul (dit saint Jérome), le fit scier avec une scie de bois pour le faire souffrir davantage.

N° 226. — Cachettes des Apotres.

D. Où étaient-elles situées?

R. Au midi de la ville, en dehors.

D. Combien y eut-il d'Apôtres cachés en ce lieu et à quelle époque?

R. Suivant le rapport des anciens il y en eut huit: ce fut pendant le temps de la passion de Jésus-Christ.

N° 227. — Monument ou Main d'Absalom.

D. Qu'est-ce que c'était?

R. Une colonne et statue de marbre qu'Absalom avait fait faire avec une inscription.

D. Où était-elle placée?

R. Dans la Vallée Royale; maintenant il y a de plus son tombeau, où les passans jettent une pierre.

D. Pourquoi?

R. C'est une espèce de punition et de mépris pour Absalom qui s'était révolté contre le roi David, son père.

N° 228. — Piscine Supérieure.

D. Où était cette piscine?

R. Sur le mont Sion, au midi; le roi Ézéchias la fit réparer avec son aquéduc.

N° 229. — Tombeau de Zacharie.

D. Quel nom avait son père?

R. Barachie ou Joïada, grand-prêtre.

D. Zacharie ne fut-il pas tué dans le temple?

R. Oui, par ordre du roi Joas, auquel il reprochait d'abandonner le Seigneur.

ENDROITS REMARQUABLES

A L'OCCIDENT DE LA VILLE, EN DEHORS.

N° 230. — Baalpharasim.

D. Que se passa-t-il en cet endroit?

R. Les Philistins étant venus placer leur camp dans la vallée de Raphaïm, y furent défaits une première fois par David, qui brûla leurs idoles.

N° 231. — Camp d'Hérode.

D. Pourquoi venait-il assiéger la ville?

R. Parce qu'ayant été nommé roi de Jérusalem par le sénat romain, on lui disputait ce titre et l'entrée de la ville.

N° 232. — Fontaine inférieure de Gihon.

D. Où était sa source?

R. A l'extrémité du Champ du Foulon.

N° 233. — Fontaine supérieure de Gihon.

D. D'où tirait-elle sa source?

R. Du mont Gihon.

N° 234. — Judas.

D. Qu'était-il?

R. Apôtre d'abord, puis traître. Ayant eu regret ensuite

d'avoir livré Jésus-Christ, il désespéra de son pardon, et alla se pendre.

N° 235. — Mont du Calvaire.

D. Où était-il situé ?

R. Fort près de la ville, entre l'occident et le septentrion; on l'appelait en hébreu Golgotha.

D. N'est-ce pas sur ce mont qu'on faisait mourir les criminels ?

R. Oui, et sur ce mont aussi on fit mourir le Christ, notre Seigneur.

D. Pourquoi?

R. Parce que par amour pour nous il voulut bien être victime et effacer nos péchés par son sang.

D. Le Christ est donc réellement mort sur la croix?

R. Oui, il fut crucifié et mourut entre deux voleurs, pour nous mériter le ciel.

N° 236. — Mont Gihon.

D. Etait-il bien élevé ?

R. Oui, et oblong; il ceignait la ville à l'ouest et était séparé d'elle par une vallée profonde.

D. Qui fut sacré roi sur ce mont ?

R. Salomon, fils du roi David, y fut conduit et oint de l'huile sainte par le grand-prêtre Sadoc et le prophète Nathan.

N° 237. — Mausolée du pontife Ananie.

D. N'est-ce pas de ce côté que Tite s'avançait un jour?

R. Oui, pour reconnaître la ville ; il y fut exposé à périr, car les Juifs firent une sortie du côté des Tours des femmes.

N° 238. — Poiriers.

D. Où étaient-ils?

R. Dans la vallée de Raphaïm.

D. N'y eut-il pas un combat en ce lieu?

R. Oui, David y battit une seconde fois les Philistins et les poursuivit à toute outrance.

N° 239. — Sépulcre du Seigneur.

D. Avait-il été fait pour lui?

R. Non : Joseph d'Arimathie s'était fait tailler ce tombeau dans le roc de son jardin près du mont Calvaire?

D. Après que Jésus fut mort, que devint-il?

R. Joseph d'Arimathie le descendit de la croix.

D. Que devint-il ensuite?

R. On embauma son corps, puis on le mit dans ce sépulcre.

D. Comment le ferma-t-on?

R. Avec une grosse pierre, qui fut scellée dans la crainte qu'avaient les Juifs de la résurrection du Christ.

D. Cela l'empêcha-t-il?

R. Elle n'en fut que plus évidente : le troisième jour Jésus-Christ ressuscita et apparut à Madelaine sous la forme d'un jardinier.

N° 240. — Forêt des Pleurs.

D. Où était cette forêt?

R. Très près de la ville.

D. Pourquoi ce nom?

R. Sans doute à cause du combat dont on a parlé plus haut.

N° 241. — Torrent de Gihon.

D. Le roi Achaz n'y avait-il pas fait travailler?

R. Oui, il avait même commencé de le faire conduire sous terre, et le saint roi Ezéchias fit achever ce travail.

N° 242. — Vallée des Cadavres.

D. Où était-elle située ?

R. Entre le mont Calvaire et les murs de Jérusalem.

D. N'est-ce pas dans cette vallée qu'on jeta la croix du Christ?

R. Oui : après sa mort les Juifs, voulant qu'on l'oubliât, cachèrent sa croix sous un amas d'ossemens, de cendres, de décombres.

D. Resta-t-elle toujours en ce lieu?

R. Non, l'impératrice Hélène, mère du grand Constantin, aidée d'un ancien Juif, la trouva, après avoir ôté les décombres qui la couvraient.

D. Que devint le juif qui avait dit où était la croix ?

R. Il fut baptisé, et dans la suite il fut évêque de Jérusalem.

D. Applique-t-on encore aux criminels le supplice de la croix?

R. Non pas depuis cette époque.

N° 243. — Vallée de la Fontaine de Gihon.

D. Où était cette vallée?

R. A l'occident de la ville, elle faisait suite à la vallée de Raphaïm.

N° 244. — Vallée de Raphaïm.

D. Où était-elle située?

R. A l'ouest.

D. N'avait-elle pas un autre nom ?

R. Oui, vallée des Géants.

D. Pourquoi des Géants?

R. Parce que plusieurs des Philistins qui s'étaient battus en ce lieu contre David, étaient réellement des géants.

N° 245. — Chemin de Bethléem, d'Hébron, d'Emmaüs, de Gaza et de Joppé.

D. Quel était ce grand chemin?

R. L'embranchement de plusieurs routes.

D. Dites ce que c'était que Bethléem?

R. La ville où Jésus prit naissance dans une étable le jour de Noël, à minuit.

D. Que s'est-il passé dans le lieu appelé aujourd'hui village de Saint-Jean, à deux lieues à l'ouest de Jérusalem?

R. La sainte Vierge y alla visiter sa cousine Elisabeth, mère de saint Jean-Baptiste, où elle composa le beau cantique *Magnificat.*

D. Qu'était-ce que Gaza?

R. C'était une ville auprès de la mer dont Samson, toujours poursuivi par les Philistins, emporta les portes sur le haut d'une montagne.

D. Qu'était Emmaüs?

R. Un bourg où se rendaient, quelques jours après la Passion, deux disciples que Jésus aborda sous la figure d'un voyageur.

D. Et Joppé?

R. C'était un port de mer : saint Pierre était à Joppé quand Dieu lui fit connaître qu'il était mort pour tous les hommes.

N° 246. — Chemin de Silo et de Gabaon.

D. Quels sont ces deux noms?

R. Ceux de deux villes : la première où fut prise l'Arche d'alliance par les Philistins.

D. Et la seconde?

R. Ville des Gabaonites qui avaient trompé Josué, et qui, en punition, portaient l'eau et le bois dans le temple sous le nom de Nathinéens.

N° 247.

D. Qu'arriva-t-il en ce lieu?

R. Le Christ, chargé de sa croix et se rendant au Calvaire, tomba pour la seconde fois.

N° 248.

D. Que dit Jésus en cet endroit aux femmes qui pleuraient et se lamentaient?

R. Il leur dit : « *Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfans.* »

N° 249.

D. Jésus ne tomba-t-il pas encore ici?

R. Oui, pour la troisième fois.

N° 250.

D. Qu'arriva-t-il en ce lieu?

R. On y dépouilla Jésus de ses vêtemens qui étaient collés sur sa chair en lambeaux, ses plaies se r'ouvrirent et lui firent souffrir des maux affreux.

D. Que lui fit-on ensuite?

R. Il fut exposé nu et couvert de blessures à la rigueur du froid; là, assis sur une pierre, on lui donna du vinaigre et du fiel.

N° 251.

D. Que fit-on à Jésus en cet endroit?

R. Il fut couché et étendu sur la croix, on lui perça les pieds et les mains, et on le cloua à la croix.

D. Que lui fit-on souffrir encore?

R. Ses membres délicats furent si cruellement disloqués, que les nerfs et les artères se brisèrent et on put compter ses os,

N° 252. — De tout l'univers voici le lieu le plus sacré et le plus digne d'éternelle mémoire.

D. Pourquoi?

R. Parce que c'est ici où fut placée la croix de Jésus, dans un trou de rocher du mont Calvaire.

D. Quelle heure était-il alors?

R. Midi.

D. N'y avait-il pas une tablette clouée au haut de la croix?

R. Oui, et Pilate avait écrit la cause pour laquelle Jésus était crucifié.

D. Comment était-elle exprimée?

R. En ces termes : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.*

D. Quelle position donna-t-on à la croix?

R. Elle fut telle, que le Christ avait le dos tourné à Jérusalem.

D. Pourquoi?

R. Pour vérifier la vérité des prophéties qui l'annonçaient ainsi.

D. Combien le fils de Dieu demeura-t-il en cette position?

R. Trois heures, placé entre deux voleurs et jugé coupable comme eux.

D. Ne l'insulta-t-on pas lorsqu'il était sur la croix?

R. Oui : les soldats, un des larrons et les passans lui parlaient de la manière la plus indigne.

D. Que disait Jésus?

R. Il priait pour ses bourreaux et pour ceux qui l'insultaient.

D. N'y eut-il pas un des voleurs touché de repentir?

R. Oui, et Jésus lui dit : « Vous serez aujourd'hui en paradis avec moi. »

D. Ne dit-il pas quelque chose à sa mère?

R. Il lui donna saint Jean pour fils, et donna à saint Jean la sainte Vierge pour mère.

D. Pendant combien de temps la terre fut-elle couverte de ténèbres?

*

R. Pendant trois heures.

D. A quelle heure mourut Jésus?

R. A trois heures de l'après-midi.

D. Quelque temps avant de mourir ne dit-il pas qu'il avait soif?

R. Oui, et on lui donna du vinaigre; en ayant goûté, il dit: « Tout est consommé! » Puis il s'écria: « Mon père! je remets mon âme entre vos mains, » et il expira!!!

D. Fut-il fait quelque chose à Jésus après sa mort?

R. Un soldat, pour s'assurer s'il était bien mort, lui perça le côté avec une lance.

D. Qu'arriva-t-il encore?

R. Le voile du temple se déchira en deux, la terre trembla, les tombeaux s'ouvrirent, les morts ressuscitèrent, les rochers se fendirent!!...

N° 253.

D. Qu'arriva-t-il à quinze pas de la croix du Sauveur?

R. La bienheureuse Vierge Marie s'y tint constamment pleine de foi et de fermeté pendant la passion de son fils.

D. Était-elle seule?

R. Saint Jean et sainte Madeleine l'accompagnaient.

N° 254.

D. Que firent les soldats en cet endroit?

R. Ils partagèrent les vêtemens du Christ et tirèrent au sort sa robe, qui ne pouvait être partagée parce qu'elle était sans coutures.

N° 255.

D. Dites-nous ce qui arriva à treize pas de la croix du Sauveur?

R. Après l'avoir descendu sans vie, on le mit entre les bras et sur les genoux de sa sainte mère.

D. Pourquoi?

R. Pour être bientôt après enseveli dans le tombeau.

N° 256.

D. Que rencontra en cet endroit le Christ ressuscité?

R. Les saintes femmes qui revenaient du sépulcre et s'en retournaient à Jérusalem.

D. Le reconnurent-elles?

R. Oui, lorsqu'il les salua; alors elles se prosternèrent, lui embrassèrent les pieds et l'adorèrent.

N° 257.

D. Quelle apparence prit ici le Christ?

R. Celle d'un voyageur, afin de n'être pas reconnu de deux de ses disciples qui se rendaient à Emmaüs et qu'il voulait accompagner.



ENDROITS REMARQUABLES

EN DEHORS DE LA VILLE, AU NORD.

N° 258. — Camp des Chaldéens.

D. Qu'arriva-t-il en cette partie nord de la ville?

R. Nabuchodonosor, roi de Babylone, et les Chaldéens, donnèrent assaut à Jérusalem et la forcèrent.

N° 259. — Camp des Romains.

D. Où était-il situé?

R. Entre les Tours des Femmes et la Tour Pséphine.

N° 260. — Colline de Gareb.

D. Où était-elle placée?

R. Au nord.

N° 261.

D. Comment s'appelait ce faubourg?

R. Des Térébinthes.

N° 262. — Jardins et Domaines.

D. Étaient-ils enclos?

R. Ils avaient des murs et des haies. Tite, placé là pour examiner la ville, se trouva en grand péril.

N° 263. — Mausolée d'Hélène.

D. Qu'était-elle ?

R. Reine des Adiabéniens ; son corps fut déposé dans ce mausolée avec celui d'Izate, son fils.

D. N'est-ce pas cette reine qui fournit du blé à Jérusalem ?

R. Oui, pendant que dura une cruelle famine.

N° 264. — Camp de Pompée.

D. Où était-il placé ?

R. Sur le mont Septentrional.

N° 265. — Mausolée d'Hérode-Agrippa.

D. Ce roi n'était-il pas rempli d'orgueil ?

R. Oui, et il souffrit qu'on lui donnât des louanges comme à un Dieu.

D. Qu'en arriva-t-il ?

R. L'ange du Seigneur le frappa et il mourut rongé de vers.

N° 266. — Sapha.

D. Qu'est-ce que c'était ?

R. Un lieu élevé, au nord de la ville.

D. N'est-ce pas tout auprès de là qu'Alexandre-le-Grand fit son entrée à Jérusalem ?

R. Oui, il y venait comme un lion furieux, parce qu'il avait demandé plusieurs choses aux Juifs qu'ils lui avaient refusées, et il arrivait en toute hâte pour s'en venger.

D. Le fit-il ?

R. Voyant qu'on venait au devant de lui pour le recevoir avec de grands honneurs, il devint doux comme un agneau, entra dans la ville dont toutes les portes étaient ouvertes, monta au temple pour y prier, et ayant confirmé les Juifs dans leurs priviléges, il s'en retourna.

N° 267. — Forêt d'Arbres a fruits.

D. Que devint-elle ?
R. Elle fut coupée par Tite, général romain, qui avait besoin de bois.

N° 268. — Étang des Serpens.

D. Où était-il ?
R. Au nord de la ville.

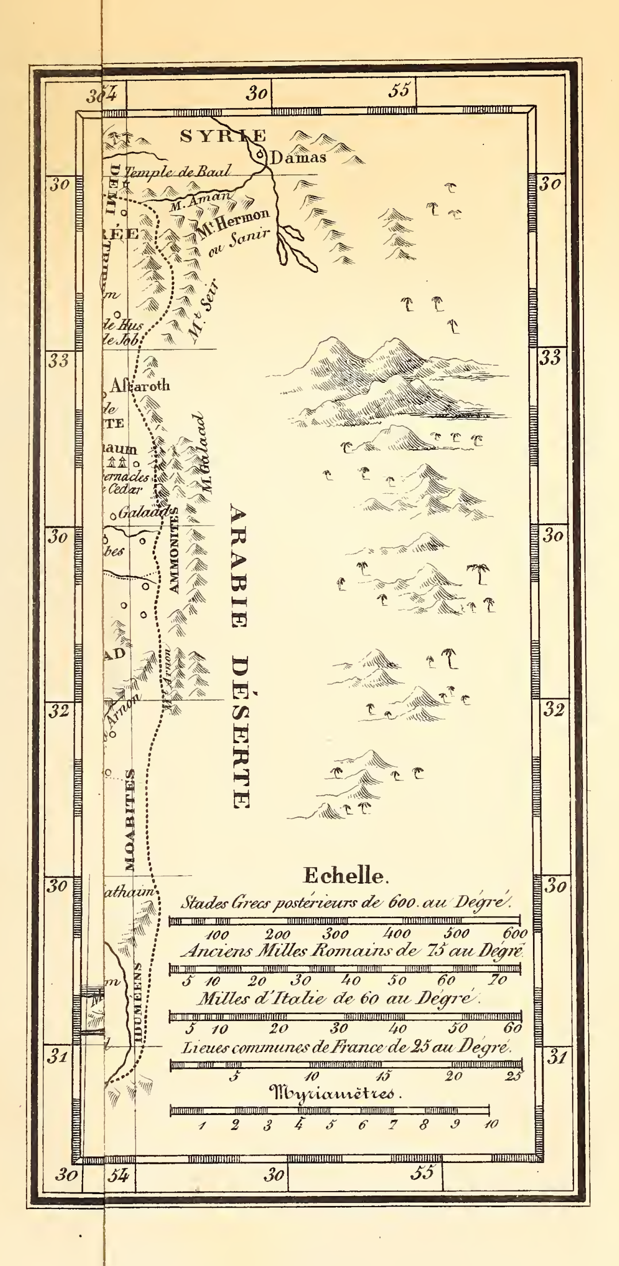
N° 269. — Chemin de Samarie.

D. N'est-ce pas à Samarie que la tête d'un âne fut vendue quatre-vingts pièces d'argent ?
R. Oui, dans un temps de famine.

N° 270. — Faubourg de Jérusalem.

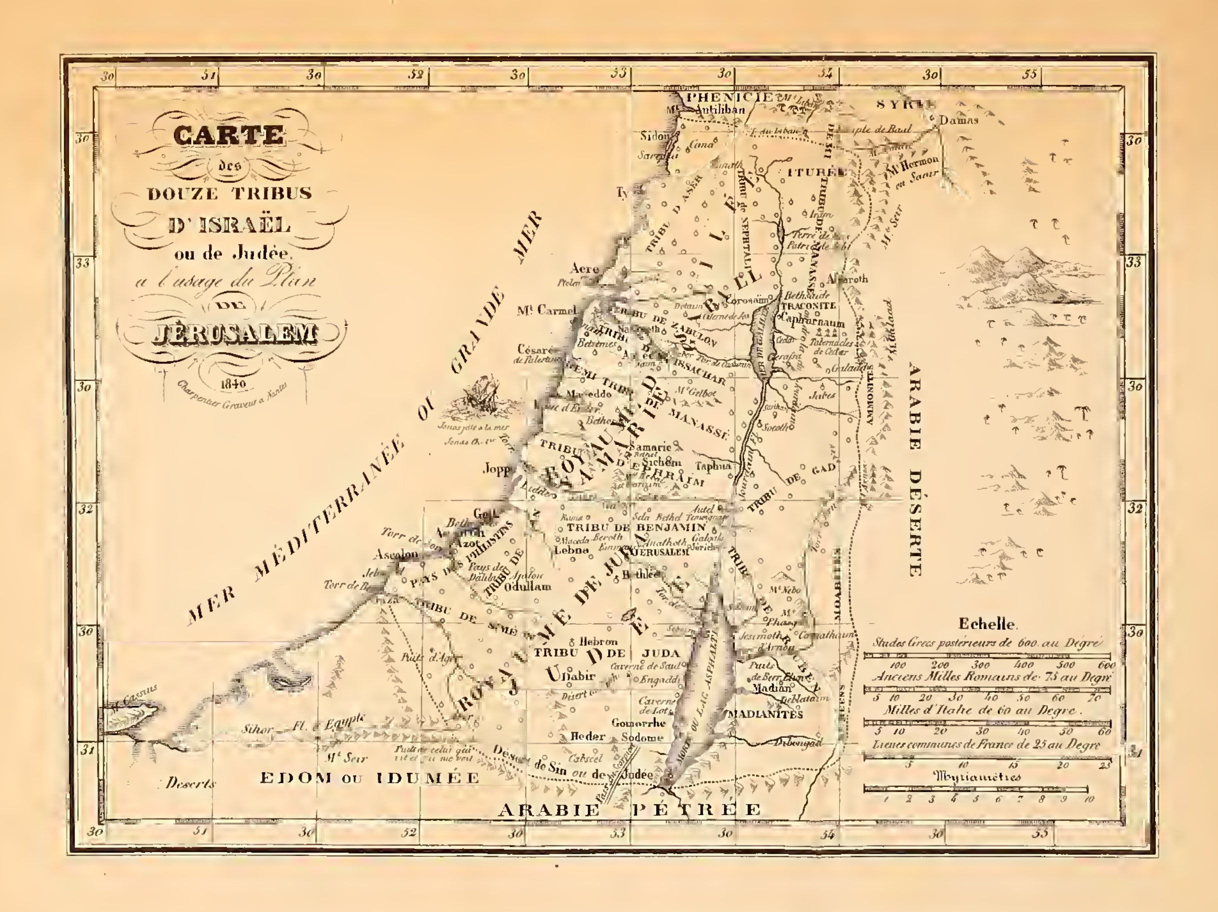
D. Où était-il ?
R. Au delà du mont du Scandale.

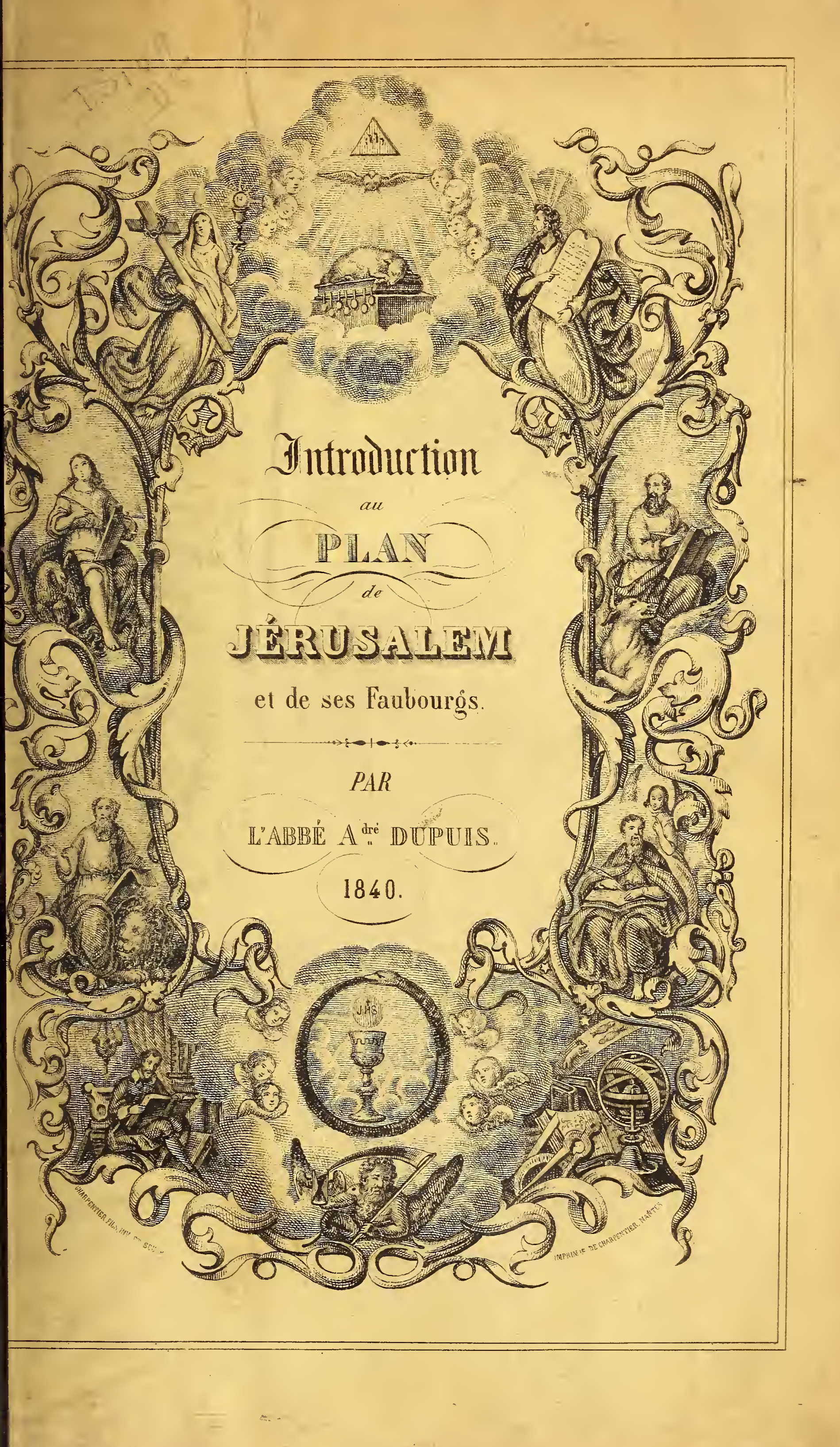




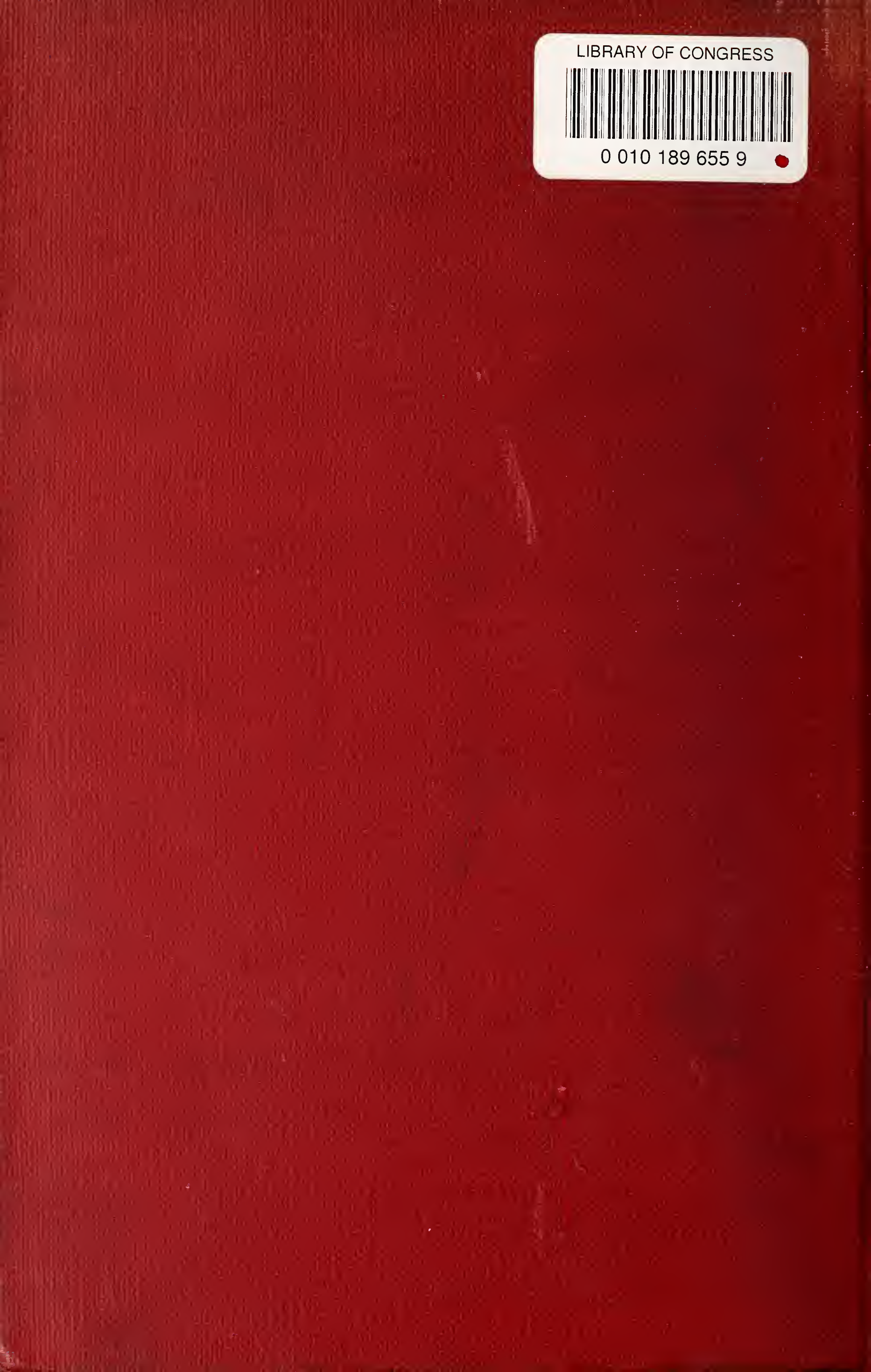
SYRIE
Damas
Temple de Baal
M. Aman
Mt. Hermon ou Sanir
Mt. Seir
Astaroth
Galaad
M. Galaad
AMMONITES
ARABIE DÉSERTE
M. Arnon
Arnon
MOABITES
IDUMÉENS
Echelle.
Stades Grecs postérieurs de 600. au Degré.
100 200 300 400 500 600
Anciens Milles Romains de 75 au Degré.
5 10 20 30 40 50 60 70
Milles d'Italie de 60 au Degré.
5 10 20 30 40 50 60
Lieues communes de France de 25 au Degré.
5 10 15 20 25
Myriamètres.
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10




CARTE
des
DOUZE TRIBUS
D'ISRAËL
ou de Judée.
a l'usage du Plan
DE
JÉRUSALEM
1840
Charpentier Graveur a Nantes
MER MÉDITERRANÉE OU GRANDE MER
ARABIE DÉSERTE
ARABIE PÉTRÉE
EDOM OU IDUMÉE
ROYAUME DE JUDA
TRIBU DE BENJAMIN
TRIBU DE JUDA
TRIBU DE ZABULON
TRIBU DE GAD
PHENICIE
SYRIE
ITURÉE
TRACONITE
MADIANITES
JÉRUSALEM
Damas
Sidon
Acre
Mt. Carmel
Joppé
Ascalon
Azot
Hebron
Bethléem
Samarie
Sichem
Capharnaum
Gomorrhe
Sodome
Echelle.
Stades Grecs posterieurs de 600. au Degré
Anciens Milles Romains de 75 au Degré
Milles d'Italie de 60 au Degré.
Lieues communes de France de 25 au Degré
Myriamètres


Introduction
au
PLAN
de
JÉRUSALEM
et de ses Faubourgs.
PAR
L'ABBÉ A.dré DUPUIS.
1840.


L



LIBRARY OF CONGRESS
0 010 189 655 9